

GOVERNMENT OF INDIA

DEPARTMENT OF ARCHAEOLOGY

**CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY**

CALL No. **70931** *Sir*

D.G.A. 79.



**HISTOIRE DES ARTS ANCIENS
DE LA CHINE**

Volumes parus dans ce même ouvrage :

- I. — *L'Époque Préhistorique ; L'Époque Tcheou ; L'Époque Tch'ou et Ts'in.*
- II. — *L'Époque Han et les Six Dynasties.*
- III. — *La Sculpture de l'Époque Han à l'Époque Ming.*

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

BIBLIOTHÈQUE D'ART. NOUVELLE SÉRIE: IV

HISTOIRE DES ARTS ANCIENS DE LA CHINE

PAR

OSVALD SIRÉN

Professeur à l'Université
et Conservateur au Nationalmuseum de Stockholm.

1136

IV

L'ARCHITECTURE

Avec 120 planches en héliotypie



709.31

Sirén

PARIS ET BRUXELLES
LES ÉDITIONS G. VAN OEST

—
1930

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY NEW DELHI

Acc. No. 1134.....

Date. 6.3.54.....

Call No. 722.11 / 808.....

I

INTRODUCTION

De tous temps le développement de l'architecture chinoise s'est trouvé en grande partie déterminé par son contact intime avec la nature, à laquelle les Chinois, comme beaucoup de peuples antiques, prêtaient une âme. Aussi ne disposaient-ils pas leurs édifices sans tenir le plus grand compte des génies de la terre, de l'eau et des vents. Ils imitaient les constellations du firmament dans le plan de leurs palais. Leurs premiers sanctuaires, qui n'étaient que des autels en plein vent, furent dédiés aux dieux de la terre nourricière. Ce qui domine leur architecture au moins autant que leur religion, c'est la recherche d'une coordination de l'activité humaine avec celle de la nature : elle les conduisit accessoirement à des résultats heureux au point de vue esthétique.

La beauté des édifices chinois et leur intérêt ne sauraient se mesurer pleinement si l'on se place au point de vue purement architectural. Souvent très simples, ils manquent de ces éléments massifs, de ces proportions structurales que nous avons l'habitude d'associer dans notre imagination à toute architecture noble ; mais ils possèdent un charme à eux qui semble naître d'une coopération harmonieuse avec la nature. Sur les terrasses de soubassement, qui s'élèvent parfois à une grande hauteur, leurs colonnes de bois surgissent comme font sur les collines les troncs des vieux arbres. Les contours puissamment incurvés des toitures semblent imiter les longues branches des cryptomérias. Le mur, s'il y en a un, disparaît presque dans la pénombre du toit débordant et des galeries ouvertes ; les fenêtres ajourées et les balustrades accrochent la lumière en taches pittoresques.

Si les Chinois se formèrent à l'école de la nature, ce n'est pas tant en cherchant à imiter ses formes extérieures qu'en interprétant leur esprit et leur raison d'être. On retrouve dans leur architecture, tout comme dans leur pein-

ture et leurs arts décoratifs, un effort pour exprimer dans la mesure du possible la vie, le mouvement, les forces créatrices *yin* et *yang*) qu'ils voyaient omniprésentes; bien entendu, les nécessités d'ordre pratique et architectonique ne furent pas sans affecter le résultat final de cet effort.

On doit se rappeler aussi que l'architecture chinoise compte peu d'éléments qui n'aient pas à l'origine possédé une signification symbolique, lors même que les siècles l'ont recouverte d'oubli ou sacrifiée à des considérations d'ordre plus matériel. Le symbole réapparaît souvent, comme nous aurons l'occasion de le constater, jusque dans le nom chinois des édifices. Il est hors de doute également que les Chinois ont créé peu à peu un canon de proportions fondées sur certains rapports de nombre (et peut-être aussi sur des observations astronomiques) qui affectaient de façon précise le plan des grands édifices destinés aux cérémonies religieuses ou civiles. Nous aurons l'occasion de revenir plus bas sur cette question; contentons-nous ici de remarquer que les édifices chinois de quelque importance procèdent en général d'intentions et de conceptions qui n'ont rien de commun avec nos préoccupations esthétiques.

C'est la raison de l'uniformité, pour ne pas dire de la monotonie, qui caractérise l'architecture chinoise. Non seulement les procédés de construction sont restés foncièrement immuables en principe au cours des siècles; l'orientation même des édifices, leurs rapports avec l'entourage, voire leur aspect extérieur, n'ont changé en rien. Si de temps à autre on a pu introduire quelques innovations, quelques formes spéciales, la grande majorité des bâtiments chinois n'en est pas moins demeurée pareille d'une époque à l'autre: aussi pouvons-nous nous faire quelque idée des types anciens par des constructions relativement modernes. La médiocre résistance des matériaux employés suffirait, bien entendu, à expliquer la disparition des édifices anciens; mais il faut noter qu'au contraire des Japonais, les Chinois se sont fort peu préoccupés de les conserver. A vrai dire, ils n'ont jamais tenté de construire des demeures durables, sinon pour leurs morts. Les tombeaux sont donc les plus anciens monuments de l'architecture chinoise qui nous soient parvenus; après eux viennent quelques sanctuaires rupestres et quelques pagodes. Pour connaître les temples et les palais d'autrefois, nous aurons recours aux descriptions des vieux chroniqueurs, aux modèles en terre cuite et aux analogies que présentent les mêmes constructions dans les temps modernes. Le sujet n'en demeure pas moins si vaste que nous devons nous en tenir à l'étude des points les plus importants.

II

LES MURAILLES

De toutes les constructions que la Chine conserve au-dessus de son sol, aucune n'est plus impressionnante que la Grande Muraille, le *Wan li tch'ang tch'eng*, « mur long de dix mille *li* » comme on l'appelle en chinois. C'est bien plus qu'une œuvre d'architecture : pour la grande masse des étrangers sans connaissances spéciales sur la Chine, c'est devenu un symbole du Pays Fleuri du Milieu, le résumé pour ainsi dire de son immensité et de son exclusivisme.

La tradition en attribue la construction au grand empereur T'sin Che Houang-ti : désireux, comme on sait, de souder en un seul empire les tronçons du pays chinois, il aurait conçu l'idée de l'entourer d'un mur de tous les côtés (sauf sur ses confins maritimes) ; en d'autres termes, il croyait pouvoir enclore son empire exactement comme on ceignait de remparts les villes et les villages de la Chine antique. Mais il ne faut pas prendre cette tradition au pied de la lettre, parce que, dès avant le règne de Che Houang-ti, la frontière septentrionale devait en plusieurs endroits être protégée par des remparts d'ailleurs assez primitifs ; d'autre part, il est manifeste que les plus beaux morceaux de la muraille que nous voyons aujourd'hui sont bien postérieurs à ce monarque. En fait il nous est impossible de reconnaître exactement ce qui remonte au siècle de Che Houang-ti ; s'il faut en croire les historiens chinois, un labeur énorme aurait été consacré à l'entreprise du vivant même de cet empereur. Des centaines de milliers de forçats, prisonniers de guerre ou lettrés impénitents, qui avaient excité la colère du despote, devaient apporter à pied d'œuvre la terre et les pierres ; s'ils mouraient d'épuisement, leur cadavre allait avec le reste combler le rempart. Une volonté de fer dirigeait les travaux, et toutes les ressources alors connues du labeur humain y furent

consacrées. Mais ce que nous savons de l'histoire de la construction en Chine nous permet d'affirmer que les remparts de l'époque n'étaient pas revêtus de brique : c'étaient tout simplement des talus de limon et de cailloux, renforcés peut-être de quelques blocs de pierre. Nous ne croyons pas d'ailleurs que les réparations, les reconstructions, les additions innombrables qu'y apportèrent toutes les dynasties de Ts'in à Ming aient changé grand'chose à l'aspect du mur ni aux principes de sa construction.

Telle que nous la voyons aujourd'hui, la Grande Muraille nous présente des parties de valeur esthétique et défensive fort inégale. S'étendant de l'océan jusqu'au désert, elle traverse dans ce long parcours des régions très variées au point de vue géographique. Sa limite orientale se trouve à Chan-hai-kouan sur la côte du Tche-li, son extrémité occidentale à Kia-yu-kouan, localité du Kan-sou occidental voisine de la frontière tibétaine. Elle décrit des coudes et des sinuosités souvent surprenantes : ici elle forme de grandes boucles, là elle envoie des ramifications pour protéger les routes commerciales et les frontières des provinces. La première de ces grandes boucles est à Nan-k'eu, au nord de Pékin : la muraille s'y partage en deux bras qui demeurent à peu près parallèles pour traverser le Chan-si septentrional, et se rejoignent avant d'atteindre le Fleuve Jaune. Une ramification particulière s'étend vers le sud, et délimite la frontière du Tche-li et du Chan-si. De l'autre côté du Fleuve Jaune, la muraille s'infléchit vers le sud-ouest et suit la frontière septentrionale du Chen-si. S'étant redressée vers le nord-ouest, elle franchit une seconde fois le Fleuve Jaune, de sorte qu'elle isole l'Ordos de la Chine proprement dite ; descend dans le Kan-sou, forme deux immenses boucles au nord de Lan-tcheou-fou, et enfin reprend la direction du nord-ouest en suivant la frontière de la Mongolie.

Comme il n'existe jusqu'à présent ni carte ni mensuration exacte de la Grande Muraille, il est bien difficile d'en évaluer la longueur générale : on prétend qu'elle atteint 2.500 à 2.800 kilomètres, soit à peu près la longueur du parcours de Marseille à Constantinople ; mais la totalité de cet ouvrage d'art avec toutes ses boucles et toutes ses ramifications serait, croit-on, de l'ordre de 4.000 kilomètres (1). Peu importent les chiffres exacts : il est manifeste qu'aucun autre pays n'a conçu, encore moins réalisé, une construction d'un tel développement et d'une telle valeur défensive.

Il est incontestable, en effet, que pendant plusieurs siècles la muraille fut

(1) W. E. GILL, *The Great Wall of China*, Londres, 1909, p. 175, 327. Bien qu'ayant voyagé pour ainsi dire tout le long de la Grande Muraille, cet auteur nous donne peu de faits la concernant.

L. NEWTON HAYES, *The Great Wall of China*, Shanghai, 1929, p. 19. Courte étude se rapportant surtout au secteur oriental de la muraille.

un très efficace rempart contre les razzias des tribus du nord, en même temps qu'elle endiguait les populations de l'Empire du Milieu. Les engins de guerre de l'époque ne pouvaient la battre en brèche, même en l'absence d'un revêtement de pierre ou de brique : l'escalader sous le tir des archers était chose difficile : la forcer était impossible, sauf aux portes que franchissaient les principales pistes venant de Mongolie. Sir George Staunton, qui, en 1790, accompagnait la mission en Chine de Lord Mac Cartney, dit avec justesse : « Elle a servi à écarter des régions fertiles de la Chine, les innombrables fauves qui hantent les déserts de la Tartarie ; en outre, elle offrait l'avantage de délimiter ces deux pays, d'empêcher les malfaiteurs de s'échapper à l'étranger et les mécontents chinois d'émigrer (1). »

Voici les cinq portes les plus notables : Chan-hai-kouan, sur la route de Mandchourie ; Kou-pei-k'eou, porte de Jehol ; Kalgan sur la piste d'Ourga, Yen-men-kouan et Fong-tchen-kouan, où l'on franchit la muraille dédoublée qui sépare le Chan-si septentrional de la Mongolie intérieure ; enfin Kia-yu-kouan, où la piste de l'ouest sort de la Chine proprement dite pour entrer dans la Mongolie et le Turkestan. Toutes les portes étaient puissamment fortifiées et situées dans des passes d'un accès difficile, relativement aisées à défendre contre des envahisseurs. Il y a en outre plusieurs portes de moindre importance, bâties à différentes époques, et toujours flanquées de forteresses occupées par une garnison. La défense bénéficiait des tours construites partiellement en pierres, dès une époque très reculée sans doute, et à de tels intervalles que les archers battaient facilement le secteur intermédiaire (2).

La disposition de la muraille varie beaucoup d'un secteur à l'autre (planche 1A) ; elle dépend de la nature du pays environnant, du matériau disponible sur place, et aussi du fait que certains morceaux ont été l'objet d'une réfection complète tandis que d'autres tombaient peu à peu en ruines. Le secteur le plus primitif est assurément celui de l'ouest, Chen-si et Kan-sou : ici la Grande Muraille n'est qu'un haut talus bordé d'une douve. Il se peut que la pierre et la brique aient été difficiles à obtenir dans ce pays désert et stérile. Les secteurs orientaux, beaucoup plus connus et passant souvent pour représenter l'aspect général de la muraille, sont fort différents : ils res-

(1) *An Authentic Account of an Embassy from the King of Great Britain to the Emperor of China*, by Sir George STAUNTON, t. II, p. 183, Londres, 1798.

(2) Sous l'empereur Tcheng Houa de la dynastie Ming (1465-1488) un général expose dans son rapport qu'il a sous ses ordres 25 camps de 100 à 200 hommes chacun pour garder environ 500 kilomètres de rempart. A son avis, un seul homme peut défendre environ 200 mètres de front ; neuf hommes suffiraient à la défense d'un secteur d'un mille. Cette affirmation d'un officier responsable nous donne une idée de la valeur défensive de la muraille au temps où l'arc et les flèches constituaient à peu près tout l'armement des assaillants. Pour entretenir ces troupes de couverture, on concédait des terrains aux soldats dans le voisinage de leur garnison. Cf. NEWTON HAYES, *op. cit.*, p. 14.

semblent aux plus beaux remparts des grandes villes de la Chine septentrionale. Le terre-plein en terre battue, en gravier et en cailloux (disposés en couches superposées) est ici revêtu de plusieurs épaisseurs de grandes briques scellées dans un mortier solide. Le soubassement est doublé de blocs de pierre exactement joints ; enfin le sommet du rempart, bordé de parapets, est pavé avec grand soin, de sorte que l'eau ne peut guère pénétrer dans le terre-plein. Les parois présentent un « fruit » très marqué ; leur inclinaison est telle, en effet, que le rempart est épais de 7 à 8 mètres à sa base, de 5 mètres seulement au sommet. La hauteur est ordinairement à peu près égale à l'épaisseur de la base, mais elle s'élève par endroits jusqu'à 9 mètres environ. Les créneaux qui bordent le sommet ont presque 1 m. 50 de hauteur ; les tours ou bastions inégalement espacés s'élèvent de 3 m. 50 ou 4 mètres au-dessus du rempart proprement dit. Dans bien des cas, ces tours paraissent être plus anciennes que la muraille ; il se peut qu'on les ait bâties d'abord isolément, et reliées ensuite par une muraille continue. En outre, il existe toujours des tours plus élevées et moins rapprochées les unes des autres, un peu en retrait du rempart : observatoires plutôt qu'ouvrages défensifs.

Les principes généraux de la construction et les matériaux sont, dans le secteur est de la Grande Muraille, exactement les mêmes que dans les remparts de Pékin par exemple, et on ne saurait douter que tous ces grands ouvrages soient contemporains, ou peu s'en faut : ils témoignent de l'excellence des fortifications au début de l'époque Ming. D'ailleurs les annales chinoises nous racontent, en effet, que des restaurations sérieuses furent faites à la Grande Muraille par les premiers empereurs Ming, lesquels ressentaient sans doute la nécessité de renforcer leur front septentrional contre les incursions possibles des Mongols récemment vaincus.

Ce serait donc une grosse erreur que de prendre la Grande Muraille, ou le plus gros de cette muraille, pour un chef-d'œuvre des architectes de Che Houang-ti ; il ne nous est même pas possible, nous l'avons dit, de reconnaître la part qui appartient à son temps ni l'aspect qu'elle pouvait avoir. Cependant on peut lui laisser l'honneur de ce projet gigantesque, car il est bien du même ordre que les idées (et les réalisations) de ce grand monarque que nous connaissons par ailleurs. Rien ne pouvait mieux sceller l'unité des pays de la Chine septentrionale jusque-là dispersés, ni mieux les transformer en bloc de défense contre l'ennemi commun. L'idée de cette muraille est peut-être encore plus imposante que la muraille elle-même. A tout prendre, c'est l'expression écrasante du goût invétéré des Chinois pour les murs d'enceinte. En plusieurs de ses parties, elle produit un effet architectural vraiment grandiose. Elle semble faire partie intégrante du paysage ; elle se dresse comme une couronne natu-

relle sur les pentes dénudées ; pleine de grandeur et d'unité, elle ne manque cependant pas de variété grâce à la division rythmique de ses créneaux et de ses tours, et aux inflexions serpentine qui l'emportent jusqu'à perte de vue (pl. 1B).

Des murs et toujours des murs : voilà le squelette de toute agglomération chinoise. Des murs l'entourent, des murs la divisent, des murs la dominent de plus haut que toute autre construction. Il n'y a pas une ville en Chine qui ne soit enclose de remparts ; d'ailleurs le même mot *tch'eng* sert à désigner un rempart et une ville. Une ville sans rempart, pour un Chinois, ne se conçoit guère plus qu'une maison sans toiture.

Les premiers « murs » étaient de simples remblais de boue ou de terre battue, et ils constituent encore les fortifications de maints villages dans la Chine du nord ; plus tard, on adopta l'usage de les revêtir de briques en plusieurs épaisseurs, le massif du rempart se composant toujours de couches superposées de pierraille, de gravier et d'argile (pl. 2A, B). Sur les remparts de Pékin on distingue cinq ou six épaisseurs de briques dans le revêtement. Aussi le rempart est-il dans bien des cas l'élément le plus important, le plus durable et le plus imposant d'une ville chinoise : la puissante enceinte prête un caractère architectural, une unité monumentale à des « villes » par ailleurs insignifiantes et méchamment bâties. Ces murailles de brique nue, dont les bastions et les tours se reflètent dans une douve et dominent les environs déserts, nous racontent mieux que tout autre monument la grandeur ancienne des vieilles cités. Lors même qu'ils ne remontent pas à une très haute époque, la patine de la brique, la ruine de leurs parties hautes leur ont déjà donné un aspect vénérable (pl. 3A, B). Les réparations ou les reconstructions partielles n'ont pas en général modifié sensiblement leur aspect architectural (1).

(1) O. SIRÉN, *The Walls and Gates of Peking*, Londres, 1925, p. 4-52.

III

LES AUTELS DES GRANDS SACRIFICES TERRASSES, RAMPES ET ESCALIERS

La Chine possède une quantité de monuments qui, au point de vue purement technique, s'apparentent aux murailles que nous venons d'étudier ; aucun d'eux cependant ne marque autant dans le faciès architectural du pays que ces remparts qui entourent les propriétés, les villages, les grandes villes et jusqu'à l'empire lui-même. En outre, certains de ces monuments, les hauts bastions par exemple, surmontés de tours et de pavillons, appartiennent si bien à leurs superstructures légères qu'il nous faudra les étudier en même temps que les constructions en bois (p. 17) ; d'autres, comme les habitations en briques et en pisé, constituent un groupe à part que nous passerons en revue avec l'architecture en maçonnerie. Mais nous insérerons ici même quelques observations sur les autels et les terrasses qui perpétuent la forme la plus antique de l'architecture religieuse chinoise, et représentent d'ailleurs un type de construction qu'on peut regarder comme fondamental dans l'architecture de l'Extrême-Orient.

Les plus anciens témoignages nous permettent d'établir que la grande salle des habitations importantes était flanquée d'une part de l'autel de la divinité de la Terre, et de l'autre, du temple des Ancêtres (1). Dans une haute antiquité, ces autels étaient tout simplement des tertres ou terrasses de terre battue où se célébraient les sacrifices : plus tard ils devinrent des terre-pleins entourés de murs de soutènement, et situés à proximité des résidences des princes régnants et autres grands personnages qualifiés pour offrir le sacrifice

(1) Cf. HENRI MASPERO, *la Chine antique*, Paris, 1927, p. 24.

aux grandes déités. Plus tard, ces prérogatives étant passées aux mains du souverain unique, fils du Ciel et père spirituel du peuple, les autels des ancêtres et des dieux de la nature devinrent d'office des annexes du palais impérial, quoiqu'il existât encore quelques lieux réservés aux sacrifices, entre autres les Cinq montagnes sacrées, où l'empereur venait de temps à autre en pèlerinage.

Nous n'avons pas à retracer ici l'évolution du tertre primitif consacré au dieu de la Terre : c'est l'affaire de l'historien des religions ; nous étudions ici les monuments que nous pouvons connaître *de visu*. Le seul fait qu'il existe encore de ces autels en plein vent, et que les sacrifices continuèrent à y être célébrés tout au long de l'histoire de la Chine en dépit de réformes religieuses radicales et d'apports spirituels nouveaux, démontre assez quelle importance leur prête la mentalité chinoise. Ces autels étaient pour ainsi dire le symbole du rôle dévolu à l'empereur, chef spirituel de son peuple : les grands sacrifices qu'il célébrait en ces lieux avaient pour effet de mettre en harmonie la vie nationale avec les lois éternelles de la nature et les puissances qui dirigent le monde.

Des autels réservés à ces cérémonies ont existé dans toutes les capitales impériales de la Chine, et en général on les élevait à l'extérieur de la ville et tout près de ses murs. Quand il y en avait deux, comme ce fut le cas sous les Han, l'un, dédié aux puissances du Ciel, était placé au sud de la ville ; l'autre, consacré aux génies de la Terre, était au nord. Mais plus tard, il semble que les empereurs aient célébré tous les sacrifices aux déités de la nature sur un seul et même autel : c'était encore l'usage lorsque l'empereur Ming Yong Lo rétablit la capitale à Pékin (1420), et on construisit à cet effet, non loin des remparts sud, un autel qu'on appela *Houan kiu* (« le Tertre rond »). Ce n'est qu'un siècle plus tard, en l'an 9 de Kia Tsing (1530) qu'on prit le parti, après une enquête historique approfondie des savants, d'élever des autels séparés non seulement au Ciel et à la Terre, mais encore au Soleil et à Lune, aux génies des moissons et des semailles, etc. (1). Ainsi les divers autels consacrés aux déités de la nature qu'on peut voir à Pékin ou dans ses environs immédiats remonteraient à peu près à cette époque. La plupart ont été restaurés ou reconstruits depuis, et particulièrement sous le règne de K'ien Long, qui soutenait avec ardeur les cultes antiques ; mais leur forme et leur caractère général n'ont guère changé depuis le temps de Kia Tsing.

(1) Les renseignements historiques sur ces autels sont donnés dans l'ouvrage connu *Je hia k'ieou wen k'ao*, description de Pékin dont la première édition, publiée par ordre de l'empereur, remonte à 1774. D'autres détails sur le plan et l'architecture des autels nous sont fournis par G. BOUILLARD dans ses précieuses monographies, 4^e et 5^e série de *Pékin et ses environs*, Pékin, 1923.



Le plus grand et le plus connu de ces autels est celui du Ciel, *T'ien t'an*, situé au sud du K'ien-men dans la « ville chinoise », autrefois faubourg de la capitale. La clôture qui l'entoure est très vaste, puisqu'elle a près de 6 km. 1/2 de développement ; à l'intérieur se trouve un second enclos mesurant plus de 4 kilomètres ; le terrain est presque partout planté d'arbres, mais on voit aussi un grand nombre d'édifices destinés aux cérémonies que nous n'avons pas à décrire ici, car nous nous occupons seulement de l'autel réservé aux sacrifices. Cet autel est enclos d'un double mur : le mur extérieur en forme de carré, l'autre en forme de cercle. Des porches imposants, ayant l'aspect de *p'ai-leou* de marbre, sont élevés aux quatre points cardinaux. L'autel proprement dit, qui est circulaire, comporte trois terrasses dont la première mesure 64 m. de diamètre et 1 m. 50 de hauteur, la seconde 46 m. de diamètre et 1 m. 60 de hauteur, la troisième 28 m. de diamètre et 1 m. 70 de hauteur. La hauteur totale de l'autel est donc de 4 m. 80. Toutes les terrasses sont couvertes de marbre blanc et ceintes de balustrades sculptées (également en marbre), dont le modèle est analogue à celui qu'on rencontre dans tous les édifices de Pékin (pl. 4A). Si l'autel a subi une réfection sous K'ien Long, il faut qu'on ait copié fidèlement les modèles de l'époque Ming. Ces terrasses de marbre superposées sous le ciel bleu produisent un effet éblouissant ; leur blancheur luisante est encore rehaussée par les murs d'enceinte qui sont rouges, avec des chapeaux de tuiles bleu foncé. On voit que le cadre architectural de l'autel du Ciel ne saurait en aucune façon être regardé comme primitif ; néanmoins son plan général, sa forme, sa situation retirée portent l'empreinte de traditions religieuses extrêmement anciennes. Quant aux grands temples qui s'élèvent dans le même parc, ce sont des bâtiments conçus à une époque postérieure auxquels nous aurons l'occasion de revenir plus loin.

Faisant pendant à l'Autel du Ciel, l'Autel de la Terre est situé au nord de la ville près des remparts. On l'appelait autrefois *Fang tche* [ou *tchai*] *t'an*, autel du tertre carré ; c'est en 1534 qu'on se mit à l'appeler simplement *Ti t'an*. De même que l'Autel du Ciel, il est enclos d'un mur double, mais rigoureusement carré cette fois ; carré également l'autel proprement dit, car pour les anciens Chinois le carré était la forme de la Terre. Il comporte deux terrasses, la première de 32 m. de côté, l'autre de 17 m. de côté et 1 m. 20 de hauteur. Une sorte de douve de 2 m. 50 de largeur, autrefois remplie d'eau, entoure l'autel ; sur les côtés est et ouest de la terrasse inférieure on remarque deux

petites niches ou autels qui recevaient aux jours de cérémonie les tablettes des génies personnifiant les montagnes et fleuves sacrés. Les murs de soutènement des terrasses sont garnis de tuiles jaunes (couleur de la Terre) mais le dessus est dallé en pierre grise. Quatre sentiers, venant des quatre points cardinaux, passent sous des *p'ai leou* de marbre pour franchir les deux murs d'enceinte et se terminent à l'autel par de larges escaliers sans balustrades. L'effet de cet ensemble est imposant et harmonieux malgré sa grande simplicité ; seule détone une laide balustrade de brique grise qu'on a bâtie au bord de la douve en ces toutes dernières années. Quant aux édifices de cérémonie voisins, il n'y a guère que le *Tchai kong*, pavillon de l'Abstinence, qui soit encore en bon état ; les autres ont souffert du cantonnement des troupes.

L'Autel de l'Agriculture, *Sien Nong t'an*, consacré au premier laboureur de la Chine, Chen Nong, à qui on doit l'invention de la charrue, est situé dans l'ancien faubourg sud, vis-à-vis de l'Autel du Ciel. Une grande partie de son vaste terrain sert maintenant de parc public et ses pavillons de cérémonie sont devenus des maisons de thé. On peut voir encore, dans un état assez délabré, les deux autels où l'on célébrait les sacrifices. On les appelait autrefois *Chan tch'ouen t'an*, Autels des Monts et des Fleuves ; en 1532 on les intitula *Chen tche t'an*, Autels des Génies de la Terre. C'est ici qu'avaient lieu les sacrifices relatifs aux labours du printemps, où l'empereur et quelques hauts fonctionnaires mettaient la main à la charrue, afin d'obtenir surtout de la pluie et de belles moissons. Un des autels était donc consacré particulièrement aux génies des Vents et des Pluies (*Fong-yu t'an*), l'autre aux génies des Cinq montagnes sacrées et des Quatre fleuves.

Le premier de ces autels est un terre-plein carré, d'environ 15 m. de côté et 1 m. 50 de hauteur. Tout contre lui, du côté nord, se trouvent quatre petits monuments en pierre, terminés par des cônes tronqués et creusés de niches ; de jolis « nuages » sculptés suggèrent leur destination, qui était de recevoir les tablettes des génies des Vents et des Pluies. L'autre autel (*Chan tch'ouen t'an*) est un terre-plein rectangulaire, mesurant 20 m. sur 30 m., pourvu de quatre larges escaliers de neuf marches chacun. Des édicules analogues à ceux que nous venons de décrire, mais un peu plus grands, s'élèvent au nombre de cinq du côté sud, de deux à l'est et de deux à l'ouest (pl. 5 B). Ils sont sculptés de bas-reliefs figurant des montagnes et des rivières. Sous les grands ombrages de pins très vieux, ils contribuent non seulement à l'expression religieuse de ce lieu retiré mais encore à son pittoresque harmonieux.

Ce ne sont pas là les seuls endroits où l'on ait, sous les Ming et sous les Ts'ing, célébré des sacrifices pour obtenir une bonne moisson. Dans l'enceinte du palais, et faisant pendant au *T'ai miao* (temple des ancêtres impériaux), il y avait un autel appelé *Che-tsi-t'an*, autel des génies du sol et de la moisson. On le voit encore aujourd'hui dans le « Central Park » de Pékin ; c'est une terrasse carrée, cela va sans dire : elle offre la particularité d'être non pas pavée, mais couverte de terre battue de cinq couleurs : jaune au milieu, noire au nord, rouge au sud, blanche à l'ouest, verte à l'est. Le mur d'enceinte est couvert d'un chaperon en tuiles de couleur assortie sur chacun de ses côtés.

Hors les remparts est et ouest de la ville se dressent respectivement les autels du Soleil et de la Lune, astres auxquels on offrait des sacrifices pour obtenir leur protection. Le premier, *Je t'an*, est un terre-plein carré dans une enceinte ronde ; le second, *Si yue t'an*, consacré à la lune à son couchant, se dresse au milieu d'un carré de murs blancs à chaperons de tuiles vert clair. L'un et l'autre sont aujourd'hui complètement délabrés (pl. 6 A).

Un peu moins grand, mais à tout prendre mieux conservé, le *Sien ts'an t'an* était l'autel consacré au patron des sériciculteurs ; les cérémonies annuelles y étaient célébrées non seulement par l'empereur ou ses délégués mais encore par l'impératrice, suprême protectrice de l'industrie des vers à soie.

C'est une terrasse carrée, à revêtement de pierre, avec quatre escaliers ; elle a un charme tout particulier du fait qu'elle est située dans un bosquet de très vieux mûriers à l'extrémité nord du Pei-hai (pl. 6 B). Tout près de là, on voit le *Ts'ai sang t'ai*, terrasse pour la récolte des feuilles de mûrier, et un peu plus au nord, dans une enceinte séparée, actuellement inaccessible, le *Yu t'san tch'e*, étang pour laver les cocons, et le *Sien ts'an tien*, pavillon où l'impératrice offrait ses hommages au premier éleveur de magnans. Toutes ces constructions sont d'époque relativement moderne, mais grâce à leur entourage, l'ensemble en est des plus attrayants ; tout ce coin reste imprégné du sentiment intime de la nature qui avait, dès l'origine, dicté aux Chinois la construction de ces « autels » en plein vent.

Mais ces terrasses réservées aux cérémonies ne sont pas seulement les pittoresques monuments d'une très vieille religion : ce sont aussi des types architecturaux importants. Aucun édifice considérable ne se construisait en Chine sans le soubassement d'une terrasse ; plus l'édifice avait d'importance, plus la terrasse était grande et belle. Les grands temples et les pavillons des palais s'élèvent souvent sur des terrasses à deux ou trois gradins et même davantage ; les habitations ordinaires sont plantées sur des terre-pleins ceints d'un muret en pierre et que deux marches suffisent à gravir. Cette particula-

rité se remarque dans la plupart des bâtiments que reproduit le présent ouvrage, et nous nous bornerons à signaler quelques exemples notables de terrasses et de rampes d'accès.

En général la forme de la terrasse accompagne le contour de l'édifice ; on trouve donc des terrasses rectangulaires, carrées, circulaires ; leur hauteur dépend de la configuration du sol et de la nature de l'édifice. Sur un sol plat, une terrasse de maison ordinaire pourra ne pas atteindre un mètre ; sur une pente, ou destinée à soutenir un kiosque ou une tour, la terrasse pourra avoir une élévation de 10 à 20 mètres : elle s'apparente alors aux tours de fortification, aux bastions de rempart qui d'ailleurs se construisent exactement de la même manière : un terre-plein de terre battue et de cailloux revêtu de briques en plusieurs assises.

Sans aborder dès maintenant l'étude de ces tours, citons un exemple particulièrement imposant de terrasse : c'est le vieux fort qui défendait la Grande Muraille à Yu-lin-fou, Chen-si septentrional (pl. 7 A). C'est un édifice carré à trois étages, mesurant environ 28 mètres de côté à la base, et un peu moins haut qu'il n'est large. L'étage inférieur est pourvu par derrière d'une sorte de tunnel ménagé dans la terre, mais les deux autres ne sont accessibles que par les rampes extérieures. Les parois lisses et obliques étaient originellement couronnées de parapets à créneaux qui ont presque disparu : il ne reste que la masse générale de cet ouvrage, composée de trois terrasses superposées ; elle a une singulière grandeur. Elle rappelle les fameuses pyramides à étages de la Babylonie et de l'Amérique centrale ; mais le paysage qui l'entoure, un océan décoloré de dunes s'étendant à l'infini, lui prête un aspect encore plus sévère.

Rappelons que la terrasse est une forme des plus répandues dans ce pays où la nature elle-même fait des terrasses de loess. La Chine du nord présente d'innombrables pentes divisées en terrasses pour soutenir tantôt des cultures et tantôt des habitations, et celles-ci sont faites elles-mêmes en loess battu (qui forme une espèce de mortier) à moins qu'elles ne soient creusées comme des grottes dans le flanc du coteau. C'est à peine de l'architecture, cela va sans dire, mais les terrasses constituent un des traits les plus marqués du paysage architectural dans son ensemble. De ces formations du loess aux terrasses emmurées des temples, il n'y a qu'un pas : le caractère architectural de ces dernières est seulement précisé et développé par les balustrades et les longs escaliers.

La terrasse chinoise représente une tradition si fondamentale et susceptible de tant d'applications diverses qu'il n'y a peut-être qu'un seul élément

architectural qui la dépasse en importance : c'est la toiture (pl. 8, A, B). On ne s'en aperçoit pas toujours devant les habitations communes, dont la terrasse est peu élevée : devant les temples et les palais, on ne peut manquer d'être saisi par la beauté et la majesté incomparables de ces soubassements. Ils s'étalent autour des édifices, ils se superposent en étages, ils sont revêtus de marbre blanc et cernés de balustrades sculptées également en marbre ; de larges escaliers y accèdent de part et d'autre d'un chemin de dalles où s'ébattent les dragons ; la corniche des terrasses est ponctuée de têtes de dragons servant de gargouilles. Toute cette ordonnance soutient par sa masse éclatante les édifices de bois, et sa blancheur fait valoir leur polychromie.

Les terrasses de palais qu'on peut voir dans la Chine septentrionale sont pour la plupart d'époque Ming ou postérieure. Elles atteignent leur complet épanouissement dans la Cité Interdite, à l'Autel du Ciel, aux tombeaux des Ming (pl. 9 A) et autres édifices impériaux. Mais il existe au moins une terrasse importante qui probablement date d'une époque plus ancienne : celle du fameux *Long-t'ing* ou *Long-t'ai* de K'ai-fong, que l'on croit être le soubassement d'un palais de l'époque Song. K'ai-fong, nommée alors P'ien-leang, fut la capitale orientale des dynasties Song-septentrionale et Kin ; elle possédait donc plusieurs palais impériaux. Il est probable que cette terrasse a subi des restaurations postérieures, mais les sculptures qui la décorent témoignent toujours de son origine ancienne (pl. 10 A, B). Sa partie médiane s'élève presque à une vingtaine de mètres au-dessus du sol : on y accède par une longue rampe à degrés (soutenue par des arches voûtées) : selon l'axe de cette rampe se déroule comme d'habitude un « chemin impérial » orné en bas-relief de nuages et de dragons d'un style nettement pré-Ming. Ces bas-reliefs ne sont pas en marbre comme à Pékin, mais en calcaire gris, pierre qui a servi également pour la balustrade qui couronne les murs de brique un peu inclinés en arrière. Quant au pavillon qui se dresse actuellement sur cette terrasse, il est d'époque bien postérieure. A droite et à gauche du massif que nous venons de décrire s'étendent pour ainsi dire des ailes de la terrasse, un peu moins hautes, en gradins de largeur décroissante ; on y monte par d'autres escaliers qui sont peut-être d'époque moins ancienne. Cette combinaison d'un bastion puissant au milieu et de gradins sur les côtés donne une composition amusante, et qui séduit non seulement par sa majesté, mais encore par ses proportions excellentes et ses contrastes heureux de verticales et de fuyantes.

On accède ordinairement aux terrasses élevées ainsi qu'aux remparts et aux bastions par une rampe que les Chinois appellent *ma tao*, chemin cavalier ; et, en effet, ces rampes étaient particulièrement nécessaires auprès des

fortifications où il fallait à l'occasion apporter de lourds fardeaux. Parfois leur ascension est facilitée par des traverses formant des degrés très bas.

Aux abords des temples, à flanc de montagne, les escaliers sont construits en dalles bien taillées, et bordés de balustrades plus ou moins ornementales. Ces longues obliques font valoir l'horizontalité des terrasses, surtout lorsqu'on voit celles-ci s'entasser en plusieurs étages. Le tracé des escaliers se conforme bien entendu à la configuration du sol ; en général il est rectiligne, parallèle ou perpendiculaire à la façade (planche 7B, 11B). (Les escaliers curvilignes sont fort rarement employés, excepté pour conduire à un kiosque ou à une rocaille d'agrément dans un jardin artificiel.) On voit des exemples typiques d'escaliers rectilignes au *Pi-yun sseu*, dans les « Collines de l'Ouest », et au *Yong-ngan-sseu* du Pei-hai. Tous les bâtiments du temple s'élèvent le long d'un même axe sur le flanc de la colline, et les escaliers les relient par une sorte d'« échelle du ciel » qui devient de plus en plus raide à mesure qu'on monte (pl. 12). Des *p'ai-leou* marquent chaque étape de l'ascension et rompent la monotonie de ces longues lignes qui fuient vers le ciel. De certaines terrasses partent à angle droit, vers la droite et la gauche, des escaliers ordinairement moins raides, donnant accès aux bâtiments annexes (pl. 11 AB). Cette combinaison d'escaliers divergents donne lieu à des effets pittoresques, mais il n'arrive guère que les Chinois aient cherché à en tirer un parti décoratif ou monumental, comme les architectes de la Renaissance dans les villas italiennes. En Chine, un escalier n'est jamais qu'un ouvrage utilitaire, son aspect est tout à fait simple ; ce qu'il peut avoir de monumental, il le doit moins à son architecture qu'à sa situation ou à ses dimensions. La phase extrême de l'« escalier du ciel », c'est la longue route à degrés qui, pendant des kilomètres et des kilomètres, suit les pentes d'une montagne sacrée (T'ai-chan, Song-chan, etc.). Disposés en harmonie intime avec la configuration du sol, ce sont encore des exemples de la tendance générale des Chinois à coopérer avec la nature toutes les fois qu'ils veulent bâtir.

Les seuls escaliers qu'ils aient traités avec plus de recherche décorative sont ceux qui conduisent aux terrasses à deux ou trois gradins des palais et des temples impériaux. Ils sont tout entiers en marbre blanc. Leurs balustrades richement sculptées se terminent en bas par des volutes. Leur largeur considérable et leur pente très douce font qu'ils ont l'air aisés à gravir. Les marches sont basses et très larges ; on ne peut y monter que d'un pas lent et mesuré. Parfois l'escalier est enfoncé entre deux rampes pavées (accès du *Wou-men*) ou au contraire dédoublé par une rampe axiale (pl. 13A). C'est le cas des escaliers médians accédant aux bâtiments impériaux, et la rampe centrale y est ornée de dragons et de phénix en haut-relief, symbolisant le sou-

verain et son épouse qu'on transporte au-dessus en palanquin (pl. 13B). Cette disposition fait valoir la pente douce, la suite des dalles de marbre s'y déroule comme un tapis.

Cette forme d'escalier, partie intégrante des terrasses, ne se rencontre pas ailleurs que dans les palais impériaux. A Pékin, ils constituent un trait architectural des plus frappants, et, dans la présente étude, ils nous conduisent tout naturellement aux majestueux portiques des temples et des palais.

IV

LES BATIMENTS EN BOIS TYPES ET CARACTÈRES PRINCIPAUX

Les monuments d'architecture que la Chine nous a conservés sont pour la plupart, nous l'avons dit, d'époque relativement basse, et il n'y a pas lieu de suivre l'ordre chronologique pour étudier les documents dont nous disposons ; toutefois avant d'esquisser, d'ailleurs très sommairement, l'évolution de certains de leurs éléments, nous jetterons un coup d'œil sur les principes généraux que les constructeurs chinois ont suivis depuis la plus haute antiquité : nous ne nous lancerons pas ici dans les questions techniques, ni dans l'étude des variantes qui caractérisent les diverses provinces. Une étude complète de l'architecture chinoise devrait précisément se faire par régions, et il y faudrait toute une série de volumes, ainsi que des recherches beaucoup plus étendues que nous n'en avons pu faire pendant nos séjours là-bas. Nos documents, recueillis surtout dans le nord et le centre de la Chine, représentent, croyons-nous, les types moyens de son architecture, mais non pas toutes ses variations provinciales.

*
* *

Qu'il s'agisse d'un temple, d'un palais, d'une habitation familiale, l'architecte chinois trace son plan sans jamais perdre de vue un axe principal qui suit invariablement la direction sud-nord, sauf peut-être le cas d'obstacles naturels insurmontables. Il semble que ce fût déjà la règle à l'époque protohistorique, si nous en croyons les descriptions des palais construits sous les Hia

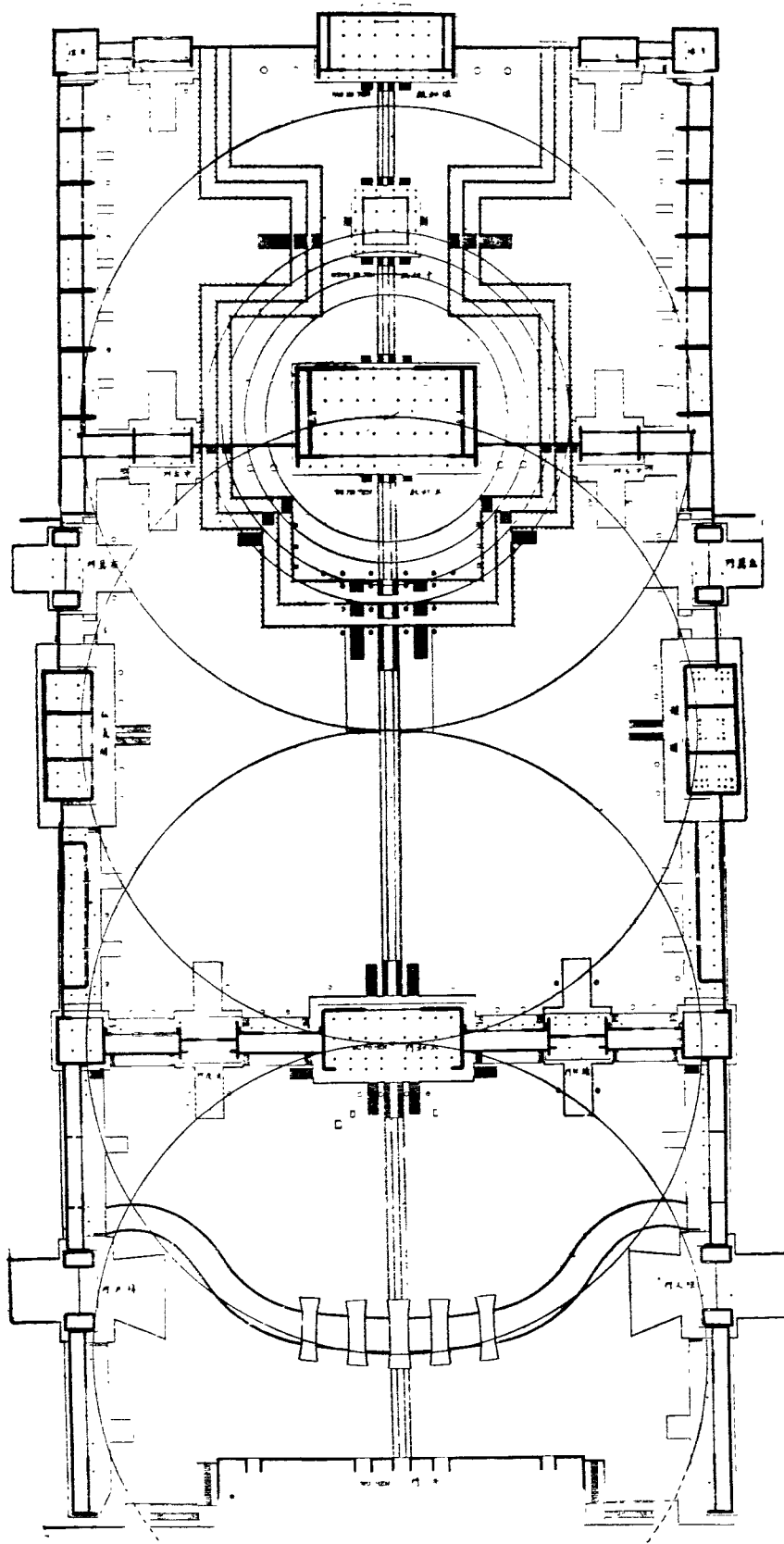


FIG. 1. — Cours principales de la Cité Interdite, Pékin : les trois pavillons principaux. Les circonférences indiquent certains rapports géométriques. (O. Sirén, *les Palais de Pékin* ; plan de Albin J. Stark)

et les Chang ; et à cette règle les Chinois sont demeurés fidèles pendant des millénaires pour des raisons pratiques autant que religieuses. Les édifices principaux se suivent, l'un derrière l'autre, sur l'axe principal, précédés de vastes cours que des bâtiments secondaires ferment à l'est et à l'ouest ; on pénètre dans ces cours du côté sud en franchissant un rempart par une porte énorme, qui dans les palais et les temples devient tout un pavillon hypostyle, surmontant, bien entendu, une terrasse plus ou moins haute. On voit que la façade des bâtiments importants était toujours orientée au sud. Dans les ensembles très étendus, deux axes latéraux parallèles à l'axe central peuvent grouper des bâtiments annexes, et les seuls bâtiments qui ne soient pas orientés face au sud sont les portes latérales, les magasins et les galeries qui constituent l'enceinte des cours (fig. 1).

On agrandissait un palais non pas en élargissant ses bâtiments, encore moins en les surélevant, mais en multipliant les cours avec leurs édifices ; en un mot, c'est la cour qui est l'unité de construction. Certains palais princiers de Pékin ne comptent pas moins de vingt cours ; certains monastères ou grands temples peuvent en avoir plus encore. L'ensemble de l'agglomération est entouré d'une haute muraille qui empêche de rien apercevoir de l'extérieur, et, dans les palais importants, les cours elles-mêmes sont séparées par des murailles secondaires percées de portes architecturales. Lorsqu'elles sont fermées, chaque cour devient véritablement une « cité interdite », même pour les habitants du palais tenus de demeurer dans tel ou tel quartier de cette immense agglomération.

En outre, les types sont restés au fond identiques, qu'il s'agît d'un temple, d'un palais ou d'une habitation ordinaire. Le plus répandu est celui du *tien*, pavillon rectangulaire, ordinairement divisé par des colonnes cylindriques en trois nefs transversales (ou davantage), dont la première forme souvent un portique ouvert, à moins qu'une colonnade ne fasse tout le tour du pavillon (fig. 2). Mais il existe aussi des *tien* sur plan carré (fig. 3), voire même sur plan polygonal ou circulaire, comme nous le verrons plus loin. L'éclairage vient ordinairement de la façade ; la partie supérieure des portes ainsi que des fenêtres basses est garnie de treillages fermés par du papier plus ou moins transparent (de nos jours souvent remplacé par des vitres). Dans certains grands pavillons à toiture brisée, il y a parfois des fenêtres entre les deux parties du toit ; autrement on ne rencontre guère d'ouvertures dans les pignons ; les salles de derrière peuvent être éclairées par les portes et les fenêtres du mur nord. Dans les *tien* carrés, les quatre côtés peuvent former autant de façades pareilles.

Nous avons dit que les édifices s'élèvent sur une terrasse à revêtement de

brique ou de pierre, et plus ou moins riche selon l'importance du pavillon. Quand la terrasse est très élevée, on appelle l'édifice *t'ai* : c'est un pavillon moins étendu, souvent à deux étages, et susceptible de prendre plus ou moins l'aspect d'une tour pour peu qu'on le développe en hauteur (pl. 15). C'est un type usité en Chine de tous temps, en particulier comme ouvrage défensif ; il s'est perpétué dans les tours du tambour, tours de la cloche, ainsi que dans les tours intérieures des portes de grandes villes ; il existe aussi des

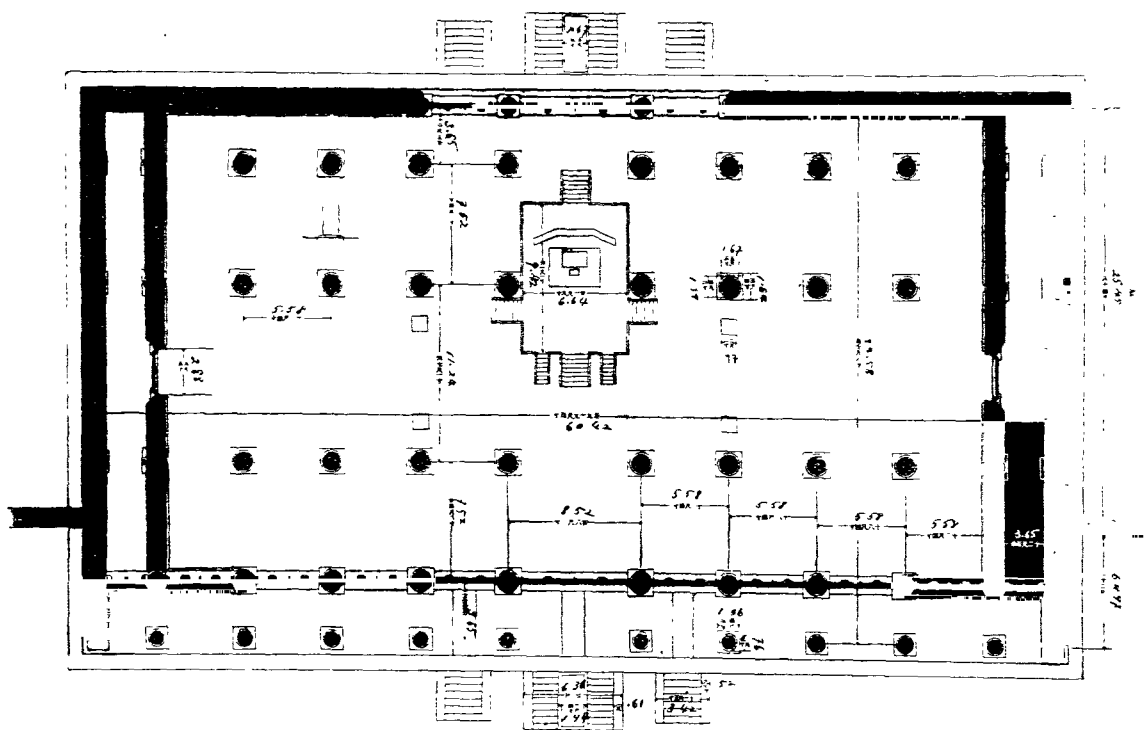


FIG. 2. — Plan du Paoho-tien (O. Sirén, *les Palais de Pékin*).

temples perchés sur de hauts soubassements auxquels on accède par des rampes ou des escaliers extérieurs.

A part ce cas, on appelle ordinairement *leou* un pavillon à plusieurs étages ; les petits bâtiments de deux ou trois étages sont dénommés *ko*, et les petits kiosques ouverts *t'ing*. Citons encore le *lang*, galerie ouverte sur les côtés, qui relie entre eux deux pavillons, notamment autour des cours et dans les parcs. On pourrait nommer encore d'autres variétés de constructions, mais comme elles ne diffèrent guère que par leurs détails ornementaux, nous pouvons en faire abstraction ici.

Tous ces bâtiments, *tien*, *t'ai* ou *t'ing*, présentent une différence fondamentale avec l'architecture de nos pays : c'est que les murs comptent beaucoup moins dans leur aspect général que ne font la terrasse et le toit surplombant.

L'édifice proprement dit est en bois ; c'est une pure charpente ; les murs peuvent avoir l'air solides, il n'en est pas moins très rare qu'ils jouent un rôle quelconque dans la construction : on a simplement rempli en brique ou en pisé les intervalles des colonnes qui portent le tout ; entre le toit très débord-

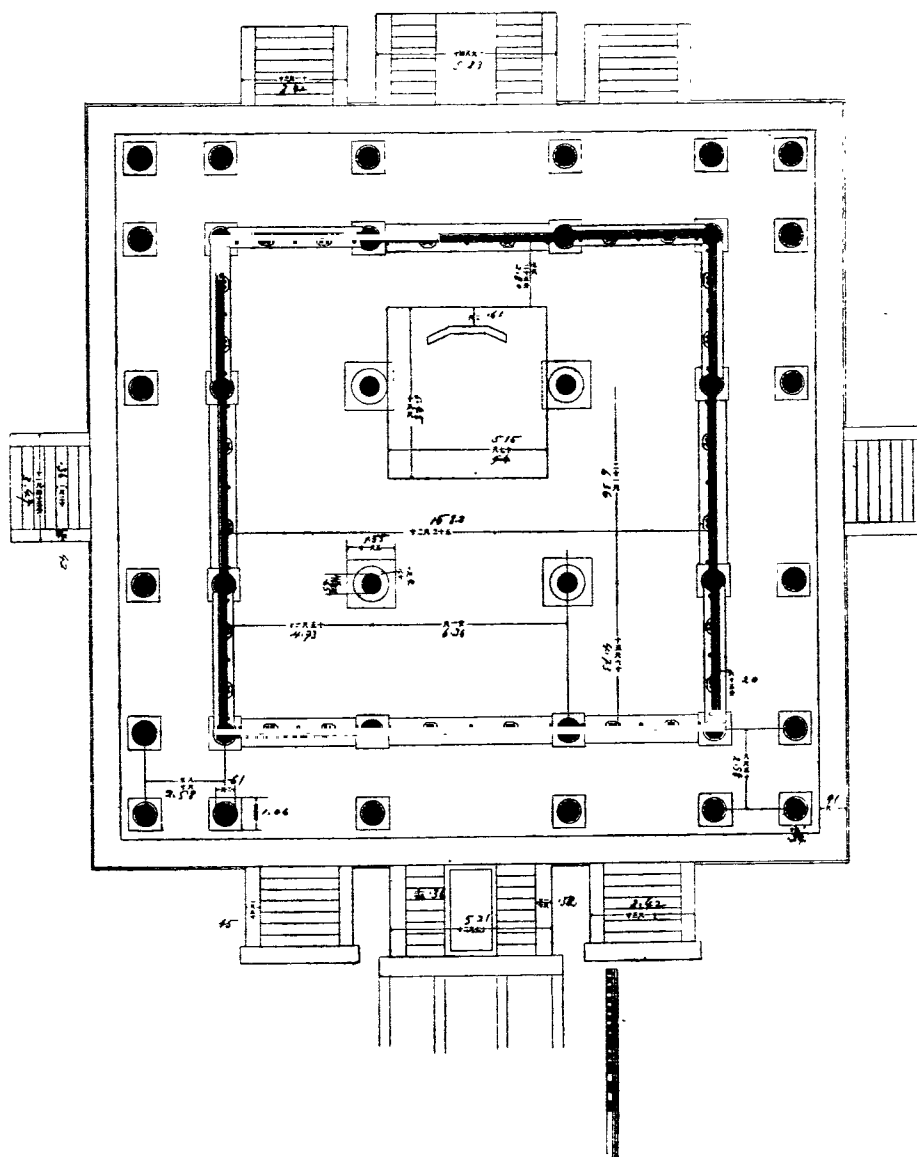


FIG. 3. — Plan du Tchong-ho-tien (O. Sirén, *les Palais de Pékin*).

dant et la large terrasse, ils disparaissent dans l'ombre. Dans les grands bâtiments, le faux mur ne passe pas par la première rangée de colonnes qui est ménagée en portique ; disposition qui accuse le caractère délié, ajouré de ces édifices chinois et favorise les jeux de lumière. Dans les maisons modestes, le portique peut être confiné à quelques travées du milieu de la façade ; l'effet général en est le même.

On voit que le bâtiment se compose en réalité d'entre-colonnements formant des nefs et des transepts, parfois séparés en salles qu'on peut faire plus ou moins grandes en bouchant telle ou telle travée. Mais il faut noter que ces nefs n'ont pas toutes la même largeur ; et parfois même certaines colonnes

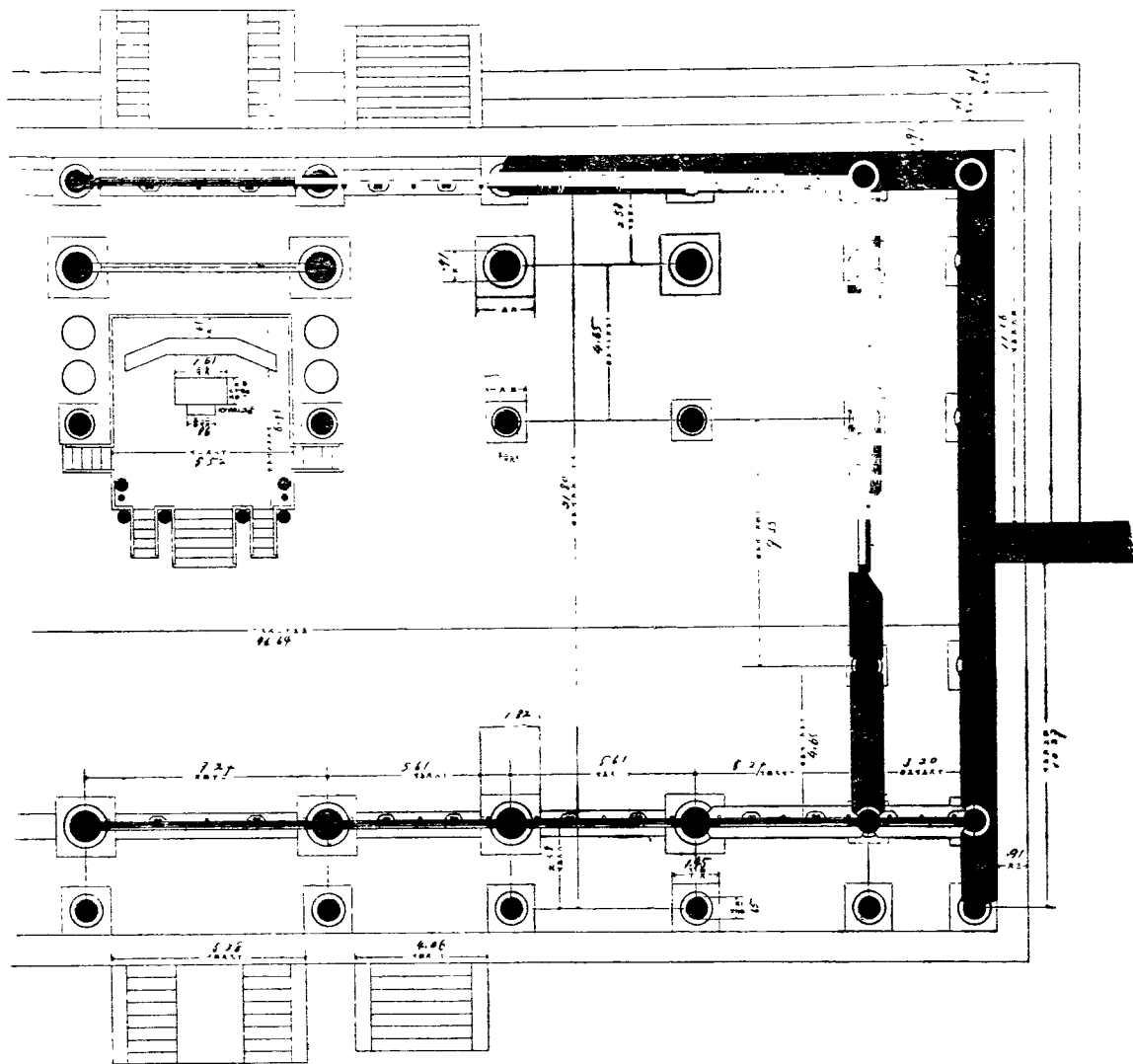


FIG. 4. — Plan du T'ai-ho-tien (O. Sirén, *les Palais de Pékin*).

sont supprimées au cœur de l'édifice si on a besoin d'un espace plus vaste (pl. 22 A). En général, c'est la travée médiane qui est la plus large : on y place l'entrée, et elle indique l'orientation de l'ensemble (pl. 22 B). Ainsi la salle s'étend à droite et à gauche de l'axe général, et non pas en profondeur comme les salles hypostyles de notre antiquité méditerranéenne (1). Les pignons n'ont pas d'autre fonction que de terminer le pavillon aux deux bouts ; ils ne jouent

(1) Cf. BOERSCHMANN. *Chinesische Architektur*, I, II, Berlin, p. 19-24.

aucun rôle architectural (tout à l'opposé de ce qu'on voit dans un temple grec) et souvent ne doivent même pas être vus. Les murs des petits côtés s'allongent parfois comme des antes pour encadrer la colonnade. Ailleurs les écartements des colonnes sont augmentés ou réduits arbitrairement pour accuser les angles d'un péristyle complet. Les Chinois, employant un matériau qui leur donnait bien plus de liberté que l'architrave de marbre des constructeurs gréco-romains, ne se conformèrent jamais à des règles aussi précises et aussi générales que les anciens en ce qui concerne la plantation des colonnes et le

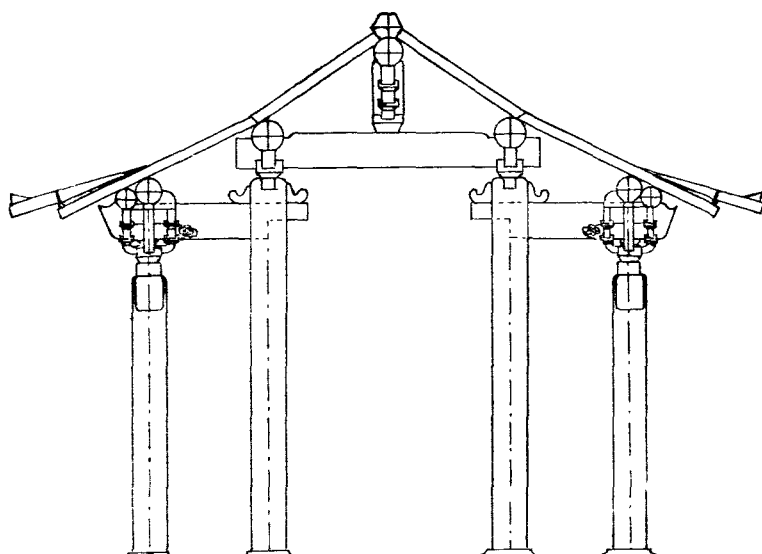


FIG. 5. — Disposition de la charpente d'après le *Ying-tsao-fa-che*.

rythme de leur espacement. D'ailleurs les lois esthétiques de la proportion les touchaient peut-être moins que les nécessités pratiques et techniques, de bonne heure codifiées en une tradition qui devait sa puissance à la claire logique de la charpente.

LA TOITURE

De plus, cette liberté relative dans l'espacement des colonnes est due pour une part au fait que ce ne sont pas directement des organes de sustentation comme dans nos édifices classiques. Elles ne portent pas un chapiteau et un entablement ; elles sont rattachées les unes aux autres, transversalement et en profondeur, par des poutres qui les traversent de part en part ou y reposent

dans une mortaise : à l'extérieur, les poutres constituent une sorte de fausse architrave reliant toute la colonnade. Dans les grands bâtiments il arrive qu'elle paraisse reposer sur des corbeaux sortant des colonnes ; mais le vrai système des corbeaux, soutenant la charpente, est placé au-dessus de cette architrave. Les corbeaux qui portent le toit ont en général trois bras ; dans les édifices anciens ils sortent des abaques carrés qui surmontent les colonnes. Leur fonction était de soutenir les pannes inférieures ; plus tard on les multiplia librement et on les posa non seulement sur les poteaux mais sur toute la

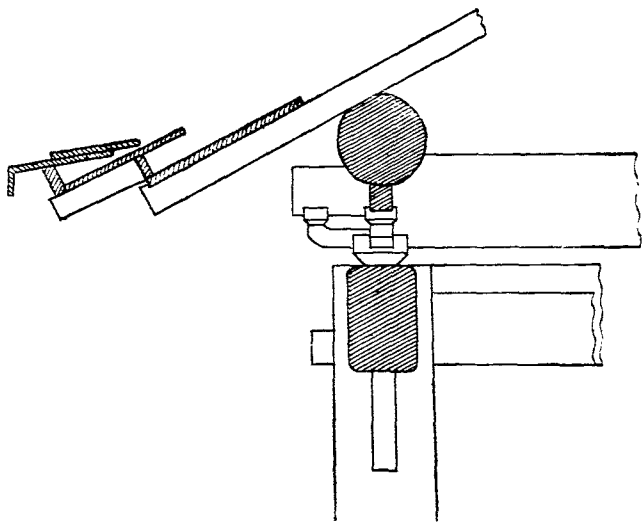


FIG. 6. — Charpente du K'ien-ts'ing-men, Cité Interdite, Pékin.

longueur de l'architrave, parfois si rapprochés qu'ils constituent une espèce de corniche ; ils perdent donc leur fonction mécanique et deviennent un pur ornement (pl. 21 B). Nous en rencontrerons des exemples dans beaucoup de monuments historiques de la Chine, et nous verrons les corbeaux se multiplier jusqu'à faire une sorte de barbe sous le toit.

Un tel système de construction devait aboutir à étendre les bâtiments dans le plan hori-

zontal ; cependant les grands pavillons à deux étages ne sont pas rares, mais l'étage supérieur n'est qu'une superstructure ornementale ; il n'a pas de plancher. Dans ce cas, l'étage inférieur possède un toit en appentis, tantôt entourant tout l'édifice et tantôt appuyé à une de ses façades seulement. On obtient ainsi une grande variété dans la division verticale ou horizontale, sans que les principes de la construction soient en rien modifiés.

Le développement considérable de la toiture est dû, nous l'avons dit, au fait que l'entrée du bâtiment ne se trouve pas sous un pignon, mais au milieu d'un long côté, en l'espèce de la face sud, dont le rôle de façade est mis en relief non seulement par la galerie de colonnes dégagées du bâtiment, mais encore par l'ample contour du toit. En général, les bâtiments sont dessinés et situés de telle sorte que l'on ne goûte bien toute leur beauté qu'en les voyant de face. Leur aspect imposant est dû avant tout au toit énorme, très haut et puissamment incurvé (pl. 16 A, B). Quelle que soit l'origine de cette forme de toiture particulière à la Chine, il paraît certain qu'une fois reconnu son effet décoratif, c'est de propos délibéré qu'on se mit à la développer — aux dépens

même de la partie principale, du bâtiment proprement dit. On ressentit peut-être la nécessité de contrebalancer l'effet écrasant de ces immenses toitures en incurvant leurs bords et en accentuant les lignes remontantes. Au summum de son développement, la toiture semble libérée de ses supports, car plus elle déborde le bâtiment, plus les taches d'ombre qui l'isolent sont profondes, et plus elle semble planer légèrement au-dessus des colonnades. Elle n'est plus la couverture du bâtiment, elle en est le couronnement, et les ornements nombreux, les figures en terre cuite posées sur le faite et les arêtières, semblent être là pour l'affirmer.

C'est dans le sud de la Chine qu'on voit le plein épanouissement du toit incurvé : il est clair qu'il existe dans cette région depuis plus longtemps et qu'il y répond aux conditions pratiques et climatiques. Il pourrait bien dériver des toits de chaume débordants qui couvraient des huttes fort primitives, analogues à celles que construisent encore de nos jours les populations de l'Indonésie (1). Il est en tous cas étranger aux provinces de l'extrême nord, où l'habitation primitive est creusée dans le loess, et il n'y fut peut-être pas adopté avant l'époque historique où les contacts entre le nord et le sud de la Chine devinrent plus intimes. On l'appliqua aux édifices importants, aux palais, aux temples, comme pour les rendre plus majestueux : les habitations ordinaires par contre, les boutiques, etc., n'affectent presque jamais, dans le nord, une forme particulièrement pittoresque ni très incurvée.

Ces différences se remarquent nettement dans les photographies que nous reproduisons. Celles de Si-ngan-fou et de Pékin nous montrent des toits à deux pentes presque droites. Ils sont assez surplombants pour projeter leur ombre sur le petit portique de la façade, mais ils sont rarement incurvés ou pourvus de corbeaux. Les grands pavillons des palais impériaux, les temples importants et quelques autres édifices sont couverts de toits très incurvés et surplombant de si loin les façades que leur bord doit être soutenu par des corbeaux ; cependant les arêtières ne vont pas jusqu'à se relever vers le ciel. A Sou-tcheou et à Hang-tcheou l'allure des toits est bien différente ; non seulement ils sont d'une ampleur démesurée, et tout chargés d'ornements, mais encore les arêtières s'incurvent très franchement et se redressent comme des trompes (pl. 17 A, B). C'est le « toit planant » par excellence ; sur certains petits pavillons notamment, il semble étendre des ailes (pl. 18 A, B). On voit un usage encore plus abondant de la courbe dans les toitures des temples voisins d'Amoï, à Ts'iuan-tcheou (l'ancien port de « Zaytun », un des plus grands du monde au temps de Marco Polo) :

(1) Cf. BOERSCHMANN, *op. cit.*, p. 23.

ici ne sont pas seulement les bords et les arêtières qui s'incurvent, mais même le faitage principal, et la silhouette d'ensemble devient un balancement de courbes rythmiques (pl. 19 A, B). On pourrait citer encore d'autres différences régionales ; les exemples ci-dessus suffiront à donner une idée des tendances particulières au Nord et au Sud respectivement.

Il nous est difficile d'établir la date exacte de l'adoption des toits surplombants dans le centre et le nord de la Chine : notons cependant que les bâtiments reproduits en terre cuite ou dans les bas-reliefs paraissent couverts de toits rectilignes, tandis que ceux de l'époque T'ang présentent des courbes marquées. Dès lors, plus on eut le désir d'accentuer le caractère décoratif de l'édifice, plus le toit fut incurvé et plus il fut chargé de figurines et autres acro-

tères en terre cuite tout au long de son faitage et de ses arêtières.

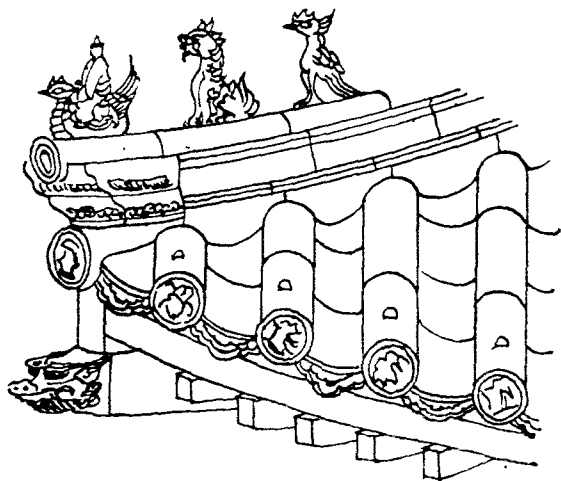


FIG. 7. — Tuiles et ornements de toiture.

Ces ornements jouent même un grand rôle dans l'aspect de la toiture. On les appelle *k'ouei-long-tseu* (monstres et dragons) : ce sont des silhouettes humaines et animales fantaisistes et souvent quelque peu humoristiques (pl. 20). Elles sont alignées sur les arêtières qui se terminent ordinairement eux-mêmes en gueules de dragon. Le faitage principal porte à ses deux extrémités des figurines de poissons ou de dragons, qu'on appelle *tch'e wen*,

et qui avaient pour but de protéger contre l'incendie et autres accidents (fig. 7).

Les tuiles de couverture sont alternativement concaves et convexes : aussi la lumière se trouve-t-elle accrochée plus ou moins selon son incidence, et cette variété joue un grand rôle dans l'effet de l'ensemble. Sur les bâtiments communs, les tuiles sont peu cuites, et leur nuance générale est grisâtre, mais sur ceux qui présentent quelque importance, les tuiles sont émaillées et colorées. Les palais des empereurs mandchous par exemple sont couverts en tuiles d'émail jaune ; les temples de Confucius, les palais des princes du sang, en tuiles bleu foncé ; plusieurs édifices publics en tuiles vertes. Les couleurs usitées en chaque cas ont varié d'une dynastie à l'autre, mais de tout temps les Chinois ont été prodigues de polychromie dans l'architecture extérieure et intérieure. Les reproductions monochromes ne sauraient donner la moindre idée de l'air de fête qui semble toujours animer les édifices chinois.

Les colonnes et les murs de remplissage sont toujours peints d'une couleur vermillon qui n'est jamais si belle que quand le temps l'a un peu adoucie. Sous les bords du toit, les solives et les corbeaux s'ornent de fleurs conventionnelles en couleur, bleu et vert, parfois rehaussées de blanc (planche 21 A). Les panneaux de porte des grands édifices portent des ornements en contours d'or ; des dragons, des nuages en or enrichissent aussi les colonnes laquées en rouge des palais et des temples. A l'époque où la polychromie fut dans sa plus grande vogue, sous K'ien Long, on revêtit même de faïences à couleurs éclatantes non pas seulement des *p'ai leou* ou des kiosques, mais des temples entiers.

Au point de vue purement technique, nous constatons que la charpente de la toiture principale se compose de poutres superposées en ordre de grandeur décroissante ; les pannes viennent se poser sur leurs extrémités. Dans les petits bâtiments toutes ces poutres sont soutenues par des colonnes de plus en plus hautes, de sorte que la plus élevée arrive jusqu'au faite ; mais il est plus ordinaire de voir seulement la poutre inférieure (ou les deux poutres inférieures) porter directement sur les colonnes : les autres portent sur les premières par l'intermédiaire de consoles renversées et accouplées ou de balustres verticales. Il n'y a pas d'arbalétriers : les pannes cylindriques fixées directement sur le bout des poutres, sont assez rapprochées pour que les chevrons puissent épouser la nappe concave et donner au toit sa forme particulière. Cette incurvation s'obtient au besoin en assemblant à angle obtus, au bout des chevrons, autant de coyaux qu'il est nécessaire.

Le toit débordant était soutenu, dans les anciennes constructions, par des corbeaux ou consoles à trois bras sortant des colonnes ; on employait aussi des chevrons doublés sous l'extrême bord (pl. 21B) ; dans ce cas le chevron supérieur, qui s'étendait plus loin que celui de dessous, reposait sur lui par l'intermédiaire d'une cale : cet agencement donnait de la légèreté au toit, qui semblait planer au-dessus des murs. Plus tard on renonça à ce procédé et on multiplia les corbeaux en assises superposées : ils semblent bourgeonner sur les consoles transversales comme une corniche richement sculptée. Ce dispositif répondait au début à une utilité pratique, mais comme il était incontestablement plus simple de faire reposer le toit sur des poutres prolongées à l'extérieur, il dégénéra en quelque sorte pour devenir une simple combinaison décorative. A une époque encore plus basse, on le remplaça par des poutres à extrémité incurvée ; c'est le cas pour beaucoup d'édifices du xvii^e et du xviii^e siècle.

PAVILLONS A PLUSIEURS ÉTAGES. TOURS

Le *tien* chinois ordinaire n'a pas d'étages : il s'étale beaucoup, par contre, dans le sens horizontal. Mais les grands pavillons ont assez souvent un toit brisé à deux gradins, celui d'en dessous beaucoup plus large que l'autre, bien entendu. Cette disposition a peut-être été adoptée pour des raisons esthétiques, parce qu'elle divise et allège les grandes masses ; elle a aussi son utilité technique parce qu'elle décompose et répartit le poids de l'énorme toiture. L'étage supérieur, qui n'a ordinairement ni fenêtres ni plancher, est un simple agrandissement de la partie essentielle du bâtiment ; l'étage inférieur, qui est un toit en appentis, représente seulement la galerie extérieure séparée artificiellement du reste par le remplissage des entrecolonnements. Les colonnes qui soutiennent le toit principal portent quelquefois des poutres transversales à la hauteur du toit inférieur. Le toit principal est tantôt à quatre arêtes, tantôt à pignon ; mais ces pignons ne descendent que rarement jusqu'au bord de la toiture : à la moitié de leur hauteur environ le toit reprend sa pente. On a donc là une combinaison des deux types de toiture, et c'est la forme la plus répandue. Toutefois les grands pavillons des palais et des temples présentent des toits arêtiés à quatre pentes complètes. C'est la plus imposante et la plus harmonieuse de toutes les toitures chinoises.

Outre ces pavillons à faux étage il existe des bâtiments composés de deux ou trois salles superposées. On devait en construire ainsi dès une époque fort ancienne, car les bas-reliefs Han en figurent plusieurs, mais c'est au XVIII^e siècle qu'ils atteignirent leur plus grand développement. Un des plus beaux échantillons de ce genre d'édifices est *Long-hing-sseu* (ou *Ta-Fo-sseu*) de Tcheng-ting-fou, qui abritait un colossal Bouddha de bronze (dépassant 21 mètres de hauteur). On dit qu'il fut fondé sous les Souei, en tous cas il existait dès les Song, car la statue remonte à cette époque (pl. 23A). Mais le bâtiment que nous voyons aujourd'hui est une reconstitution datant de l'année 42 de K'ang Hi (1703), et qui elle-même ne tardera guère à tomber en ruines. Le quatrième et dernier étage s'est déjà effondré, les toitures des autres étages s'émiettent rapidement, car on ne fait rien pour les entretenir. Dans cet édifice, l'intérieur ne forme qu'une seule salle construite expressément pour le colosse de bronze ; ailleurs on trouverait des planchers isolant les étages ; c'est le cas du haut bâtiment nommé *Siao-si-tien*, au Pei-hai de Pékin (pl. 24). Il remonte sans doute à l'époque K'ien Long, qui n'ignorait pas complètement l'architecture occidentale. Ses trois étages sont entourés de galeries d'importance à peu

près pareille ; des toits en appentis en bas, un toit à pignons relativement peu développé sur l'étage supérieur.

Autres échantillons importants de la même époque : les pavillons du fameux temple lamaïque de Pékin, le *Yong-ho-kong* ; c'était à l'origine un palais impérial ; on le reconstruisit à usage de temple et on y ménagea plusieurs pavillons à deux et trois étages (pl. 25). Quand l'édifice occupe peu de terrain, et que les étages vont en diminuant de hauteur et de largeur, son caractère général devient celui d'une tour et presque d'une pagode. Ce n'est pas une transition imaginaire : il suffit de voir le *Yu-houa-ko* de la Cité Interdite, construit à usage de temple lamaïque : il est exactement intermédiaire entre un pavillon et une tour (voir Sirén, *les Palais impériaux de Pékin*, pl. 93).

A la même catégorie de bâtiments appartiennent les donjons des portes intérieures ainsi que les tours du Tambour et tours de la Cloche dans les grandes villes de la Chine septentrionale : ces édifices ont deux ou trois étages, et l'étage principal au moins est entouré de balcons en saillie portés sur des corbeaux. Plus les toits sont débordants, plus les assises de corbeaux se multiplient, et plus l'édifice paraît élevé. Telle est la tour de la Cloche à Ta-t'ong-fou construite tout au début de la dynastie Ming (pl. 27A). Elle est entièrement en bois (avec des murs de simple remplissage) et à trois étages, superposés comme dans les pagodes en bois. Mais la plupart de ces tours se dressent sur de hautes terrasses : ce sont donc des associations de bâtiments en bois avec d'autres en brique, respirant la sévérité qui convient à des ouvrages défensifs. La tour du Tambour de Si-ngan-fou peut être citée parmi les plus belles de cette catégorie. Elle présente deux étages principaux, dont le supérieur est entouré d'un balcon, et enfin une fausse mansarde couverte d'un toit en forme de tente. Des briques noyées dans le mortier remplissent les intervalles de la charpente qui constitue à elle seule le squelette de l'édifice. Celui-ci remonte au début de l'époque Ming et donne une impression de robustesse et d'imprenabilité ; non pas tout à fait autant, cependant, que la fameuse tour du Tambour de Pékin, où le pavillon supérieur demeure subordonné en importance à la terrasse qui le soutient, et se range presque dans la catégorie des bâtiments massifs en maçonnerie. Mais ordinairement le pavillon à deux ou trois étages domine franchement son soubassement, lequel est percé d'un large tunnel, puisque la tour s'élève toujours sur la rue principale. C'est une tour du Tambour tout à fait typique que celle de Hien-yang en Chen-si ; elle remonte peut-être au xvii^e siècle mais non plus haut (pl. 26B). Ici la terrasse est pour ainsi dire le rez-de-chaussée en maçonnerie d'un pavillon en bois ; elle est même munie d'un toit en appentis tout comme l'étage

principal. Cette tour pittoresque, de proportions élégantes, est construite sur plan carré.

La principale différence entre les pavillons rectangulaires communs et ceux de plan carré ou polygonal se remarque dans leur toiture : dans le premier cas, elle est arêtière ou à pignons ; dans le second, elle a un peu la forme d'une tente. Par ailleurs les principes suivis sont exactement les mêmes : chaque côté comporte ses colonnes de soutien liées par deux ou plusieurs entretoises, et tous ces côtés sont d'importance égale : il n'en est aucun qui mérite plus que les autres le titre de façade, à moins qu'une porte très simple ne s'y ouvre. Parfois le rez-de-chaussée est sur plan carré, et les étages supérieurs deviennent polygonaux ou circulaires : tel le *Kouei-sing ko* (salle de la littérature) au temple de Confucius de Ts'ïuan-tcheou, près d'Amoï (pl. 27B). Comme il est habituel dans les édifices du type chinois méridional, ses toitures sont très surplombantes et les arêtières se relèvent vigoureusement ; toutes ces saillies se trouvent décalées d'un étage à l'autre, et produisent un jeu de lignes particulièrement amusant.

Dans l'ensemble, l'architecte chinois tend toujours à garder le plus possible la charpente du bâtiment rectangulaire jusque dans ses édifices ronds ou polygonaux. Pour lui, un édifice en bois ne saurait être qu'une variante du pavillon à quatre colonnes principales au moins, que relie des entretoises ; le contour extérieur et la toiture peuvent être circulaires, ce n'est que la garniture extérieure d'une construction basée sur un carré. Nous en avons un exemple significatif dans le *Ta-tchong-sseu*, au nord de Pékin (pl. 28A). Ici, l'étage inférieur est un pavillon carré dont chaque façade comporte quatre colonnes ; l'étage supérieur est comme une tour ronde à toit conique ; mais les colonnes et les entretoises de cet étage dessinent un dodécagone : là-dessus sont couchées de grosses poutres en deux assises, qui forment des carrés à pans coupés. Ce sont elles qui portent la toiture, par l'intermédiaire de courts étais sur lesquels reposent les pannes et les principaux chevrons (pl. 29A, B). Ces derniers se réunissent au sommet dans un vaste cône. Dans toute la charpente de la tour et de sa toiture, il n'y a pas une pièce courbe ; tout ce qu'on voit de circulaire est extérieur à la charpente. Ce qui est bien caractéristique à cet égard, c'est l'escalier de bois, en deux volées rectilignes, qui accède au balcon de l'étage supérieur, d'où l'on peut admirer la masse énorme des poutres qui soutiennent la cloche. Cet escalier raide et étroit s'appellerait chez nous une échelle de meunier : c'est le type de tous les escaliers, ou peu s'en faut, qui permettent de passer d'un étage à l'autre dans les édifices en bois de la Chine.

Les traditions du bâtiment chinois, telle que nous venons de les esquisser,

étaient certes peu favorables au développement de l'édifice sur plan circulaire. Cependant on en a construit à différentes époques, des kiosques ouverts notamment, et aussi des pavillons assez grands destinés à un emploi pratique ou cérémoniel particulier. Parmi ces derniers, mentionnons l'édifice rond, voisin de l'Autel de l'Agriculture, où l'on conservait le grain sacré (pl. 28 B) et les deux temples circulaires bien connus de l'Autel du Ciel. Le moins grand des deux, appelé *Houang-k'iong-yu*, qui abritait les tablettes du Ciel et des empereurs défunts, est un édifice à un seul étage, placé sur une terrasse de marbre à balustrades à laquelle on accède par trois escaliers (pl. 30 A, B). La charpente se compose d'un double cercle de huit colonnes ; celles du cercle extérieur sont jointes par des poutres courbes, celles du cercle intérieur par des poutres droites qui soutiennent l'énorme toiture conique. Cette toiture est en tuiles émaillées bleu foncé ; un cône doré en forme la cime ; on dirait un immense parasol bleu abritant le pavillon rouge. Celui-ci est, sur le devant, percé de portes et de fenêtres, mais sur le derrière, les colonnes sont prises dans le mur de brique ; ce côté présente donc un aspect très simple, mais qui n'en est pas moins harmonieux et imposant, d'autant plus que les courbes du bâtiment sont accompagnées et soutenues par celles du mur d'enceinte.

L'autre temple voisin de l'Autel du Ciel, dit *K'i-nien tien*, où l'empereur demandait aux déités une année de prospérité, est beaucoup plus vaste et plus élevé ; il surmonte une terrasse de marbre à trois gradins, et sa toiture est en trois parties. Huit escaliers donnent accès aux terrasses très étendues : la plus haute n'a pas moins de 66 mètres de diamètre, et la plus basse 76 m. ; leur horizontalité et leur blancheur servent à équilibrer et à faire valoir par contraste le grand bâtiment, qui est lui aussi de couleur rouge, et couvert de tuiles bleues (pl. 31 A). Trois rangées de colonnes cylindriques en constituent l'élément essentiel ; celles de la rangée extérieure soutiennent la zone inférieure de la toiture, en même temps qu'elles servent d'arcs-boutants pour les douze colonnes de la rangée moyenne qui sont beaucoup plus élevées, et que de très fortes entretoises relient quatre par quatre. Enfin, encore plus à l'intérieur, se dressent quatre colonnes très hautes qui s'élancent jusqu'à la toiture centrale et culminante. Elles sont reliées aux colonnes moyennes au point d'intersection des entretoises, et des poutres en arc de cercle les relient entre elles, non sans porter de petits poteaux qui contribuent à soutenir la toiture principale. On voit que cette charpente est conçue avec beaucoup de hardiesse, sur une échelle immense. Toutes les colonnes sont laquées en rouge ; les quatre colonnes intérieures sont copieusement décorées de ramages en relief dorés (pl. 31 B). Les poutres et les consoles sont ornées en peinture de dessins

bleus, verts, blancs et or sur fond rouge ; c'est une symphonie de couleurs extrêmement riche et que l'éclairage diffus, réverbéré d'en dessous, empêche de paraître criarde.

Mais ces pavillons, le Houang-k'iong-yu et le K'i-nien-tien, ont quelque chose d'exceptionnel : ils doivent leur existence à un ordre impérial, à une destination particulière. L'un et l'autre remontent au début de l'époque Ts'ing : on ne trouverait guère, que je sache, de bâtiment en bois, antérieur ou postérieur qui leur soit comparable en importance architecturale. La plupart de ceux qui existent encore en Chine ont des raisons d'être d'ordre décoratif plutôt qu'utilitaire ; on les appelle génériquement *l'ing-tseu*. Quelques-uns sont élevés sur plan circulaire, mais le plan carré ou polygonal est plus répandu ; quand il y a un étage, le toit inférieur peut être carré, le toit supérieur circulaire ou polygonal. Tel est un des pavillons des Cinq Dragons (à l'extrémité nord du Pei-hai (pl. 32).

Les variétés de pavillons sont trop nombreuses pour que nous les décrivions ici en détail ; d'une façon générale, ce qui les caractérise, c'est une certaine légèreté atmosphérique, une volonté, dirait-on, de faire planer dans l'air la toiture pareille à une ample draperie ; le paysage n'est pas interrompu par la charpente ajourée, et le miracle se réalise surtout quand une nappe d'eau réfléchit cet ensemble sur sa surface mobile.

Autres exemples notables : les quatre pavillons du *Mei-chan* (Colline de Charbon) à Pékin. Celui du milieu est construit sur plan rectangulaire et ceint d'une large colonnade. Forme, dimension et situation le rapprochent des pavillons à deux axes. Les autres sont moins grands ; deux sont hexagonaux, un circulaire ; celui-ci est entièrement ouvert, c'est un kiosque sans murs ; mais un double cercle de colonnes soutient la toiture en deux parties (pl. 33 B). Au point de vue architectural ces pavillons réalisent à petite échelle les principes que nous avons décrits, mais leur effet esthétique est assez particulier ; nichés sous les vieux arbres ou perchés sur les rocailles, ils nous font sentir, mieux que les grands bâtiments officiels, combien l'architecture chinoise est amie de la nature. C'est à leur charme pittoresque surtout que l'architecture chinoise dut sa popularité auprès des amateurs européens du XVIII^e siècle.

Construits sur une plus grande échelle ces pavillons présentent parfois de véritables étages qui se sont développés à la brisure du toit, comportant balcons et colonnades : on arrive ainsi à la tour polygonale qu'aucune limite définie ne sépare de la pagode. Tel le *Fo-hiang-ko* (tour de l'encens du Bouddha) au Wan-cheou-chan près de Pékin (pl. 34), édifice qui n'était pas vieux du temps de l'impératrice Ts'eu-hi, mais qui suivait les traditions anciennes et ressemblait assez aux premières pagodes polygonales. La plupart des pagodes

en bois ont malheureusement disparu : citons-en cependant une qui est intéressante : celle du *Fo-kong-sseu* de Ying-tcheou-fou, Chan-si septentrional (pl. 33). Élevée sous les Leao en 1036, elle passe pour être le plus ancien édifice en bois que la Chine nous ait conservé. C'est une tour à cinq étages sur plan octogonal, de près de 60 mètres de hauteur. L'étage inférieur porte un double toit. Chaque face du prisme comporte quatre colonnes soutenant les poutres et la triple assise de corbeaux qui soutiennent le toit.

Ces pagodes de bois durent être fort nombreuses à une certaine époque, mais elles n'ont pas résisté aux ravages du temps, de l'incendie et de la guerre. Aujourd'hui, le type nous en est connu principalement par les pagodes conservées au Japon et par les reproductions en briques que nous pouvons trouver en Chine même, et que nous étudierons avec les autres bâtiments de briques, puisque le matériau différent n'a pas manqué d'en modifier le caractère. Mais, pour ne pas oublier l'intimité constante du bois et de la brique, rappelons ici qu'il existe des pagodes où les deux matériaux sont employés concurremment : telles certaines pagodes de Sou-tcheou, celle du *Jouei kouang-tseu* et le *Pei-sseu ta t'a* (la Grande Pagode), toutes deux fondées au X^e siècle et reconstruites dans les temps modernes sans s'écarter de leur dessin originel (pl. 36 A). Ce sont des tours octogonales dont le corps principal est en brique ; les toitures, les corbeaux et les balustrades sont en bois, ce qui leur donne un aspect plus léger et une ressemblance assez grande avec les pagodes toutes en bois. De proportions plus massives, la « pagode de bois », *Mou-t'a*, de Tcheng-ting-fou tire son nom de l'emploi du bois qui, en effet, constitue la charpente et les corbeaux de ses étages supérieurs (pl. 36 B). On dit qu'elle fut fondée sous les T'ang ; actuellement son aspect serait plutôt celui du style Song ; en outre elle a subi des réparations considérables sous les Ming, en 1447 et 1552.

P'AI LEOU, BALUSTRADES, OUVERTURES

Outre les bâtiments en bois dont nous venons d'étudier les types divers, il convient de mentionner ici certaines constructions ornementales qui sont bien caractéristiques de l'architecture chinoise. C'est tantôt une partie intégrante du bâtiment ; telles les devantures de boutiques, les portes, les balustrades ; tantôt une construction indépendante, comme les *p'ai leou* et les pylônes commémoratifs.

Les *p'ai leou*, porches d'honneur ou arcs de triomphe, se rencontrent en grand nombre dans toute la Chine ; les uns sont en bois, les autres en pierre,

et il est visible que ceux-ci dérivent de ceux-là. En général ce sont des constructions commémoratives ou honorifiques qu'on élève à l'entrée des sépultures, des temples, et des édifices publics, ou en travers des rues les plus importantes. Certains marquent un emplacement fameux par les souvenirs religieux ou historiques qui s'y rattachent, mais la plupart offrent plutôt le caractère d'honneur posthume, de monument dédié à la mémoire de personnages qui se sont distingués par leur savoir ou leur vertu, et le plus souvent ils ont été construits sur l'ordre de l'empereur ou du gouverneur de la province. Il n'était pas rare qu'on élevât un *p'ai-leou* à la mémoire d'une épouse fidèle qui avait voulu suivre son mari dans la tombe, ou d'un lettré qui avait passé ses examens avec un éclat particulier. On désigne ces porches d'honneur par le nom de *p'ai-leou* en raison des inscriptions fixées au linteau de leur ouverture centrale ; mot à mot, l'expression signifierait : édifice à étages portant une inscription (1).

On a dû construire des *p'ai leou* dès une très haute époque, et ce devaient être à l'origine de simples porches de bois où l'on accrochait des pancartes portant les inscriptions honorifiques. En multipliant les piédroits, et par conséquent les ouvertures, on arriva à un ensemble plus riche : la plupart de ceux qui nous restent ont trois ouvertures, plusieurs en ont cinq. Au point de vue architectural, on pourrait les diviser en deux groupes selon que les piédroits dépassent les chaperons (pl. 37A, B) ou que les piédroits, s'arrêtant à ce niveau, sont eux-mêmes recouverts par les chaperons qui reposent sur les entretoises (pl. 38A, B). Dans un cas comme dans l'autre, les bords de la toiture s'appuient sur des corbeaux plus ou moins compliqués ; il va sans dire que le deuxième groupe s'apparente aux kiosques que nous connaissons déjà, plus intimement que le premier qui conserve davantage l'aspect d'une porte. Dans les *p'ai leou* de bois, les poteaux latéraux sont étayés par de puissants contreforts, et en général ils sont chaussés dans des semelles de pierre. Dans les *p'ai leou* de pierre, les longs étais sont remplacés par des consoles renversées en pierre, d'un profil assez chargé. L'ornementation est concentrée dans

(1) Cf. J. J. DE GROOT, *The Religious System of China*, II, p. 784. « Les porches d'honneur portent une tablette horizontale solidement encadrée dans les colonnes et les entretoises ; quelques caractères de grande dimension y sont sculptés, pour indiquer les vertus ou les mérites qu'on a voulu célébrer, ou une allusion poétique qui s'y rapporte. C'est en raison de cet écriteau qu'on appelle ces porches *p'ai leou*, « édifices à étages portant une tablette ». Au-dessus de cette inscription, une deuxième tablette placée verticalement sous le plus haut chaperon porte des caractères signifiant « par décret de l'empereur » ou « par décret du très saint ... » Sur les porches élevés à la mémoire de lettrés brillants, on lit généralement : « Gloire conférée par faveur (impériale) ». Une troisième tablette, encastrée horizontalement au-dessus du linteau orné de dragons de l'ouverture centrale, nous donne les noms et les titres du personnage qu'on a voulu honorer et souvent aussi les noms et titres de ses fils et petit-fils qui ont fait élever le monument. S'il s'agit d'une femme, on y sculpte les noms et titres de son mari en même temps que les siens propres. »

les éléments horizontaux supérieurs, les sablières et linteaux, les panneaux qui remplissent les intervalles et les toitures brisées en deux ou trois gradins, selon que le porche offre trois ouvertures ou cinq. Dans les *p'ai leou* de bois, toutes ces parties horizontales sont richement colorées en bleu, en vert et en blanc (les poteaux sont rouges); dans ceux de pierre, elles sont sculptées de figures ou de rinceaux, et quelquefois ajourées. Très souvent le monument (surtout s'il est en pierre) est enrichi de petits lions gardiens (pl. 39), et de statues de marbre posées sur des socles, à droite et à gauche de l'ouverture médiane, ou encore au sommet des piédroits.

Dans le cas des *p'ai leou* impériaux exécutés en marbre blanc (pl. 39B), les piédroits sont ordinairement pourvus à leur sommet d'appendices en forme d'ailes, ornés de « nuages » : thème que nous connaissons déjà par les colonnes dites *houa-piao* qui se dressent devant les palais. Ces « poteaux fleuris » ont été expliqués de diverses manières; d'une façon ou d'une autre ils se rapportent aux vertus et aux gloires de l'empereur, comme l'indiquent assez des dragons, censés descendre des nuages, qui s'enroulent autour du fût (pl. 40 B). Aussi les grands *p'ai leou* qui annoncent les tombeaux et les sanctuaires impériaux ont-ils souvent l'aspect d'une paire de *houa-piao* reliés par des architraves, et lors même que les dragons ne se tortillent pas sur leurs piédroits, ce sont des « enseignes de gloire et de vertu » plutôt que des porches commémoratifs ou honorifiques. Il y en a une profusion autour des autels de plein air à Pékin, ainsi qu'aux sépultures orientales et occidentales (pl. 39B). Ils font beaucoup d'effet, surtout lorsqu'on en voit deux ou trois en enfilade; au point de vue architectural, ils sont moins intéressants que les autres, car ils n'ont ni chaperons, ni consoles, ni tablettes ornées, et leur ouverture est unique.

Il n'y a pas de *p'ai leou* plus imposants que ceux dont la charpente en bois est recouverte par des toitures débordantes. On en voit de magnifiques à Si-ngan-fou par exemple : ils marquent l'entrée des temples bouddhiques, des mosquées musulmanes, des bâtiments de l'État. Leurs chaperons immenses s'étalent comme des tentes parmi les mâts, au-dessus des traverses sculptées; ils sont soutenus par plusieurs assises (jusqu'à six) de corbeaux serrés. Ce ne sont plus de simples porches; on dirait des pavillons à longue façade dont on aurait supprimé les colonnes extrêmes. Parfois on trouve le même type réalisé en pierre; c'est le cas des portes qui enjambent la grande rue de Wei-hien, Chan-tong (pl. 40A). Là ce ne sont pas seulement les piédroits et les architraves, mais encore les chaperons et les corbeaux qui imitent en pierre tous les détails des *p'ai leou* de bois. C'est bien la preuve que le *p'ai leou* se construisait primitivement en bois.



Proches parentes des *p'ai leou*, les pittoresques portes ou façades de magasin prêtaient naguère encore un charme tout particulier aux voies commerçantes des grandes villes. Aujourd'hui elles disparaissent de plus en plus devant des bâtiments en brique et en ciment de l'aspect le plus vulgaire, et à Pékin par exemple elles sont devenues déjà rares.

Le type et l'ornementation en sont assez variés ; assez souvent la façade du magasin se compose de deux ou trois mâts élevés, que relient des entretoises chargées d'ornements et abritées par de petits chaperons débordants (pl. 41A). Les entretoises forment parfois de véritables frises de bas-reliefs (en bien des cas composées d'une suite de panneaux carrés) ou d'arabesques ajourées, et comme elles sont toujours rehaussées de couleur ou de dorures, elles égaient la rue d'une note très pittoresque. Ailleurs il n'y a pas de mâts : une haute balustrade ajourée domine toute la façade. Dans un cas comme dans l'autre, des poutres terminées en tête de dragon s'avancent très loin des toitures : on y accroche les enseignes (pl. 41B). Des pancartes à grands caractères dorés sur fond noir sont en outre fixées sur le chaperon ; au-dessous, des lambrequins richement sculptés imitent la chute d'un rideau sur les portes.

Ces devantures sont d'un type plus ou moins fleuri selon les provinces ; les sculptures y sont prodiguées dans le Sud, tandis que dans le Nord elles demeurent plus sobres et plus architectoniques. Parfois les frises et les lambrequins ornent l'entrée d'un yamen ou d'un temple, notamment dans le Chan-si où la sculpture sur bois paraît avoir été en grand honneur. Le porche extérieur du *Chang houa yen sseu* de Ta-t'ong-fou (pl. 42B) nous en offre un échantillon particulièrement beau : les piédroits et les entretoises sont reliés par d'amples draperies de bois dont les ramages sont sculptés à jour, remplaçant les énormes consoles qui s'étalent ordinairement de part et d'autre des poteaux ; ainsi la façade du pavillon par lequel il faut passer pour entrer les différencie nettement des bâtiments qui suivent. Mais le plus souvent l'ornementation est concentrée dans les poutres transversales et les corbeaux, et elle est réalisée en peintures polychromes. Dans les immenses portes de la Cité Interdite de Pékin, cette polychromie est prodiguée jusque dans les caissons du plafond : voir l'intérieur du *T'ai-ho-men* (pl. 42A).

Ce grand pavillon d'entrée qui précède à quelque distance les bâtiments principaux joue dans les ensembles de l'architecture chinoise un rôle important, analogue à celui du vestibule et du grand escalier d'un palais européen.

C'est pour ainsi dire l'ouverture d'une partition architecturale où l'on trouvera des cours, des jardins, des galeries, des kiosques, des pavillons de toute dimension : il souligne la tendance de l'architecture chinoise à s'étendre en surface plutôt qu'en hauteur ; il affirme aussi le caractère intérieur et presque intime de la cour ; et, en effet, pendant la saison chaude, des nattes de paille y sont tendues comme un vélum, et les habitants n'y passent pas moins de temps que dans leurs appartements.

Au point de vue qui nous intéresse, la porte est un pavillon de type ordinaire, rectangulaire, avec un toit à pignons. Mais la façade en est ouverte, munie de colonnes sur deux rangées parfois ; le mur du fond est percé d'une grande porte ou de trois. Telle la porte du Li-wang-fou, qu'on dit remonter à l'époque Ming (pl. 43 A B). C'est un bâtiment de type certainement ancien, bien conservé, où l'agencement des colonnes, de la charpente, etc., qui ne sont pas peintes, demeure facile à étudier. La construction en est relativement simple (les corbeaux n'y sont pas employés) mais puissante ; tous les éléments de la charpente sont robustes et même d'aspect un peu lourd, et l'assemblage en est d'une précision admirable.

Dans les petites propriétés il va sans dire que la porte est beaucoup moins importante : il n'y a plus de galerie extérieure ; deux colonnes soutiennent un toit surplombant au-dessus d'un large portail. Celui-ci une fois franchi, on traverse généralement une sorte de petit enclos, de salle d'attente non couverte, devant le logement du portier ; et de là, par un second portail plus modeste (ordinairement placé à angle droit par rapport au premier), on parvient au pavillon antérieur. Il est bien rare qu'on puisse aller en ligne droite du portail à ce premier bâtiment ; il faut contourner le « mur des génies », sorte d'écran élevé derrière le premier portail, ou à défaut, derrière le second (selon l'espace dont on dispose), à seule fin d'interdire l'accès de la propriété aux mauvais génies qui ne peuvent, dit-on, se transporter qu'en ligne droite. Ces « murs des génies » sont ordinairement enrichis de bas-reliefs en terre cuite (vernissée et polychromée s'il s'agit d'un édifice très considérable), de sorte qu'ils jouent un rôle important dans l'ensemble décoratif. Le plus connu et le plus grand peut-être de ces « murs des génies » est le Mur des Neuf Dragons au Pei-hai : le temple qu'il protégeait n'existe plus. Revêtu de briques vertes, jaunes, bleues, et aubergine, orné d'une composition d'un mouvement superbe, il faut reconnaître qu'il est très décoratif. Les « murs des génies » ordinaires sont bien entendu moins développés et moins riches ; ils sont cependant assez imposants, d'autant plus qu'ils barrent la route au visiteur d'une façon tout à fait inattendue.



C'est le lieu de parler des balustrades, qui en général jouent un grand rôle dans l'effet pittoresque des compositions architecturales de la Chine, et qui ont été pour beaucoup dans l'engouement des Occidentaux à leur égard. On pourrait dire que ce sont les vrilles par lesquelles un édifice chinois s'accroche au paysage ou tout au moins à sa terrasse ; les balustrades ne font pas qu'encadrer l'agrégat de constructions, elles en soulignent aussi l'enchaînement organique et la composition variée. Au point de vue du matériau, il va sans dire qu'on retrouve ici encore deux catégories : les balustrades de pierre d'une part, les balustrades (et les lambrequins) de bois d'autre part ; entre les deux se placeraient les balustrades de brique, moins monumentales que celles de marbre, moins légères et moins élégantes que celles de bois.

Le type de balustrade de pierre généralement usité depuis l'époque Song, et peut-être antérieurement, comporte de robustes poteaux carrés dont la tête dépassante est sculptée : les intervalles sont garnies de plaques ornées. Le bas de la balustrade forme donc une suite de panneaux ; le haut se compose essentiellement d'une lisse soutenue par des urnes, des corbeaux, ou encore des colonnettes d'un profil plus ou moins compliqué. Tel est le type de balustrade qu'on rencontre déjà sur les peintures de l'époque Song, par exemple sur un des rouleaux attribués à Li Kong-lin (Freer Gallery) : elle y joue exactement le rôle que nous lui voyons dans tous les parcs impériaux des époques postérieures, qui est de cerner les terrasses qui portent les pavillons. A Pékin, ces balustrades sont en marbre blanc. Elles ne varient guère par leur disposition générale, mais l'ornementation des panneaux, des corbeaux et des poteaux est très diversifiée, et à Pékin elle atteint à la plus grande somptuosité : les corbeaux sont sculptés en spirales de « nuages », les têtes de poteaux figurent des dragons et des phénix parmi des tourbillons de nuages (pl. 44 A). Les balustrades sont enrichies de têtes de dragons issant du pied de chaque poteau, au niveau de la corniche. Les moulures bien proportionnées, associées aux frises en bas-relief, prêtent à l'élévation des terrasses un grand intérêt architectural (pl. 44 B) : ainsi couronnées de ces somptueuses balustrades, elles constituent le soubassement continu des pavillons aériens qui, tout rutilants d'or et de vermillon, se détachent sur le ciel bleu. La polychromie joue ici un rôle très important, et la multiplicité des creux et des saillants accrochant diversement la lumière apporte de la vie à ces vastes compositions architecturales.

Dans d'autres édifices datant du XVI^e, XVII^e ou XVIII^e siècle, la balustrade

de pierre est plus simple, les panneaux sont plus lourds, plus compacts, moins ornés ; la main-courante peu détachée ; mais les poteaux gardent toute leur importance ; ils dressent à intervalles égaux leur haute tête sculptée, éminemment caractéristique des balustrades chinoises. Cette terminaison du poteau est généralement cylindrique, et figure une pomme de pin, un bouton, une fleur ; parfois des personnages ou des lions, notamment sur les ponts de pierre et les avenues pavées qui accèdent aux temples. Nous en verrons plusieurs en étudiant les ponts (p. 64) ; bornons-nous ici à mentionner les balustrades ornées de lions particulièrement riches d'un pont de la Cité Interdite, non loin du *Wou-ying tien* ; ainsi que celles d'une avenue menant au *Kouan-ti miao* voisin de Ho-nan-fou (pl. 45 A B).

Les architectes chinois ont su obtenir des effets différents et non moins caractéristiques lorsque les balustrades semblent surgir de la surface des eaux, au bord des étangs pleins de lotus en fleurs : au Tchong-hai (Mer du Milieu) de Pékin ou encore au « Nouveau Palais d'Été » on les voit s'étendre sur des kilomètres, doublées de leur reflet dans l'eau verte. Elles se marient aux boiserie légères des vérandas et galeries, à ces élégants treillages qui enchaînent les colonnes entre elles non seulement à leur base, mais généralement aussi à leur sommet (pl. 46 A).

Ces balustrades de bois sont, elles aussi, partagées en panneaux égaux où le même dessin se répète à l'infini. Variant assez peu d'un édifice à l'autre, ce dessin se compose ordinairement d'une combinaison de rectangles, les plus petits encadrant les plus grands ; deux groupes de petits rectangles verticaux subdivisent le panneau en trois parties égales (pl. 46 B). Parfois on y mêle aussi des sortes de grecques, ou de petits dessins curvilignes. C'est le même treillage géométrique qui sous des formes plus riches et plus nourries, sert à garnir les fenêtres et les portes des pavillons, et qui, à première vue, a l'air d'un labyrinthe. L'ensemble en est engendré pour ainsi dire par un

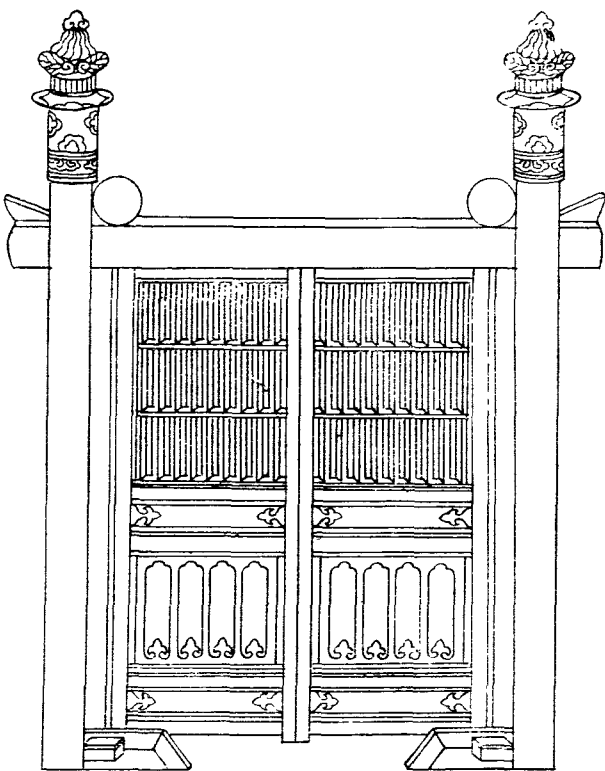


FIG. 8. — Un portail, d'après le *Ying-tsao-fa-che*.

thème central, qui est un rectangle divisé en quatre autres par des barreaux en H couché : deux barreaux pour retrancher les deux bouts du grand rectangle, et la barre de l'H pour diviser en deux le champ qui reste. L'effet décoratif est obtenu par la répétition rythmique et symétrique de simples rec-

tangles disposés tantôt en hauteur et tantôt en largeur avec une ingéniosité qui supprime la monotonie (pl. 47).

Ces treillages qui se détachent sur le papier de riz sont l'ornement le plus marquant des maisons chinoises, et contribuent pour une très grande part à leur donner l'élégance et la légèreté qui les caractérisent ; en même temps leur disposition régulière et symétrique les subordonne parfaitement à la charpente proprement dite.

Quant à la partie basse des portes, elle est en général pleine, et les panneaux en sont ornés ou non. Parfois un lambrequin ajouré couronne la porte (voir un pavillon du *Chang-houa-yen sseu* de Ta-t'ong-fou, pl. 48 A) ; plus communément la place en est occupée par une inscription indiquant en gros caractères le nom de l'édifice (pl. 48 B).

Dans les grands palais des dynasties Ming et Ts'ing, les portes sont à quatre battants, montés dans une huisserie extrêmement solide à cornières de bronze. Les panneaux de la partie basse portent chacun une sorte de palmette en tracé d'or sur fond rouge ; le haut de chaque battant est treillissé, parfois en diagonales qui s'entrecoupent, parfois en un dessin d'étoiles combinées avec de petits cercles (pl. 48 B). Au *Tai-ho tien*, et autres importants

FIG. 9. — Vantail de porte
d'après le *Ying-tsao-fa-che*.

édifices de cérémonie de la Cité Interdite, les palmettes habituelles sont remplacées par de grands cartouches ovales où se tordent des dragons en haut relief, rehaussés d'or : décoration très somptueuse (pl. 49). Il est probable que des portes analogues existaient déjà dans les palais des Tang et des Song : tout au plus le style des dragons s'est-il modifié d'une époque à l'autre. Quant aux treillis, ce sont les mêmes que nous voyons dans les figures du *Ying-tsao-fa-che*, le célèbre traité d'architecture de l'époque Song (fig. 9).

Pour ne rien oublier de ce qui concerne les portes, il faut dire un mot des

doubles vantaux très épais, bardés d'énormes clous de bronze, qui fermaient les portes des remparts dans les villes et les palais de la Chine septentrionale. Nous en reproduisons des exemples excellents empruntés au *K'ien men* et à la porte du *Li-wang-fou* (Pékin), qu'on attribue à l'époque Ming (pl. 43 B). Ces portes sont imposantes par leur taille et leur construction archaïque : elles n'ont pas de gonds, elles pivotent dans des crapaudines de pierre. Elles sont d'un goût fort sévère, puisque leurs boiseries laquées de rouge n'ont pas d'autre ornement que les garnitures de bronze et quelquefois des mascarons de lion tenant en leur mâchoire des anneaux qui servent de poignées. Comme presque tous les éléments de l'édifice chinois, elles perpétuent des traditions fort anciennes, et d'ailleurs elles ressemblent aux portes de nos palais du moyen âge.

C'est aussi une invention chinoise que l'emploi des briques dans les balustrades. Elles sont disposées de manière à former un échiquier de carrés pleins et de carrés vides ; le jeu des ombres prête alors à cet appareil un aspect de vannerie, car les briques sont plus longues que les intervalles vides. Ces balustrades sont d'un effet heureux le long des larges escaliers et autour des terrasses de jardin (pl. 45 A).

Les briques étant susceptibles d'appareils très variés, on trouve des murs agrémentés d'ouvertures carrées, cruciformes, etc., qui s'associent à d'autres ouvertures fantaisistes servant de portes ou de fenêtres. Tel est le mur de jardin qu'on voit au temple de Confucius à Ts'in-ning-tcheou (Chan-tong) : il est percé d'une grande porte circulaire et de petites croix grecques diversement combinées sur les côtés (pl. 50 A).

Les portes et les fenêtres affectent d'ailleurs une grande variété de formes, si inattendues parfois qu'on les croirait accidentelles ; mais en les étudiant de près on constate qu'elles sont dessinées avec beaucoup de soin pour s'harmoniser pittoresquement avec l'entourage. Ce sont des combinaisons de segments de cercle, des losanges, des silhouettes d'urnes, de feuilles de gourdes, etc. (pl. 50 B, 51). On voit que les Chinois ont conçu l'architecture de toute autre façon que les Européens. Dans bien des cas, ces ouvertures n'ont rien d'architectonique : le pittoresque est le seul souci de l'architecte ; il considère que son bâtiment est avant tout partie intégrante d'un beau paysage, un chef-d'œuvre de l'art des jardins. Aussi le décor qui entoure la construction a-t-il une importance considérable. Rocailles, étangs, arbres au tronc sinueux, à la ramure entrelacée, sont tous là pour faire valoir l'édifice : celui-ci paraît souvent se dissimuler plutôt que s'affirmer. On reconnaît là le génie d'un peuple qui sent profondément les beautés de la nature ; aussi ses constructeurs sont-ils moins des architectes dans l'acception ordinaire du terme que des peintres

et des décorateurs. Ce qu'il y a de plus charmant dans leurs édifices, les toits incurvés, les corbeaux et les colonnes aux gaies couleurs, les riches balustrades, le treillis compliqué qui ferme les fenêtres et les portes, tout cela, en somme, est étranger à ce que nous appelons en Occident l'architecture ; tout cela fait la beauté des maisons chinoises sans être issu des nécessités architectoniques.

V

LES BATIMENTS EN PISÉ, EN BRIQUE ET EN PIERRE

En passant en revue les types les plus caractéristiques de l'architecture chinoise, nous avons pu constater que la tradition des constructeurs est essentiellement uniforme, et que toute la variété est réservée aux éléments décoratifs : revêtements, ornements peints, sculptés, etc. Nous n'avons vu jusqu'ici que des pavillons hypostyles plus ou moins grands, tous foncièrement pareils au point de vue architectural, et où la combinaison plus ou moins pittoresque des éléments traditionnels offre seule matière à variations.

Mais les Chinois n'ont pas employé que le bois : ils ont su construire en pierre et en brique, sans toutefois faire de ces matériaux un usage aussi répandu ni aussi intéressant au point de vue artistique. C'est qu'en effet, pour les Chinois comme pour les Japonais, l'habitation n'était pas destinée à durer au delà de la vie de son propriétaire ; la résidence impériale elle-même changeait d'un règne à l'autre. En construisant pour les vivants, on n'avait pas l'ambition de construire pour l'éternité ; la maison, si vaste qu'elle fût, n'était pas un château, c'était une demeure temporaire ; seuls les tombeaux étaient construits pour durer longtemps. C'est pourquoi les Chinois employèrent tout naturellement les matériaux durables non pas pour les habitations, mais pour les sépultures des grands, pour les édifices sacrés, pagodes, etc., et enfin pour des travaux purement utilitaires : remparts, terrasses, ponts, etc. (1).

(1) Il est curieux de noter que les constructions en pierre ne sont pas explicitement mentionnées dans la « Méthode d'Architecture » classique, le *Ying-tsao-fu-che* composé par ordre de l'empereur en 1103 et récemment réédité. Cet ouvrage en huit volumes, bien illustré, semble être le seul de son espèce en Chine ; il est d'autant plus intéressant que l'auteur, nommé Li Tsie, se base sur l'expérience pratique et sur les traditions professionnelles dont il a recueilli les préceptes auprès des constructeurs

En Chine, la construction n'emploie guère la brique ou la pierre d'une façon intégrale comme elle le ferait en Occident ; ce qu'on aperçoit de maçonnerie n'est ordinairement qu'un revêtement ; le massif est en pisé ou en argile. On ne doit pas oublier que le sol de la Chine septentrionale, le fameux *loess*, offre un matériau excellent pour peu qu'on y mêle de l'eau et au besoin de la paille : dans ce pays déboisé qui ne fournit pas de combustible pour la cuisson des briques ni de pierre pour la construction, on a employé le loess pour les bâtiments de toute espèce. Nous avons déjà rappelé ce fait à propos des murailles et des terrasses qui au début se composaient simplement de couches de gravier noyées dans la boue ; dans l'atmosphère très sèche du pays ces couches devenaient presque dures comme de la pierre. De belles murailles ainsi construites se voient encore dans le nord, à Tokoto par exemple, aujourd'hui Souei-yuan (Chan-si septentrional) : le rempart, tout en béton de loess, dépasse vingt mètres de hauteur (pl. 52A).

Quant aux habitations, les plus simples sont sans doute les grottes que les Chinois ont creusées à flanc de montagne dans les falaises naturelles ; elles ne sont pas désagréables à habiter, particulièrement pendant les chaleurs. Parfois on a édifié devant la grotte un mur ou un petit bâtiment (celui-ci en bois dans certains cas, par exemple dans les temples rupestres ; la grotte sert alors de sanctuaire intérieur). Ailleurs la falaise sert de mur de fond où s'adossent des bâtiments en béton de loess et en brique crue. Enfin dans la plaine on voit des constructions en loess, mesures carrées, basses, à toitures plates ou légèrement inclinées, renforcées de bois ou de paille. On rencontre

et des décorateurs. Il en existe une analyse en français par P. DEMIÉVILLE, *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. XXV (1923, n° 12, et en anglais par W. P. YETTS dans le *Burlington Magazine*, mars 1927. Il nous donne un aperçu des procédés de construction de l'époque et des thèmes ornementaux les plus répandus, enfin ce qu'un Chinois cultivé de la fin des Song entendait par les éléments de l'architecture. L'ouvrage ne mentionne aucune construction en pierre ou en brique, pas même les colonnes, linteaux et dallages de pierre, qui cependant ont été (au moins ces derniers) usités de tout temps. Les seuls ouvrages en pierre expressément cités sont les bases des colonnes, les chambranles, les pilastres d'angle, les degrés, les balustrades, les têtes de dragons ornant les escaliers, les seuils, les pierres servant à construire les piédroits, enfin certaines constructions utilitaires : canaux, écluses, quais, terrasses, etc. Les mesures et toutes les indications utiles à l'exécution de ces travaux sont données de façon fort précise, mais elles ne nous renseignent guère sur le style architectural. Les procédés de construction font l'objet de la troisième partie seulement, avec les « Règles pour les grands ouvrages en bois » en d'autres termes, les préceptes de charpentier pour l'exécution des colonnes, des poutres, de la toiture et du plancher. Le chapitre suivant contient les « Règles pour les petits ouvrages en bois », c'est-à-dire les portes, les fenêtres, les cloisons, les paravents, les corniches, les gouttières, les escaliers, les panneaux de porte, les caissons de plafond, les balustrades, ainsi que certains objets particuliers, les autels domestiques bouddhiques et taoïques, et les *fu-yue* qui étaient des sortes de fausses façades élevées devant les demeures des notables. Viennent ensuite les « Règles pour les ouvrages en bois sculpté », qui concernent les détails ornementaux, et enfin les « Règles pour la couverture extérieure » avec figures pour décorer le toit, etc. Bien qu'il y soit question de tuiles autres que les tuiles demi-cylindriques de couverture, l'ouvrage ne décrit pas de constructions en briques.

aussi des bâtiments en forme de tunnel, qui ne sont guère que des voûtes en berceau réalisées en béton de loess (pl. 52B).

Ces architectures primitives, surtout les maisons carrées, rappellent fort les bâtisses des Amérindiens dans l'Arizona et le New Mexico (pl. 52C). Un matériau analogue a produit, comme il était naturel, des formes semblables dans les deux cas ; toutefois les Chinois n'ont jamais développé ce genre de construction jusqu'aux formes vraiment architecturales qu'on rencontre chez les Amérindiens (*dauby architecture*).

Une phase moins primitive se rencontre également dans le Chan-si septentrional : le bâtiment, adossé à la falaise, est en brique crue, et les portes sont voûtées (pl. 53A). Souvent il affecte la forme d'une longue galerie à toit plat ou légèrement incliné : il est parfois couronné d'une balustrade ornementale. Les formes générales, la composition de l'ensemble gardent l'empreinte de la tradition primitive et de la construction en pisé, mais la brique commence à prendre de l'importance et parfois elle s'enrichit même d'ornements d'un heureux effet. Ce qui démontre encore que cette architecture est déjà assez avancée, c'est qu'elle emploie, pour les murs de soutènement et de séparation, des briques creuses en forme de courts tuyaux, qui assurent le drainage de toute humidité excessive (pl. 53B).

Il faut reconnaître que dans l'ensemble les maisons de brique de la Chine du nord sont peu intéressantes au point de vue architectural. Aucune division des surfaces murales, sauf par le moyen des portes quelquefois cintrées et quelquefois flanquées de deux larges piliers que recouvre un toit en appentis. Si des fenêtres percent le mur extérieur, elles sont fort petites, placées à une grande hauteur, et souvent de forme ronde. Les petites routes de la Chine septentrionale sont bordées de maisons de ce type, lequel semble inspiré par le désir de rebuter les voleurs et les étrangers. La toiture peut avoir une forme quelconque : plate, couronnée de balustrades, inclinée d'un côté (comme c'est le cas fréquemment au Chan-si) ou encore à deux versants ; elle est généralement posée sur une charpente en bois.

Les voûtes en briques ne couvrent guère que certains édifices religieux importants de l'époque Ming. Tels sont le *Chouang-t'a-sseu* (temple des deux pagodes) de T'ai-yuan-fou (pl. 54AB, 55A) et le *Wou-leang-tien* de Sou-tcheou-fou (pl. 55B). Ce sont des bâtiments essentiellement construits en brique et à deux étages ; la toiture extérieure se conforme toutefois au type chinois traditionnel, à courbes concaves. La salle principale du Chouang-t'a-sseu est couverte d'une vaste voûte en berceau qui repose sur trois arches dans les côtés, vis à-vis des trois portes. Les deux extrémités forment de petites salles auxquelles on accède par des portes cintrées également. Toutes ces arches

sont en arc de cercle presque régulier, et l'on devine que ce bâtiment a l'air presque occidental, impression que la façade n'est pas pour démentir, puisque des pilastres de brique sur socles à moulures s'intercalent entre les arches. Mais ces pilastres n'ont pas de chapiteau : des corbeaux décoratifs en tiennent lieu ; ils soutiennent une architrave par-dessus laquelle une triple assise de corbeaux s'avance comme une sorte de corniche. Tous ces éléments sont réalisés en brique ; ne sont en bois que les poutres qui dépassent à l'extérieur comme d'habitude.

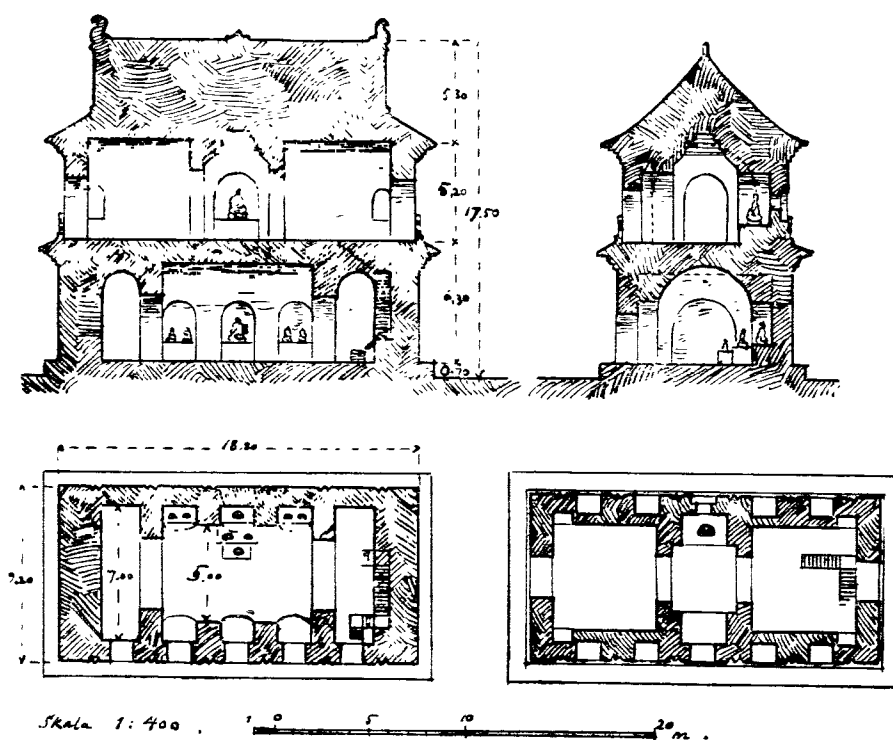


FIG. 10. — Wou-leang-tien, Sou-tcheou (dessin de A. Moeller d'après Boerschmann, *Chinesische Architektur*).

De ces voûtes en berceau aux coupoles de brique, il n'y a qu'un pas. On peut voir comment les Chinois l'ont franchi dans le pavillon du grand éléphant de bronze de Ngo-meï-chan, Sseu-tch'ouan, édifice qui date également de l'époque Wan Li (1573-1619). Des pendentifs permettent à la coupole hémisphérique de racheter le plan carré. Une toiture chinoise ordinaire n'en couvre pas moins le tout (1). Il est fort possible que les Chinois aient construit des coupoles bien avant l'époque Wan Li ; on en voit par exemple sur les salles intérieures des mosquées de Hang-tcheou (Tche-kiang) et de Ting-tcheou (Tche-li), édifices qui remonteraient, prétend-on, à la dynastie T'ang, mais qui ont très certainement été reconstruits depuis lors. Il s'agit de salles car-

(1) Cf. BOERSCHMANN, *Chinesische Architektur*, Berlin, pl. 49-50.

rées relativement petites, comparables à des chapelles ou chambrettes funéraires; celles-ci étaient probablement recouvertes dans bien des cas de coupes en briques. Nous ne pourrions connaître les capacités des Chinois dans ce genre de construction que lorsqu'on aura exploré un plus grand nombre de sépultures anciennes.

Les Chinois n'ont guère eu recours à la construction en briques que dans un but de solidité ou faute de disposer de bois en quantités suffisantes. C'est le premier motif qui les a inspirés dans les ouvrages de défense : remparts, portes de ville, tours, etc. (encore dans ces dernières le bois se trouve-t-il souvent associé à la brique) ; le second nous explique pourquoi les pagodes, qui au début devaient être pour la plupart en bois, deviennent peu à peu des

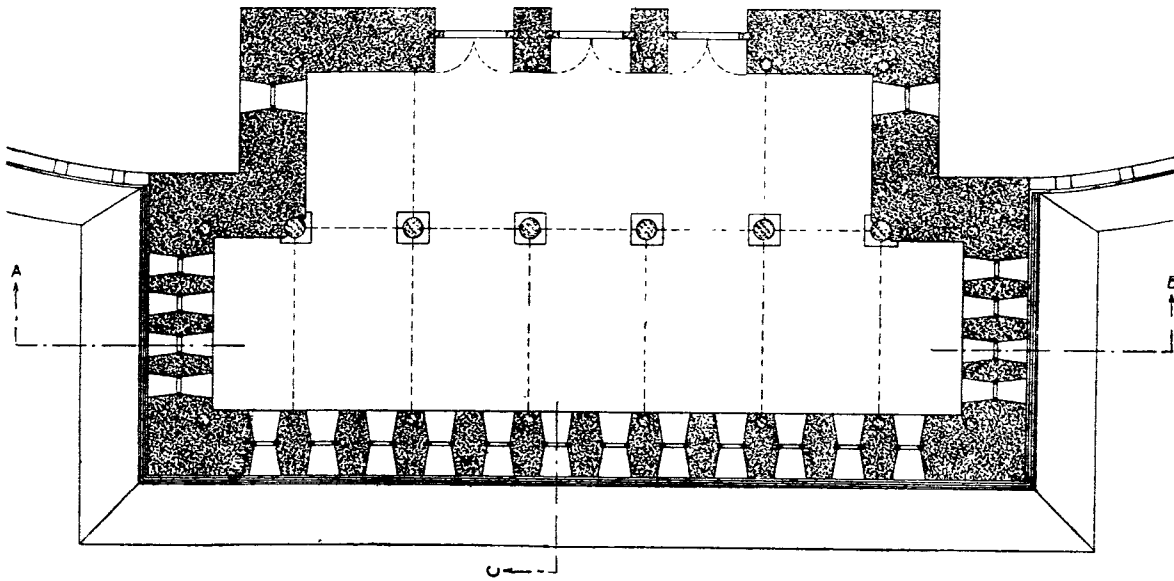


FIG. 11. — Bastion du Fou-tch'eng-men, Pékin ; plan (O. Sirén, *The Walls and Gates of Peking*).

édifices en maçonnerie reproduisant plus ou moins fidèlement la charpente des premières.

Les remparts, bastions et tours dont nous avons fait mention plus haut ne furent pas les seules applications de l'architecture défensive : certains temples situés à la campagne, dans le Chan-si notamment, comportent des ouvrages analogues, car en temps de troubles ils ne devaient compter que sur leurs propres ressources pour se défendre. De part et d'autre du pavillon-portail se dressent de hautes tours carrées à créneaux d'où les défenseurs du temple pouvaient dominer les assaillants (pl. 56C). Des tours analogues se voient à l'entrée de plus d'un village dans la Chine septentrionale : on en trouve même au bord des routes : c'étaient les ouvrages de défense classique dans un pays qui ne connaissait, jusqu'à ces derniers temps, ni les explosifs

ni les canons, et ils ne manquent pas de pittoresque. A l'entrée d'un village il n'est pas rare qu'un tunnel traverse la tour de brique : la route passe donc sous la tour, absolument comme à l'entrée des grandes villes fortifiées pour franchir le rempart.

Les étonnantes portes de Pékin, comme de la plupart des capitales provinciales dans la Chine du nord, sont pour ainsi dire toutes construites sur le même plan ; il n'en reste aucune qui remonte (sous son aspect actuel) au delà de l'époque Ming. La plupart ont été en très grande partie réparées ou recons-

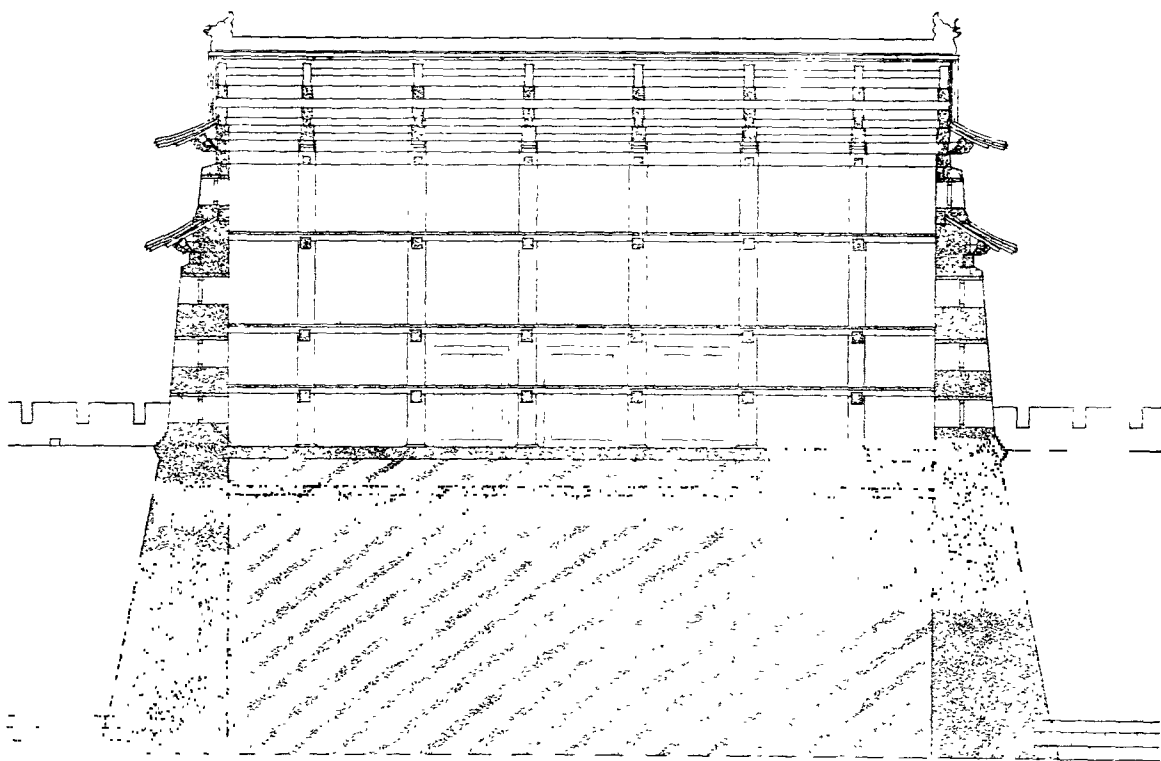


FIG. 12. — Bastion du Fou-tch'eng-men, Pékin (coupe).

truites : le type de leur architecture est du début des Ming. Ce qu'elles offrent de plus particulier, c'est leurs deux tours : l'une, extérieure, en brique toute nue, à parois inclinées, sans aucune division ni moulure, percées seulement de quatre rangées de meurtrières carrées où se postaient les archers ; la toiture en est généralement double ; cette tour était construite sur un large soubassement, une sorte de bastion s'avancant hors de la barbacane, dont le tracé est en forme d'U (pl. 38A, B). La tour intérieure, plantée sur les remparts mêmes qui à cet endroit s'élargissent et se renforcent en bastion, a l'aspect d'un grand pavillon à deux ou trois toitures superposées et à galeries faisant le tour des deux étages principaux. De longues rampes permettent d'accéder à la terrasse en même temps qu'elles satisfont le regard qui se trouve ainsi préparé à cette superposition de masses.

Dans certains cas l'une et l'autre tour sont percées de tunnels, mais dans les fortifications les plus anciennes et les plus sérieuses la tour extérieure est complètement massive : pour entrer dans la ville il faut passer par un côté de la barbacane tout au pied des remparts, de sorte qu'on est à la merci des défenseurs. Cette disposition existe encore notamment au *P'ing-tseu-men* de Pékin : la cour pittoresque de la barbacane est bien conservée, ainsi que la tour extérieure qui la domine de sa masse sévère, sans autre ouverture que les meurtrières carrées placées très haut (pl. 57). Les poutres et les corbeaux de bois qui en soutiennent la double toiture témoignent que la maçonnerie est purement superficielle ; les colonnes extérieures y sont bloquées, mais les autres traversent librement la salle. Toutes ces colonnes soutiennent des poutres qui elles-mêmes portent la toiture : en somme, c'est un édifice en bois dans un manchon de brique. Quant au bastion sur lequel il se dresse, il est comme le rempart composé d'un massif en terre et en cailloux, revêtu de cinq ou six assises de briques.

Les tunnels qui percent ces gros bastions sont parfois dignes de remarque (pl. 59). A la porte principale de Pékin, *K'ien men*, la portée de la voûte dépasse 6 mètres, et l'épaisseur du rempart, au ras du sol, est d'un peu plus de 30 mètres. Mais la voûte en berceau ne s'étend pas d'une paroi à l'autre : au beau milieu le tunnel s'élargit en chambre carrée, destinée à loger les énormes portes, qui pivotent sur des semelles de pierre (pl. 60). Le pavillon qui domine le bastion intérieur du *K'ien-men* n'a pas moins de 50 mètres de largeur de façade et 38 mètres de hauteur : c'est un poids prodigieux posé sur le bastion qu'il couronne d'une façon imposante.

*
* *

Les tours du tambour et les tours de la cloche qui s'élèvent au centre des vieilles villes, au moins dans la Chine septentrionale, sont, tout comme les portes, des bâtiments composites où une sorte de bastion se trouve surmonté d'un pavillon à étages en bois ou en briques. A Pékin, la situation de ces tours a cessé d'être centrale, car on n'ignore pas qu'à l'époque Yuan, la ville s'étendait plus au nord. Il n'est pas impossible que la tour du Tambour (pl. 62) soit dans ses parties essentielles la même qui existait dans l'ancienne Khan-balic ; la tour de la Cloche, par contre, qui est toute en brique, avec des balustrades et des arches de marbre, a dû être construite après 1745 (pl. 61A) : à cette date, un incendie détruisit, en effet, la tour construite par Yong Lo ; cette ancienne tour était toute différente et située un peu plus à l'ouest.

La tour du Tambour est plus de deux fois plus large que la tour de la Cloche, et d'un style tout différent. Elle a un air un peu archaïque. Le « rez-de-chaussée », au lieu de former une terrasse à balustrade, est recouvert d'un toit en appentis ; l'étage principal est entouré d'une galerie ouverte à colonnes très espacées ; le toit est remarquablement escarpé et resserré, à peine incurvé (pl. 62). Comparée à d'autres bâtiments analogues, aux tours des portes de la cité-palais de Pékin par exemple, cette tour du Tambour paraît un peu lourde, un peu dense, et c'est un indice de son ancienneté. Elle se distingue nettement de tous les édifices postérieurs, et produit d'autant plus d'effet qu'elle s'élève sur une hauteur, dans la perspective d'une longue et large rue.

Les voûtes qui traversent de part en part toutes ces « tours » ne sont pas dessinées en arc de cercle rigoureux ; c'est un arc un peu brisé : forme que les Chinois préfèrent toujours au vrai plein cintre. Sur les façades, on voit les arches composées de plusieurs assises concentriques de briques posées alternativement à plat et sur champ, et scellées dans un mortier très solide. Ces arches supportent un poids énorme ; quant aux poussées latérales, elles sont absorbées par les massifs du bastion. Parfois, on rencontre des voûtes de briques revêtues de pierre, telle la tour de la Cloche de Pékin, comme nous l'avons dit tout à l'heure ; telle encore la porte fluviale de Sou-tcheou, variante assez amusante des portes de rempart (pl. 63). La même association de la pierre et de la brique existe dans les ponts chinois ; mais nous les étudierons plus loin, à propos des bâtiments en pierre.

*
* *

Les bâtiments de brique que nous venons d'étudier ne sont pas de la pure maçonnerie, mais bien des constructions où le bois est associé à la brique et où celle-ci sert principalement dans les terrasses et les parois. On retrouve cette combinaison de charpente en bois et de murs extérieurs en brique dans diverses tours et arsenaux à Pékin et ailleurs ; en somme, ces bâtisses sont bien caractéristiques du goût traditionnel des Chinois pour la charpente qui est toujours chargée de soutenir la toiture, quitte à être ensuite masquée par les murailles. La forme typique de la toiture est un trait auquel les constructeurs du pays ne renoncent pas souvent ; s'ils ne la réalisent pas entièrement en bois, ils reproduisent en brique tout au moins les corbeaux, comme nous l'avons vu dans les temples de T'ai-yuan et de Sou-tcheou. Leurs façades à pilastres trahissaient une influence étrangère, — lointainement indienne,

peut-être, mais sur ces modèles exotiques les Chinois n'ont pas hésité à greffer leurs propres éléments architectoniques, de sorte qu'en fin de compte ces édifices eux-mêmes ressemblent beaucoup plus aux pavillons chinois d'autrefois qu'à leurs prototypes occidentaux.

Mais voici un type de construction en brique fort différent : celui des édifices à l'instar du Tibet, que firent élever les grands empereurs mandchous, notamment K'ien Long. Dans l'ensemble, ils ont assez l'aspect de forteresses : ce sont de larges masses où dominent les lignes droites horizontales et verticales, la toiture est plate. Tout près de Pékin, sur les « Collines de l'Ouest » se dressent des tours et des façades tibétaines, que les soldats chinois devaient prendre d'assaut afin de se préparer aux campagnes contre le Tibet.

Malgré leur destination différente, les grands monastères lamaïques de Jehol sont d'un style tout pareil. On sait que Jehol, dans le Tche-li septentrional, était la résidence estivale des empereurs mandchous. Un de ces monastères (pl. 64) reproduit le fameux Potala de Lhasa ; l'autre est une copie du couvent principal du Tashilunpo à Chigatse. L'empereur K'ien-Long les fit construire l'un et l'autre en 1770. Les façades de brique revêtue de mortier, à plusieurs étages, sans moulure ni ornement, rappellent davantage l'architecture occidentale que les édifices chinois traditionnels ; à côté de ceux-ci, elles sont écrasantes ; d'ailleurs, leur nudité absolue parut sans doute insupportable aux Chinois, car ils s'efforcèrent de mettre un peu de mouvement et de couleur dans ces immenses surfaces gris-sale : ils couronnèrent les fenêtres de baldaquins en tuiles vernissées de couleurs vives, et surmontèrent çà et là les bâtiments cubiques de légers pavillons à toits incurvés. Ces enjolivements ne réussissent guère à compenser la sévérité massive de toute cette architecture étrangère, artificiellement transplantée par le caprice d'un empereur chinois. K'ien Long avait importé également des lamas, et c'est pour loger tous ces religieux dans un cadre convenable qu'il faisait construire ces monastères ; car tous les autres édifices de Jehol, les palais, les pavillons de chasse et de plaisance, les porches, les galeries, etc., appartiennent au style chinois traditionnel et se groupent fort pittoresquement sur les pentes boisées des collines (pl. 64A).

LES PAGODES DE BRIQUE

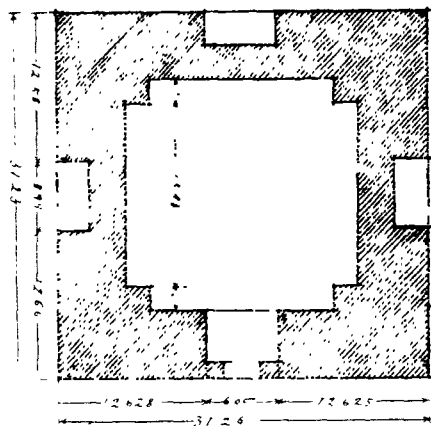
Pour se faire une idée complète de la maçonnerie chinoise, il faudrait passer en revue presque toutes les catégories de bâtisses, car la brique et le mortier y jouent presque toujours un rôle, à vrai dire fort secondaire, soit

pour renforcer la charpente ou en combler les vides, soit pour revêtir les massifs en béton de boue. Il nous reste à examiner un type de construction qui est rarement la bâtisse en brique pure, quoique la brique y soit largement employée : c'est la pagode. Dans toute la Chine et surtout dans le nord, on peut voir un grand nombre de pagodes datant du VI^e au XVIII^e siècle. Un groupe si important chronologiquement et numériquement (on connaît trois ou quatre cents pagodes de ce genre) mériterait d'être étudié à plusieurs points de vue historiques ou techniques, et il faudrait un gros volume rien que pour les reproductions. Nous n'en pourrions donner que quelques types ; il nous paraît naturel de les classer selon leurs traits les plus saillants. Nous avons déjà mentionné une ou deux pagodes en bois ; ici, nous dirons quelques mots des pagodes qui sont principalement en brique ; enfin, nous remettons à un autre chapitre — celui de l'évolution de l'architecture chinoise — l'étude des pagodes qui imitent en pierre ou en brique les éléments de la construction en bois. Toutes les pagodes ont ceci de commun qu'elles sont censées protéger des reliques bouddhiques, ou marquer l'emplacement d'un lieu saint ; mais aux yeux de l'architecte elles sont fort diverses : les premières sont de précieux jalons du progrès de l'architecture en Chine ; les moins anciennes, par contre, ont fort peu d'intérêt au point de vue qui nous occupe.

Parmi les pagodes de brique anciennes, notons un type très important qui ne saurait dériver des pagodes en bois ; c'est celui de la tour carrée divisée en étages par des encorbellements de briques minces. Le plus célèbre exemple classique de ce genre qu'une vieille tradition appelle « indien » est le *Ta-yen-t'a* (« Grande pagode des Oies sauvages ») de Si-ngan-fou (pl. 63). Fondée en 652 par le grand pèlerin Hiuan-tsang, le « Maître de la Loi », mais partiellement reconstruite en 701, elle a subi plusieurs restaurations postérieures. Actuellement elle présente sept étages et paraît reproduire assez bien l'aspect original de la pagode T'ang. Elle se dresse sur une terrasse de 5 mètres de hauteur environ ; elle mesure au ras de cette terrasse environ 25 m. 50 de côté : sa hauteur totale atteint près de 60 mètres. Chaque étage est souligné par une large corniche de six à huit assises de briques encorbellées, et comme les étages diminuent à mesure qu'on monte, la forme de la pagode est dans son ensemble celle d'une pyramide élancée. Le dernier étage est recouvert d'un toit pyramidal couronné d'un cône de verre ; des arbustes et des buissons y ont pris racine, ainsi que sur les corniches, et la conservation de ce vénérable édifice est gravement compromise.

Les murs, dont le massif en terre battue est revêtu de briques jaunâtres peu cuites, ne sont égayés que par de minces pilastres, au nombre de 10, 8, 6 et 4 par étage, et par une ouverture cintrée sur chaque côté. L'intérieur est

Non loin de cette pagode se dresse le *Siao-yen-t'a* (petite pagode des oies sauvages), bâtie de 707 à 709. Elle est également sur plan carré mais de 11 m. 50 seulement de côté, et au lieu d'être une pyramide à gradins, c'est une tour assez élancée, au galbe un peu gonflé. Les étages sont bas, et marqués par des corniches (pl. 66) toutes pareilles à celle du Ta-yen-t'a ; au



Architectural floor plan of the Temple of Isis at Philae. The plan shows a central square courtyard with four long rectangular wings extending from it. The wings are labeled with numbers 1, 2, 3, and 4. The plan also includes details of the entrance (1) and the temple (2) at the bottom. A scale bar at the bottom right indicates a length of 82.475 meters.

nombre de quinze à l'origine, il n'en reste que treize aujourd'hui, le sommet s'étant éboulé. Les murs de brique ne sont pas divisés par des pilastres ; les ouvertures cintrées se trouvent seulement sur les faces nord et sud. Il est possible que l'intérieur fût ici également coupé par des planchers, mais on ne saurait se rendre compte de leur état actuel, car il n'y a plus ni échelle ni escalier.

Plus apparentée au Ta-yen-t'a, mais encore moins bien conservée, la pagode du *Hiang-tsi-sseu* est située un peu plus loin au sud de Si-ngan-fou. Elle fut construite en 681 ou en 706 (le *nien hao* en est soit Yong Long soit Chen Long). Sur les treize étages il n'en reste que dix, séparés encore par des encorbellements de briques. Les murs sont assez fortement inclinés en arrière, de sorte que la forme de l'ensemble devient nettement pyramidale (pl. 67 A). Le rez-de-chaussée n'est diversifié que par les portes cintrées :

aux étages supérieurs il y a des fenêtres cintrées et aussi d'étroites moulures verticales et horizontales.

Une autre forme relevant du même type nous est offerte par la pagode moins grande du *Hing-kiao-sseu*, construite tout près de l'endroit où l'on avait transporté les restes de Hiuan-tsang en 669. Elle n'a que cinq étages, et mesure seulement 3 m. 33 de côté à la base ; ici on a voulu imiter dans la brique certains éléments de la construction en bois ; les étages sont marqués non seulement par la corniche habituelle, mais encore par des assises de consoles à trois branches qui font saillie sur les pilastres en haut-relief (pl. 67 B). La construction n'en diffère pas essentiellement de celle des autres pagodes que nous venons de décrire ; l'influence de l'architecture en bois ne s'est exprimée que dans la décoration extérieure.

De chaque côté de cette tour se dresse un pagodon à trois étages, consacré à la mémoire d'un saint personnage ; ce sont des édicules tout simples, sans autre ornement que leurs corniches. Ces pagodons à quatre côtés en brique et en terre battue se rencontrent fréquemment en Chine auprès de la sépulture des maîtres bouddhistes et des religieux éminents. Un des plus importants et des plus beaux est le *Pai-t'a* (pl. 68 B) situé dans la même région que les pagodes précédentes. L'époque T'ang nous en a laissé d'autres encore au Chen-tong-sseu (Chan-tong) et à Fang-chan (Tche-li) : ici ils sont en pierre et non en brique.

Parmi les autres pagodes anciennes sur plan carré, il faut citer la pagode à quinze étages du *Fa-yue-sseu* au Song-chan (Ho-nan) qui remonte peut-être elle aussi à l'époque T'ang (pl. 69 A) et la célèbre pagode du *Pai-ma-sseu*, près de Lo-yang (pl. 69 B), construite en 1173, à la suite d'un incendie qui avait détruit une pagode antérieure située au même endroit. D'ailleurs elle appartient encore au type des édifices T'ang (plan carré, treize étages marqués par des encorbellements de briques). Les corniches sont excessivement grandes par rapport à la hauteur des étages, et les proportions en sont moins heureuses que dans les pagodes antérieures.

La tour carrée du *K'ai-yuan-sseu* à Tchong-ting-fou (Tche-li) est plus réussie à cet égard : construite sous les T'ang elle fut détruite plus tard et réédifiée en l'an 18 de Chouen Tche, c'est-à-dire en 1661 (pl. 68 A). Elle mesure environ 18 m. de côté, les murs ont un peu de fruit, et les neuf étages, séparés par de puissantes corniches, se rapetissent vers le sommet. Les quatre faces sont tout à fait nues ; du côté sud seulement il y a une porte cintrée et, aux étages supérieurs, des fenêtres carrées ; mais aux huit angles du soubassement des atlantes en bas-relief sont censés soutenir l'édifice. L'appareil des briques est remarquablement beau, et bien typique du début de

l'époque Ts'ing, du règne de Chouen Tche ou de celui de K'ang Hi, où cette pagode fut restaurée.

Il paraît clair que la forme la plus répandue à l'époque T'ang était celle de la tour carrée à murs plus ou moins penchés en arrière et à étages séparés par des encorbellements de brique. Malgré son extrême simplicité, une pagode de ce genre est souvent belle par ses proportions. Avec le temps, on eut tendance à augmenter le volume de la corniche par rapport à l'étage.

Toutefois on rencontre aussi des formes aberrantes, tel le *Kieou-t'a*, « les neuf pagodes » de Lin-tch'eng (Chan-tong) construit vers 770 ou peu après (pl. 70). La tour proprement dite est octogonale, et d'ailleurs assez courtaude ; elle est couronnée d'une énorme corniche dont les huit pans sont un peu concaves. Sur les angles s'élèvent huit petits pagodons carrés, et au milieu un neuvième pagodon un peu plus grand. Ils ne se relient pas organiquement à la tour principale, et dans son ensemble on ne peut pas dire que cette pagode soit belle ; sa bizarrerie nous montre seulement l'aisance et la liberté des Chinois dans l'emploi de la brique. Nous y constatons aussi que toute maçonnerie appliquée sur un massif de terre porte en soi la cause de sa ruine : pour peu que la pluie pénètre entre les briques, le massif devient propre à la germination de plantes qui tôt ou tard démoliront les revêtements.

Depuis une époque très ancienne on construisait aussi des pagodes octogonales, plus ou moins coniques ; la première de celles qui existent encore, la pagode du *Song-yue-sseu* (Song-chan), remonte au début du VI^e siècle (pl. 105). Mais nous remettons à un autre chapitre (p. 72) l'étude détaillée de cet édifice remarquable. A en juger par les pagodes qui nous restent, c'est surtout à partir de l'époque Song que la forme octogonale fut en grande vogue ; nous en connaissons beaucoup qui remontent à l'époque Song — aux dynasties Leao et Kin dans le nord — et d'autres qui sont de l'époque Ming ou même plus tardives. Une des plus vieilles est la pagode du *Tchong-hing-sseu* de Tcheou-hien, Chan-tong, robuste tour à neuf étages qui remonte peut-être à la fin de la dynastie T'ang (pl. 72). Des pilastres arrondis en accentuent les arêtes ; les corniches sont soutenues aux trois étages inférieurs par des corbeaux et aux étages supérieurs par des assises multiples de pétales de lotus, le tout exécuté en brique. Ces motifs deviennent tout à fait fréquents dans les pagodes postérieures ; ici ils sont encore employés avec modération, et la silhouette d'ensemble est moins légère qu'elle ne le deviendra plus tard.

De même style, quoique plus chargées de détails, les pagodes octogonales en brique de Hang-tcheou et de Sou-tcheou furent construites sous les « Wou Yue » et les Song méridionaux (908-1279). La plus grande, le *Lei-fou-t'a* de Hang-tcheou, vient de s'effondrer, l'humidité ayant rongé et démolí les

briques ; mais le cône élancé du *Pao-chou-t'a* est encore debout (pl. 72 A) quoique menaçant ruine. La pagode de la « Colline du Tigre » à Sou-tcheou (pl. 72 B) est mieux conservée ; elle est penchée, sans détriment, semble-t-il, pour sa stabilité. Ses sept étages sont enrichis de corbeaux très compliqués, et chacune des huit faces est percée d'une fenêtre à parements. C'est une des plus pittoresques de toutes.

Les provinces du Nord nous fourniraient beaucoup d'exemples de pagodes qui se rattachent plus ou moins au même type : nous n'en citerons que les plus importantes. Une des mieux conservées est la « pagode de fer », *T'ie-t'a*, de K'ai-fong, construite à l'époque K'ien Tö des Song (963-967) ; elle est ainsi nommée à cause de la couleur de ses briques. C'est une pagode ordinaire à treize étages sur plan octogonal, d'une hauteur totale de plus de 56 mètres (pl. 73 A, B). Très élancée puisqu'elle n'a que 10 mètres d'épaisseur, cette tour a beaucoup d'élégance, et en outre elle est d'une couleur magnifique : tons de rouille et rehauts verts et jaunes. Les briques vernissées portent des ornements imprimés, des personnages bouddhiques, etc. Les corbeaux qui soutiennent les toitures sont également vernissés, et les niches qui du côté sud remplacent les fenêtres sont occupées par des Bouddhas à glacis jaune (refaits à l'époque Ming). L'axe de la tour est constitué par un cône massif d'environ 6 m. de diamètre à la base, autour duquel grimpe un escalier de 0 m. 65 de largeur seulement, dont la voûte encorbellée rattache le mur au pilier central. On peut donc accéder au sommet de cette pagode, quoique l'escalier soit excessivement raide, étroit, et obscur ; les architectes ne se sont préoccupés que de la solidité, mais leur pagode est une des plus belles de la Chine.

A K'ai-fong il y avait une pagode encore plus belle, le *Fan-t'a* (la pagode magnifique) du Kouo-hiang sseu, fondée en l'an 2 de Hing Kouo (977) et comprenant neuf étages ; mais à l'époque Ming on en démolit la partie supérieure, de sorte qu'il ne subsiste plus que trois étages surmontés d'un petit cône à deux gradins (pl. 74 A, B). Elle est sur plan carré ; les murs sont doubles ; l'intérieur est vide ; au rez-de-chaussée une coupole à six pans, en encorbellement, couvre une petite salle à côtés presque droits. Les murs sont revêtus à l'intérieur comme à l'extérieur de carreaux portant chacun un Bouddha moulé dans un médaillon creux. La multitude de ces figurines dans leurs niches rondes produit des jeux de lumière sur la surface plane des murs et prête à l'édifice une beauté assez particulière. C'est un excellent échantillon de la tendance ornementale de l'architecture en brique à l'époque Song.

L'ornementation extérieure au moyen de figures ou de rinceaux en terre cuite joue un grand rôle dans les pagodes Song. On en voit un bel exemple à la pagode du *T'ien-ning-sseu* de Chouen-tö fou, et d'autres sur les pagodes

principales du *Yun-kiu-sseu* de Fang-chan (Tche-li) construites à l'époque Leao ou Song-méridionale ; enfin dans plusieurs pagodes voisines de Pékin et de Moukden, construites vers la même époque ou un peu plus tard, sous la domination des Tartares dans la Chine du Nord. Nous n'avons pas à donner ici une description détaillée de toutes ces pagodes du XI^e et du XII^e siècle, qu'on pourrait compter par douzaines. La plupart sont des tours massives de brique et de terre battue, comportant une salle intérieure au rez-de-chaussée seulement. Des corniches simulant des toitures divisent toute la partie supérieure de la tour en faux étages écrasés les uns sur les autres qui ne répondent à aucune disposition intérieure.

La pagode *Pei-t'a* du Yun-kiu-sseu de Fang-chan entre autres (pl. 75) présente une silhouette toute différente. La partie inférieure, octogonale, comporte deux étages assez élevés, ornés de bas-reliefs, de pilastres, de parements de porte, de corniches en corbeaux (le tout à l'imitation de l'architecture en charpente) et la partie supérieure affecte la forme d'une bouteille, qui est censée rappeler le *dagoba* des Indes.

Mais bien plus souvent la tour est octogonale de bas en haut ; au-dessus d'un étage principal s'entassent huit ou dix faux étages très écrasés : à chacun une corniche, une double assise de corbeaux et une bordure de toit. Telle est la pagode *Nan-t'a* du même Yun-kiu-sseu de Fang-chan (pl. 76). Le soubassement est chargé de moulures, de rinceaux et de figures en bas-relief : là-dessus une double rangée de pétales de lotus forme une sorte de gigantesque corolle d'où s'élève la pagode. Pour le reste, le type octogonal un peu tronconique, à nombreux faux étages, est le plus répandu dans la Chine septentrionale, non seulement sous les dynasties Leao et Yuan, mais jusqu'au début des Ming. C'est celui des pagodes pékinoises du *T'ien-ning-sseu* (pl. 77 A) et du *Tsou-cheou-sseu* (Pa-li-tchouan) (pl. 77 B) qui ont treize étages et toute leur partie inférieure, c'est-à-dire le soubassement et le « rez-de-chaussée », ornée de grands bas-reliefs à figures. Les fausses toitures serrées les unes sur les autres font des barres d'ombre et de lumière en contraste violent avec le fût inférieur : on dirait presque que la tour a subi un écrasement de haut en bas.

Plus grande et plus heureusement proportionnée, la pagode octogonale en briques de *Ting-tcheou*, Tche-li (pl. 78 A, B) remonte à la domination des Leao (1001-1053). Cette énorme tour présente onze étages véritables à fenêtres cintrées. Elle est particulièrement intéressante pour l'amateur d'architecture non seulement par ses dimensions mais encore par sa construction, facile à étudier de l'extérieur attendu que du côté Est un bon quart de la paroi s'est effondré. On voit alors qu'il y a deux tours l'une dans l'autre, rattachées

à chaque étage par de très épais encorbellements de brique. L'intervalle des deux tours forme à chaque étage une sorte de corridor annulaire qui a près de 2 mètres de largeur : un escalier permet d'accéder d'un étage à l'autre, et chacun de ces étages formait pour ainsi dire un sanctuaire à part avec ses statues et ses peintures murales. Mais l'accident survenu à l'édifice démontre bien que la liaison entre les deux tours n'était pas encore suffisante ; l'humidité ayant attaqué un côté du rez-de-chaussée, toute une tranche de la pagode s'est effondrée du haut en bas et a mis à nu le massif intérieur (pl. 79 A, B). Il est possible que cette disposition ait été adoptée en raison des dimensions exceptionnelles de la tour : c'est un des exemples les plus probants de l'habileté des Chinois dans l'emploi de la brique.

Le type de pagode qui nous occupe en ce moment offre des variantes élégantes et pittoresques telles que le *Ts'ing-t'a*, pagode du Lin-tsi-sseu à Tch'eng-ting-fou, et le *Sieou-tö-t'a* de K'iu-yang-hien (pl. 80 A). La première date de la dynastie Kin (1185) et fut restaurée plusieurs fois par la suite ; la seconde, fondée sous les Yuan, fut reconstruite sous Kia Tsing des Ming 1540. L'une et l'autre présentent la double corolle de lotus couronnant le soubassement et semblant donner naissance à la tour. En outre, le « rez-de-chaussée » du *Ts'ing-t'a* est très richement orné de fausses portes et fenêtres ainsi que de colonnes cylindriques aux huit angles. Les corniches des neuf étages supérieurs sont plutôt larges pour l'épaisseur de la tour : elles simulent des toitures soutenues par des corbeaux. Tous ces ornements semblent avoir subi une refonte à l'occasion d'une restauration de la pagode, probablement au début de l'époque Ming, mais ses proportions générales et sa silhouette sont remarquablement belles. Sous ce rapport, la pagode de K'iu-yang est moins réussie (pl. 80 B) : le rythme des étages y est interrompu par une partie médiane assez haute que tapissent cinq rangées de petites tablettes suspendues à des feuilles de lotus. Après cet intermède trop chargé d'ornements stucqués qu'on peut qualifier de Yuan-Ming, les quatre étages qui viennent encore s'entasser par-dessus n'ont plus rien à dire.

Les pagodes proprement octogonales à corniches de corbeaux et à fenêtres cintrées sont très répandues à l'époque Ming. On n'invente guère de formes nouvelles, mais on réalise les formes anciennes sur une échelle inconnue jusqu'alors. On dirait que les architectes Ming s'intéressent moins à la composition et à l'étude d'un édifice qu'à son exécution dans les dimensions énormes qu'autorisent les progrès de la technique. A tout prendre, la construction en briques est à ce moment à son apogée : il faut reconnaître qu'une tour de 70 mètres environ comme la pagode à treize étages de Fentcheou-fou Chan-si est un remarquable exploit de maçonnerie pure (pl. 81 B).

Les murs en sont doubles, solidement reliés l'un à l'autre par de robustes voûtes et par l'escalier, qui est posé dans l'intervalle des deux prismes en petites volées rectilignes. Chaque étage est pavé en brique, et les fenêtres cintrées qui percent les deux murs sont placées exactement l'une derrière l'autre. L'appareil de la brique ne laisse rien à désirer, les arches par exemple sont en quatre assises de briques posées alternativement dans un sens et dans l'autre. Pas de revêtement de stuc, pas d'ornements adventices : chaque étage contient seulement la grande statue en bois d'un Bodhisattva assis sur une bête : *ki-lin*, dragon, bœuf, cheval, tigre, lion, etc. (pl. 82 B). Ces statues confirment la date de la pagode, qui remonte à la seconde moitié de l'époque Ming.

Parfois on ne se contentait pas d'une seule pagode : on en construisait une paire (*chouang t'a*) pour un seul et même temple. Nous en avons un exemple à Pékin, près du Ti-wang-miao dans la Ville de l'Ouest, et un autre beaucoup plus remarquable aux portes de T'ai-yuan fou, dans le temple *Yong-tso-sseu* que nous avons déjà cité, où une inscription nous donne la date de 1611 (pl. 81 A, 82 A). Moins hautes que la pagode de Fen-tcheou, elles lui ressemblent par la disposition générale, et leurs proportions sont des plus réussies. La monotonie de la brique d'un gris assez triste s'égaye un peu par l'emploi de tuiles à glacis bleu employées pour les fausses toitures ; les étages inférieurs s'enrichissent de quelques frises et de balustrades en brique. Chacune de ces pagodes compte treize étages, et elles font l'effet d'être jumelles, en dépit d'une légère différence dans leurs dimensions et leur galbe.

Une forme toute particulière qui fut en vogue sous les premiers empereurs mandchous est celle dite du « dagoba indien », de la pagode en forme de bouteille, plantée sur un haut soubassement cubique souvent richement mouluré. Elle est familière à tous les Européens qui ont visité Pékin, parce que la *Pagode Blanche* qui s'élève sur une île du Pei-hai se voit de partout. Elle fut construite en 1652 par l'empereur Chouen Tche pour commémorer la première visite du Dalai Lama à Pékin (pl. 83 B). Une autre pagode pékinoise du même genre, construite tout entière en brique sans revêtement de marbre, est celle qu'on appelle aussi *Pai t'a*, au Miao-ying-sseu dans la Ville de l'Ouest (pl. 83 A). On en trouve une demi-douzaine d'autres plus ou moins mal conservées, dans le voisinage de Moukden, et une autre encore, de plus grandes dimensions, remontant à l'ère Wan Li, au Wou-t'ai chan. Aucune d'elles ne saurait être qualifiée de belle ; le ventre gonflé de la « bouteille », le long col, l'espèce de bouchon de carafe qui couronne le tout, sont étrangement peu architecturaux ; tout au plus peut-on dire qu'ils font une silhouette amusante et qu'ils témoignent de la facilité des Chinois dans l'adaptation de la maçonnerie même

à des formes exotiques qui leur étaient peu familières. Les dernières « pagodes indiennes », celles du Pi-yun-sseu et du Temple Jaune à Pékin par exemple, sont construites en ce même marbre blanc qu'on prodigua dans les édifices impériaux sous le règne de K'ien Long (pl. 83 C).

PAGODES ET AUTRES ÉDIFICES EN PIERRE

Les types de pagodes que nous avons passés en revue ont été pour la plupart réalisés non seulement en brique, mais aussi en pierre, parfois même en fer. La pierre est le matériau de la Chine méridionale, qui n'a jamais employé la brique autant que les provinces du nord : il semble bien qu'elle y ait, ici encore, remplacé la construction en bois. On s'en rend bien compte devant les deux grandes pagodes octogonales de Ts'iu-an-tcheou, près d'Amoï (pl. 84 A, B), où tous les éléments de la charpente : corbeaux, poutres, etc., sont fidèlement reproduits en pierre. Les inscriptions nous apprennent que ces pagodes furent construites entre 1228 et 1247 ; elles comptent assurément au nombre des bâtiments en pierre les plus curieux de la Chine. Elles sont en granit, et elles remplacent de vieilles pagodes en brique qui elles-mêmes remplaçaient des pagodes en bois. Elles sont réalisées avec une intelligence parfaite du matériau ; de haut en bas ce ne sont que des blocs de granit soigneusement appareillés ; nulle part de remplissage inutile ; les arches sont construites en claveaux, et toutes les pierres sont taillées avec la plus grande précision. Décorées en outre d'une foule de figurines bouddhiques en haut relief, ces pagodes méritent à tous égards une étude spéciale : elle doit paraître prochainement sous la signature du docteur Ecke dont la belle documentation photographique nous a fait connaître ces monuments.

Le type quadrilatéral que nous avons vu réalisé en brique à l'époque T'ang est également bien représenté dans certaines petites pagodes de pierre, entre autres les quatre qui entourent le *Pei t'a* de Fang-chan, Tche-li (pl. 85 A, B). L'une d'elles est datée de 740, et les trois autres paraissent être à peu près contemporaines. Elles sont construites en plaques de calcaire, et ornées de quelques sculptures à l'intérieur comme à l'extérieur. Leurs petites dimensions en font plutôt des monuments décoratifs que de vrais édifices.

Le *Long-houa-t'a* du Chen-tong-sseu, Chan-tong, sur plan carré également, est de taille plus imposante et plus abondamment sculpté (pl. 86). On y remarque trois parties distinctes : un soubassement que des corniches très saillantes divisent en trois étages, un fût pourvu de niches où l'on a prodigué

les sculptures, enfin un sommet comportant deux étages bas, chacun muni de deux assises de corbeaux soutenant des toits surplombants. La manière dont sont assemblées ces parties n'est pas trop logique, et l'ensemble que présente tant de saillies, de traits d'ombre et de sculptures surchargées a tous les défauts du pire *baroque*. Mais cette même tendance vers la dissolution des volumes en taches d'ombre et de lumière se remarque déjà dans la sculpture de la fin de l'époque T'ang, à laquelle remonte sans doute la pagode en question.

Il était certes fort naturel d'orner de sculptures les pagodes en pierre, et pour la plupart elles nous intéressent plus par leurs sculptures, précisément, que par leur disposition architecturale. C'est ce qu'on peut dire de la petite pagode octogonale du *Ling-yin-sseu*, Hang-tcheou (pl. 88A) et aussi d'une pagode octogonale plus importante située au *T'si-hia-sseu* de Nankin (pl. 87). L'une et l'autre remontent probablement à l'époque dite Wou-yue (x^e siècle) et sont fort belles en leur genre, mais elles font l'effet d'être soit moulées, soit ciselées dans la pierre, non pas construites. L'appareil des blocs de pierre est en somme tout à fait sacrifié aux moulures et ornements de toute sorte en haut-relief. Elles ne méritent guère que nous nous y attardions davantage dans ce volume consacré à l'architecture.

Le nord de la Chine nous présente le cas un peu isolé d'une pagode conique : c'est celle qui est voisine de Tch'ou-ho-ts'ouen, K'iu-yang hien, Tche-li ; elle est sur plan octogonal, et quoique ne dépassant guère 25 mètres elle ne compte pas moins de onze étages (pl. 88B, C). Le matériau est ce marbre blanc micacé qui est si répandu dans l'arrondissement de K'iu-yang : les blocs plats, assemblés sans aucun mortier, sont très soigneusement taillés, parfois avec un angle de 135 degrés pour faire une arête de l'octogone. Les corniches sont faites de dalles en saillie, portant à leur surface inférieure des moulures ; au-dessous s'étendent des frises en bas-relief avec des personnages, indiquant par leur style que la pagode ne saurait être antérieure à la fin du XII^e siècle.

Il est certain que la Chine a construit de vrais édifices en pierre de temps à autre, presque toujours de petites dimensions et destinés à des usages tout particuliers : chambres funéraires, petits sanctuaires, etc. Ceux qui pourraient remonter à une haute époque sont bien rares aujourd'hui. Le plus important est l'édicule qu'on appelle la pagode aux quatre portes, *Sseu-men-t'a*, au Chen-tong-sseu (Chan-tong) : une inscription nous informe qu'elle fut bâtie sous les Ts'i du Nord, en 544 exactement (pl. 89). Malgré son nom elle n'a nullement l'aspect d'une tour ; c'est une maisonnette sur plan carré (de 7 m. 36 de côté), où un gros pilier central (de 2 m. 25 de côté) aide à soutenir le toit pyramidal.

Le bâtiment est tout entier construit en blocs de pierre calcaire de ton clair, bien dressés et striés à l'extérieur. Le toit, qui est en dalles encorbellées, dépasse les murs de manière à former une large corniche de cinq assises. Chaque des façades est percée d'une porte cintrée qui montre à l'extérieur des claveaux parfaitement appareillés, et à l'intérieur, une sorte de baldaquin en pierre. Ainsi cet édifice témoigne que dès le VI^e siècle de notre ère, les Chinois étaient versés dans l'art de construire de vraies voûtes, ce qui présuppose une longue pratique de la bâtisse en pierre. Aucune décoration extérieure (à l'intérieur se voient quelques statues bouddhiques), aucune division des surfaces, aucune moulure : l'édifice est une œuvre d'art complète en soi, grâce à ses proportions harmonieuses et à sa construction très pure.

Il serait difficile de dire s'il était en cela exceptionnel pour son époque, car les autres édifices en pierre, avec voûtes à claveaux, que nous avons pu voir en Chine sont postérieurs. On peut citer un petit temple de *T'ien-long-chan* (pl. 91 B) qui est tout en pierre, à part sa toiture refaite. Son unique salle assez basse est couverte par une voûte en berceau : la porte et les deux fenêtres offrent chacune une arche composée de trois blocs seulement. C'est dans l'ensemble un bâtiment quelque peu rustique ; l'assemblage des pierres n'est pas trop soigné, mais les parties les plus médiocres sont certainement celles qui ont subi des restaurations : quant aux parties anciennes, elles sont sans aucun doute antérieures aux Ming et elles pourraient remonter aux T'ang.

Le plus parfait bâtiment voûté en pierre que nous connaissions en Chine est une certaine chambre funéraire de l'époque Ming, trouvée dans le sol du Ho-nan et aujourd'hui reconstituée au musée de Toronto. Une photographie prise d'après la chambre encore *in situ* nous montre que c'était une salle rectangulaire voûtée en berceau : les murs bas étaient en dalles posées à plat, et la voûte se composait de blocs soigneusement taillés selon une surface cylindrique concave, avec une clef de voûte au milieu : bref, une voûte véritable (pl. 90 A, B). De lourdes portes monolithes fermaient l'entrée presque carrée, non pas cintrée, mais couronnée d'un linteau fait d'un seul long bloc de pierre. Au point de vue purement technique, cette construction est remarquablement précise et nullement inférieure aux meilleures que l'Europe puisse montrer.

Il est certain que des chambres souterraines analogues doivent exister en grand nombre dans le sol de la Chine, bien qu'on ne les ait pas encore ramenées au jour. S'il faut en croire des Chinois qui ont vu ouvrir des sépultures d'époque diverses, celles des époques T'ang et postérieures étaient souvent doublées de pierre, tandis que les tombes plus anciennes n'avaient qu'un revêtement de briques sur leurs parois et leur plafond. Si l'on venait à ouvrir

par exemple les sépultures des empereurs Ming, il est probable que nous y trouverions des cellules funéraires voûtées, d'une construction excellente.

Comme il n'est pas possible pour le moment de faire une étude plus détaillée de ces monuments nous pouvons inviter le lecteur à examiner un certain bâtiment de la même époque qui se trouve également sous le niveau du sol, mais entièrement découvert et pareil à une grande citerne. Il est situé près de Tch'ou-tcheou (Ngan-houei) et il est de tradition de l'appeler « Bain de l'empereur Hong Wou » (pl. 91A). Il est possible que ce nom ne soit pas entièrement erroné; il s'accorde avec la disposition de cette construction et avec les circonstances qui nous la font attribuer au règne du premier empereur Ming. En effet, Hong Wou, avant de s'installer à Nankin, avait habité quelque temps aux environs de Tch'ou-tcheou et de Pong-pou; c'est dans cette région également, à Fong-yang, qu'il avait fondé sa première capitale, abandonnée d'ailleurs au bout de peu de temps. Un de ses fils est enterré à Tch'ou-tcheou. Il s'agit d'un grand bassin mesurant environ 21 m. de côté et 6 m. de profondeur; ses parois sont en gros blocs de pierre bien dressés. Au milieu on remarque un petit tertre de gravier couronné d'un gros rocher arrondi, et aux quatre coins des colonnes octogonales en pierre qui dépassent sensiblement le niveau de la terrasse environnante. Celle-ci est comme une chaussée pavée, large de 6 m. 50 environ, et on y aperçoit encore les socles de colonnes en pierre, au nombre de trois dans chaque angle, situées de façon qu'avec la colonne plantée dans le bassin elles limitent un espace carré qui était peut-être recouvert d'un toit ou aménagé en pavillon. Le revêtement du mur entourant la terrasse, qui est elle-même en déblai (à 4 m. 50 environ au-dessous du niveau du sol), est en brique, et on y accède par deux portes cintrées d'où un tunnel monte jusqu'à la surface. Une autre ouverture voûtée, moins grande, perçant la paroi au fond du bassin, communique avec une sorte de tunnel incurvé qui était peut-être une conduite d'eau, quoique de nos jours il se termine dans une petite chambrette à 20 mètres environ de l'entrée. A l'époque où nous visitâmes ce monument, le bassin ne contenait presque pas d'eau; on dit qu'il est plein, ou peu s'en faut, après les grosses pluies. Sa destination demeure assez énigmatique; en tout cas, il mérite quelque attention en raison de ses colonnes de pierre, de l'appareil soigné de ses parois, et de ses tunnels en pierre et en brique.

LES PONTS

Ce qu'on voit le plus souvent en Chine en fait de bâtiments de pierre, ce ne sont ni des pagodes ni des maisons, mais des ponts et des portes. Ces bâtiments utilitaires, destinés à durer pendant des siècles, s'exécutaient souvent en pierre, mais en général avec l'association de l'argile plus ou moins cuite. Certains ponts chinois sont au nombre des plus beaux échantillons de l'architecture en pierre qu'on puisse rencontrer dans ce pays. Leurs arches comptent parfois jusqu'à 12 et 14 mètres de portée, et leur construction est assez solide pour supporter des charges considérables. Nous n'aurions pas la place ici de passer en revue tous les beaux ponts de pierre de la Chine, car il y en a certainement plusieurs centaines ; nous en citerons seulement quelques-uns choisis dans des régions diverses de ce pays.

Dans le nord, notamment aux environs de Pékin, on voit de nombreux ponts construits sous les Yuan et les Ming, et naturellement reconstruits ou réparés plus tard, ce qui n'implique pas que leur aspect ait été transformé. Ils franchissent les rivières qui entourent Pékin : le Houen-ho, le Cha-ho, le Ts'ing-ho, etc., ainsi que le canal Tong-ho et autres cours d'eau aménagés dès l'époque Yuan.

Le plus long qu'on puisse voir aux environs de Pékin est le *Lou-ko k'iao*, populairement dit « Pont de Marco-Polo » parce que cet auteur en fait mention (pl. 92A). Il franchit le Houen-ho (aussi appelé Yong-ting-ho) et il est précédé d'une petite forteresse construite sous les Ming afin de défendre cette route, la principale de celles qui, venant du sud, aboutissent à la capitale. On dit que le pont fut fondé au temps des Kin (1189-1194), mais il a subi beaucoup de restaurations, l'une notamment sous K'ang Hi, car des crues l'avaient emporté. Sa longueur totale dépasse 300 mètres : le pont proprement dit mesure environ 220 mètres et ses culées 30 et 60 mètres respectivement. Nous le voyons aujourd'hui composé de onze arches de portée légèrement variable (environ 14 m.) et de 6 mètres de flèche au-dessus de l'eau ; on dit qu'il comptait primitivement treize arches. Ces arches sont construites en claveaux de pierre très gros, atteignant presque 1 mètre d'épaisseur ; mais par endroits on les a réparées en maçonnerie de brique, employée aussi sans doute dans les massifs des grosses piles, dont la partie basse est en forme de proue et fortifiée par des crampons de fer en amont. L'arche médiane, un peu plus haute que les autres, est ornée d'un gros mascaron de lion ; ailleurs l'archivolte est large et plate, sans ornements. Le tablier du pont est large

de 7 m. 50, pavé de grandes dalles, et bordé de parapets massifs à poteaux de pierre terminés en têtes de lion. A chaque bout, l'accès du pont est marqué par des colonnes *houa piao* et par de très grandes tablettes (autrefois abritées sous des pavillons) où des inscriptions commémorent les restaurations subies par ce pont.

Le pont *Pa-li-k'iao*, qui franchit le canal Tong-ho, est également assez long (150 m. environ) ; il a une grande arche et deux petites (pl. 92B) ; la traversée du canal n'occupe d'ailleurs que le tiers de la longueur du pont, qui se prolonge, comme souvent en Chine, assez loin sur les rives par deux rampes bien caractéristiques : les constructeurs se fient plus à la masse des culées qu'à la solidité de la bâtisse. La plupart des ponts possèdent des arches de pierre, mais c'est l'épais massif de brique ou de gravier qui est chargé de répartir les charges et d'assurer la sécurité du pont. La pierre de taille n'est pas le matériau essentiel des ponts de la Chine du Nord ; c'est un simple revêtement de l'arche, quoique celle-ci soit, comme chez nous, faite en claveaux. On le remarque nettement dans les ponts plus ou moins en ruines qui franchissent la douve au nord des remparts de la capitale Yuan (pl. 93B) ; derrière les pierres de taille qui ont en partie disparu, on aperçoit le massif de brique et de terre, auquel les parements de pierre étaient accrochés par du mortier. Ailleurs, par exemple dans le pont qui traverse le canal au Tong-p'ien-men, la pierre taillée ne sert qu'au soubassement des piles et pour border l'arche (pl. 94B) ; pour le reste l'appareil des briques reste apparent comme dans les remparts.

Quant aux ponts qui traversent les douves de la Cité Interdite (pl. 95A) et la « Rivière d'Or » dans la cour même du palais, des blocs de marbre très exactement taillés et ravalés en constituent le revêtement, mais le massif est de la même nature que dans les ponts plus rustiques que nous venons de voir. La clef de voûte est parfois ornée d'un mascarón de lion, en haut-relief, et à certains ponts anciens des bêtes couchées qui se font pendant sont placées aux deux extrémités et censées regarder l'eau. L'art du sculpteur est surtout utilisé dans les parapets, composés de poteaux carrés et de panneaux de pierre. Les panneaux portent généralement des moulures, parfois même des bas-reliefs : au Pont des Bœufs par exemple (*Mang-niou-k'iao*) on voyait à chaque bout du pont une paire de grands bœufs (pl. 93A). L'extrémité des poteaux est un ornement sculpté, un lion accroupi, etc. Les plus beaux parapets sont, bien entendu, ceux des ponts qui accèdent aux palais et aux temples impériaux, et qui sont suprêmement décoratifs.

Ces ponts impériaux constituent un groupe à part : les plus beaux franchissent les lacs des « Palais de Mer », et les canaux et pièces d'eau du « Palais

d'Été ». Les architectes n'ont pas eu à envisager une circulation importante sur le tablier des ponts ni sous leurs arches : c'est uniquement le sentier de l'empereur : aussi ont-ils pu donner libre carrière à leur fantaisie pour en faire des monuments décoratifs et d'un caractère exceptionnel. Tel de ces ponts, au lieu de franchir la pièce d'eau en ligne droite, s'incurve dans un plan horizontal en même temps qu'il fait un dos d'âne, de sorte qu'il présente des aspects différents selon le côté d'où on le regarde : c'est le cas du pont qui donne accès à l'île de la pagode au Pei-hai, ou encore du pont du Tchong-hai qui s'incurve en S (pl. 95B). Parmi les ponts d'ornement, un des plus connus est le pont « en bosse de chameau », dont l'arche extrêmement haute, un peu ogivale, s'arrondit sur un étranglement du lac Kouen-ming au « Palais d'Été » (pl. 96A). Sa silhouette est élégante et frêle ; ses balustrades sont richement ajourées ; mais ses culées massives lui donnent cependant un air de solidité.

Au point de vue purement décoratif, le pont de dix-sept arches qui, dans le Palais d'Été également, relie un îlot du lac à la terre ferme, mérite lui aussi des éloges (pl. 96B). Sa longue et douce convexité perpétuellement reflétée sur les eaux calmes du Kouen-ming-hou est une des merveilles de ce lieu enchanteur, si plein d'une harmonie artificielle, si retiré du monde.

Les ponts de la vallée du Yang-tseu sont en général plus élégants que ceux du nord de la Chine. La pierre y est plus largement employée, les piles sont moins épaisses, les arches sont hautes et amples. On en voit de très beaux à Sseu-tcheou et à Tch'ou-tcheou (Ngan-houei). Le premier de ces ponts, fort long, traverse l'ancien lit du Houang-ho (Fleuve Jaune). Tch'ou-tcheou possède deux ponts remarquables, l'un dans la ville, l'autre tout proche, dont les arches ont une dizaine de mètres de portée et presque autant de hauteur. Tout en pierre, ils ont une silhouette déliée et très élégante.

Mais pour voir des ponts chinois caractéristiques, il faut visiter les villes du sud, entrecoupées de canaux : Sou-tcheou, Hang-tcheou (que Marco Polo appelait déjà la ville aux mille ponts), Ka-hing, Nan-siang, Quinsan, et autres coins plus ou moins oubliés du Tche-kiang et du Kiang-sou : comme les transports et les communications s'y font principalement par eau, les ponts ont de tout temps joué un rôle considérable dans la voirie urbaine. Ces ponts de la Chine méridionale sont ordinairement très élevés ; ils comportent une ou trois arches circulaires souvent un peu pointues, et assez larges pour permettre le passage des maisons flottantes et des grands sampans ; ils sont très étroits en proportion de leur hauteur, et il en résulte que leur aspect a quelque chose de très élégant (pl. 96AB). L'accès du pont se fait par des degrés en raison de la raideur de la pente, un peu comme sur les ponts de Venise : ils sont bordés de chaque côté de parapets tout simples. Le système

de construction associe l'encorbellement à la voûte proprement dite; en effet, le revêtement très mince des arches se compose de voussoirs, tandis que la masse du pont est constituée par des blocs de pierre encorbellés, consolidés par des poutres transversales qui forment le tablier. A Sou-tcheou où la place manque, où les maisons se pressent au bord des canaux, les arches des ponts se prolongent pour ainsi dire jusque dans les maisons, et la chaussée y monte en faisant un coude à angle droit (pl. 56B). Ces dispositions donnent lieu à des tableaux singulièrement pittoresques qu'anime le grouillement incessant de la batellerie.

A l'ouest d'Amoï, sur la rivière Kieou-long, se trouve un pont de pierre très curieux qui ne m'est connu que par les photographies du docteur Ecke (pl. 99). On dit qu'il fut construit au début du XIII^e siècle; s'il a été restauré par endroits à des époques plus récentes, il est manifeste que dans son ensemble c'est un bâtiment très ancien. Au lieu d'être voûté, il est composé de poutres de pierre qui atteignent la longueur énorme de 17 mètres environ : elles sont posées trois par trois sur des piles très robustes dont les extrémités sont en forme de proues relevées. On compte douze travées complètes et deux plus petites : la longueur totale du pont est de 270 mètres. C'est le plus étonnant échantillon d'une sorte de ponts qui devaient être en usage en beaucoup d'endroits à une époque reculée; ils ont presque partout disparu, ou cédé la place à des ponts en arches qui sont en somme plus maniables pour les constructeurs.

Mais s'il est possible que la Chine ait construit des ponts en poutres de pierre avant de savoir construire les voûtes, il ne faut pas oublier que la technique de la voûte était déjà bien connue dès l'époque Han, ainsi qu'en témoignent les bas-reliefs contemporains. On l'appliquait surtout à la maçonnerie de brique — art des provinces du nord; — mais nous avons vu que des arches de pierre à claveaux apparaissent aussi dans des édifices anciens. On en trouve aussi dans certaines portes monumentales : une des plus belles est celle du *Kiu-yong-kouan*, près de Nan-k'eu (pl. 100). Elle fut construite en 1345 pour défendre la passe de Nan-k'eu. Elle est abondamment ornée de bas-reliefs bouddhiques. L'arche qui s'ouvre dans le mur de pierre, cintrée à l'extérieur, offre trois pans à l'intérieur, peut-être pour ménager aux sculpteurs une surface plus commode. Au point de vue de la construction, cette porte est tout à fait apparentée à certaines arches de pont, mais ses dimensions énormes et son décor sculpté en font un des plus remarquables édifices de pierre conservés en Chine.

VI

L'ÉVOLUTION DU BATIMENT CHINOIS

Nous avons vu que la grande majorité des bâtiments chinois, exécutés en matériaux peu durables, avaient été condamnés par les siècles à la disparition ou à la réfection plus ou moins complète. Un édifice de haute époque authentique dans toutes ses parties est chose rare en Chine et nous ne pourrions, par le seul examen des monuments, nous rendre compte de l'évolution du style architectural comme il serait possible de le faire dans la plupart des autres arts. Mais à défaut de monuments de haute époque, nous pouvons avoir recours dans une certaine mesure aux bâtiments figurés en terre cuite, ou en sculpture sur pierre, ainsi qu'aux édifices japonais en bois bien conservés de même siècle et de même type que les bâtiments qui nous intéressent en Chine. En effet, les temples bouddhiques et les premières pagodes du Japon furent souvent des copies d'édifices chinois, parfois exécutées par des charpentiers appelés du continent : importées avec la nouvelle religion, elles demeurèrent fidèles à un type constant dans tous les pays. C'est donc surtout dans le domaine de l'architecture bouddhique que nous pouvons suivre d'époque en époque certains éléments architecturaux ; mais cela nous ferait partir du début du VI^e siècle alors que l'architecture chinoise possédait déjà une vraie maturité.

Bien avant lors, et sans doute dès les époques Chang et Tcheou, les types principaux du bâtiment chinois, le *tien*, le *t'ai*, le *leou*, le *t'ing*, etc., avaient abouti à des formes essentiellement identiques à celles que nous leur voyons de nos jours, bien que légèrement plus primitives peut-être. Mais ce qui donna une vive impulsion à l'activité des architectes, ce furent les événements politiques qui réunirent en un seul empire les tronçons épars de la Chine. Che Houang-ti, le fameux empereur Ts'in, fut non seulement un « bâtisseur d'em-

pire », mais aussi le constructeur de palais immenses, dont les anciennes chroniques nous racontent des merveilles. Ils ne durèrent pas très longtemps ; on peut dire qu'ils n'existaient plus une génération ou deux après la mort de ce monarque. Les premiers empereurs Han durent se faire construire de nouveaux palais, et si nous en croyons les annales, ils étaient d'une rare magnificence. La capitale des Han occidentaux, située à quelques kilomètres à l'ouest de l'actuelle Si-ngan-fou, contenait plusieurs groupes de palais non seulement vastes et imposants, comme ceux de Che Houang-ti, mais aussi ornés avec élégance et splendeur (1).

Tout ce qui subsiste de ces merveilleux édifices, c'est peut-être un terre-plein situé sur les lieux mêmes de l'ancienne capitale Han-occidentale, et qui fut, croit-on, le soubassement d'un des grands pavillons du *Wei-yang-kong*, le fameux palais de Han Wou-ti. Pour nous en faire une idée plus complète que celle que nous peuvent donner les chroniques, il faut nous adresser aux reproductions en pierre et en terre cuite que nous ont livrées les tombes Han. Tout le monde connaît les bas-reliefs de pierre qui tapissaient les parois d'une petite « salle des esprits » à la sépulture de la famille Wou dans le Chan-tong (pl. 101). De la même province nous avons encore d'autres bas-reliefs funéraires où la vie des défunts se trouve figurée dans un décor architectural (pl. 102). La représentation des bâtiments y est, cela va sans dire, fort simplifiée, mais les éléments essentiels, colonnes, doubles rangées de corbeaux, terrasses, toits débordants y figurent toujours, et nous les voyons empreints d'un style bien défini. Nous pouvons donc y étudier non seulement la forme générale des bâtiments (pour la plupart des pavillons à deux étages), mais encore le style de leurs éléments décoratifs.

On peut s'en faire une idée plus nette grâce aux modèles en terre cuite de maisons et de tours qui dans les sépultures représentaient les immeubles du défunt (pl. 103), ainsi qu'aux pylônes de pierre recouverts d'un toit qui se dressent devant plusieurs sépultures Han au Chan-tong et au Sseu-tch'ouan. Tous ces bâtiments sont caractérisés par la solidité massive, et la préférence pour les formes carrées. Dans les modèles en terre cuite, les corbeaux ont des bras rectilignes qui portent des coussins cubiques. Ils sont placés en deux assises et ils soutiennent une architrave simple et rectiligne sur laquelle repose le balcon de l'étage supérieur ou la charpente de la toiture (fig. 15). Sur les pylônes, qui sont de grandes dimensions, les bras des corbeaux sont un peu incurvés, mais très lourds et terminés par des coussinets cubiques (pl. 104 C). Les autres membres, poutres, chapiteaux, pilastres peu saillants

(1) Cf. O. SIRÉN, *Les Capitales chinoises de l'Ouest*, Japon et Extrême-Orient, novembre-décembre 1924.

ont également des formes lourdes, dues peut-être en partie à leur traduction en pierre. Il n'est pas téméraire d'admettre que les édifices tant soit peu importants possédaient plusieurs assises de corbeaux et que ceux-ci étaient moins gros et moins encombrants dans l'ensemble que ne le feraient croire les pylô-

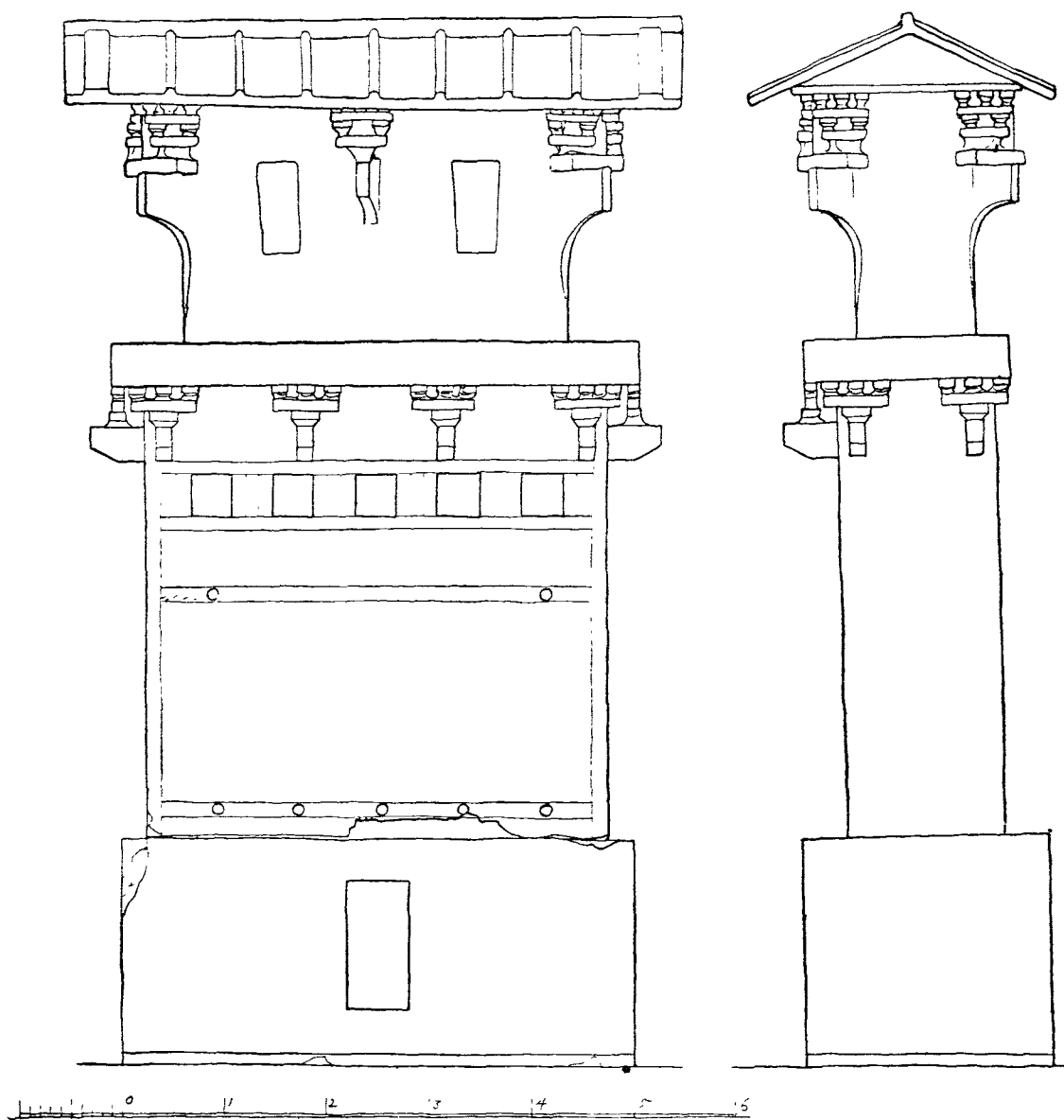


FIG. 15. — Modèle d'un bâtiment de l'époque Han.

nes funéraires. Les toits débordants sont à peine incurvés; les arêtières sont exclusivement robustes et se terminent par des tuiles rondes décorées; le faîtage est d'une richesse particulière (fig. 16).

Ces indications sur l'aspect général des bâtiments Han et sur certains de leurs éléments sont malheureusement sommaires, mais elles nous laissent

entrevoir un style précis, dont l'aspect est confirmé par un petit bâtiment de l'époque qui existe encore (pl. 104A) : c'est l'édicule de pierre de Hiao-t'ang-chan, qui était le vestibule d'une sépulture remontant à l'an 129 de notre ère (1). On remarque immédiatement le large toit aplati et les colonnes hexagonales de la façade. La colonne du milieu comporte un socle et un chapiteau pareillement composés d'un abaque carré et d'un tailloir à quatre pans : les proportions en sont trapues et lourdes, peut-être pour faciliter l'exécution en pierre. Les colonnes se faisaient sans doute en bois dans les édifices de bois : c'est du moins ce qu'on croit lire sur les bas-reliefs de Wou-leang-ts'eu et sur les pierres gravées de Hiao-t'ang-chan même. Néanmoins je ne sais quel air massif, carré, domine toujours à cette époque : l'architecture est encore sans grâce ni fantaisie. Rappelons que parmi les blocs de pierre sculptés de Wou-leang-ts'eu on trouve deux chapiteaux fort simples (pl. 104B) : leurs quatre côtés viennent rejoindre le fût en biais, exactement comme dans les chapiteaux romans de la forme la plus simple. Cette ressemblance serait peut-être encore plus frappante si nous connaissions un plus grand nombre d'échantillons de colonnes de l'époque Han. Il est permis de croire que l'architecture chinoise était alors empreinte de la même énergie, de la même robustesse, de la même virilité qui caractérisent toutes les œuvres d'art de cette grande époque (2).

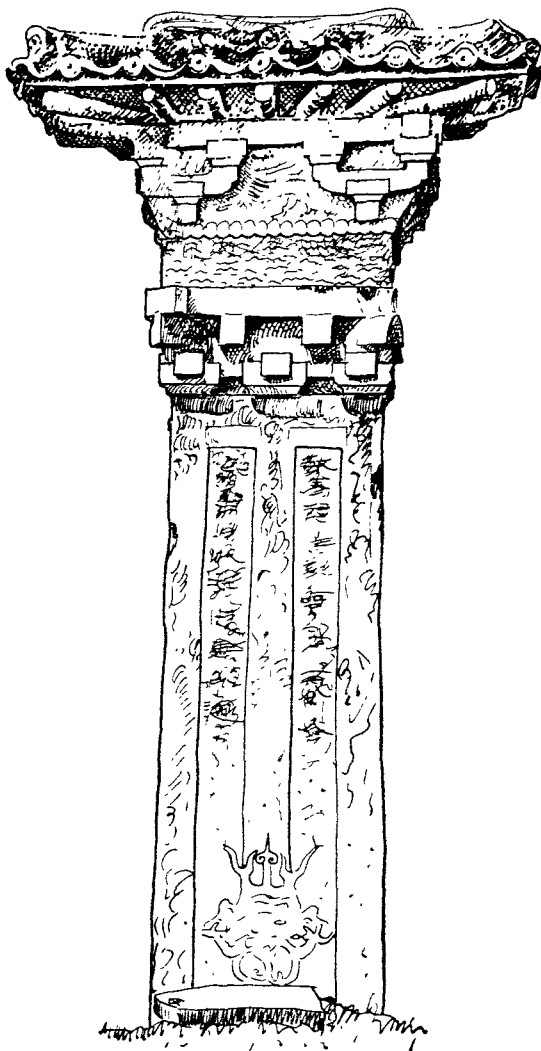


FIG. 16. — Pylône du tombeau de Fong-Houan, Sseu-tch'ouan, daté 121 ap. J.-C.
(D'après Ségalen, Lartigue, G. de Voisins.)

Il est probable que la Chine commença à construire des temples bouddhiques et des pagodes dès le 1^{er} siècle de notre ère. Le premier annonciateur de la nouvelle religion aurait été un émissaire des Indoscythes, arrivé à Tch'ang-

(1) Cf. T. SEKINO, *Stone mortuary Shrines with engraved tablets of the Latter Han Dynasty*, Kokka, n° 225 (1929) ; E. CHAVANNES, *Mission archéologique dans la Chine septentrionale*, Paris, 1915.

(2) Cf. W. P. YETTS, *Writings on Chinese Architecture*, Burlington Magazine, mars 1927.

ngan en l'an 2 de notre ère ; mais ce n'est qu'au II^e siècle que le bouddhisme commença à se répandre en Chine. Les pèlerins qui circulaient entre la Chine et l'Inde jouèrent un rôle des plus importants ; ils rapportaient non seulement les Écritures et les statues du culte, mais encore la description ou le modèle des édifices bouddhiques. Il est même dit expressément que de petits modèles en bronze du fameux stûpa construit par Kânishka à Peshawar au I^{er} siècle de notre ère furent apportés en Chine par le religieux Houei-chang qui avait suivi en 518 une mission envoyée dans l'Inde (1), et on peut tenir pour certain que ce cas n'était pas exceptionnel, car le stûpa en question était, semble-t-il, un des monuments les plus célèbres et les plus vénérés du monde bouddhique ; il exerça certainement un grand rôle dans la création de la pagode chinoise. A en juger par des figurations d'origine hindoue, plus ou moins apparentées à ce monument prodigieux, il semble qu'il eût pour soubassement une haute terrasse carrée ; le corps principal du stûpa, en forme de cloche, portait au moins trois étages de balcons ; enfin il était surmonté d'un mât élevé portant neuf disques de métal et, tout à fait à la cime, un grand bouton de lotus.

Il n'existe plus en Chine de pagode répondant exactement à ce modèle, mais il faut noter que M. Sekino a reproduit l'estampage d'une gravure sur pierre de 541 qui représente un monument de ce genre (2) ; il n'est donc pas invraisemblable qu'il pût en exister de pareils en Chine. Il est permis de supposer également que les premières pagodes chinoises, comme les stûpas de l'Inde, se dressaient aux endroits dont on voulait marquer le caractère historique ou sacré, et qu'elles abritaient les reliques, les écritures, ou les images rapportées par les pèlerins de la terre-mère du bouddhisme. Cependant on en construisit de plus en plus à proximité des temples bouddhiques ; la croyance populaire, teintée de l'animisme primitif des Chinois, attribuait à ces hautes tours une influence protectrice et bienfaisante, en raison de leur action sur les *fong-chouei*, les génies de l'eau, de l'atmosphère, et du sol dont le rôle est considérable dans la vie courante de l'humanité ; ici comme en bien d'autres cas, les idées religieuses nouvelles absorbèrent les anciennes sans les supprimer.

La plus ancienne pagode que l'on connaisse en Chine se trouve au Song-yue-sseu, temple qui s'élève sur une terrasse du Song-chan (Ho-nan) une des cinq montagnes sacrées (pl. 105). D'après des chroniques dignes de foi, elle aurait été construite vers 523, date à laquelle un palais qui existait à cet endroit fut transformé en temple (3). Construite en brique sur plan octogonal,

(1) W. Perceval YETTS, *op. cit.*, Burlington Magazine, mars 1927, p. 116.

(2) T. SEKINO, dans le *Journal of the Institute of Architects of Japan*, 1922 (article en japonais).

(3) TOKIWA et SEKINO, *op. cit.*, II, pl. 140-141.

elle dépasse 40 m. de hauteur. Un rez-de-chaussée simple et assez élevé est surmonté d'une large corniche de douze assises de briques encorbellées : au-dessus vient l'étage principal fortement affirmé (pl. 106). Des colonnes hexagonales (en briques) plantées sur des socles cylindriques, accentuent les huit angles : au milieu de chaque face un édicule ou fausse façade présente une fenêtre en plein cintre encadrée d'archivoltes plates et ornées. Au-dessous de chaque fenêtre, dans de basses niches ovales, sont accroupis deux lions. Le sommet de la tour a la forme d'un cône élancé à contours convexes ; de larges corniches (du même type que celle du premier étage) le divisent en quinze faux étages. Grâce au galbe gonflé de sa silhouette, cette pagode est d'un aspect plus élégant et plus agréable que celles que l'on construisit plus tard sur plan octogonal également. Enfin l'ensemble est surmonté d'une sorte d'œuf allongé, orné de neuf anneaux, qui remplace pour ainsi dire le mât porteur de disques de métal habituel dans les pagodes de bois. Ce qui caractérise bien l'époque, ce sont les lions sculptés, les arches rebondissantes terminées par des sortes de spirales ou de ressorts, et les colonnes hexagonales assez grêles qui s'arrêtent sous un manchon de pétales de lotus (?). On retrouve la même forme de colonne associée à ce « chapiteau » de lotus à l'entrée de plusieurs grottes de T'ien-long-chan (milieu du VI^e siècle) et leur exécution en pierre est plus heureuse qu'en brique.

Les colonnes servent à soutenir des archivoltes un peu surbaissées. Notre planche 107 A montre les ornements lotiformes qu'on n'ose appeler chapiteaux : ils portent parfois des oiseaux à longue queue qui marquent la naissance de l'arche ; mais ailleurs, dans un esprit plus architectural, l'arche s'élance directement du manchon de lotus (pl. 107 B). On discerne là des influences venues de l'Inde et de l'Asie centrale, en même temps sans doute que les motifs proprement bouddhiques. Les pétales de lotus constituent en somme l'ornement le plus répandu sur les socles, les supports de toute espèce, voire même le fût des colonnes, et les archivoltes, où nous les rencontrons encore liés en véritables manchons.

Il est évident que l'architecture, tout comme la sculpture contemporaine, suivait volontiers les exemples du pays du Bouddha, et que les formes chinoises anciennes s'en trouvèrent modifiées. Toutefois les motifs architecturaux qui apparaissent dans les reliefs de Yun-kang sont dans l'ensemble assez primitifs, assez provinciaux, et ils ne nous renseignent guère sur l'architecture de l'époque.

On trouve des colonnes plus curieuses aux tombeaux des Leang près de Nankin (première moitié du VI^e siècle) que nous avons décrits à propos de la sculpture (tome III, p. 23 sqq.). Ces colonnes ont le fût cannelé comme des

colonnes doriques ; elles ne soutiennent rien que de petites statuettes de lions qui ont en plusieurs cas disparu (pl. 107 C). La colonne cannelée fait en Chine un effet nettement exotique, surtout quand elle surmonte une chimère rampante : elle est difficile à expliquer sinon comme un apport artistique de l'Asie occidentale.

La Chine n'a pas une seule autre pagode dont la date se rapproche tant soit peu de celle du Song-yue-sseu (nous ne comptons pas le Sseu-men-t'a décrit plus haut parmi les vraies pagodes) ; mais le type du Song-yue-sseu, composé essentiellement d'un haut rez-de-chaussée octogonal surmonté d'un cône à plusieurs étages, se retrouve dans plusieurs pagodes des époques T'ang et postérieures.

La pagode du Song-yue-sseu et quelques autres du même type sont construites intégralement en briques, parfois avec des réminiscences d'éléments architectoniques élaborés par le bâtiment en bois, et, à cette époque ancienne, il existait sans doute encore des bâtiments (entre autres des pagodes) où le bois jouait le rôle principal. Pour les dimensions, la première place appartenait probablement à l'énorme pagode que l'impératrice Hou des Wei du Nord fit élever à Lo-yang en 516. On dit qu'elle avait une hauteur de mille pieds et que son pinacle s'élevait à cent pieds au-dessus du toit : de ces racontars traditionnels retenons simplement que ses dimensions étaient tout à fait inusitées. Comme elle se trouva incendiée dès 534, il se peut que les historiens ne l'aient décrite que par ouï-dire : en tous cas ils nous confirment dans la supposition que la Chine construisait de grandes pagodes de bois, tout comme le Japon qui en conserve encore quelques-unes, et nous n'avons qu'à examiner ces dernières pour nous faire une idée des bâtiments d'autrefois. Rappelons auparavant que les sculptures rupestres de Yun-kang et de Long-men reproduisent plusieurs pagodes de bois : nouvelle preuve qu'elles étaient répandues en Chine au début du VI^e siècle (pl. 108 A, B). Ce sont des tours carrées à trois étages ou à cinq : les quatre poteaux d'angle sont très robustes, et les toits les surplombent de fort loin. Dans l'axe de la tour se dresse un mât dont le sommet porte neuf cercles de métal ou encore un petit stûpa hindou (Yun-kang).

Au Japon, les meilleurs échantillons de ce genre d'édifices se voient au *Hôryûji* et au *Hokkiji*, temples de l'époque Suiko (VII^e siècle) voisins de Nara. Peut-être sont-ils dus à des constructeurs appelés de Chine ou de Corée. La pagode du *Hôryûji* a cinq étages, celle du *Hokkiji* trois (pl. 109). Les toitures soutenues par des corbeaux sont fort débordantes, mais diminuent d'ampleur à mesure qu'on monte, de façon à alléger la silhouette générale. La charpente présente quatre puissantes colonnes sur chaque face : elles soutiennent des

bras-leviers énormes dont la surface inférieure est sculptée en dessins de nuages caractéristiques de l'époque.

Les chevrons, très robustes, se prolongent fort loin grâce à un système ingénieux que sans doute la Chine avait déjà élaboré avant de le faire connaître au Japon : il consiste à doubler les chevrons sous le bord du toit. Au lieu de poser les pannes inférieures directement sur les leviers appuyés aux colonnes, on fait une sorte de charpente secondaire consistant en coyaux dont les extrémités sont fixées aux entrails de la toiture : ils supportent deux ou trois potelets avec coussins sur lesquels reposent les pannes. Cette combi-

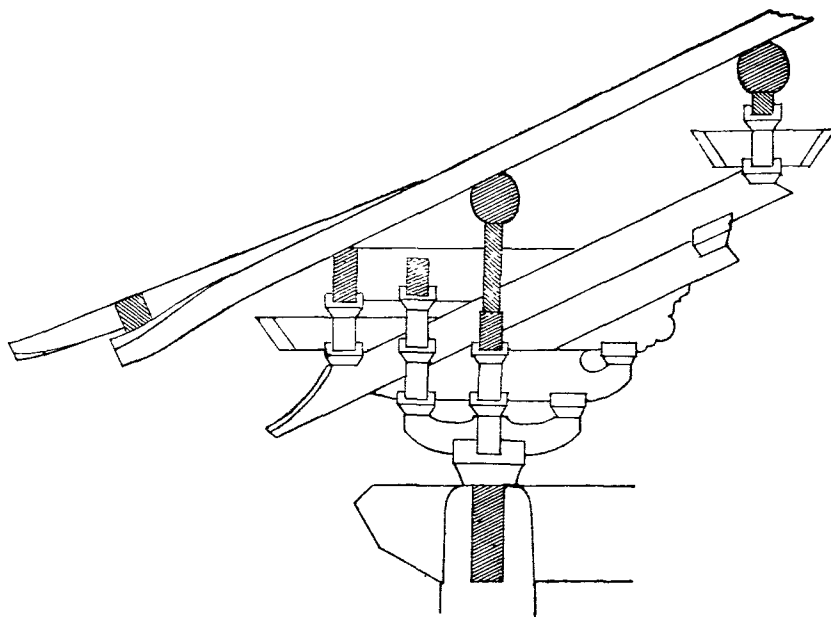


FIG. 17. — Charpente du Chao-lin-sseu (époque Yuan).

naison permet de donner plus d'extension aux chevrons et de surélever le toit au-dessus des poutres ; l'effet général en devient plus léger, plus aéré que lorsque le toit repose directement sur les bras ou sur les poutres (fig. 17). Tel fut le système généralement employé jusqu'à la fin de l'époque Song et même au delà, cependant que la forme et la disposition des arbalétriers inférieurs se modifiaient comme nous allons le voir tout à l'heure. Notons en outre que tous les membres sont d'une robustesse, je dirais même d'une lourdeur exceptionnelle, qui se remarque particulièrement dans *l'entasis* des colonnes, dans les gros corbeaux à deux bras, dans les entretoises sculptées en silhouettes de nuages. Elles remplacent les consoles transversales qu'on adoptera plus tard. Quant à la charpente intérieure du toit à laquelle sont fixés les chevrons, elle se compose de poteaux multipliés, de poutres en T, et d'entrails formant une très robuste ferme, de sorte que le poids de l'énorme toiture se trouve réparti entre les quatre colonnes d'angle.

Les mêmes procédés et les mêmes éléments se retrouvent dans les pavillons des temples contemporains, comme on s'en rend compte en étudiant de près le *Kondô* (salle d'or) du Hôryûji : c'est une salle rectangulaire, entourée de colonnades, qui abrite les statues cultuelles. Mais les pagodes comportent encore un élément important : c'est l'énorme mât qui traverse la tour dans toute sa hauteur ; il ne joue aucun rôle constructif, il ne soutient pas la tour ; il en porte seulement la superstructure, l'enfilade de neuf cercles de métal.

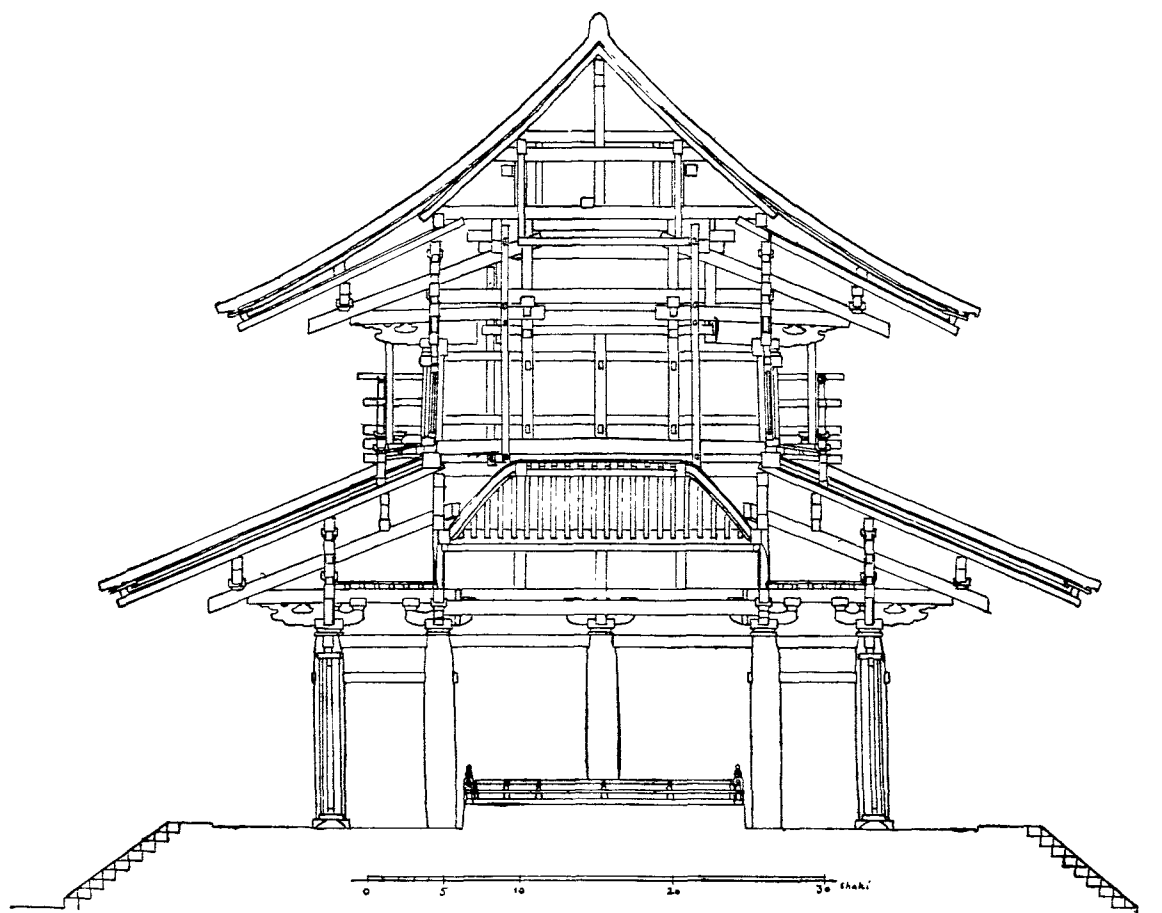


FIG. 18. — Coupe du Kondô du Hôryûji.

C'est de parti pris que les constructeurs ont évité de le rendre solidaire de la tour ; au contraire ils lui ont laissé du jeu ; en effet, si la tour était solidaire du mât, elle fatiguerait sous l'effort de ses oscillations inévitables. Il existe des pagodes (de relativement basse époque) où le mât est suspendu aux poutres, mais il est probable qu'il était autrefois soulevé au-dessus du sol (ou encore coupé à une faible hauteur) pour éviter les dangers du tassement si la tour était entièrement solidaire du mât. En tous cas, dans les pagodes de haute époque, qui ont bien résisté aux tempêtes et aux tremblements de terre,

le mât est à peu près indépendant ; il traverse la tour et garde assez de jeu pour osciller librement sans la fatiguer.

La pagode de Yakushiji, construite au début du VIII^e siècle, probablement en imitation des pagodes chinoises du commencement des T'ang, présente une division plus riche. Elle n'a que trois étages, mais chacun d'eux est pourvu d'un balcon fermé soutenu par des corbeaux et recouvert d'un appentis, de sorte qu'au premier abord on croirait voir une pagode à six étages, mais les appentis sont beaucoup moins grands que les toits des étages principaux ; il en résulte une variété dans la répétition rythmique, et l'ensemble est d'un aspect moins morne que dans les pagodes anciennes. L'articulation horizontale du monument est surtout marquée par les poutres qui dépassent sous les balcons, et, à chaque étage principal, par la répétition en deux assises des corbeaux à trois bras. Ici déjà, nous trouvons le système des corbeaux parvenu à sa floraison classique : les corbeaux inférieurs soutiennent ceux qui viennent au-dessus, et les triples bras de ces derniers s'avancent davantage et portent parfois plusieurs coussins. Des bras transversaux remplacent ici les bras-leviers qu'on employait jusqu'alors ; parfois ils sont surmontés d'une troisième assise de corbeaux de la même forme. Il faut noter que tous ces corbeaux sont complets ; ceux de la rangée inférieure sont disposés de telle sorte qu'ils soutiennent les poutres des fermes d'une part, et les bras transversaux des corbeaux supérieurs d'autre part ; les bras soutiennent les poutres supérieures et les chevrons inférieurs. Pour renforcer la construction verticale, des potelets avec coussins sont souvent placés sur les poutres, à intervalles, entre les corbeaux. Les chevrons inférieurs sont fort robustes et coupés d'équerre. Les autres sont prolongés et recourbés par l'assemblage de bouts supplémentaires. Les colonnes sont plus hautes et un peu plus élancées que dans les édifices antérieurs ; leur galbe se sent à peine ; elles se rétrécissent très légèrement vers le sommet.

Le mât central de la pagode du Yakushiji atteint 35 mètres de hauteur, y compris la flèche de 10 mètres qui porte non seulement les neuf cercles de métal, mais encore deux grandes ailes ajourées ainsi que deux globes, dont l'un, placé au-dessus, symbolisait probablement le « joyau sacré ». L'ensemble de cet édifice témoigne d'une maturité artistique et d'une élégance de style qui s'accordent bien avec ce que nous devinons de la civilisation de l'époque T'ang (de l'époque Temp'yô au Japon) (fig. 19).

Ces mêmes formes, ces mêmes particularités de construction, nous les retrouvons dans plusieurs temples et pagodes de l'époque : nous pouvons donc les considérer comme bien caractéristiques de l'architecture contemporaine. Il est fort intéressant d'étudier à ce point de vue les deux grands pavil-

lons du Tōshōdaiji, temple de la région de Nara, appelés le *Kōdō* (salle de l'enseignement) et le *Kondō* (salle d'or) (Pl. 110 A, B). Le premier faisait originellement partie du palais impérial de Nara; on le remonta sur son emplacement actuel lors de la consécration du temple (759). C'est un édifice des plus simples : qu'on se figure un pavillon sans étage, entouré sur les quatre côtés de deux rangs de colonnes; le rang intérieur est libre dans la salle, le rang extérieur est pris dans le mur. Les cinq travées médianes sont percées de portes, les autres de fenêtres treillagées. Les colonnes affectent la forme que nous avons dite, un peu amincie au sommet. Elles sont assez espacées. Elles soutiennent les chevrons inférieurs sur des consoles à trois bras, dont il n'y a ici qu'une seule assise. Mais entre les consoles, l'architrave porte des balustres verticales par l'intermédiaire d'un large socle. Le toit, comme d'habitude, présente deux demi-pignons sur les petits côtés.

Le Kondō nous offre une étape ultérieure du même système; à part son toit qui fut reconstruit plus tard, c'est un échantillon fort imposant de l'architecture en bois de l'époque T'ang. C'est un pavillon allongé surmontant une terrasse relativement large et haute; il ne présente un portique ouvert que sur sa façade principale. Les colonnes, reposant sur des dalles de pierre moulurées, sont de la forme classique, légèrement galbées, et reliées entre elles, comme d'habitude, par une architrave. Celle-ci supporte les coussins ou socles carrés d'où s'élancent les consoles à trois bras; et ces consoles à leur tour soutiennent, selon l'agencement que nous avons déjà décrit, la poutre longitudinale supérieure et la deuxième assise de consoles. Là-dessus vient une troisième assise de consoles, d'ailleurs entièrement dissimulée sous le toit. Les chevrons inférieurs passent entre les bras longitudinaux des consoles supérieures et viennent buter contre les bras transversaux de la deuxième assise de consoles. Les chevrons supérieurs sont soulevés par des étais qui portent aussi les pannes extrêmes; en outre, des entretoises relient les chevrons supérieurs aux chevrons inférieurs pour combler le grand intervalle qui les sépare. Tout cet agencement est compris d'une façon parfaitement logique; le système des consoles multiples, nerf vital, pourrait-on dire, de l'architecture chinoise, atteint ici sa forme parfaite. L'élévation de l'édifice est à la fois amplifiée et enrichie, sans préjudice ni modification des principes constructifs (fig. 20).

L'étroite parenté de ce remarquable édifice avec ses prototypes chinois nous est confirmée par l'image d'un pavillon analogue, gravée sur le fronton demi-circulaire d'une des portes du Ta-yen t'a, la pagode de Si-ngan-fou dont nous avons parlé plus haut (p. 53). On y remarque la triple assise de consoles, où les bras transversaux portent les consoles placées au-dessus.

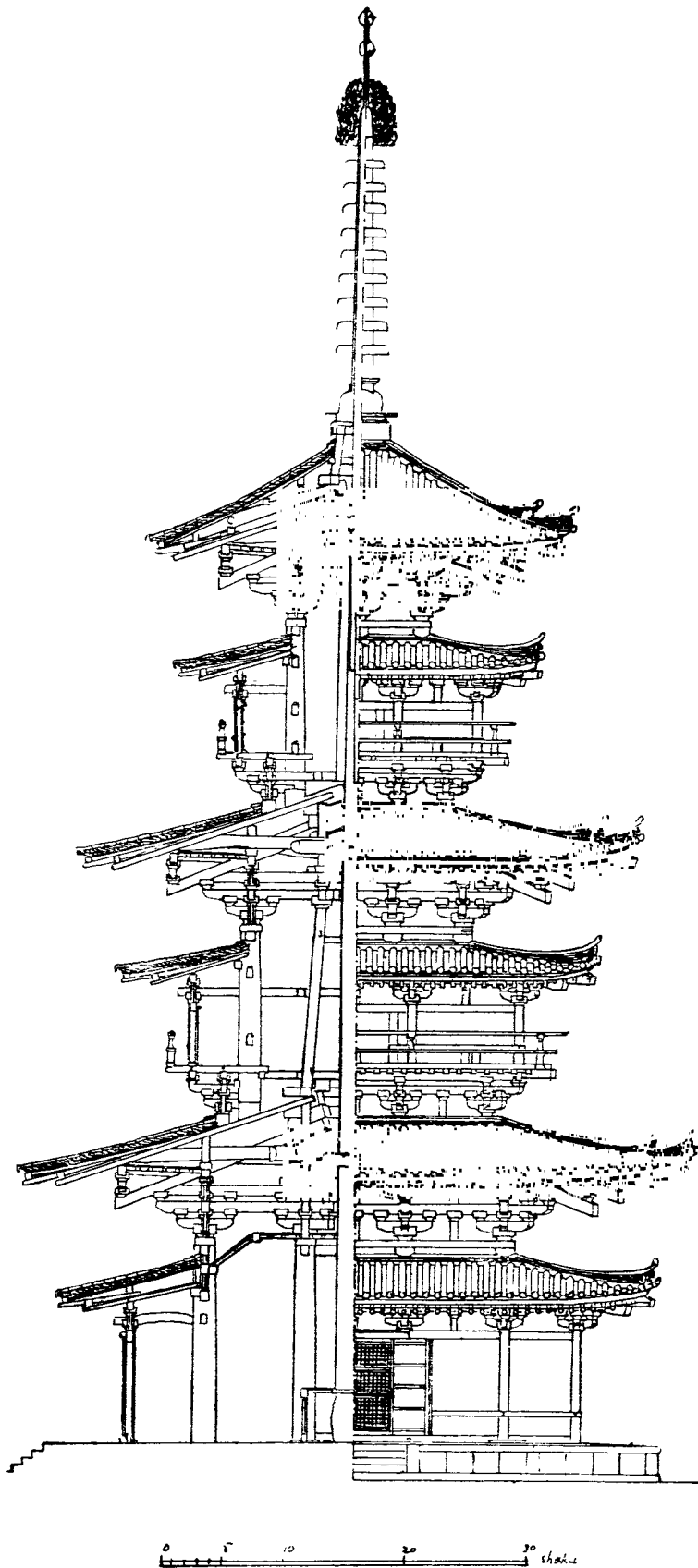


FIG. 19. — Pagode du Yakushiji (époque Tempyô).

Peu importe que les colonnes soient figurées trop grêles, et le toit trop mesquin. On reconnaît sans difficulté l'élément essentiel : les consoles, et entre elles les étais, dont la partie inférieure, au lieu d'être un socle carré, se divise en deux pieds incurvés : disposition qu'on retrouve sur certaines façades parmi les grottes de T'ien-long-chan (pl. 107) ainsi que dans les temples japonais de diverses époques.

Le plus grand édifice en bois que conserve la Chine de nos jours est, nous l'avons dit, la grande pagode de Ying-tcheou, Chan-si du nord, fondée en 1056 sous les Leao (pl. 35). Elle est fidèle au type que nous connaissons déjà

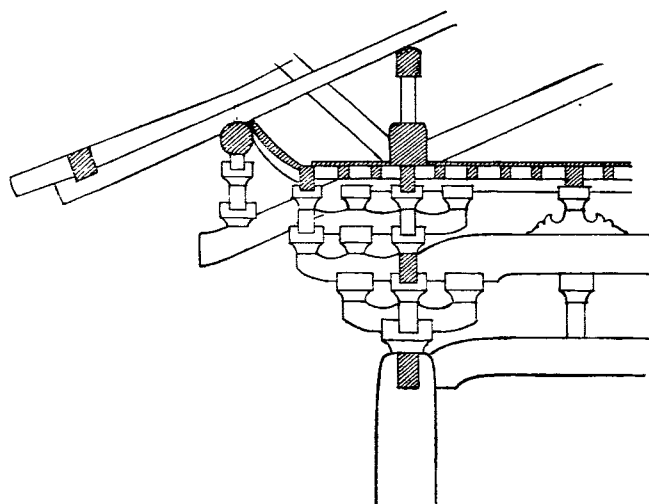


FIG. 20. — Kondô du T'ôshôdaiji (époque T'ang).

par les pagodes de brique. Sa charpente, comme on peut le voir sur la reproduction, comporte tous les éléments logiques, poteaux, corbeaux, etc., répétés aux cinq étages. Le système de corbeaux se retrouve pour ainsi dire identique en deux édifices religieux presque contemporains situés à Ta-t'ong-fou, le *Hia-houa-yen-sseu* et le *Chang-houa-yen-sseu*. Le premier (pl. 112), fondé en 1037, fut incendié en 1119 s'il faut en

croire le *Ta-t'ong-hien-tche* et reconstruit; il subit des restaurations en 1140, en 1335-40, en 1631, en 1743, etc. Le Chang-houa-yen-sseu, fondé en 1062, fut réparé plusieurs fois sous les Ming et les Ts'ing (pl. 113). Le pavillon principal de l'un et l'autre temple garde encore quelques parties essentielles de la vieille charpente plus ou moins dissimulées sous les réparations et les enjolivements de basse époque. Les murs qui enserrant les colonnes (voir la façade du Chang-houa-yen-sseu) sont modernes, ainsi que tous les détails décoratifs, portes, fenêtres, etc., mais les colonnes, les entretoises, les triples consoles, les poutres, pannes et chevrons sont authentiques, ou du moins n'ont pas été transformés au cours des réfections. Une particularité frappante et d'ailleurs intéressante pour la question qui nous occupe, c'est la double rangée de consoles très robustes, très lourdes, qui jaillissent des cousins carrés au sommet des colonnes; elles ont, comme d'habitude, trois bras, et sont solidement reliées les unes aux autres : car celles de la rangée supérieure sont soutenues par les bras transverses de la rangée inférieure; et le bras perpendiculaire à la façade porte la triple poutre qui soutient le bord

du toit. Sur la poutre supérieure reposent les chevrons très prolongés, et doublés par en dessous d'un coyau cylindrique. Le système des consoles est compact et robuste : il n'a pas tout à fait la liberté et l'élasticité qui caractérisaient la charpente de l'époque T'ang ; il en est moins éloigné cependant que des consoles d'époque postérieure.

Dans ces mêmes temples, les restaurations et réfections ont plus ou moins modifié les intérieurs. En particulier, au Chang-houa-yen-sseu la grande salle a été magnifiquement décorée à l'époque Ming : elle est pleine de statues dorées contemporaines (pl. 114A). Au Hia-houa-yen-sseu, le fond de la salle est vieux : les triples corbeaux qui soutiennent le plafond ont gardé leur forme originelle et les grandes statues, fort nombreuses, disposées en trois groupes sur une sorte de grande estrade qui remplit la salle, remontent vraisemblablement au XII^e siècle (pl. 114B). Elles sont modelées en glaise, laquées et dorées (l'or a noirci). C'est un ensemble comme il en existe bien peu dans les temples de la Chine.

Un peu moins anciens, mais laissés pour ainsi dire intacts par les restaurations, les vieux bâtiments du Chao-lin-sseu sur les pentes du Song-chan (Ho-nan) ont la gloire d'être associés à un monastère où Bodhidharma, le fondateur de la secte Dhyâna (Zen) avait séjourné plusieurs années. La « salle de méditation », *Tch'ou-tseu-ngan*, de ce monastère (pl. 115) porte une inscription de l'an 1125, et le campanile, si l'on peut ainsi appeler le pavillon qui abrite la cloche, fut construit à la fin du XIII^e siècle. Le Tch'ou-tseu-ngan est un pavillon de dimensions fort modestes, de 11 mètres de côté environ, occupant comme d'habitude une terrasse indépendante. Chacune de ses façades comporte quatre colonnes de pierre hexagonales, mais elles ne sont visibles que sur le devant ; ailleurs elles sont prises dans la maçonnerie de briques. Dans l'intérieur on voit encore deux paires de colonnes, deux grandes et deux petites, ornées de bas-reliefs à sujets bouddhiques ; la porte est encadrée d'un parement de pierre sculptée. La solidité de sa charpente de pierre nous a conservé ce vieux bâtiment ; mais le toit menaçait de s'effondrer. Les corbeaux sont en assises doubles ; ils sortent non seulement des colonnes, mais aussi des entretoises dans l'intervalle des colonnes. Ils se trouvent donc plus nombreux et plus serrés que dans les bâtiments antérieurs, et déjà on voit s'esquisser la corniche continue. Notons aussi que les corbeaux de la rangée supérieure n'ont pas de bras latéraux ; ils sont percés par des sortes de traverses formant leviers sur les poutres auxquelles ils sont reliés à leur bout extérieur par des étais.

Cette modification altérerait un peu l'harmonie du système de corbeaux ancien, mais elle permettait de soutenir une toiture très débordante. Tant

qu'on emploiera ces traverses comme des leviers portant sur les poutres ou les pannes, elles joueront un rôle assez brillant. Mais plus tard ce seront de simples morceaux de bois inclinés, se prolongeant comme des griffes, et souvent multipliés en plusieurs rangs.

Sur les édifices Song et Yuan ces traverses ont encore une fonction constructive, et les bras médians soutiennent les poutres superposées dont l'extrémité profile une sorte de corniche. Ainsi au campanile du Chao-lin-sseu (pl. 116), les étages supérieurs n'ont pas moins de quatre corbeaux superposés, terminés par des pointes. En d'autres édifices contemporains — un pavillon du temple de Confucius à K'iu-feou notamment — plusieurs de ces traverses sont reliées ensemble pour former un puissant levier sous les pannes (fig. 21).

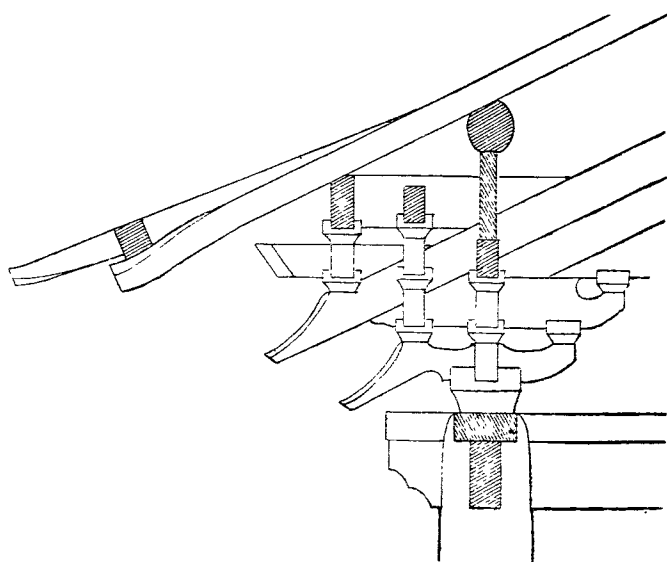


FIG. 21. — Charpente du campanile du Chao-lin-sseu (époque Yuan).

Les bâtiments chinois des époques Song et Yuan sont excessivement rares (en dehors des pagodes de brique) : quelques édifices japonais construits au XII^e et au XIII^e siècle à l'instar des temples chinois nous permettent heureusement de compléter notre connaissance de l'architecture de l'époque. Le *Shariden* (salle de méditation) du temple zéniste *Engakuji* à Kamakura est assez instructif.

Tout comme le Tch'ou-tseu-ngan du Chao-lin-sseu, c'est un petit pavillon rectangulaire, dont toutefois la toiture en chaume est fort élevée ; une galerie l'entoure. Les corbeaux sont du même type qu'au Tch'ou-tseu-ngan et si rapprochés qu'ils forment une véritable « barbe » sous la toiture, si nous pouvons rendre par cette expression l'aspect hirsute et enchevêtré de tant de traverses pointues et obliques (fig. 22). Le caractère purement chinois de ce bâtiment nous est confirmé par les figures du *Ying-tsao-fa-che*, traité d'architecture de l'époque Song, que nous avons déjà cité. Sur les bâtiments qui y sont dessinés, nous voyons les corbeaux supérieurs pourvus de traverses ou de leviers pointus comme des becs ; d'ailleurs leur raison d'être n'est pas très claire, puisque des entretoises plus puissantes viennent les doubler. Mais celles-ci n'ont probablement existé que dans l'imagination du dessinateur.

Les Japonais appellent *karayô* ce système de construction censé venu du nord de la Chine. Ils désignaient par le mot *tenjiku* un système un peu différent qu'on croyait emprunté à l'Inde par l'intermédiaire de la Chine méridionale, et qui trouvait sa principale application dans les grands temples et les portes monumentales ; on voulait leur prêter un aspect particulièrement imposant en développant leurs parties hautes de façon à écraser l'édifice sous son

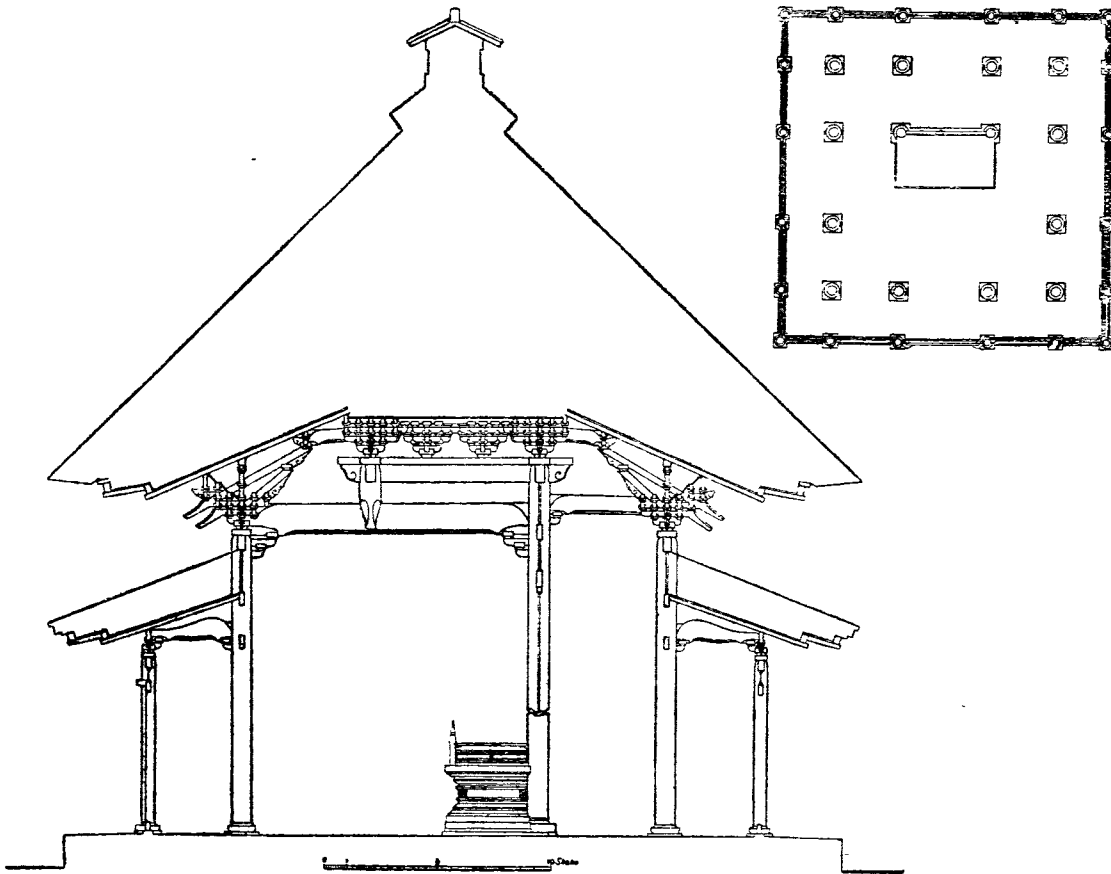


FIG. 22. — Coupe et plan du Shariden de l'Engakuji.

couronnement. A cet effet on comptait surtout sur les corbeaux que l'on multiplia et que l'on transforma, pour ainsi dire, en escaliers renversés. Au lieu d'avoir deux ou trois branches, ils n'ont qu'un seul bras qui s'élance directement des poteaux.

La porte *Nandaimon* du Tôdaiji de Nara, construite en 1199, est un bon échantillon du style *tenjiku*. Elle a cinq travées sur les longs côtés, et un toit à deux étages, dont la partie inférieure est soutenue par sept assises, l'autre par six assises de leviers sortant des colonnes. La plupart de ces leviers n'ont pas d'importance constructive, ils sont simplement assemblés dans les poteaux ; mais certains d'entre eux (trois pour le toit inférieur, deux pour le toit supé-

rieur) ne sont autre chose que le prolongement des poutres, affectant la forme de corbeaux droits ou de bras-leviers. Ces poutres assurent la cohésion de toute la charpente, et soutiennent le toit de la même façon logique et naturelle que dans les pays occidentaux où l'architecture en bois a hérité d'une vieille tradition : telles la Suisse et la Scandinavie.

Toutefois le système *tenjiku* ne paraît pas avoir acquis une grande faveur dans la Chine septentrionale. Il était coûteux et médiocrement solide à cause de ses nombreux éléments faiblement assemblés, et il n'apportait en somme aucune invention nouvelle. De tous temps on a eu l'idée de prolonger les poutres pour soutenir un toit débordant ; mais en d'autres pays, on ne les a jamais, que nous sachions, multipliées comme ici, ni complétées en insérant des pièces intermédiaires à seule fin de composer un grand corbeau. C'est une idée essentiellement chinoise issue de l'énorme saillie du toit.

Les transformations des corbeaux et de leur assemblage aboutirent dans l'ensemble à une construction moins robuste. Multipliés dans toutes les directions, transformés en séries de bras courbes, formant des groupes serrés, ils n'en deviennent pas pour cela plus résistants ; leurs éléments se sont, en effet, amincis, lors même qu'ils n'ont pas perdu leur fonction architectonique. On le remarque bien dans les édifices des époques Ming et Ts'ing, bien trop nombreux pour que nous les étudions ici. L'activité architecturale qui éclate sous les Ming correspond à la nouvelle vogue d'énergie nationale et de verve créatrice qui caractérise cette époque. Mais cette activité des constructeurs n'est pas le symptôme d'un progrès réel ; comme nous l'avons dit à plusieurs reprises, ils se bornent à copier les formes traditionnelles : s'ils changent quelque chose dans les membres, colonnes, entretoises, corbeaux, etc., c'est plutôt dans l'intention d'enjoliver leur bâtiment.

Les planches relatives aux chapitres précédents comprennent un grand nombre d'édifices Ming caractéristiques : si nous en ajoutons ici un ou deux autres, c'est pour mieux faire comprendre les procédés des constructeurs. Les édifices du début de l'époque possèdent un système de corbeaux qui est encore celui des bâtiments Song et Yuan. Voici les grands pavillons du *Ta-fosseu* de Tcheng-ting-fou ; en dépit de toutes les réfections subies, ils gardent quelques caractéristiques de l'époque Song qui les vit fonder. Notre photographie d'un intérieur de ce temple (pl. 118A) nous montre un système de corbeaux bien développés et qui ont encore une valeur constructive, quoique leur multiplication soit déjà un peu excessive. Également du début de l'époque Ming, la tour de la porte Est de Ta-t'ong-fou, bâtie en 1371 et fort endommagée aujourd'hui, nous montre des corbeaux multipliés, logiquement employés malgré leur minceur (pl. 118B). Les toits inférieurs s'étant effondrés, on peut

voir à nu la charpente et admirer comme il convient l'habileté et l'audace de ces constructeurs chinois qui avaient derrière eux une longue tradition.

Contemporaine de cette tour, mais mieux conservée, la tour du Tambour de Si-ngan-fou, probablement construite sous le premier empereur Ming (pl. 119), nous montre à l'étage inférieur une double assise de corbeaux assez analogues à ceux des édifices Yuan, mais renforcés par des entretoises qui traversent les corbeaux supérieurs et contribuent à soutenir le bord de la toiture. Malgré son effet de puissance et de solidité, cette construction n'a plus la simplicité logique de celle des T'ang et des Song.

Il est difficile de dire jusqu'à quelle époque exactement la Chine conserva les véritables corbeaux constructifs ; personne n'ayant encore fait les recherches détaillées qui permettraient de répondre à la question. Mais il est clair que dès l'époque Ming la construction s'était déjà simplifiée : à témoins les plus anciens édifices de la Cité Interdite de Pékin. Il est vrai que l'aspect extérieur ne se modifia guère, parce qu'on fixait plusieurs assises de corbeaux et de « becs » sous les bords du toit ; mais ces pièces ne jouaient plus aucun rôle dans la construction ; les pannes reposent sur des poutres saillantes ou sur des supports qui portent sur les colonnes. Tous ces corbeaux serrés et multipliés à volonté que nous voyons sur les grands pavillons et sur les tours des portes de Pékin sont une simple frise sur la toiture, sans importance pour la charpente, et jouant un rôle purement décoratif. Le toit reposerait tout aussi bien sur l'édifice si l'on enlevait ces faux corbeaux.

On voit donc qu'un des éléments fondamentaux de la construction chinoise a été supprimé. On emploie des pièces qui n'ont plus aucune raison d'être matérielle, et qui dissimulent les véritables procédés de la construction. Les formes sont les mêmes qu'autrefois, mais n'ont plus guère de sens : c'est une phraséologie dont on sent le creux, parce qu'elle n'a plus de nécessité profonde. Le grand caractère de l'ancienne architecture chinoise, sa valeur particulière, c'était la clarté et l'ingéniosité de sa mise en œuvre du bois : c'était l'art pur du charpentier, régi par les lois du matériau. Chaque membre avait une fonction précise que ne dissimulait aucun ornement adventice. Bref c'était une architecture éminemment logique et appropriée à ses fins ; c'est donc un art qui demeura vivant tant que l'on maintint les principes premiers de la construction ; dès que ceux-ci commencèrent à être éclipsés par les tendances décoratives, son nerf vital était coupé, et il devenait impossible qu'il poursuivît son développement.

INDEX

Amérique, Amérindiens, 13, 45.
Amoï, 25, 30, 60, 67.

Bodhidharma, 81.
BOERSCHMANN, 22 n., 25 n., 46 n.
BOUILLARD G., 9 n.

Chan-hai-kouan, 4, 5.
Chan-si, 4, 29, 33, 36, 44, 45, 47.
Chan-tch'ouen t'an, 11.
Chan-tong, 35, 41, 54, 55, 60.
Chang, 19, 68.
Chang-houa-yen-sseu, 36, 40, 80, 81.

Chao-lin-sseu, 82.
CHAVANNES, 71 n.
Che Houang-ti, 3, 6, 68, 69.
Che-tsi t'an, 12.

Chen Long, 53.
Chen Nong, 11.
Chen-si, 4, 5.
Chen-tche t'an, 11.
Chen-tong-sseu, 54, 60, 61.

Chigatse, 51.
Chouang t'a, 45, 59.
Chouen Tche, 54, 55, 59.
Chouen-tö fou, 56.
Collines de l'Ouest, 15.
Confucius, 26, 30, 41, 82.

DEMIÉVILLE, 44 n.

ECKE, 60, 67.
Engaku-ji, 82.

Fa-yue-sseu, 54.
Fan t'a, 56.
Fang-chan, 54, 57, 60 ; pl. 75, 76, 85.
Fang-tche t'an, 10.
Fen-tcheou fou, 58, 59.
Fleuve Jaune, 4.
Fo-hiang ko, 32.
Fo-kong-sseu, 33.
Fong-tchen kouan, 5.
Fong-yang, 63.
Fong-yu t'an, 11.
Fou-tch'eng men, 47, fig. 11 ; 48, fig. 12.

GEIL, W. E., 4 n.
Grande Muraille, 3 sqq., 13 ; pl. 1.
GROOT, J. J. M. de, 34 n.

Han, 9, 28, 67, 69.
Hang-tcheou, 25, 46, 55, 61, 66, pl. 88 A.
Hia, 17.
Hia-houa yen-sseu, 80, 81.
Hiang-tsi-sseu, 53.
Hiao t'ang chan, 71 ; pl. 104 A.
Hien-yang, 29 ; pl. 26 B.
Hing-kiao-sseu, 54.
Hing Kouo, 56.
Hiuan-tsang, 52, 54 ; pl. 65, 67 B.
Hokki-ji, 74.
Ho-nan, 54.
Ho-nan fou, 39 ; pl. 69 B.
Hong Wou, 63 ; pl. 7 B., 91 A.
Hôryûji, 74, 76.

- Hou, 74.
houa-piao, 35.
Houan-kiu, 9.
Houang k'iong-yu, 31, 32.
 Houei-cheng, 72.
 Houen-ho, 64.

 Inde, 72, 73.
 Indoscythes, 71.

 Japon, 33, 74 sqq.
Je hia k'ieou wen k'ao, 9 n.
Je t'an, 12.
 Jehol, 5, 51; pl. 64.
Jouei-kouang-tseu, 33.

 Ka-hing, 66.
 K'ai-fong, 14, 56; pl. 10, 22, 73, 74.
K'ai yuan-sseu, 54.
 Kalgan, 5.
 Kamakura, 82.
 Kan-sou, 4, 5.
 K'ang Hi, 28, 55, 64.
 Kânishka, 72.
karayô, 83.
 Khanbalic, 49.
K'i-nien-tien, 31, 32.
 Kiao-tch'eng, pl. 56 C.
 Kia Tsing, 9, 58.
 Kia-yu-kouan, 4, 5.
 K'ien Long, 9, 10, 27, 28, 51, 60.
K'ien-men, 10, 41, 49.
 K'ien Tö, 56.
 Kieou-long, 67.
Kieou-t'a, 55.
 Kieou-wou, pl. 56 A.
 Kin, 14, 55, 58, 64.
 K'iu feou, 82; pl. 21 B.
 K'iu-yang hien, 58, 61; pl. 8 B, 80 B, 88 B, C, 94 A.
Kiu yong kouan, 67.
ko, 20.
Kôdô, 78.
Kondô, 76, 78.
 Kou-pei-k'ou, 5.
Kouan-ti miao, 39.
kouei-long tseu, 26, pl. 20.
Kouei-sing ko, 30.

 K'ouen-ming hou, 66.
Kouo-hiang-sseu, 56.

 lamaïsme, 29.
 Lan-tcheou fou, 4.
lang, 20.
 Leang, 73.
 Leao, 33, 56, 57, 80.
Lei-fou t'a, 55.
 Lhasa, 51.
 Li Kong-lin, 38.
 Li-ling hien, pl. 17 B.
 Li Tsie, 43 n.
 Li-wang fou, 37, 41.
 Lin-tch'eng, 55, pl. 70.
Ling-tsi-sseu, 58.
Ling yin-sseu, 61.
 Lo-yang, 54, 74; pl. 47 A.
 loess, 13, 14, 44; pl. 52.
Long-hing-sseu, 28.
Long houa t'a, 60.
 Long-men, 74; pl. 108 B.
Long-t'ai, *Long-t'ing*, 14.
Lou-ko k'iao, 64.

ma tao, 14.
 MAC CARTNEY, Lord, 5.
Mang-niou k'iao, 65.
 Marco Polo, 25, 64, 66.
 MASPERO, Henri, 8 n.
 Mei-chan, 32.
Miao-ying-sseu, 59.
 Ming, 5 n., 6, 9, 10, 12, 14, 29, 33, 37, 40, 45, 48, 58, 80, 81, 84, 85.
 MOELLER, A. 46, fig. 10.
Mou t'a, 33.
 Moukden, 57, 59.

 Nan-hai, pl. 11 A, 20 B.
 Nan-hiang, 66, pl. 51 B.
 Nan-k'ou, 4, 67; pl. 1, 53 B, 100.
Nan-t'a, 57.
Nandaimon, 83.
 Nankin, 63, 73; pl. 7, 61 B; 87, 107 C.
 Nara, 74 sqq., 83; pl. 109, 110, 117.
 NEWTON HAYES, 4 n., 5 n.
 Ngan-houei, 63, 66.
 Ngo-mei-chan, 46.

Nouveau Palais d'Été, pl. 34, 96 A, B.

Ordos, 4.

Ourga, 5.

Pa-li k'iao, 65.

Pa-li tchouan, 57.

p'ai-leou, 10, 11, 15, 33 sqq.

Pai-ma-sseu, 54.

Pai t'a, 54, 59.

Pao-chou t'a, 56.

Pao-to, 56 B.

Pei-hai, 12, 15, 28, 32, 37, pl. 11 B, 12, 24, 32, 50 B, 51 C.

Pei-sseu ta t'a, 33.

Pei-t'a, 57, 60.

Pékin, 4, 6, 9, 14, 18, 19, 25, 28, 30, 32, 36, 38, 48, 49, 50, 59, 85; pl. 2, 4-6, 8, 11, 12, 13, 14, 16 B, 20, 21 A, 23 B, 24, 25, 28, 29, 30-34, 37, 38 A, 39 B, 40 B, 41, 42-45 B, 46, 47, 48 B, 49, 50 B, 51 A, C, 57-61 A, 62, 77, 83, 92-96, 120.

Peshawar, 72.

Pi-yun-sseu, 15, 60.

P'ien-leang, 14.

P'ing-tseu men, 49.

Pong-pou, 63.

Potala, 51.

Quinsan, 66.

Scandinavie, 84.

SÉGALEN-LARTIGUE-VOISINS, 71, fig. 16.

SEKINO, 71 n., 72 et n.

Shariden, 82.

Si-li-yu, pl. 53 A.

Si-ngan-fou, 25, 29, 35, 52, 53, 69, 78, 85; pl. 3, 15, 26 A, 38 B, 65-68 B, 111, 119.

Si-yue t'an, 12.

Siao-si tien, 28.

Siao-yen t'a, 53.

Sien Nong t'an, 11.

Sien-ts'an tien, 12.

Sieou-tò t'a, 58.

SIRÉN, O., 7 n., 29, 69 n.

Song, 14, 28, 33, 38, 40, 55, 56, 75, 82, 84, 85.

Song-chan, 15, 54, 55, 72; pl. 69 A, 105, 106.

Song-yue-sseu, 55, 72, 74.

Sou-tcheou, 25, 33, 45, 50, 55, 56, 66, 67; pl. 17 A, 18 B, 36 A, 55 B, 63, 72 B, 98 A, B.

Souei, 28.

Souei-yuan, 44; pl. 52, 56 B.

Sseu-men t'a, 61, 74.

Sseu-tcheou, 66.

Sseu-tch'ouan, 46.

STAUNTON, Sir George, 5.

Suiko, 74.

Suisse, 84.

Ta-Fo-sseu, 28, 84.

Ta-tchong sseu, 30.

Ta-t'ong fou, 29, 36, 40, 80, 84; pl. 27 A, 48 A, 112, 113, 118 A.

Ta-yen t'a, 52, 53, 78.

t'ai, 20.

T'ai-ho men, 36; *T'ai-ho tien*, 40.

T'ai-miao, 12.

T'ai-yuan fou, 45, 50, 59; pl. 54, 81 A, 82 A.

T'ang, 26, 33, 40, 46, 52, 54, 55, 62, 77.

Tartares, 57.

Tashilunpo, 51.

Tch'ai-kong, 11.

Tch'ang-ngan, 71-72.

Tche-kiang, 46, 66.

Tche-li, 4, 46, 51, 54, 60.

tche-wen, 26.

Tch'eng Houa, 5 n.

Tcheng-ting fou, 28, 33, 54, 58, 84; pl. 23 A, 36 B, 68 A, 80 A, 118 B.

Tcheou, 68.

Tchong-hai, 39, 65, pl. 95 B.

Tchong-hing-sseu, 56.

Tch'ou-ho ts'ouen, 61.

Tch'ou-tcheou, 63, 66; pl. 91 A, 97.

Tch'ou-tseu ngan, 81, 82.

Tempyô, 77, 79.

tenjiku, 83, 84.

Ti t'an, 10.

Ti-wang-miao, 59.

Tibet, 51.

T'ie t'a, 56.

tien, 28.

T'ien-long chan, 73, 80; pl. 91 B, 107 A, B.

- T'ien-ning-sseu*, 56, 57.
Tien t'an, 10.
t'ing, 20.
Ting-tcheou, 46, 57 ; pl. 78, 79.
Tôdaiji, 83.
Tokoto, 44 ; pl. 52 A.
Tong-ho, 64, 65.
Tong-p'ien men, 65.
Toronto, musée de, 62.
Tours de la Cloche, du Tambour, 29, 49, 50, 85.
Ts'ai sang t'ai, 12.
Tseou-hien, 55 ; pl. 71.
Ts'eu Hi, 32.
Ts'i du Nord, 61.
Ts'i-hia-sseu, 61.
Ts'in, 3, 4, 55, 80, 84.
Ts'in-ning tcheou, 41, pl. 50 A.
Ts'ing, 12, 32, 40.
Ts'ing t'a, 58.
Ts'iuan-tcheou, 25, 30 ; pl. 19 A, B, 27 B, 84, 99.
Tsou-cheou-sseu, 57.

Wan cheou chan, 32.
Wan Li, 46, 59.
Wan li tch'ang tch'eng, 3 sqq., 13.
Wei, 74.
Wei-hien, 35, pl. 40 A.
Wei-yang kong, 69.

Wou, 69.
Wou-leang tien, 45, 46, fig. 10.
Wou-leang-ts'eu, 71 ; pl. 104 B.
Wou-men, 15.
Wou-t'ai chan, 59.
Wou-ti, 69.
Wou-ying tien, 39.
Wou Yue, 55, 61.

Yakushiji, 77.
Yen-men-kouan, 5.
YETTS, W. P., 44 n., 71 n., 72 n.
Yin et Yang, 2.
Ying-tcheou, 33, 80.
Ying tsao fa che, 23, 39, 40, 43 n., 82.
Yong-ho kong, 29.
Yong Lo, 9, 49 ; pl. 9, 91 A.
Yong Long, 53.
Yong-ngan-sseu, 15.
Yong-ting ho, 64.
Yong-tso-sseu, 59.
Yu-houa ko, 29.
Yu-lin fou, 13 ; pl. 7 A.
Yu t'san tch'e, 12.
Yuan, 57, 58, 65, 82, 84, 85.
Yun-kang, 73, 74 ; pl. 108 A.
Yun-kiu-sseu, 57 (1).

Zaytun, 25.
Zen, 81.

(1) Erratum. Au lieu de *Yun-kiu-sseu*, lire *Si-yu-sseu*.

TABLE DES PLANCHES

PLANCHE

1	A, B	Deux vues de la Grande Muraille près de la passe de Nan-k'euou.	<i>Phot. Hartung.</i>
2	A	Rempart de la ville tartare de Pékin ; extérieur, côté est.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Rempart de la ville chinoise de Pékin ; extérieur, vu du Tchang-yi-men.	— —
3	A	Rempart oriental de Si-ngan-fou, Chen-si, extérieur.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Porte occidentale et remparts de Si-ngan fou, vus de l'extérieur.	— —
4	A	L'Autel du Ciel.	<i>Phot. O.S.</i>
	B	L'Autel de la Terre.	— —
5	A	<i>T'ien-chen t'an</i> , Autel du Ciel.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	<i>Chan-tch'ouen-t'an</i> , Autel de l'Agriculture (des Monts et des Fleuves).	— —
6	A	L'autel de la Lune, <i>Si-yue t'an</i> .	<i>Phot. O. S.</i>
	B	L'autel de la Sériciculture, <i>Sien ts'an t'an</i> .	— —
7	A	Fort en terrasses surmontant la Grande Muraille à Yu-lin-fou, Chen-si.	<i>Phot. Karlbeck.</i>
	B	Terrasse de la sépulture de l'empereur Hong Wou, Nankin.	<i>Phot. Fong.</i>
8	A	Terrasse et façade du <i>Wen-houa-tien</i> , Cité Interdite, Pékin.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Partie du <i>Tao-wang-tien</i> , à K'iu-yang-hien.	— —
9	A	Vestibule de la sépulture de l'empereur Yong Lo.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Terrasse et balustrades de l'Autel du Ciel.	— —

PLANCHE

10	A	Terrasse du <i>Long-t'ing</i> , K'ai-fong.	Phot. O. S.
	B	Escalier donnant accès au <i>Long-t'ing</i> , K'ai-fong.	— —
11	A	Escalier et terrasse du <i>Ying t'ai</i> , Nan-hai, Pékin.	Phot. O. S.
	B	Escaliers montant à la terrasse du <i>Tsing-siao-leou</i> , Pei-hai, Pékin.	— —
12		Longs escaliers donnant accès à la « Pagode Blanche », Pei-hai, Pékin.	Phot. O. S.
13	A	Rampe à larges degrés montant vers la terrasse du <i>Wou-men</i> , Cité Interdite.	Phot. O. S.
	B	Détail de l'escalier central devant le <i>Tai-ho-tien</i> .	— —
14	A	Façade du pavillon principal du <i>Tai-miao</i> , le plus grand temple de Pékin.	Phot. O. S.
	B	Le côté opposé du même pavillon.	— —
15		<i>Wou-t'ai-sseu</i> , Si-ngan-fou, Chen-si.	Phot. O. S.
16	A	Pavillon principal de la sépulture de l'empereur Yong Lo.	Phot. O. S.
	B	Pavillon nouvellement restauré au <i>Che-tsi t'an</i> , Parc Central, Pékin.	— —
17	A	<i>Yuan-miao-kouan</i> , Sou-tcheou-fou, Kiang-sou.	Phot. Prof. Boerschmann.
	B	Temple de Confucius. Li-ling-hien, Hounan.	
18	A	Bâtiments d'un temple à Chang-t'ien-tcheou près de Hang-tcheou, Tche-kiang.	Phot. O. S.
	B	Abords du temple du Mont du Tigre à Sou-tcheou-fou.	— —
19	A	Temple des Ancêtres, Ngan-hai, Ts'iuantcheou, Fou-kien.	Phot. Dr. Ecke.
	B	Temple de Confucius à Ts'iuantcheou, Fou-kien.	
20	A	Toiture caractéristique aux arêtières ornés de <i>kouei-long-tseu</i> sur une porte des Palais de Mer, Pékin.	Phot. O. S.
	B	<i>Tsao-yun-leou</i> , « Pavillon des douces mélodies », sur le Ying-t'ai, Nan-hai, Pékin.	

PLANCHE

21	A	Vue latérale de la galerie en façade du <i>Tai-ho-tien</i> , Cité Interdite, Pékin.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Galerie de la façade du temple de Confucius à K'iu-feou, Chan-tong, avec colonnes en pierre sculptées (époque Yuan?).	— —
22		Intérieur du <i>Wen-miao</i> de K'ai-fong, vue montrant la disposition de la charpente.	<i>Phot. O. S.</i>
23	A	Pavillon principal du <i>Ta-Fo-sseu</i> , Tchengting fou.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Pavillon principal au temple de la Grosse Cloche, Pékin.	— —
24		Pavillon à trois étages : <i>Siao-si-tien</i> , Pei-hai, Pékin.	<i>Phot. O. S.</i>
25		Pavillons de temple à deux étages : <i>Yong-ho-kong</i> (temple lamaïque), Pékin (époque K'ien Long).	<i>Phot. O. S.</i>
26	A	Tour de la Cloche, Si-ngan-fou, Chen-si.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Tour du Tambour, Hien-yang, Chen-si	— —
27	A	Tour du Tambour, Ta-t'ong-fou, Chan-si.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	<i>Kouei-sing-ko</i> , Ts'iuan-tcheou, Fou-kien.	<i>Phot. Dr. Ecke.</i>
28	A	Pavillon de la Grosse Cloche au <i>Ta-tchong-sseu</i> , Pékin.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Pavillon circulaire, Autel de l'Agriculture.	— —
29	A, B	Vues de l'intérieur du pavillon de la Grosse Cloche, <i>Ta-tchong-sseu</i> , Pékin.	<i>Phot. O. S.</i>
30	A, B	<i>Houang-tch'ong-yu</i> , vu de face et de derrière. (Autel du Ciel.)	<i>Phot. O. S.</i>
31	A	<i>K'i-nien tien</i> . (Autel du Ciel.)	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Intérieur du même édifice.	— —
32		Trois des <i>Wou long ting</i> (pavillons des Cinq Dragons), Pei-hai, Pékin.	<i>Phot. O. S.</i>
33	A	Kiosque demi-circulaire au <i>Ts'i-ye-fou</i> , Pékin.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Kiosque le plus à l'Est sur le <i>Mei-chan</i> (Colline de Charbon), Pékin.	— —
34		<i>Fo-hiang-ko</i> « tour du parfum du Bouddha », Nouveau Palais d'été, Pékin.	<i>Phot. O. S.</i>

PLANCHE

35		Pagode de bois, Ying-tcheou-fou, Chan-si.	Phot. X.
36	A	<i>Pei-sseu-ta-t'a</i> , Sou-tcheou.	Phot. Mactavish.
	B	<i>Mou-t'a</i> (« Pagode de bois »), Tcheng-ting-fou.	Phot. O. S.
37	A	Un des <i>Tong-sseu p'ai-leou</i> , Pékin.	Phot. O. S.
	B	<i>P'ai-leou</i> de marbre au <i>Pi-yun-sseu</i> .	— —
38	A	<i>P'ai-leou</i> de bois du <i>P'ing-tseu-men ta kie</i> , Pékin.	Phot. O. S.
	B	<i>P'ai-leou</i> de bois devant la mosquée de Si-ngan-fou.	— —
39	A	<i>P'ai-leou</i> de marbre sur l'avenue conduisant aux tombeaux des Ming.	Phot. O. S.
	B	Porches de marbre donnant accès à l'Autel du Ciel.	— —
40	A	<i>P'ai-leou</i> de pierre, grande rue de Wei-hien, Chan-tong.	Phot. O. S.
	B	<i>Houa-piao</i> de marbre devant le T'ien-ngan-men, Cité Interdite, Pékin.	— —
41	A	Une rue bordée de boutiques pittoresques, Cité du Nord, Pékin.	Phot. O. S.
	B	Devanture de magasin à panneaux ajourés et dorés, Pékin.	— —
42	A	Intérieur du <i>T'ai-ho-men</i> , porte principale de la Cité Interdite.	Phot. O. S.
	B	Porte extérieure du <i>Chang-houa-yen-sseu</i> , Ta-t'ong fou.	— —
43	A	Galerie de la façade d'une grande porte, Li-wang-fou, Pékin.	Phot. O. S.
	B	Intérieur du même bâtiment.	— —
44	A	Détail des balustrades entourant la Chaussée du Dragon, Cité Interdite, Pékin.	Phot. O. S.
	B	Angle de la terrasse principale, Cité Interdite ; gargouilles en tête de dragon.	— —
45	A	Balustrades de l'avenue conduisant au <i>Kouan-ti-miao</i> près de Lo-yang.	Phot. O. S.
	B	Balustrade d'un pont près du <i>Wou-ying-tien</i> , Cité Interdite, Pékin.	— —
46	A	Balustrades en bois et en marbre au Palais d'Été.	Phot. O. S.
	B	Longue galerie dans le parc de Ts'i-ye-fou, Pékin.	— —

PLANCHE

47	A	<i>Yin-ngan-tien</i> , pavillon dans le parc de Li-wang-fou, Pékin.	Phot. O. S.
	B	<i>Lai-tchong-ko</i> , pavillon dans le parc de Tch'ang-wang-fou, Pékin.	— —
48	A	Porte ajourée, <i>Chang-houa-yen-sseu</i> , Ta-t'ong-fou.	Phot. O. S.
	B	Porte principale du <i>Tchong-ho-tien</i> . Cité Interdite.	— —
49		Porte à panneaux sculptés du <i>T'ai-ho-tien</i> , Cité Interdite.	Phot. O. S.
50	A	Porte circulaire, jardin du temple de Confucius, Ts'in-ning-tcheou.	Phot. O. S.
	B	Mur de jardin à ouvertures fantaisistes, Pei-hai, Pékin.	— —
51	A	Porte en forme de courge, parc du Tch'eng-wang-fou, Pékin.	Phot. O. S.
	B	Kiosque à fenêtres en cinq-feuilles, Nanhia, Kiang-sou.	— —
	C	Kiosque et mur percés d'ouvertures fantaisistes, Pei-hai, Pékin.	— —
52	A	Remparts de Tokoto, une des principales agglomérations bâties en loess, Chine septentrionale.	Phot. Karlbeck.
	B	Habitations typiques du loess : région de Souei-yuan.	— —
	C	Village près de Paoto, Souei-yuan.	— —
53	A	Village de Si-li-yu sur le Fleuve Jaune, Chen-si oriental.	Phot. Karlbeck.
	B	Édifice en brique typique : village de Nank'eu, Chan-si occidental.	— —
54	A	Édifice principal du <i>Chouang-t'a-sseu</i> , T'ai-yuan-fou.	Phot. O. S.
	B	Un des pavillons accessoires du même temple.	— —
55	A	Intérieur du pavillon principal du <i>Chouang-t'a-sseu</i> .	Phot. O. S.
	B	<i>Wou-leang-tien</i> , Sou-tcheou.	— —
56	A	Tour sur terrasse de Kieou-wou, Chan-si méridional.	Phot. Karlbeck.
	B	Tour de la Cloche à Paoto, Souei-yuan.	— —
	C	Entrée et tour défensive du <i>Che-pei-sseu</i> , près de Kiao-tch'eng, Chan-si.	— —

PLANCHE

57		Tour extérieure de <i>P'ing-tseu-men</i> , Pékin.	<i>Phot. O. S.</i>
58	A	<i>P'ing-tseu-men</i> ; vue prise de l'extérieur.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	<i>Yong-ting-men</i> , Pékin ; vue générale.	— —
59	A	Porte extérieure du <i>Si-p'ien-men</i> , Pékin.	<i>Phot. O. S.</i>
60	B	Porte intérieure du <i>K'ien-men</i> , Pékin.	<i>Phot. O. S.</i>
61	A	Tour de la Cloche, Pékin.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Tour du Tambour, Nankin.	— —
62		Tour du Tambour, Pékin.	<i>Phot. O. S.</i>
63		Porte fluviale à Sou-tcheou, Kiang-sou.	<i>Phot. O. S.</i>
64	A	Vue générale du monastère lamaïque de Jehol.	<i>Phot. Hartung.</i>
	B	Le bâtiment principal du monastère lamaïque de Jehol.	— —
65		<i>Ta-yen-t'a</i> , pagode de brique fondée en 652. Si-ngan-fou, Chen-si.	<i>Phot. O. S.</i>
66		Partie inférieure du <i>Siao-yen-t'a</i> ; côté sud. Pagode fondée en 684. Si-ngan-fou.	<i>Phot. O. S.</i>
67	A	<i>Hiang-tsi-sseu</i> , pagode fondée en 681 ou en 706, près de Si-ngan-fou.	<i>Phot. T. Sekino.</i>
	B	Une des deux pagodes du <i>Hing-kiao-sseu</i> qui marque l'emplacement de la sépulture de Hiuan-tsang près de Si-ngan-fou (ix ^e siècle).	— —
68	A	Pagode du <i>K'ai-yuan-sseu</i> , Tch'eng-ting-fou.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	<i>Pai-t'a</i> , pagode qui s'élève au sud de Si-ngan-fou.	— —
69	A	Pagode à quinze étages sur plan carré du <i>Fang-wang-sseu</i> , Song-chan, Ho-nan (époque T'ang).	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Pagode à treize étages du <i>Pai-ma-sseu</i> près de Ho-nan-fou (1175).	— —
70		<i>Kieou-t'a-sseu</i> , Lin-tch'eng-hien, Chan-tong (époque T'ang).	<i>Phot. O. S.</i>
71		Pagode octogonale du <i>Tchong-hing-sseu</i> , Tseou-hien, Chan-tong (fin de l'époque T'ang).	<i>Phot. O. S.</i>

PLANCHE

72	A	<i>Pao-chou-t'a</i> , Hang-tcheou.	Phot. O. S.
	B	Pagode de « Tiger Hill », Sou-tcheou.	— —
73	A	<i>T'ie-t'a</i> , K'ai-fong.	Phot. O. S.
	B	Détail de la partie inférieure de la même pagode.	— —
74	A	<i>Fan-t'a</i> , Kouo-hiang-sseu, K'ai-fong.	Phot. O. S.
	B	Détail du même édifice.	— —
75		<i>Pei-t'a</i> , Fang-chan-hien, Tche-li (époque T'ang).	Phot. O. S.
76		<i>Nan-t'a</i> , Fang-chan-hien, Tche-li (époque Leao, 1117).	Phot. O. S.
77	A	Pagode en briques sur plan octogonal du <i>T'ien-ning-sseu</i> , Pékin (époque Leao).	Phot. O. S.
	B	Pagode du <i>Tsou-cheou-sseu</i> , Pa-li-tchouan près de Pékin (époque Yuan).	— —
78	A. B	Deux vues de la pagode de Ting-tcheou (Tche-li).	Phot. O. S.
79	A	Partie inférieure de la pagode de Ting-tcheou ; on voit le morceau qui s'est effondré d'une seule pièce.	Phot. O. S.
	B	Porte de la pagode de Ting-tcheou.	— —
80	A	<i>Ts'ing-t'a</i> du <i>Lin-hi-sseu</i> , Tcheng-ting-fou.	Phot. O. S.
	B	La grande pagode <i>Sieou-tö-tu</i> , K'iu-yang-hien.	— —
81	A	Les deux pagodes (<i>Chouang-t'a</i>) du <i>Yong-tso-sseu</i> , T'ai-yuan-fou.	Phot. O. S.
	B	La grande pagode de Fen-tcheou-fou, Chan-si.	— —
82	A	Autre vue des deux pagodes du <i>Chouang-t'a-sseu</i> , T'ai-yuan-fou.	Phot. O. S.
	B	La grande pagode de Fen-tcheou-fou : intérieur du troisième étage.	— —
83	A	<i>Pai-t'a</i> du Miao-ying-sseu, Pékin.	Phot. Hartung.
	B	<i>Pai-t'a</i> du Pei-hai, Pékin.	— —
	C	La pagode indienne du « Temple jaune », Pékin.	— —
84	A	<i>Tchen-kouo-t'a</i> , pagode de l'Est, Ts'iuan-tcheou, Fou-kien.	Phot. Dr. Ecke.
	B	<i>Jen-cheou-t'a</i> , pagode de l'Ouest, Ts'iuan-tcheou, Fou-kien.	— —

PLANCHE

85	A	Petite pagode en pierre à Fang-chan-hien, Tche-li (époque T'ang).	Phot. O. S.
	B	Une des quatre petites pagodes en pierre au Pei-t'a, Fang-chan-hien (722).	— —
86		<i>Long-houa-t'a</i> , pagode en pierre sculptée du Chen-t'ong-sseu (fin de l'époque T'ang).	Phot. O. S.
87		Pagode en pierre du <i>Ts'i-hia-sseu</i> près de Nankin (époque Wou-yue, x ^e siècle).	Phot. O. S.
88	A	Pagode en pierre du <i>Ling-yin-sseu</i> , Hang-tcheou.	Phot. O. S.
	B, C	Pagode en pierre près de <i>Tch'ou-ho-ts'ouen</i> , K'iu-yang-hien.	— —
89		<i>Sseu-men t'a</i> , Chen-tong-sseu, Chan-tong.	Phot. O. S.
90	A, B	Extérieur et intérieur d'une tombe de la dynastie Ming.	Musée de Toronto.
91	A	Le « Bain de l'empereur Hong Wou » à Tch'ou-tcheou, Ngan-houei.	Phot. O. S.
	B	Petit édifice en pierre, T'ien-long-chan, Chan-si.	— —
92	A	<i>Lou-ko-k'iao</i> (« pont de Marco Polo »).	Phot. O. S.
	B	<i>Pa-li-k'iao</i> .	— —
93	A	<i>Mang-niou-k'iao</i> (pont du Bœuf), au nord de Pékin.	Phot. O. S.
	B	<i>Ta-k'iao</i> , au nord de Pékin.	— —
94	A	Pont de pierre, K'iu-yang-hien.	Phot. O. S.
	B	Pont de brique à parements de pierre, près du Tong-p'ien-men.	— —
95	A	Pont de marbre sur les fossés de la Ville Interdite.	Phot. O. S.
	B	Pont de marbre sur plan sinueux, Tchong-hai, Pékin.	— —
96	A	Pont « en dos de chameau », Nouveau Palais d'été, Pékin.	Phot. O. S.
	B	Pont de dix-sept arches franchissant le K'ouen-ming-hou, Nouveau Palais d'été, Pékin.	— —
97	A	Pont de pierre de cinq arches à Tchou-tcheou, Ngan-houei.	Phot. O. S.

PLANCHE

	B	Pont de trois arches dans la ville de Tchou-tcheou.	<i>Phot. O. S.</i>
98	A	Pont de trois arches franchissant un canal à Sou-tcheou-fou, Kiang-sou.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Petit pont dans les rues de Sou-tcheou-fou.	— —
99	A, B, C	Le long pont de pierre franchissant la rivière Kieou-long à Tchang-tcheou, Fou-kien.	<i>Phot. Dr. Ecke.</i>
100		La grande porte de Kiu-yong-kouan, Nank'eu.	<i>Phot. O. S.</i>
101		Estampage d'un bas-relief figurant un édifice à deux étages de la dynastie Han. Wou-leang-ts'eu, Chan-tong.	
102		Dalle en pierre provenant d'une sépulture Han : un édifice figuré en bas-relief.	Metropolitan Museum, New-York.
103		Modèle d'une tour à cinq étages. Terre cuite colorée (époque Han).	Royal Ontario Museum, Toronto.
104	A	Le petit édifice ancien de Hiao-t'ang-chan, Chan-tong.	<i>D'après les relevés de M. T. Sekino.</i>
	B	Une pierre carrée et deux chapiteaux ornés de figures en bas-relief. Wou-leang-t'seu, Chan-tong.	<i>Phot. O. S.</i>
	C	Corbeaux et chaperon du pylône du tombeau de Kao Yi, Sseu-tch'ouan.	<i>D'après une phot. Ségalen-Lartigue-Voisins.</i>
105		Pagode du <i>Song-yue-sseu</i> , Song-chan, Honan (époque des Wei du Nord).	<i>Phot. O. S.</i>
106		Partie inférieure de la pagode du <i>Song-yue sseu</i> .	<i>Phot. O. S.</i>
107	A	Porte cintrée de la grotte I, T'ien-long-chan, Chan-si.	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Colonne hexagonale, grotte VIII, T'ien long-chan.	— —
	C	Colonne cannelée, sépulture du duc Siao Sieou, près de Nankin (518).	— —
108	A	Relief figurant une pagode en bois (?) à cinq étages. Grotte II, Yun-kang, Chan-si (vi ^e siècle).	<i>Phot. O. S.</i>
	B	Relief figurant une pagode en bois (?) à trois étages, Kou-yong-tong, Long-men, Ho-nan (vi ^e siècle).	— —

PLANCHE

- 109** Pagode du Hokkiji, près de Nara, Japon
(vi^e siècle).
- 110** A Le *Kondô*, Tôshôdaiji, Nara (vii^e siècle). *Phot. O. S.*
B Le *Kôdô*, Tôshôdaiji, Nara (vii^e siècle). — —
- 111** Pierre gravée figurant un pavillon de temple à l'époque T'ang et formant le tympan de la porte occidentale du *Ta-yen-t'a*, Si-ngan-fou, Chen-si. *Dessin de M. Reikwa Kikawa.*
- 112** A Pavillon principal du *Hia-houa-yen sseu*, Ta-t'ong-fou. *Phot. O. S.*
B Le derrière du même pavillon. — —
- 113** A Terrasse du *Chang-houa-yen-sseu*, Ta-t'ong-fou. *Phot. O. S.*
B Façade du même temple. — —
- 114** A, B Intérieur du pavillon principal du *Hia-houa-yen-sseu*. *Phot. O. S.*
- 115** *Tchou-tsou-ngan* (salle de méditation) au *Chao-lin-sseu*, temple *chan* (*dhyâna*), Song-chan, Ho-nan (1125). *Phot. O. S.*
- 116** Tour de la Cloche du *Chao-lin-sseu*, Song-chan, Ho-nan (1302) *Phot. O. S.*
- 117** Partie inférieure du porche principal du *Tôdaiji*, Nara (édifice japonais de l'époque Kamakura dans le style dit Tenjiku). *Phot. O. S.*
- 118** A Angle de la tour de la porte de l'Est, Ta-t'ong-fou. *Phot. O. S.*
B Intérieur d'un pavillon du *Ta-Fo-sseu*, Tcheng-ting-fou. — —
- 119** Façade sud du pavillon surmontant la Tour du Tambour, Si-ngan-fou (début de l'époque Ming). *Phot. O. S.*
- 120** Détail du bastion oriental du *Wou-men*, Cité Interdite, Pékin (basse époque Ts'ing). *Phot. O. S.*

TABLE

DES FIGURES DANS LE TEXTE

FIGURES.	Pages.
1. — Cours principales de la Cité Interdite, Pékin.	18
2. — Plan du <i>Pao-ho-tien</i>	20
3. — Plan du <i>Tchong-ho-tien</i>	21
4. — Plan du <i>T'ai-ho-tien</i>	22
5. — Disposition de la charpente d'après le <i>Ying-tsao-fa-che</i>	23
6. — Charpente du <i>K'ien-ts'ing-men</i> , Cité Interdite, Pékin	24
7. — Tuiles et ornements de toiture.	26
8. — Un portail, d'après le <i>Ying-tsao-fa-che</i>	39
9. — Vantail de porte, d'après le <i>Ying-tsao-fa-che</i>	40
10. — <i>Wou-leang tien</i> , Sou-tcheou, Kiang-sou	46
11. — Bastion du Fou-tch'eng-men, Pékin (plan)	47
12. — Bastion du Fou-tch'eng-men, Pékin (coupe)	48
13. — Plan de la pagode du <i>Hiang-tsi-sseu</i>	53
14. — Plan du <i>Ta-yen-t'a</i>	53
15. — Modèle d'un bâtiment de l'époque Han	70
16. — Pylône du tombeau de Fong-houan, Sseu-tch'ouan, daté de 121 après J.-C.	71
17. — <i>Chao-lin-sseu</i> (époque Yuan)	75
18. — Coupe de <i>Kondô</i> du <i>Hôryûji</i>	76
19. — Pagode du <i>Yakushiji</i> , coupe et élévation (époque Temp'yô)	79
20. — <i>Kondô</i> du <i>Tôshôdaiji</i>	80
21. — Charpente de campanile du <i>Chao-ling-sseu</i> (époque Yuan).	82
22. — Coupe et plan du <i>Shariden</i> de l' <i>Engakuji</i>	83

ERRATA DU TOME III

Page 48, *au lieu de* pl. 65 B, *lire* : pl. 66 B.

Page 69, *au lieu de* fières et simples bêtes, *lire* : fières et souples bêtes.

Page 81, *au lieu de* pl. 120 B, *lire* : pl. 120 A.

Planche 15, *au lieu de* Kia kiang, *lire* : Kia-hiang.

Planche 50, *au lieu de photo Sirén*, *lire Musée Cernuschi*.

Planche 63 B, *ajouter* : daté de 570.

Planche 66, *au lieu de* Pensylvania, *lire* : Pennsylvania.

Planches 80, 96 et Index, *même correction*.

Planche 67, *au lieu de* Detroit, *lire* : New-York. *La date de 581 est celle de la statue B.*

Planche 70, *au lieu de* Coll. Matsukata, Kobe, *lire* : Yamanaka and Co, Peking.

Planche 77, *au lieu de* cinnaani, *lire* : cintâmañi.

Planche 78, *au lieu de* Takabashi, *lire* : Takahashi.

Planche 95 A, *ajouter* : *Phot. Sekino*.

Planche 115, *lire* : A, B : Berlin ; C, D : Toronto.

Planche 116, *ajouter* : Chan-tong.

Planche 118, *au lieu de* Hao-tien, Honan, *lire* : Hao-tien kouan, Chansi.

Planche 120, *lire* : A, Royal Ontario Museum, Toronto ; B, University Museum, Philadelphie.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
I. — Introduction	1
II. — Les murailles	3
III. — Les autels des grands sacrifices. Terrasses, rampes et escaliers.	8
IV. — Les bâtiments en bois ; types et caractères principaux	17
La toiture	23
Les pavillons à plusieurs étages. Les tours	28
Les <i>p'ai-leou</i> , balustrades et portes.	33
V. — Les bâtiments en pisé, en brique et en pierre.	43
Les pagodes en brique.	51
Les pagodes et autres édifices en pierre.	60
Les ponts	64
VI. — L'évolution du bâtiment chinois	68
INDEX	87
TABLE DES PLANCHES	91
TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE	101
ERRATA DU TOME III	102

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE VINGT-SEPT MAI MIL NEUF CENT TRENTE
PAR L'IMPRIMERIE ARRAULT ET C^{IE}, A TOURS,
POUR LES ÉDITIONS G. VAN OEST, PARIS ET BRUXELLES.
PLANCHES HORS TEXTE EN HÉLIOTYPIC
DE A. FAUCHEUX ET FILS, A CHELLES.

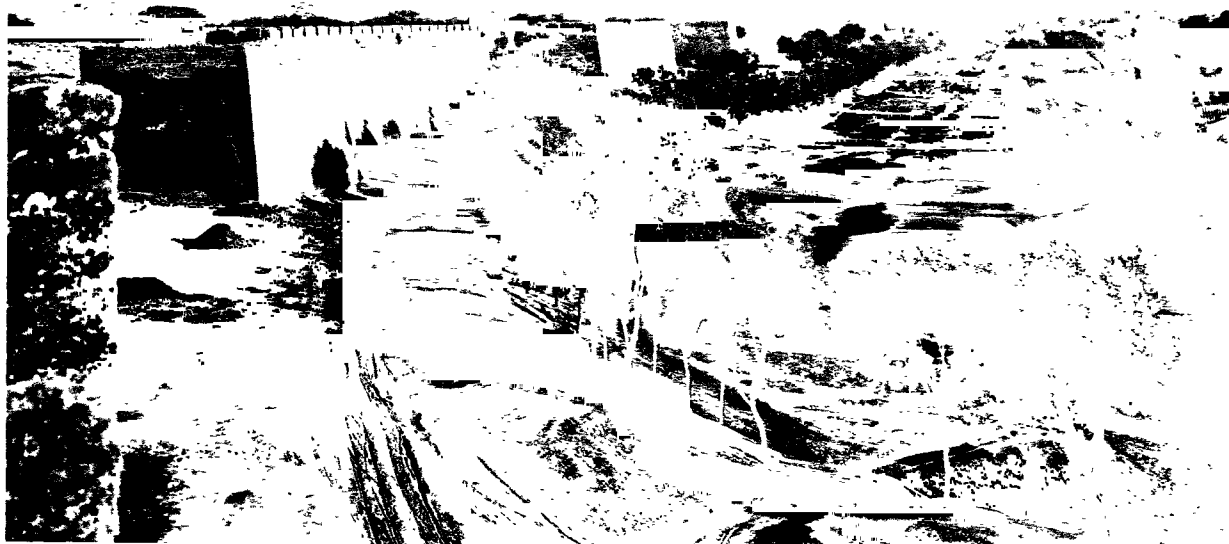


A

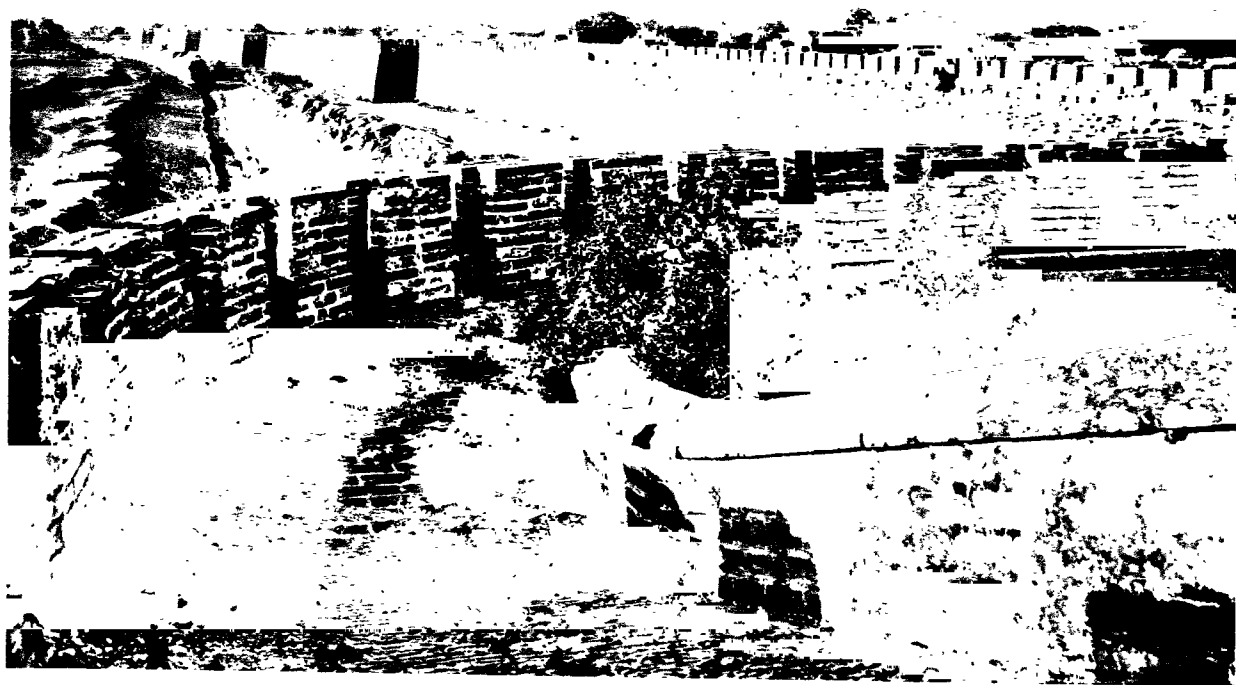


B

A. B. Deux vues de la Grande Muraille près de la passe de Nan-k'eu.
Phot. Hartung.

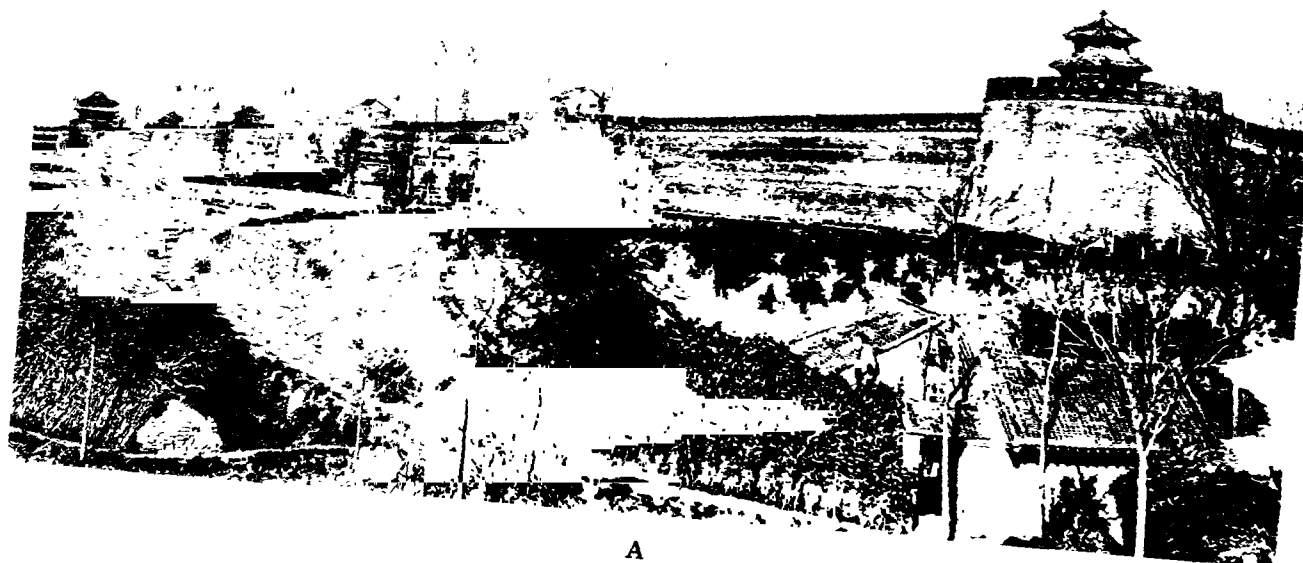


A



B

A. Rempart de la ville tartare de Pékin ; extérieur, côté est.
B. Rempart de la ville chinoise de Pékin ; extérieur, vu du Tchang-yi-men.
Phot. O. S.



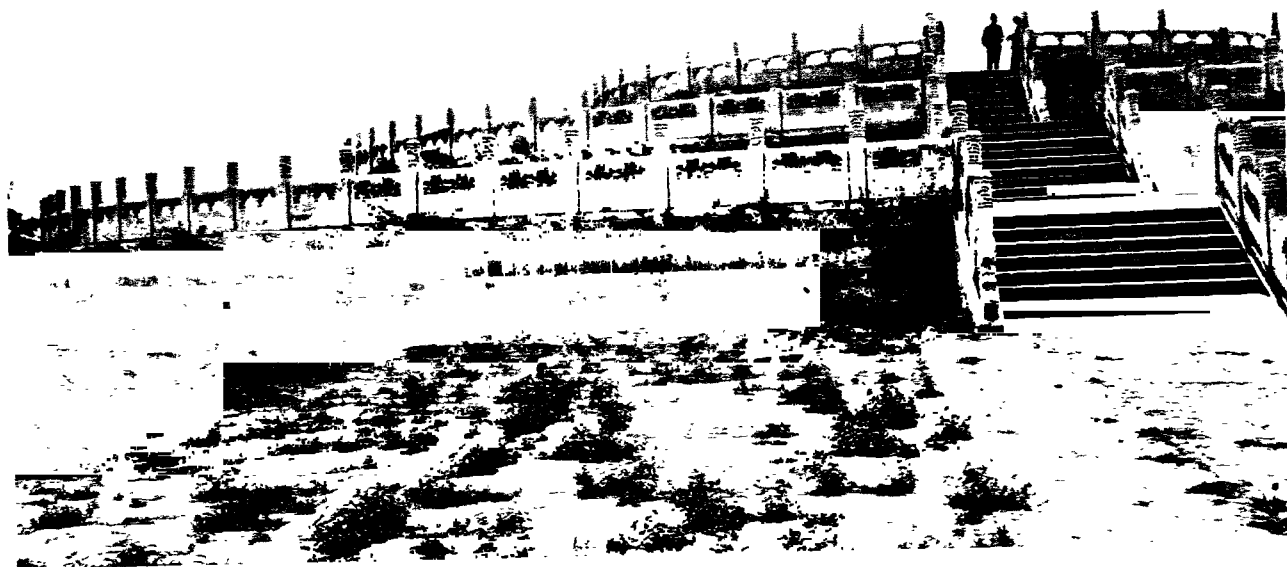
A



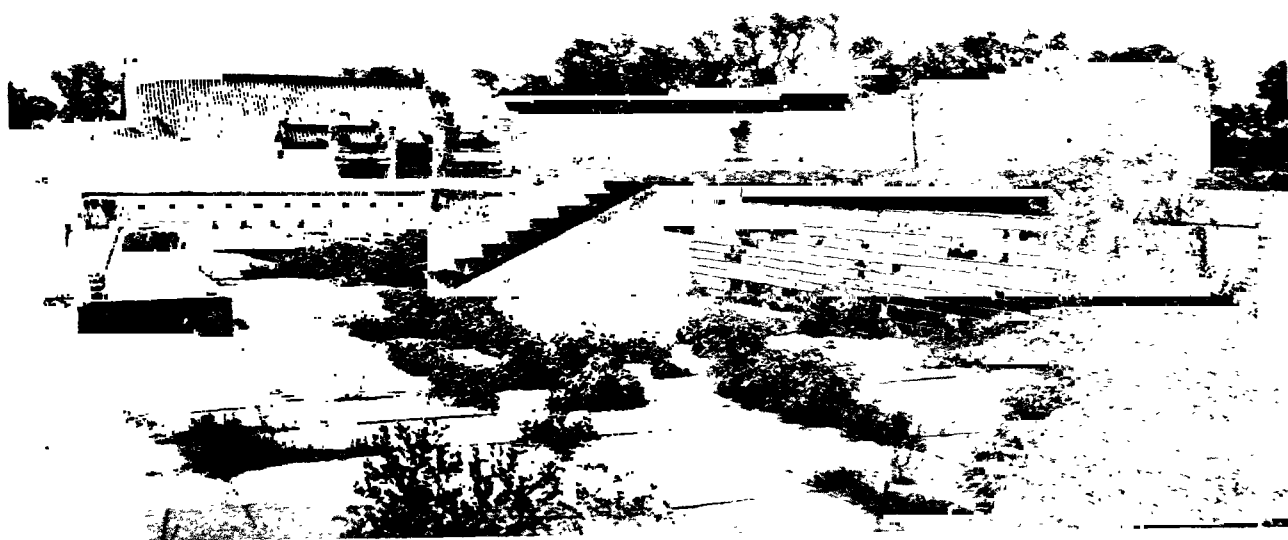
B

- A. Rempart oriental de Si-ngan-fou, Chen-si, extérieur.
B. Porte occidentale et remparts de Si-ngan-fou, vus de l'extérieur.

Phot. O. S.



A



B

A. L'Autel du Ciel. — B. L'Autel de la Terre.
Phot. O. S.



A

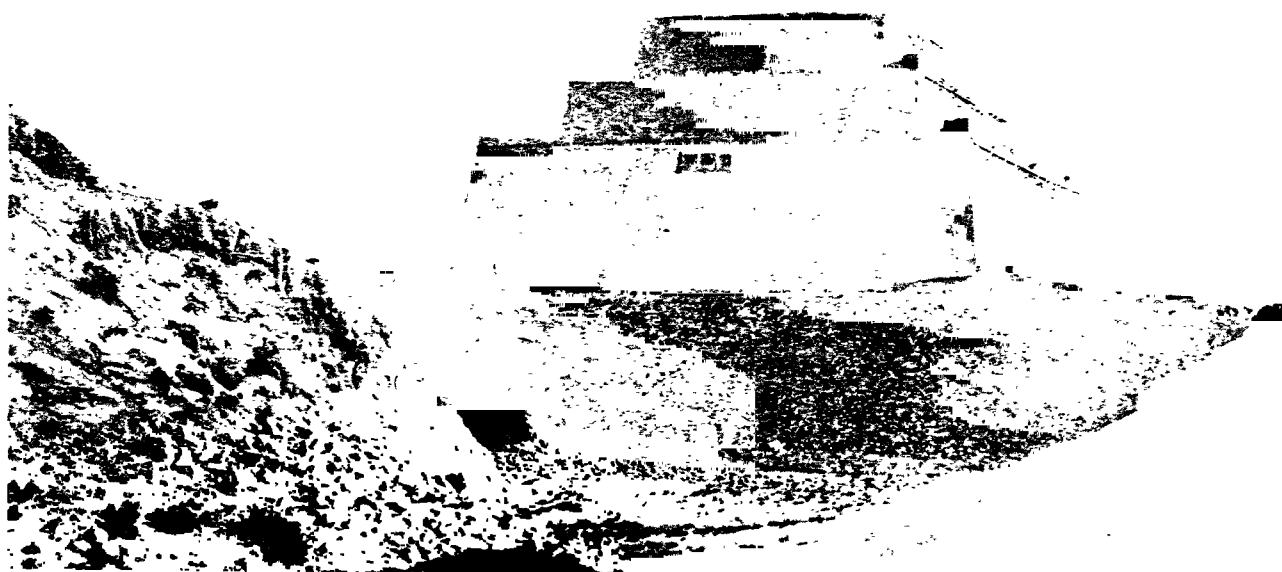


B

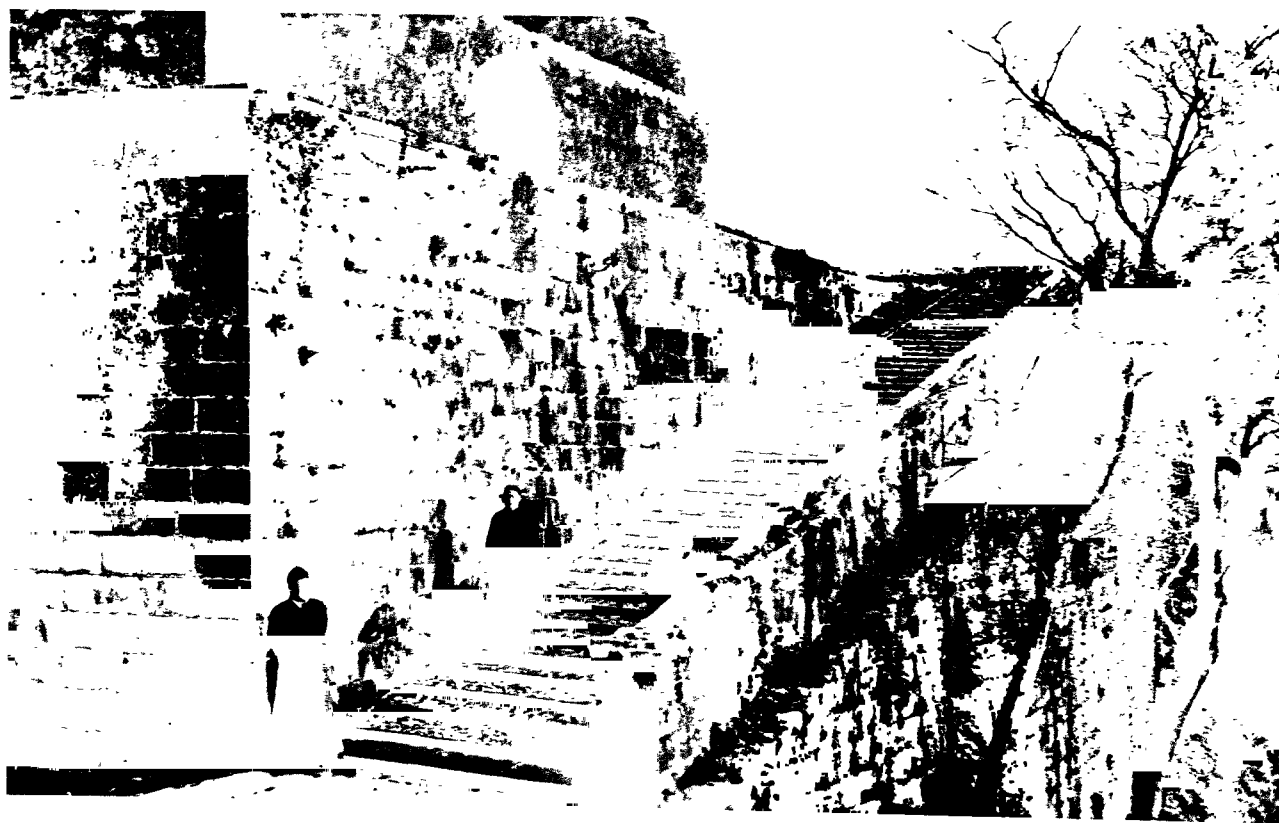
A. *Tien-chen-t'an*, Autel du Ciel.
B. *Chan-tch'ouen-t'an*, Autel de l'Agriculture.
Phot. O. S.



A. L'autel de la Lune, *Si-yue t'an*.
B. L'autel de la Sériciculture, *Sien ts'an t'an*.
Phot. O. S.



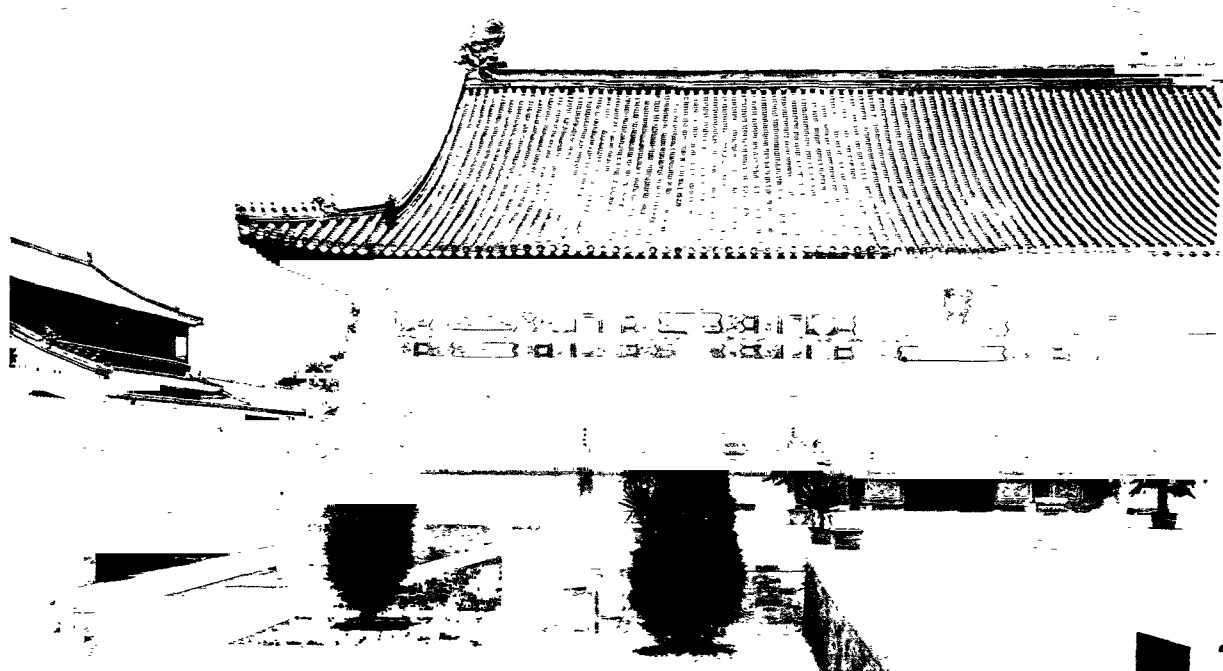
A



B

A. Fort en terrasses surmontant la Grande Muraille à Yu-lin-fou, Chen-si.
Phot. Karlbeck.

B. Terrasse de la sépulture de l'empereur Hong Wou, Nankin.
Phot. Fong.



A



B

A. Terrasse et façade du *Wen-hou-tien*, Cité Interdite, Pékin.

B. Partie du *Tao-wang-tien*, à K'iu-yang-hien.

Phot. O. S.



A

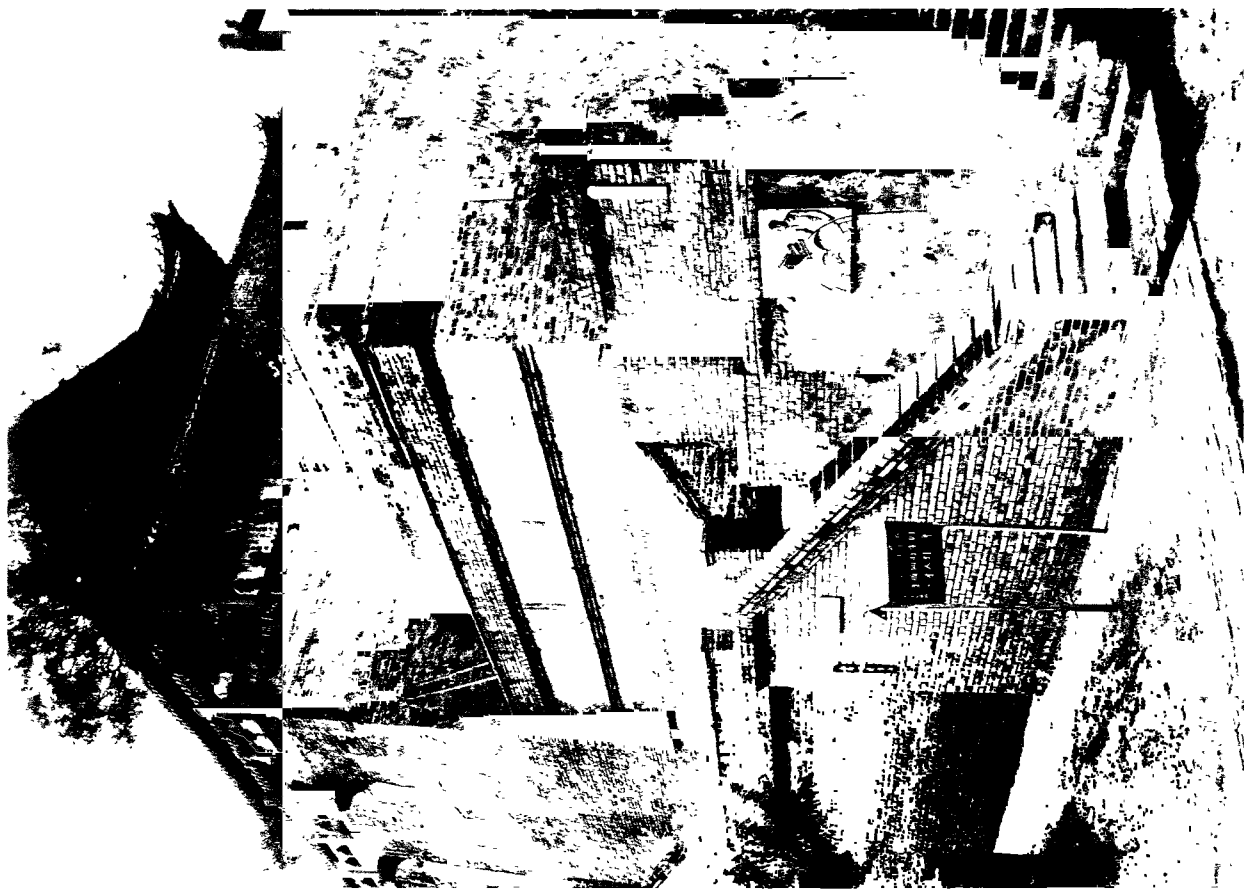


B

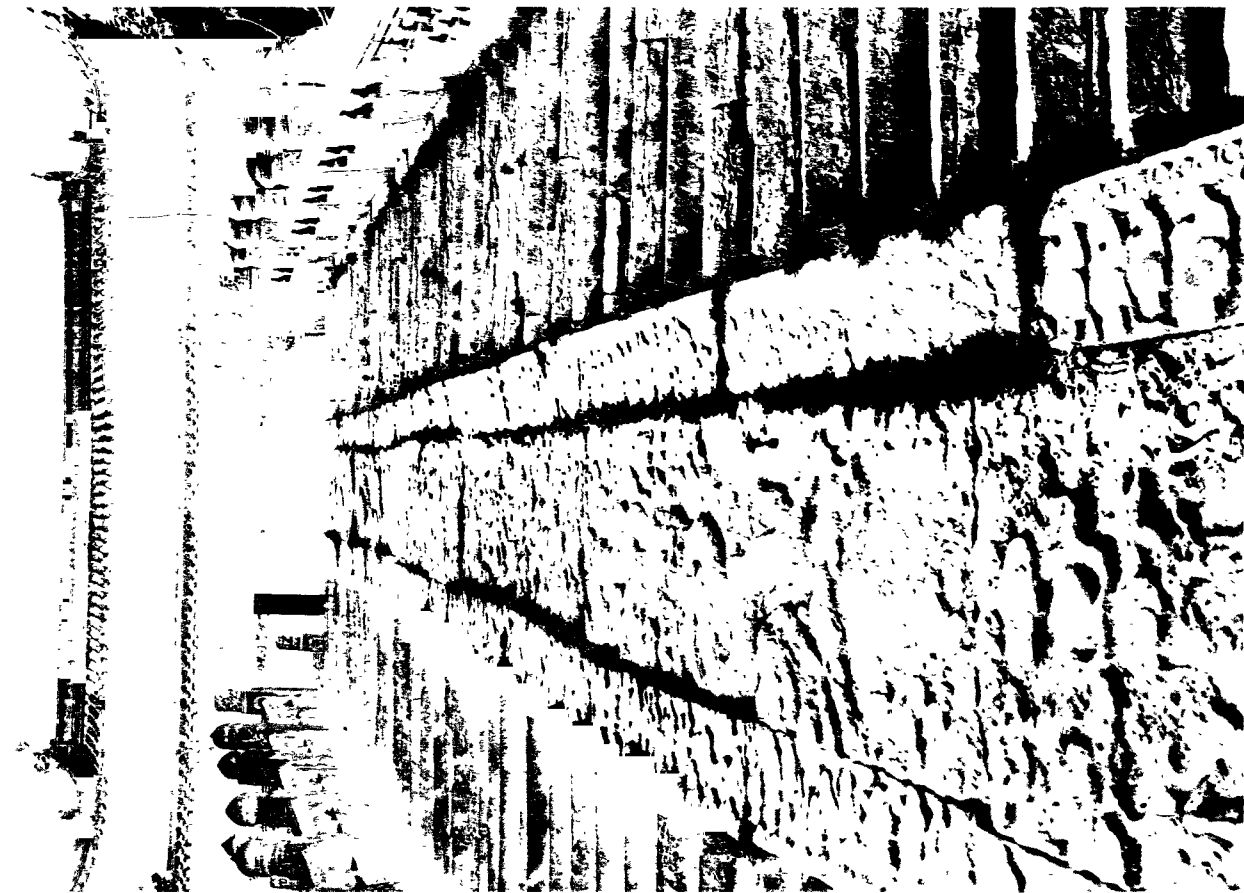
A. Vestibule de la sépulture de l'empereur Yong Lo.

B. Terrasse et balustrades de l'Autel du Ciel.

Phot. O. S.



A



B

A. Terrasse du *Long-t'ing*, Kai-fong.
B. Escalier donnant accès au *Long-t'ing*, Kai-fong.
Phot. O. S.

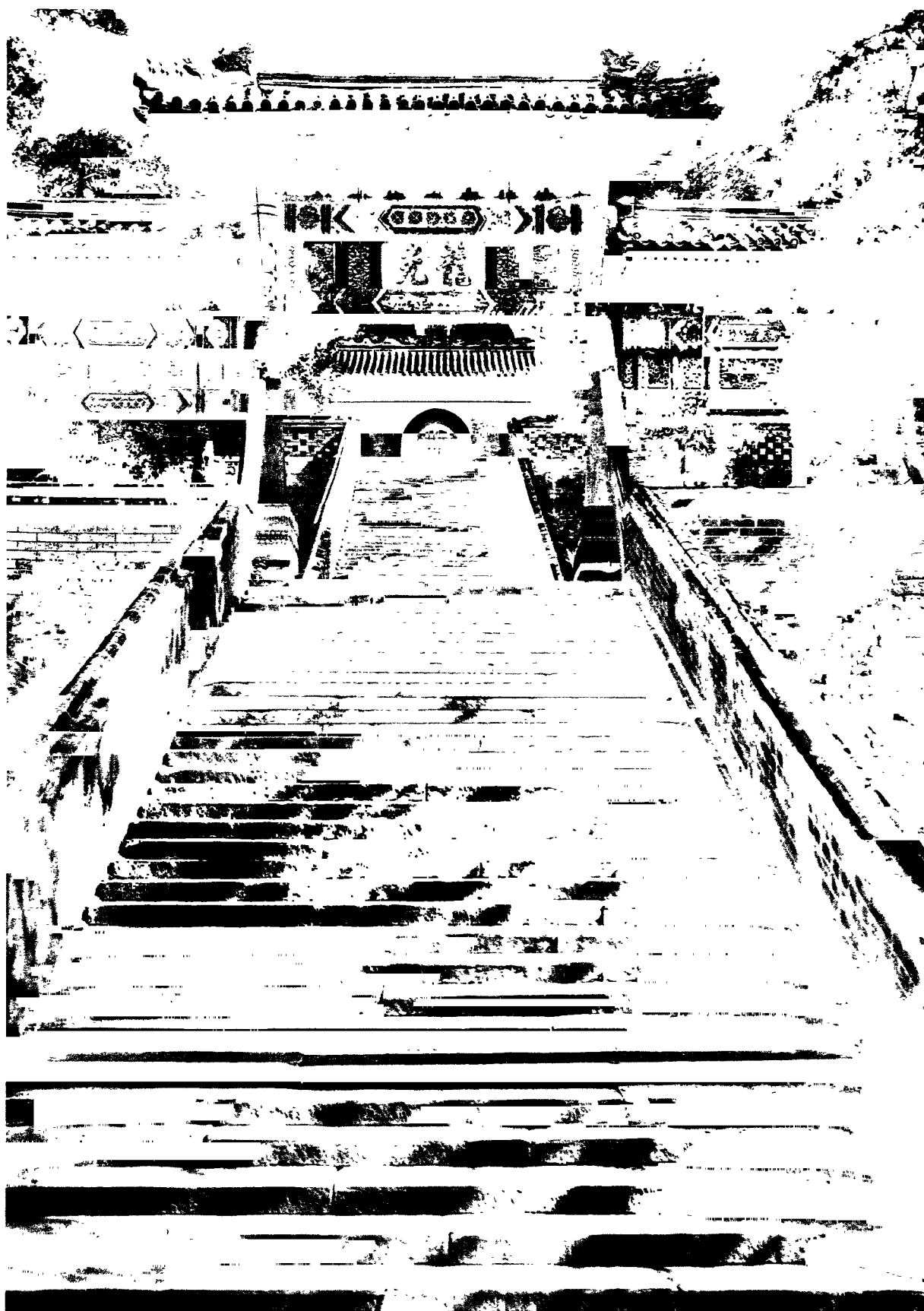


A

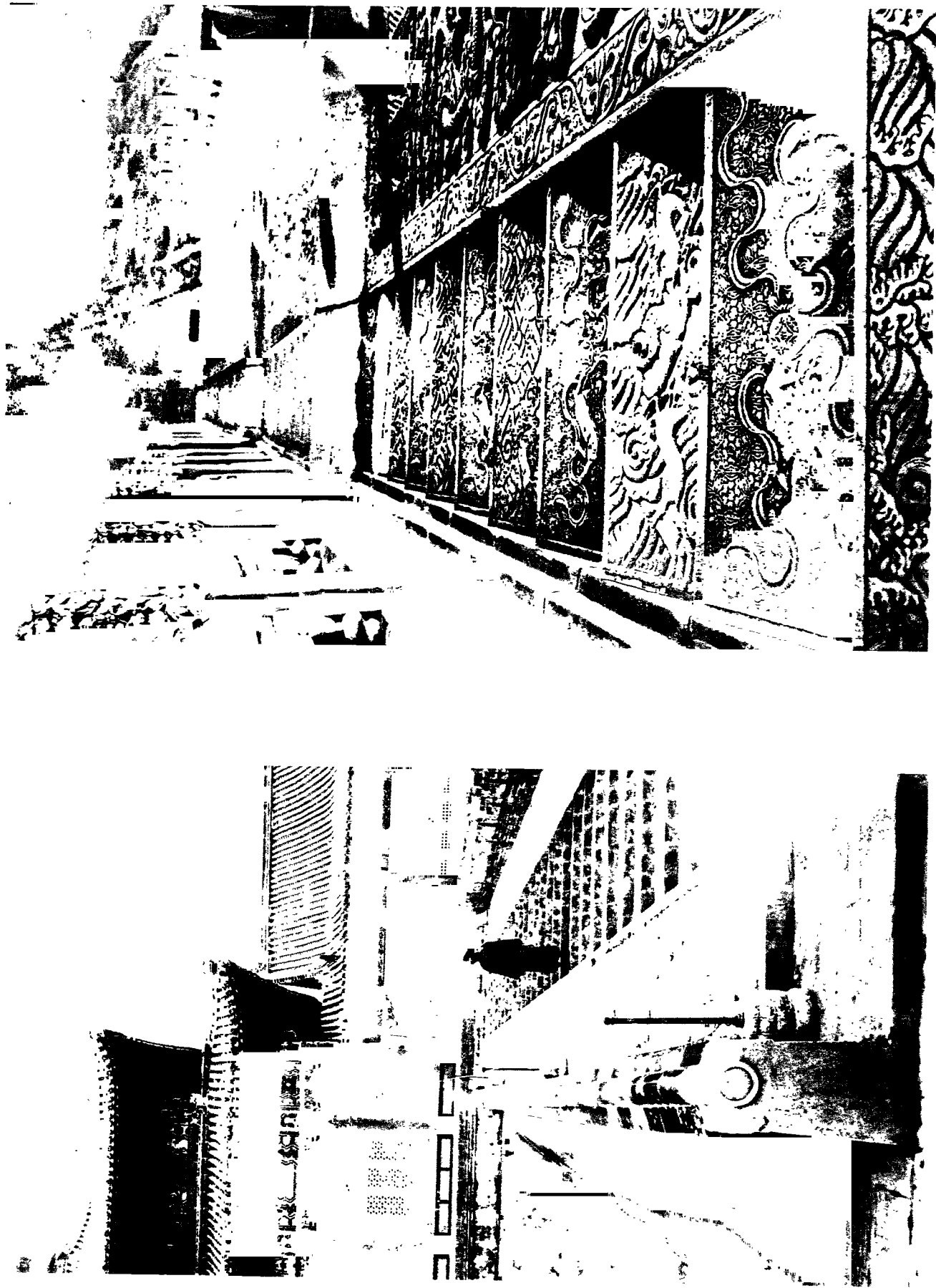


B

A. Escalier et terrasse du *Ying t'ai*, Nan-hai, Pékin.
 B. Escaliers montant à la terrasse du *Tsing-siao-leou*, Pei-hai, Pékin.
 Phot. O. S.



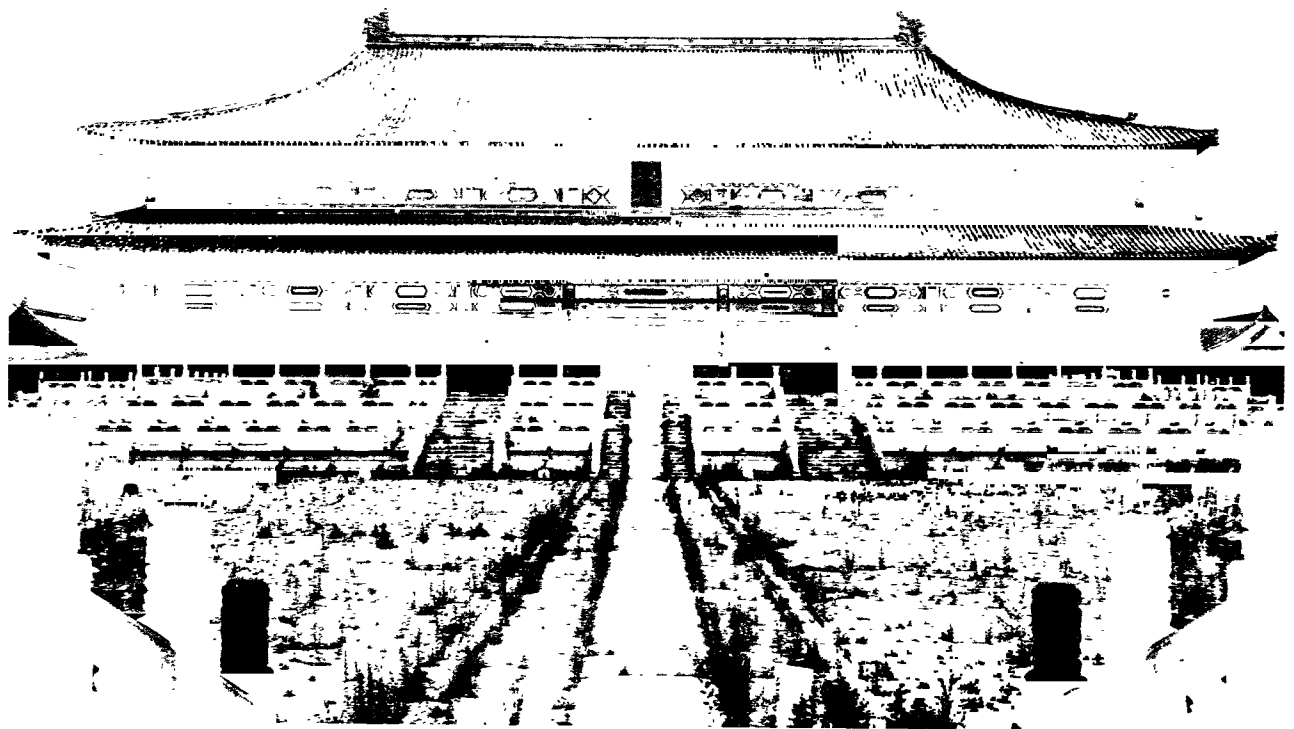
Longs escaliers donnant accès à la « Pagode Blanche », Pei-hai, Pékin.
Phot. O. S.



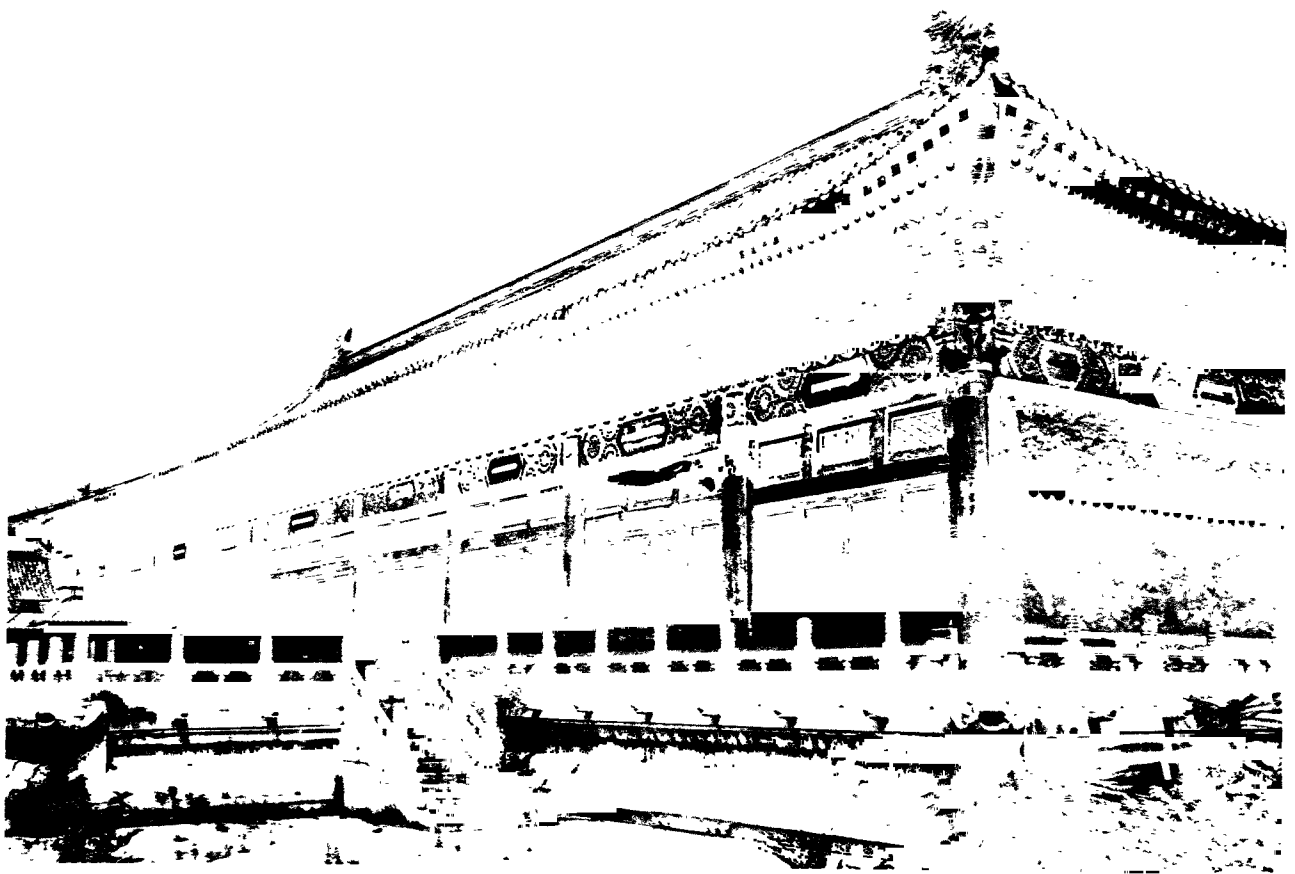
A. Rampe à larges degrés montant vers la terrasse du *Wou-men*, Cité Interdite.

B. Détail de l'escalier central devant le *T'ai-ho-lien*.

Phot. O. S.



A

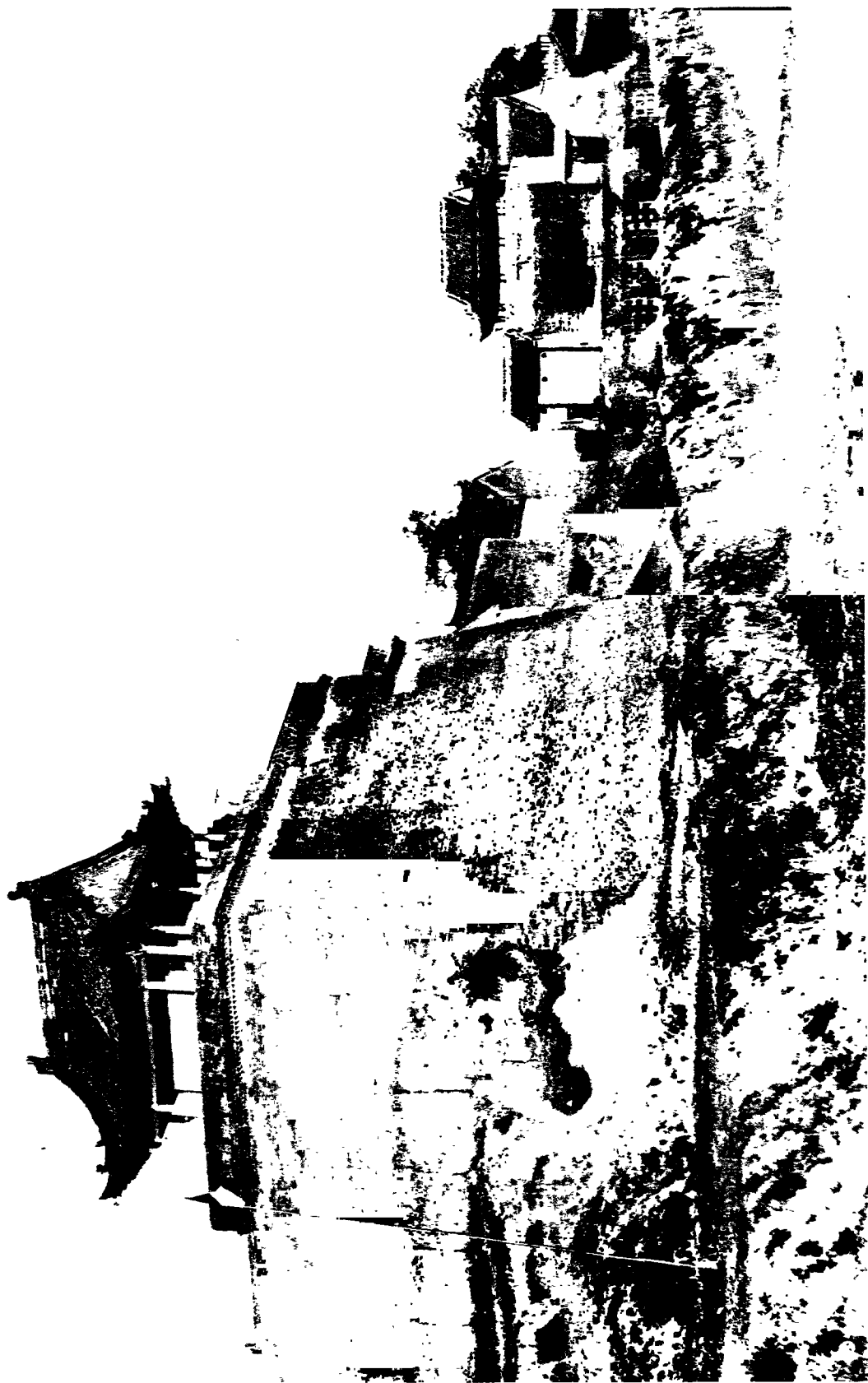


B

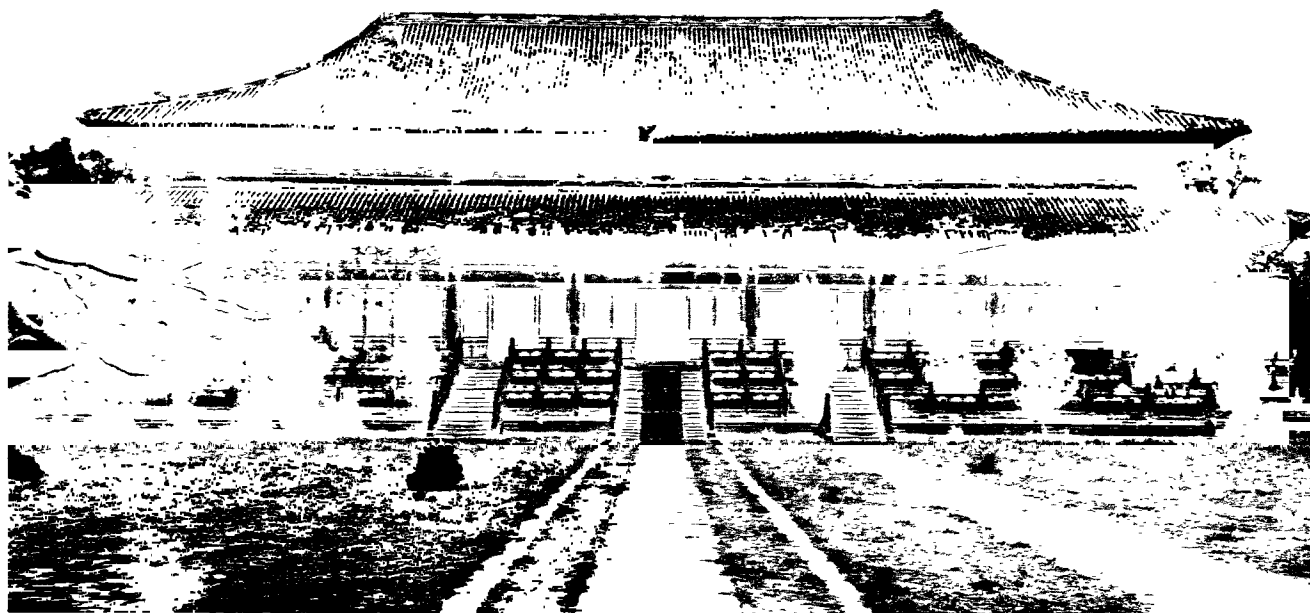
A. Façade du pavillon principal du *Tai-miao*, le plus grand temple de Pékin.

B Le côté opposé du même pavillon.

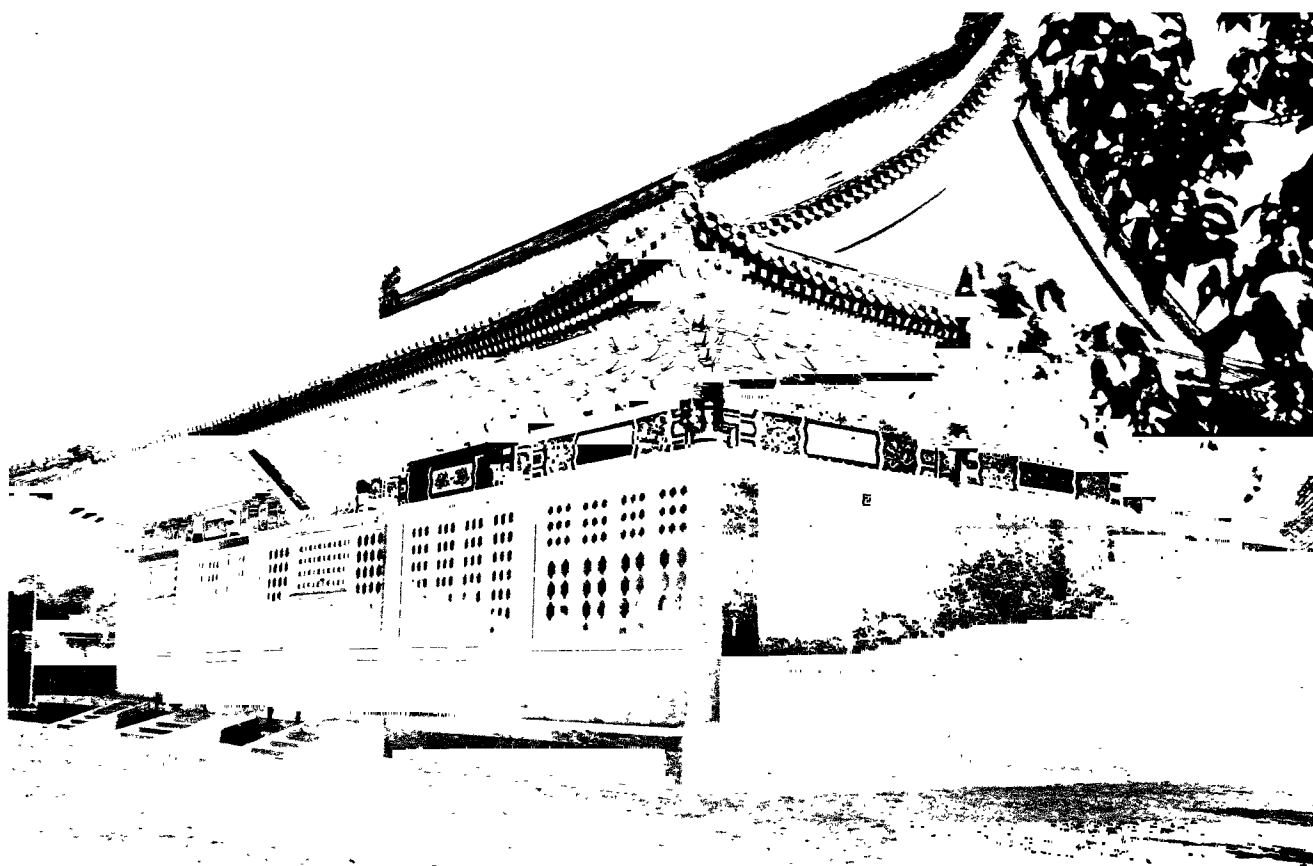
Phot. O. S.



*Wou-t'ai-sseu, Si-ngan-fou, Chen-si.
Phot. O. S.*

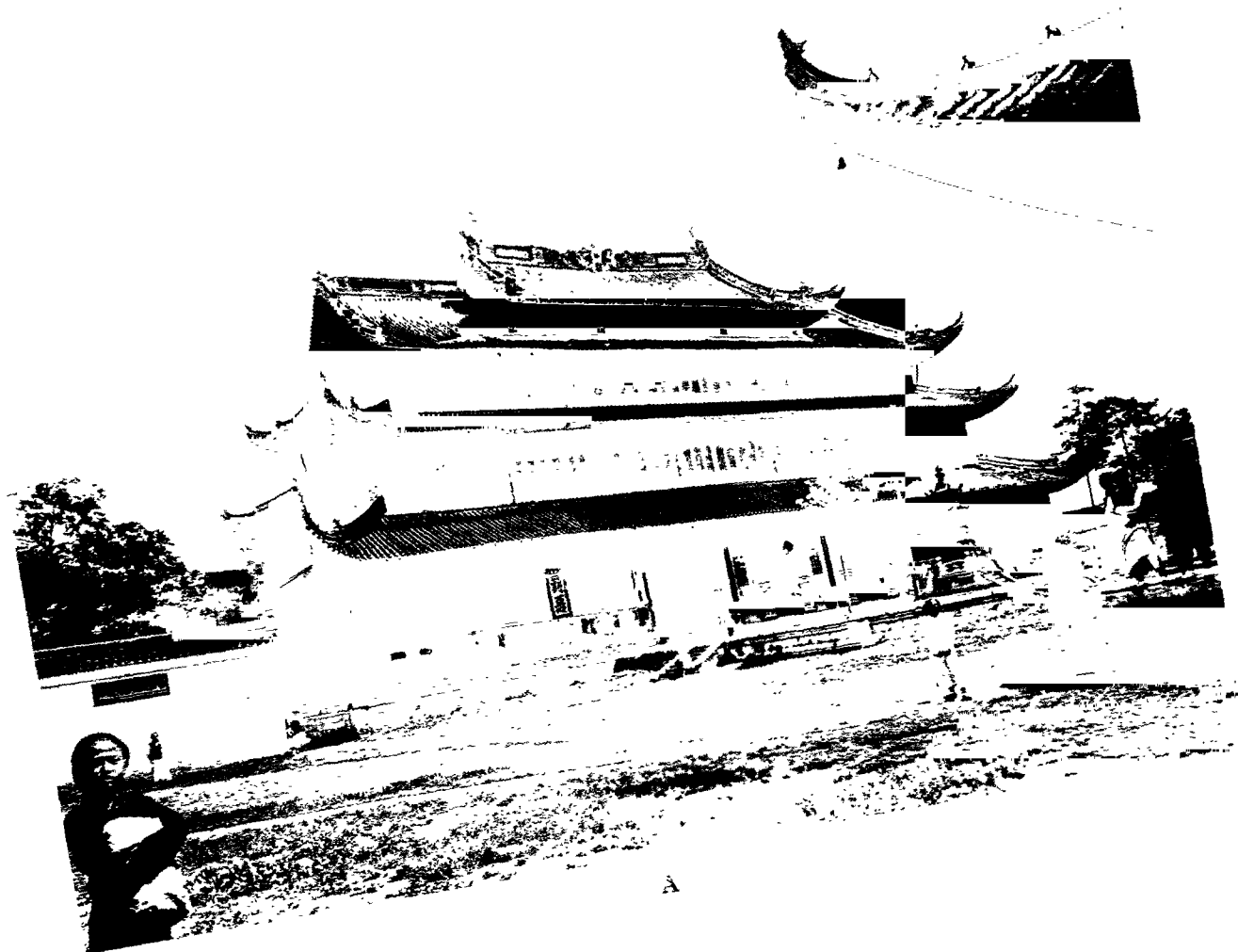


A

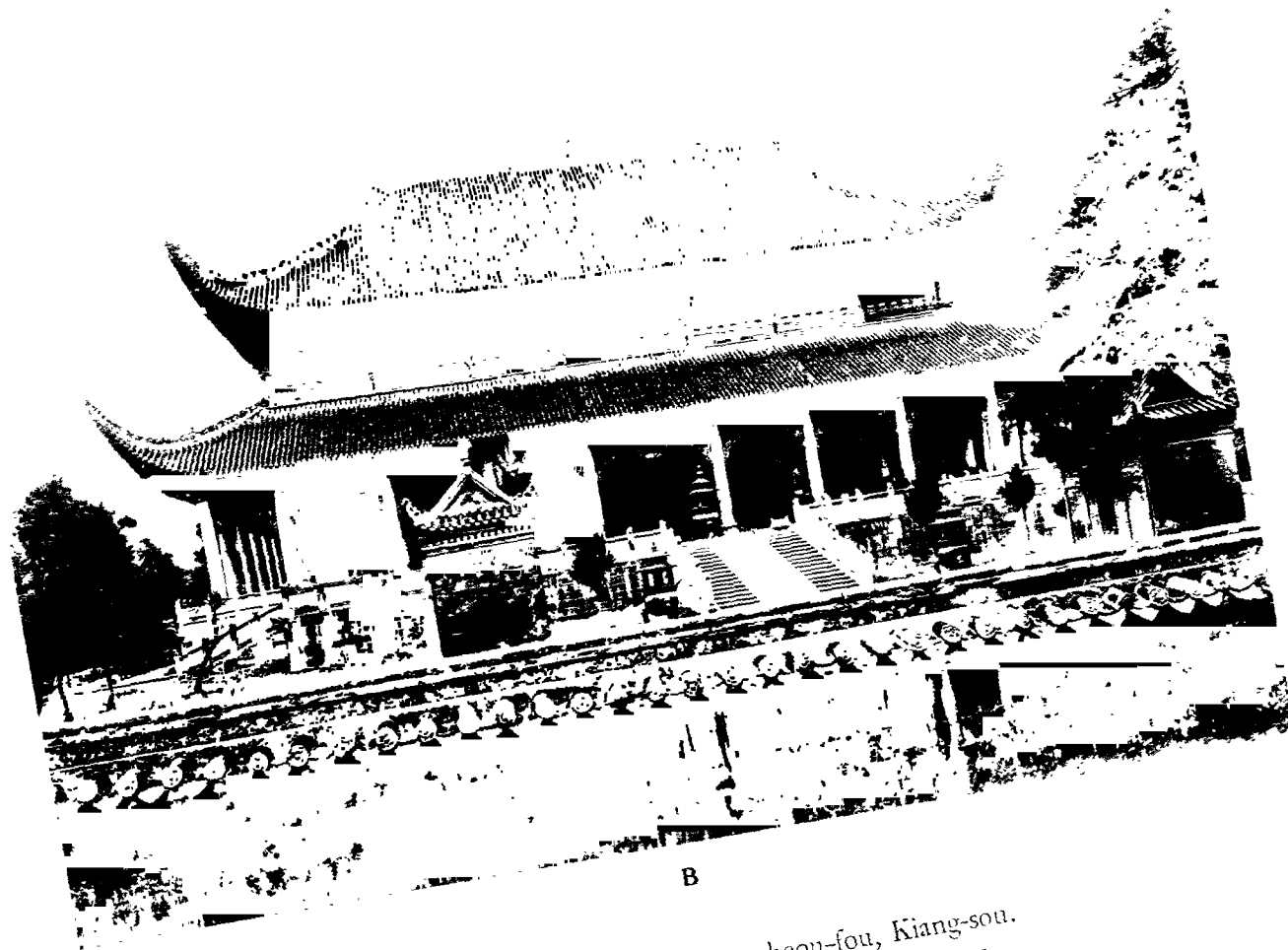


B

A. Pavillon principal de la sépulture de l'empereur Yong Lo.
B. Pavillon nouvellement restauré au *Che-tsi-t'an*, Central Park, Pékin.
Phot. O. S.



A



B

A. Yuan-miao-kouan, Sou-tcheou-fou, Kiang-sou.
B. Temple de Confucius, Li-ling-hien, Hou-nan.
Phot. Prof. Boerschmann.



A



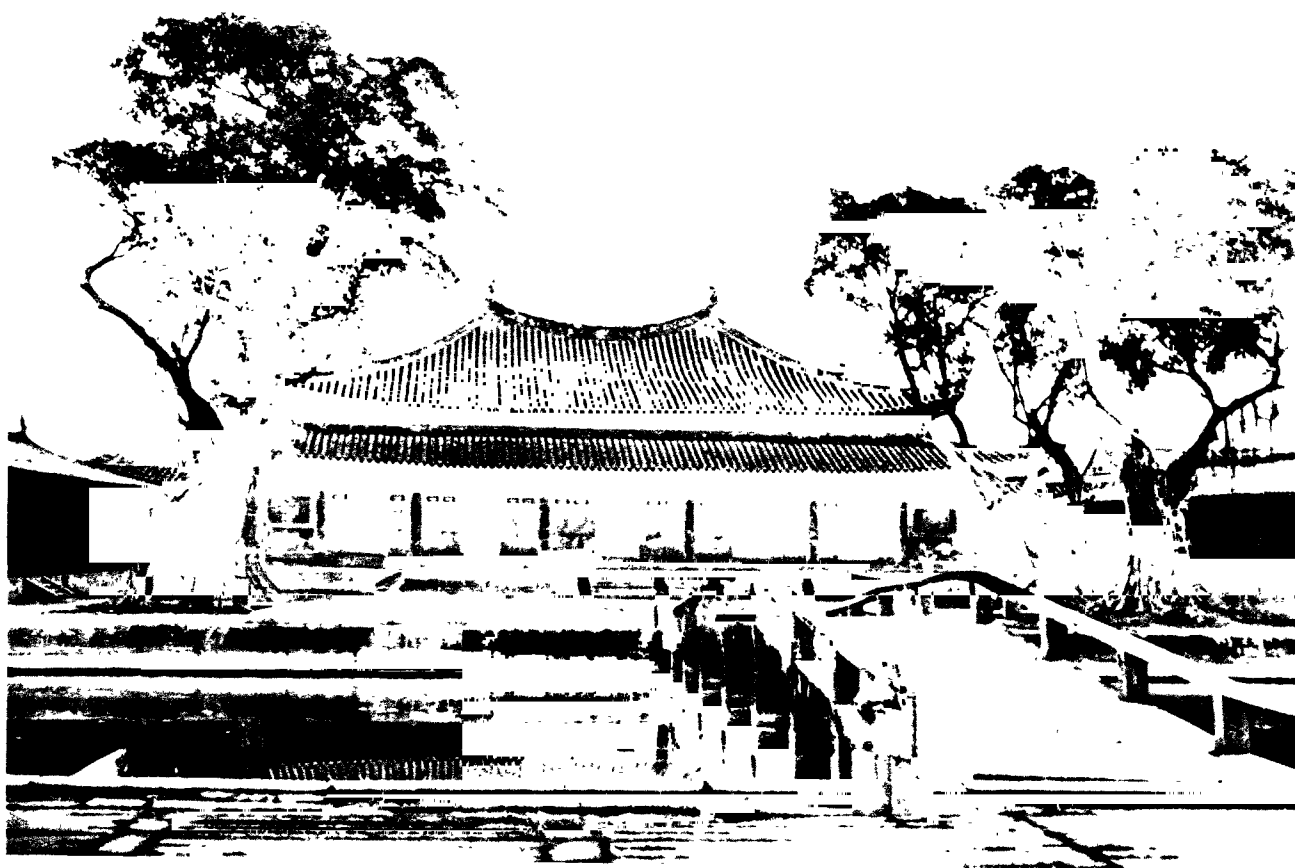
B

- A. Bâtiments d'un temple à Chang-t'ien tchou près de Hang-tcheou, Tche-kiang.
 B. Abords du temple de Tiger Hill à Sou-tcheou-fou.

Phot. O. S.



A

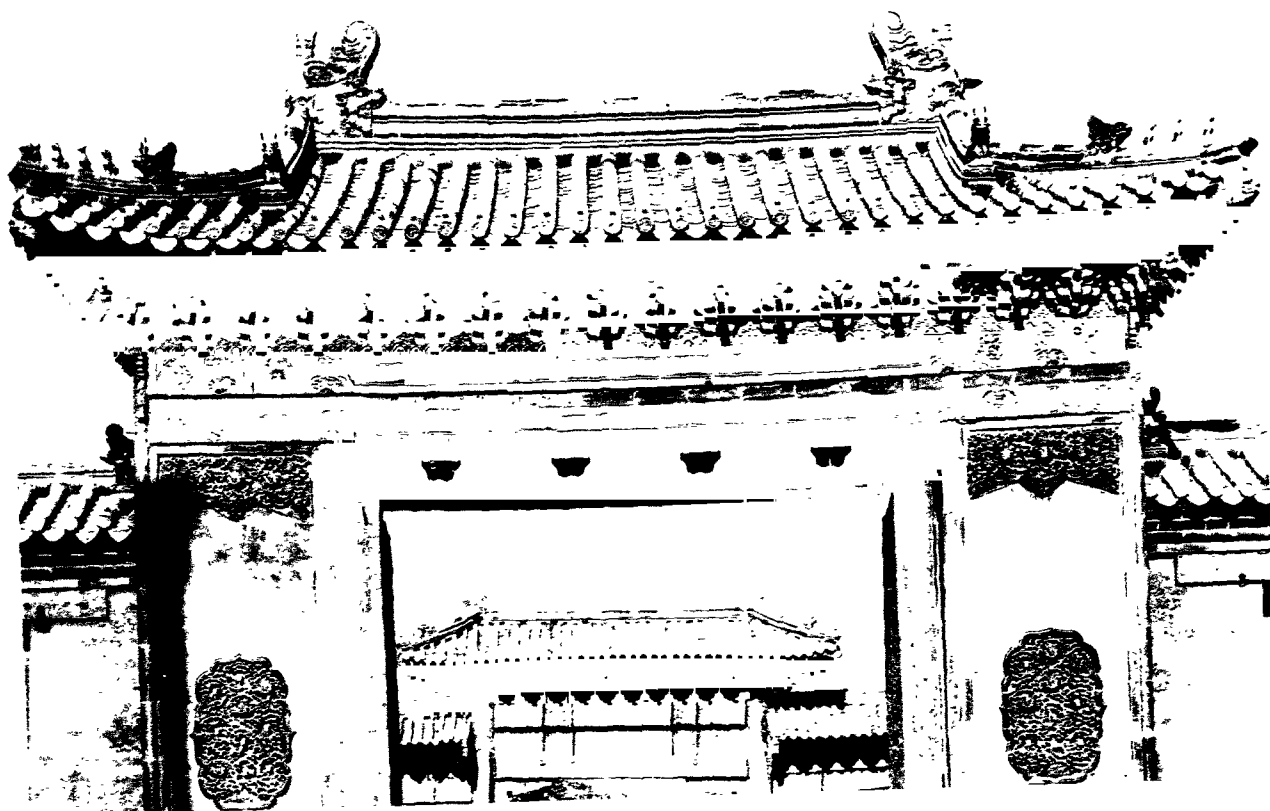


B

A. Temple des Ancêtres, Ngan-hai, Ts'iuan-tcheou, Fou-kien.

B. Temple de Confucius à Ts'iuan-tcheou, Fou-kien.

Phot. Dr. Ecke.



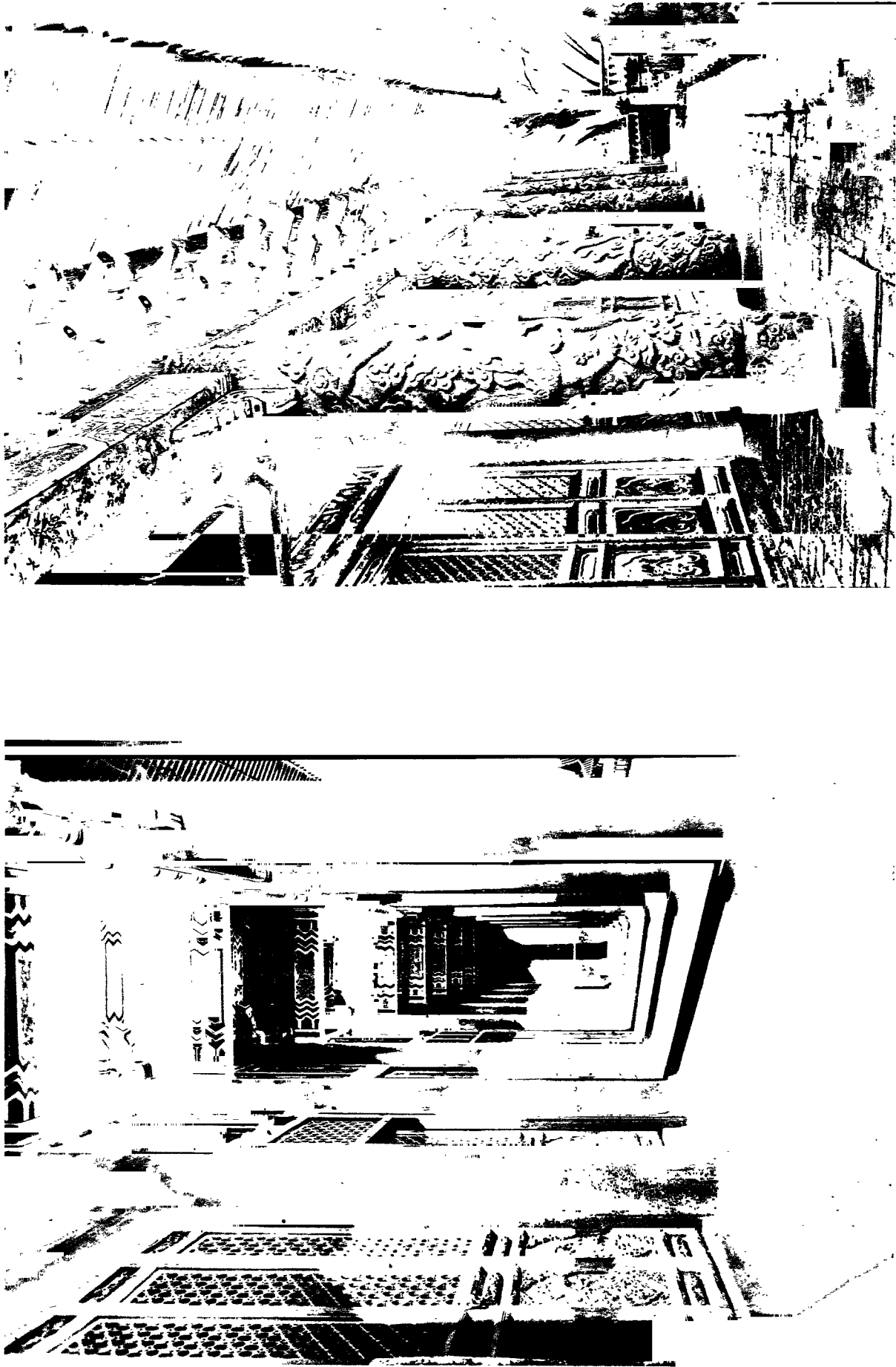
A



B

- A Toiture caractéristique aux arêtières ornés de *kouei-long-tseu* sur une porte des Palais de Mer, Pékin.
- B. *Tsao-yun-leou*, « pavillon des douces mélodies », sur le Ying t'ai, Nan-hai, Pékin.

Phot. O. S.



A

B

A. Vue latérale de la galerie en façade du *T'ai-ho-tien*, Cité Interdite, Pékin.
B. Galerie de la façade du temple de Confucius à K'iu-feou, Chan-tong, avec colonnes en pierre sculptée (époque Yuan ?).
Phot. O. S.



Intérieur du *Wen-miao* de K'ai-fong, vue montrant la disposition de la charpente.
Phot. O. S.



A



B

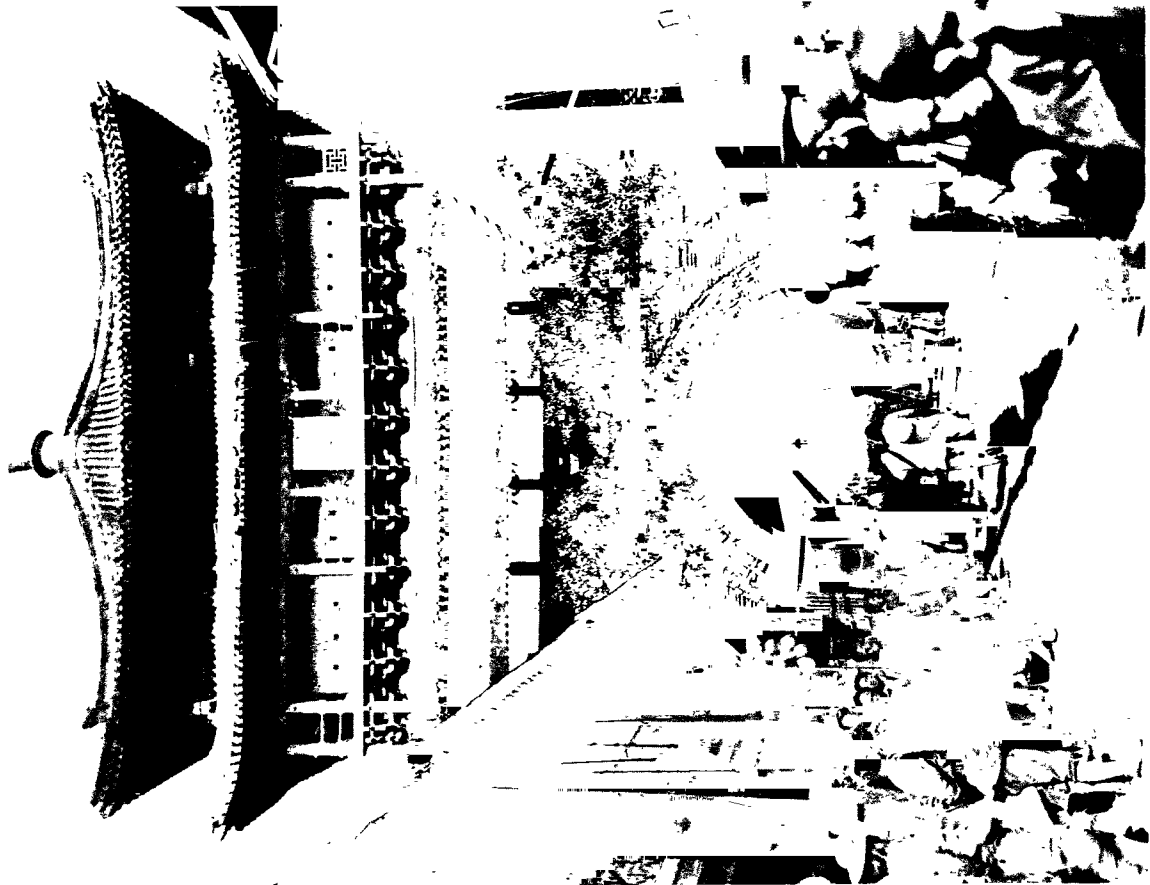
A. Pavillon principal du *Ta-Fo-sseu*, Tcheng-ting-fou.
B. Pavillon principal du temple de la Grosse Cloche, Pékin.
Phot. O. S.



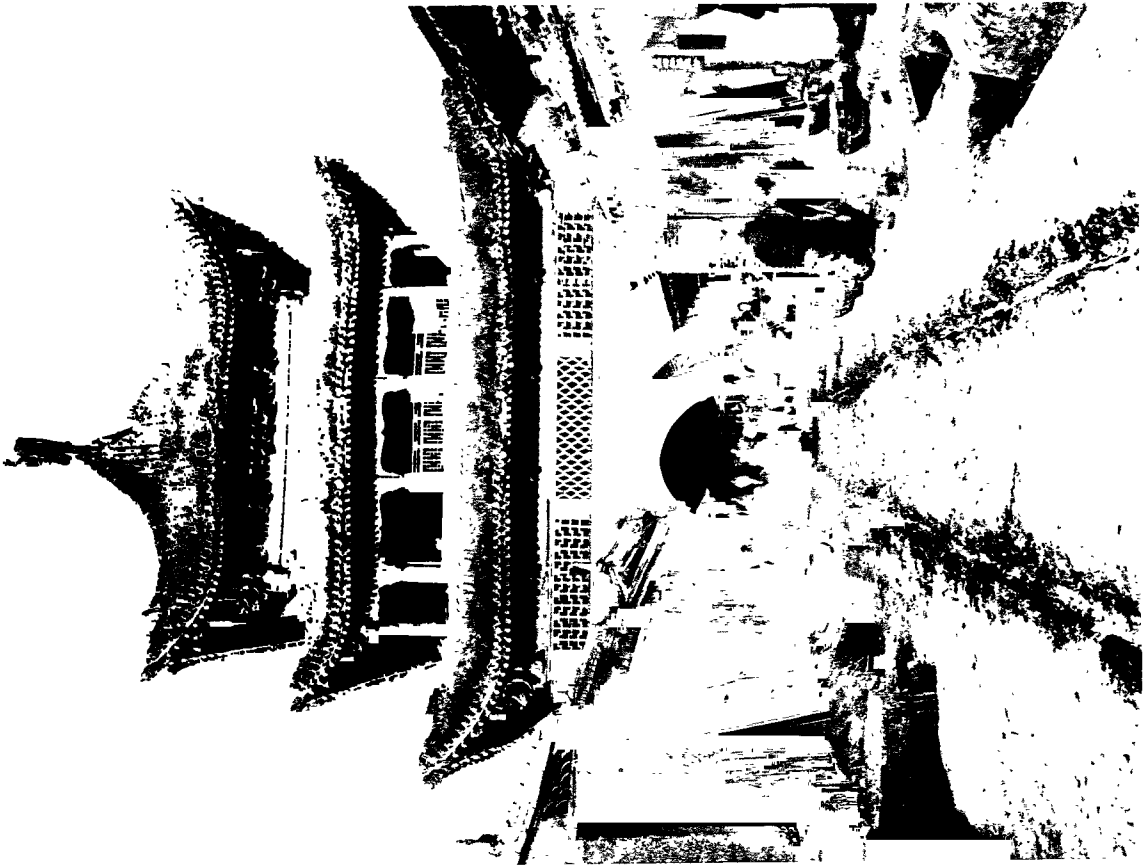
Pavillon à trois étages : *Siao-si-tien*, Pei-hai, Peking.



Pavillons de temple à deux étages : *Yong-he-kong* (temple lamaïque), Pékin (époque K'ien Long).
Phot. O. S.



A



B

A. Tour de la Cloche, Si-ngan-fou, Chen-si. - B. Tour du Tambour, Hien-yang, Chen-si.
Phot. O. S.



A



B

A. Tour du Tambour. Ta-t'ong-fou, Chan-si. *Phot. O. S.*
B. Kouei-sing-ko. Ts'iuan-tcheou, Fou-kien. *Phot. Dr. Ecke.*



A

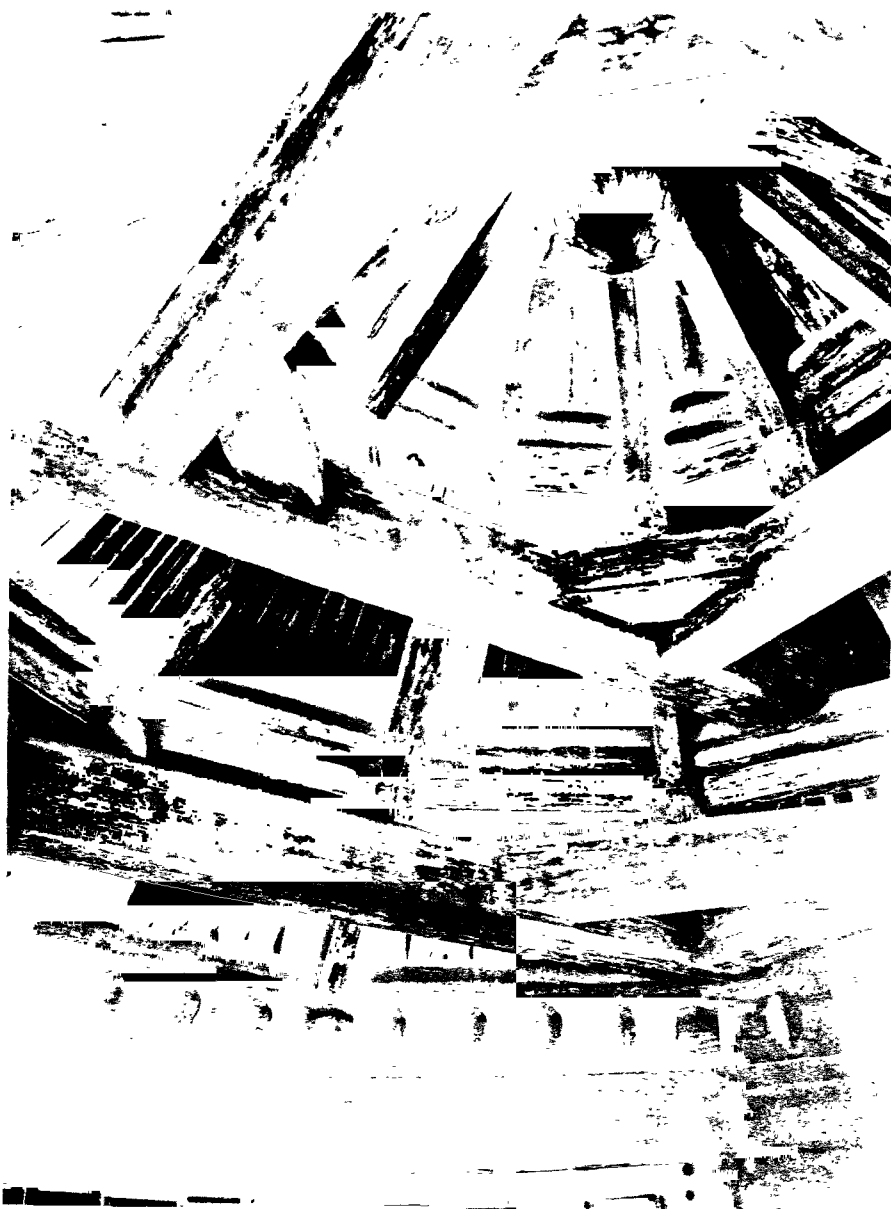


B

A. Pavillon de la Grosse Cloche au *Ta-tchong-sseu*, Pékin

B. Pavillon circulaire, Autel de l'Agriculture.

Phot. O. S.

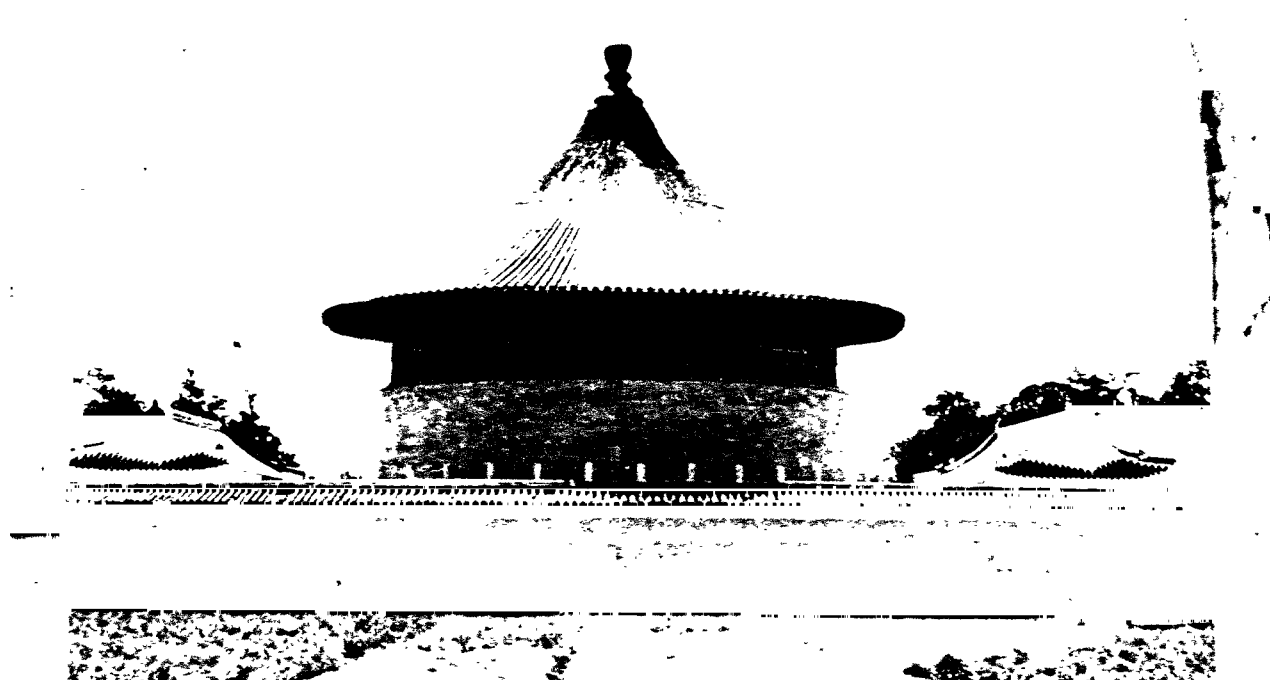


A

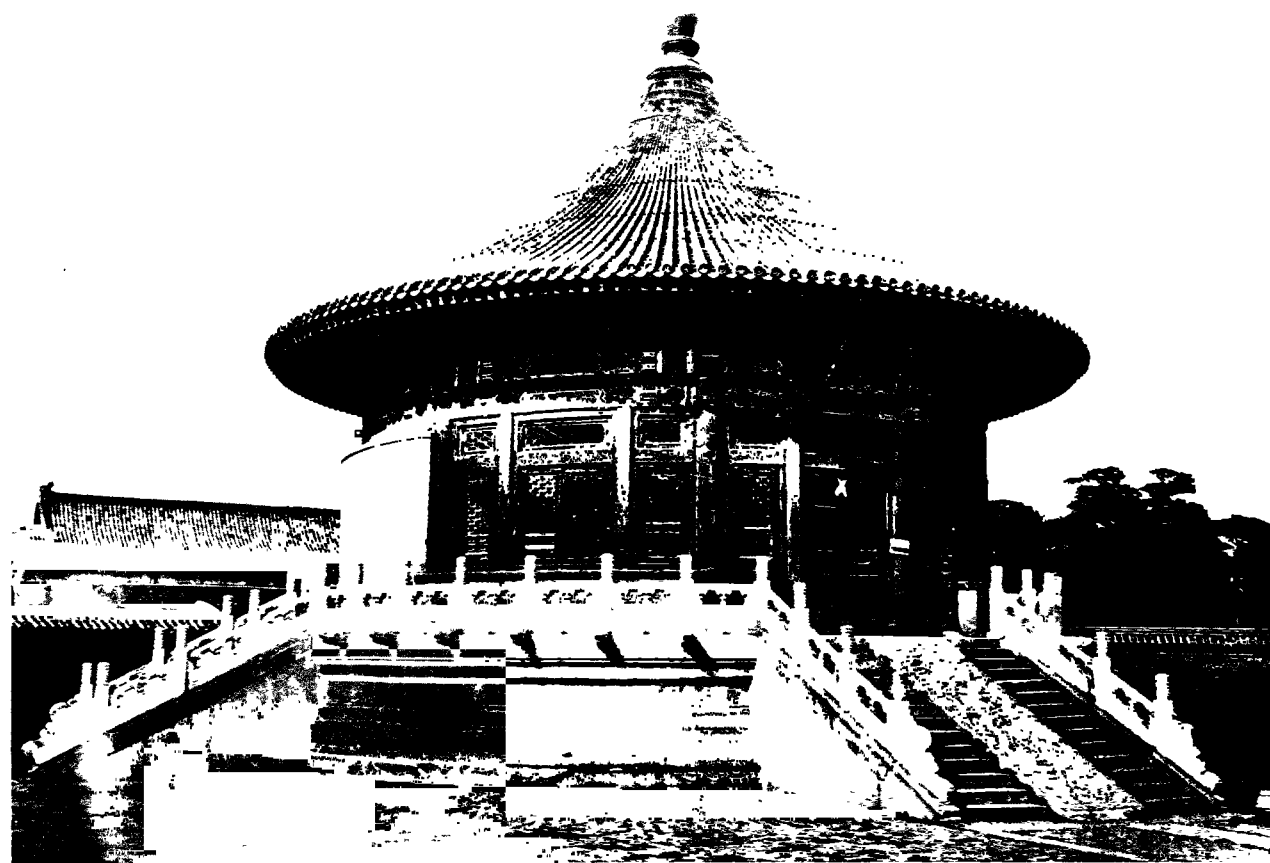


B

A, B. Vues de l'intérieur du pavillon de la Grosse Cloche, *Ta-tchong-sscu*, Pékin.
Phot. O. S.

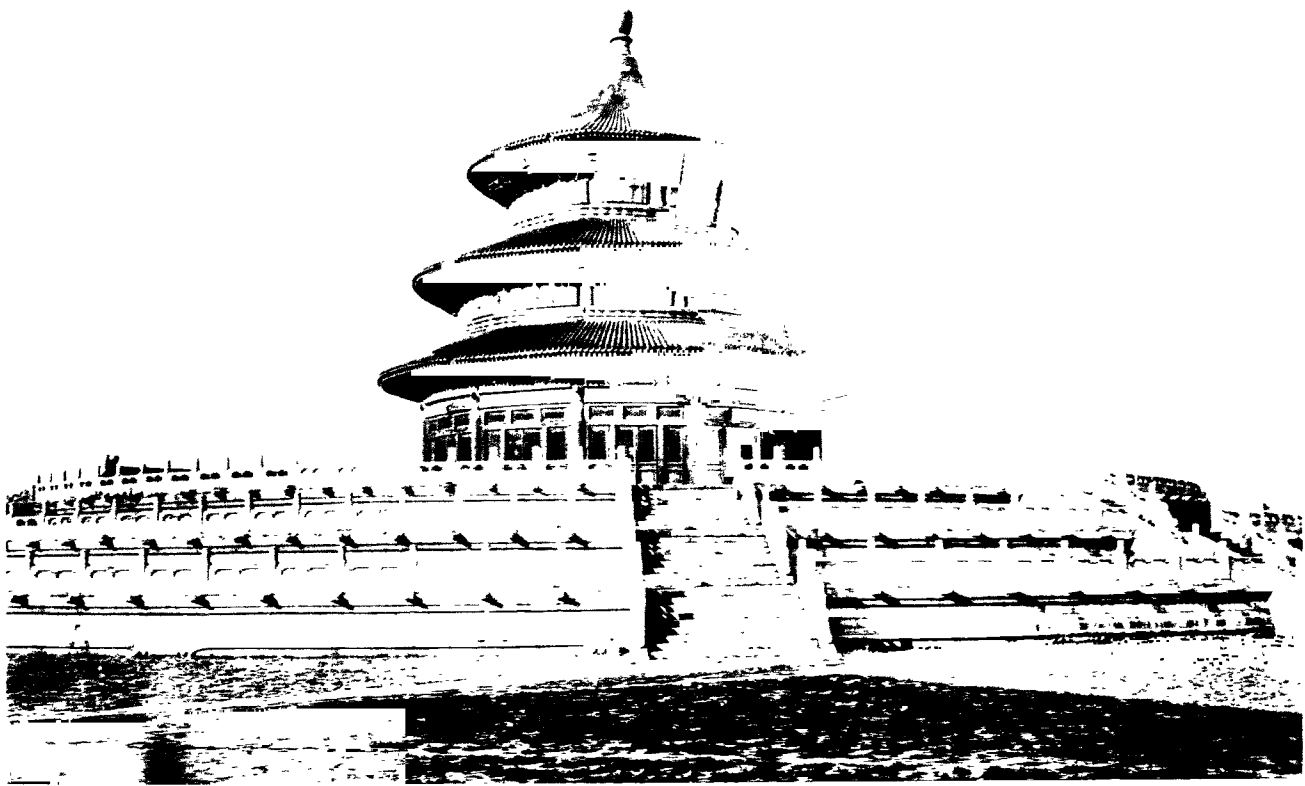


A

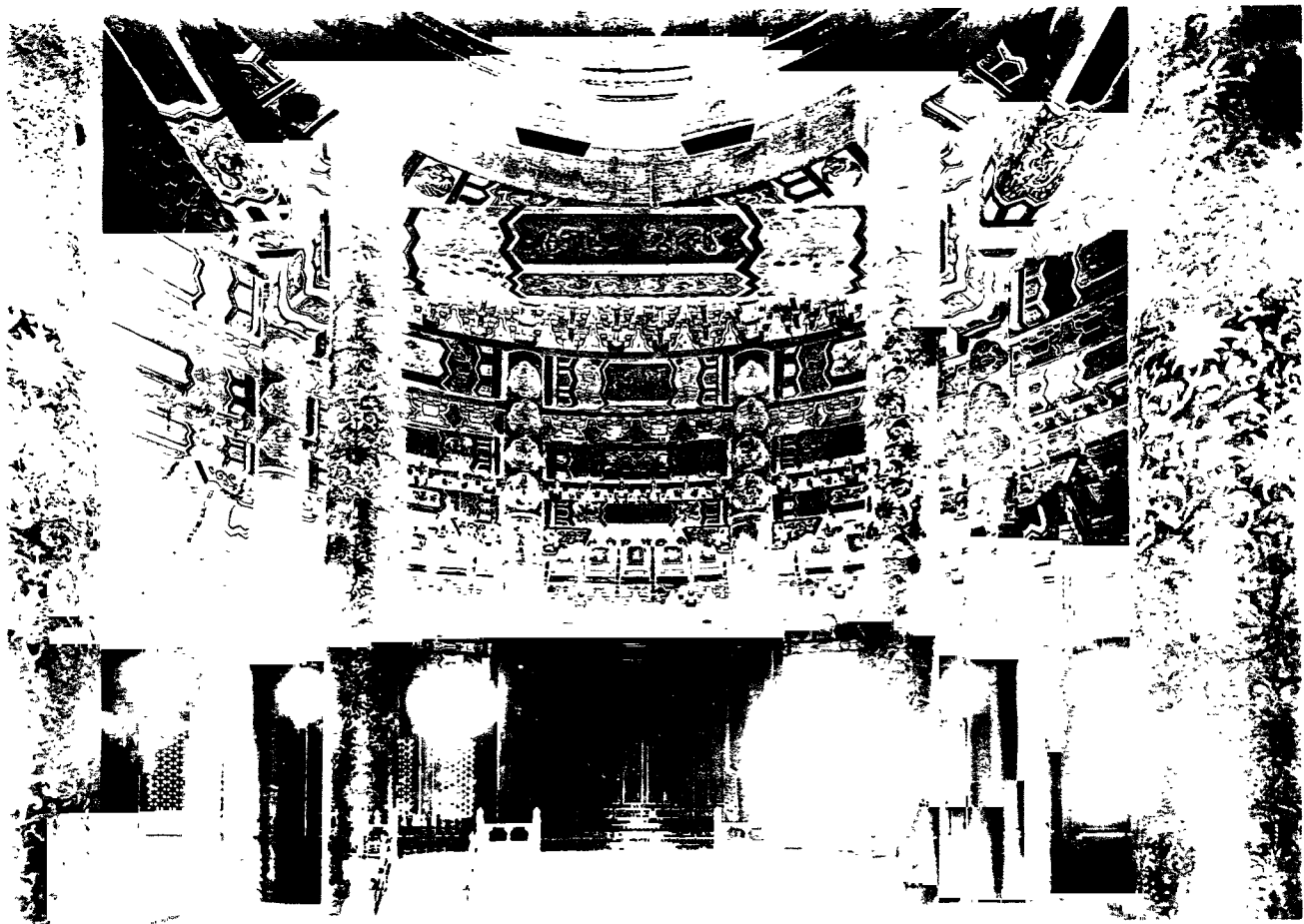


B

A, B. *Houang-tch'ong-yu*, vu de face et de derrière. (Autel du Ciel).
Phot. O. S.

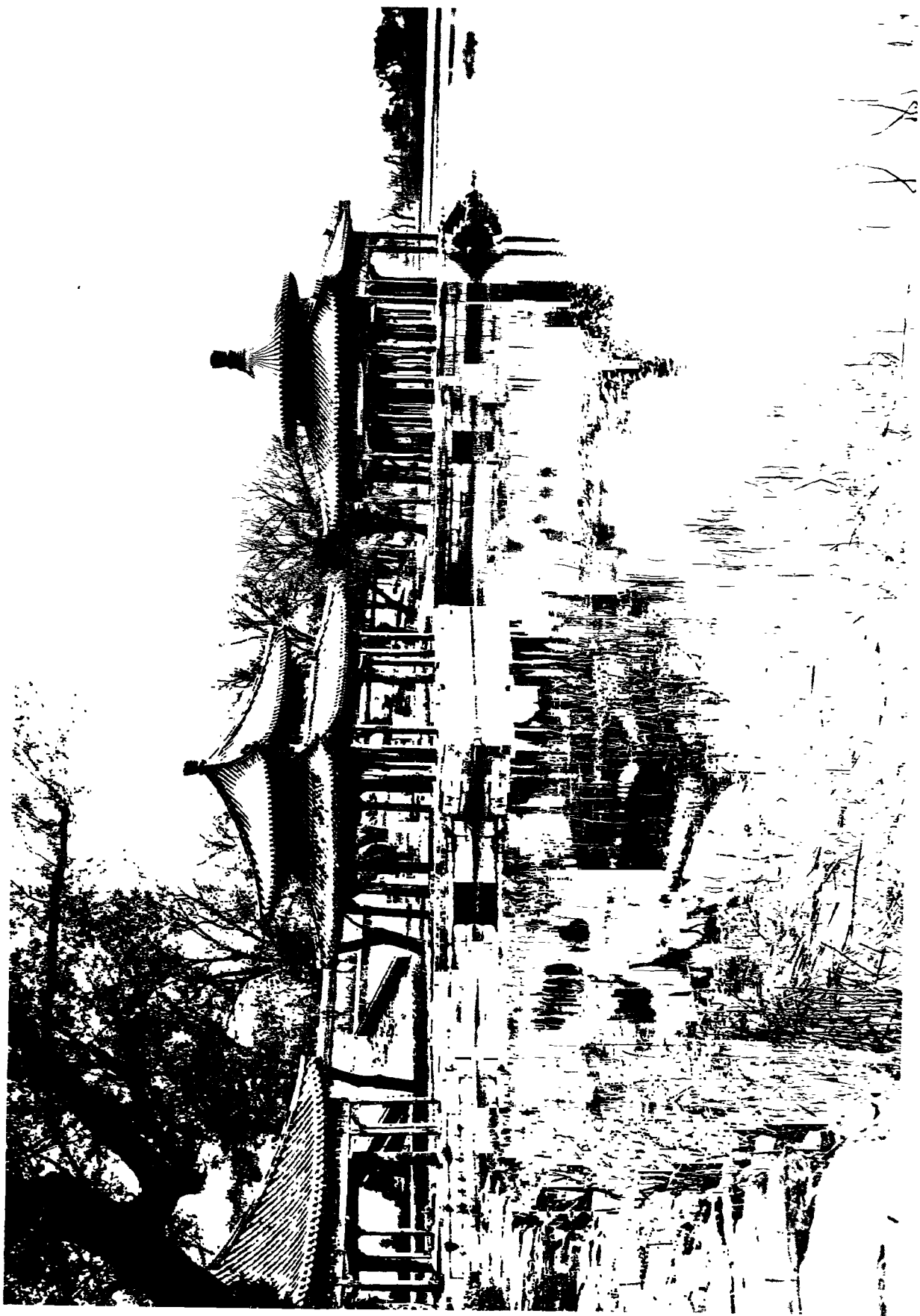


A



B

A. *K'i-nien-t'ien*. (Autel du Ciel). — B. Intérieur du même édifice.
Phot. O. S.



Trois des *Wou long ting* (pavillons des Cinq Dragons). Pei-hai, Pékin.
Phot. O. S.



A

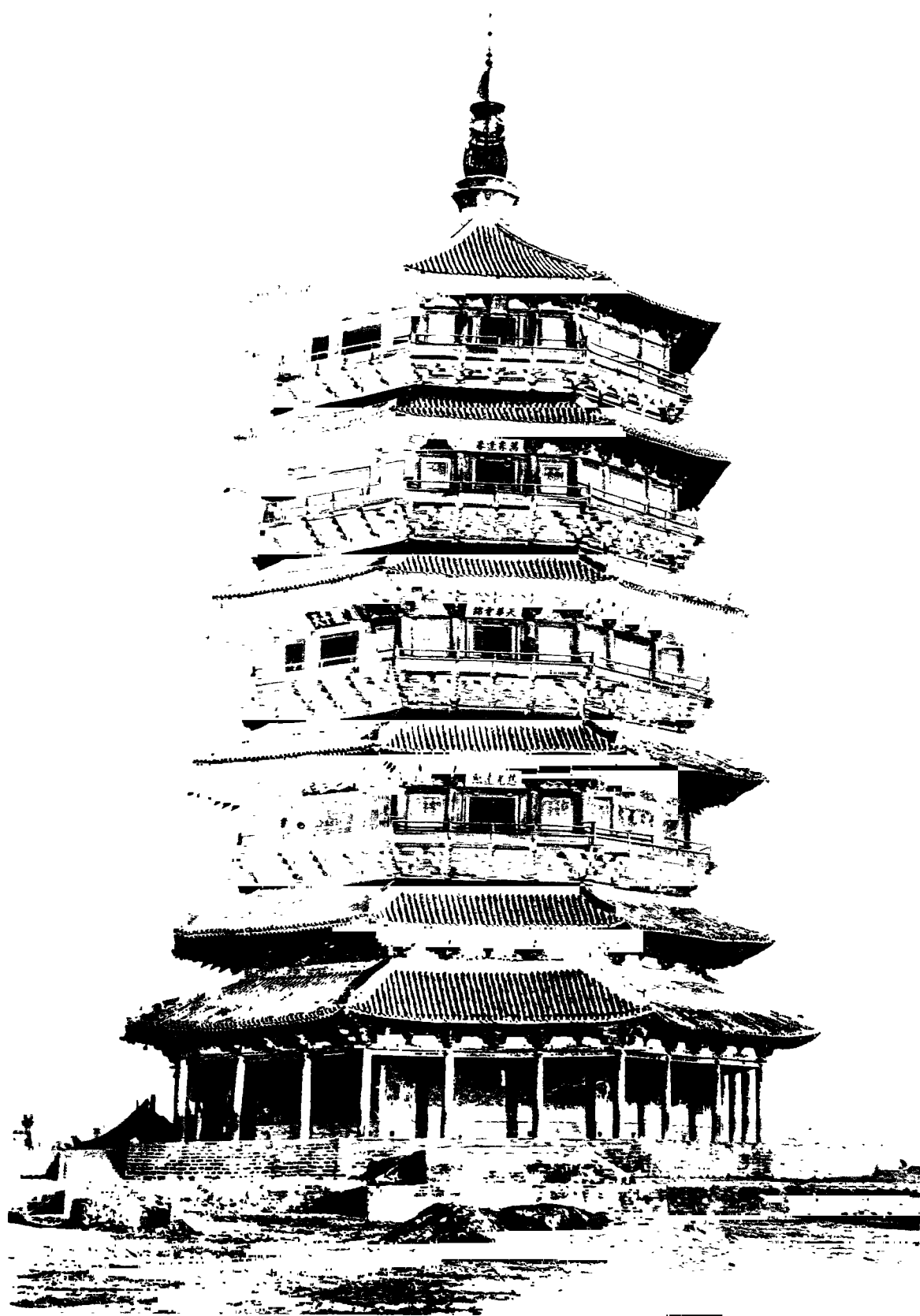


B

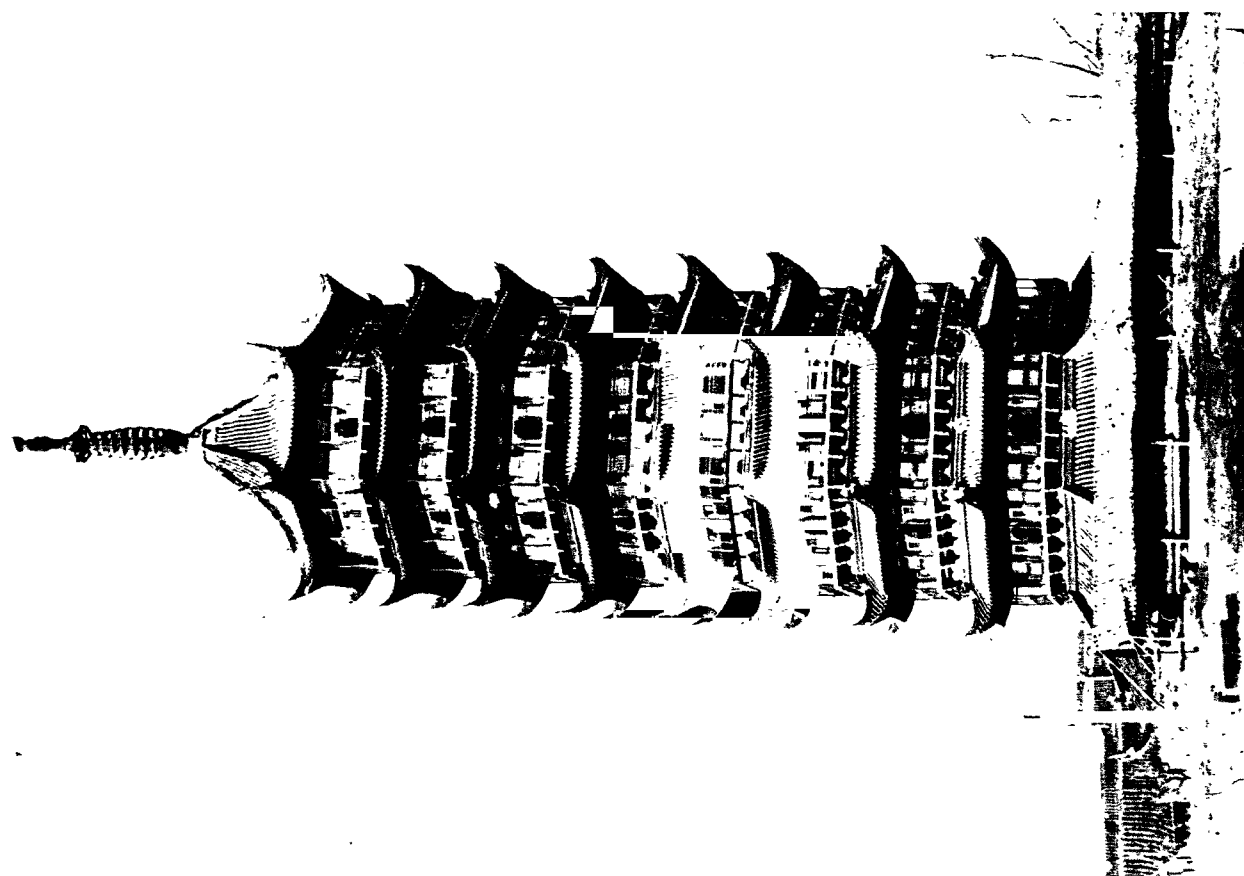
A. Kiosque demi-circulaire au *Ts'i-ye-fou*, Pékin.
B. Kiosque le plus à l'Est sur le *Mei-chan* (Colline de Charbon), Pékin.
Phot. O. S.



Fo-hiang-ko («tour du parfum du Bouddha»), Nouveau Palais d'Été, Pékin.
Phot. O. S.



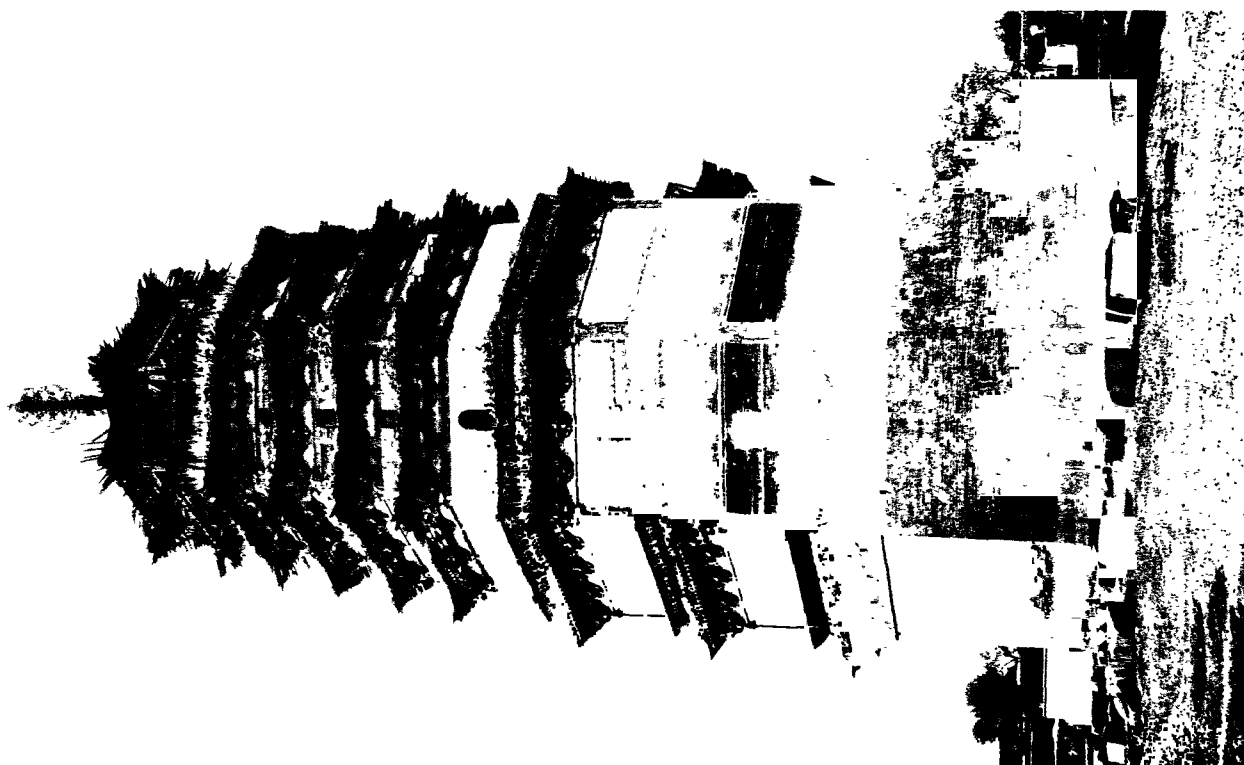
Pagode de bois, Ying-tcheou-fou, Chan-si. *Phot. X.*



A

A. *Pei-ssai-la-t'a*, Sou-tcheou.

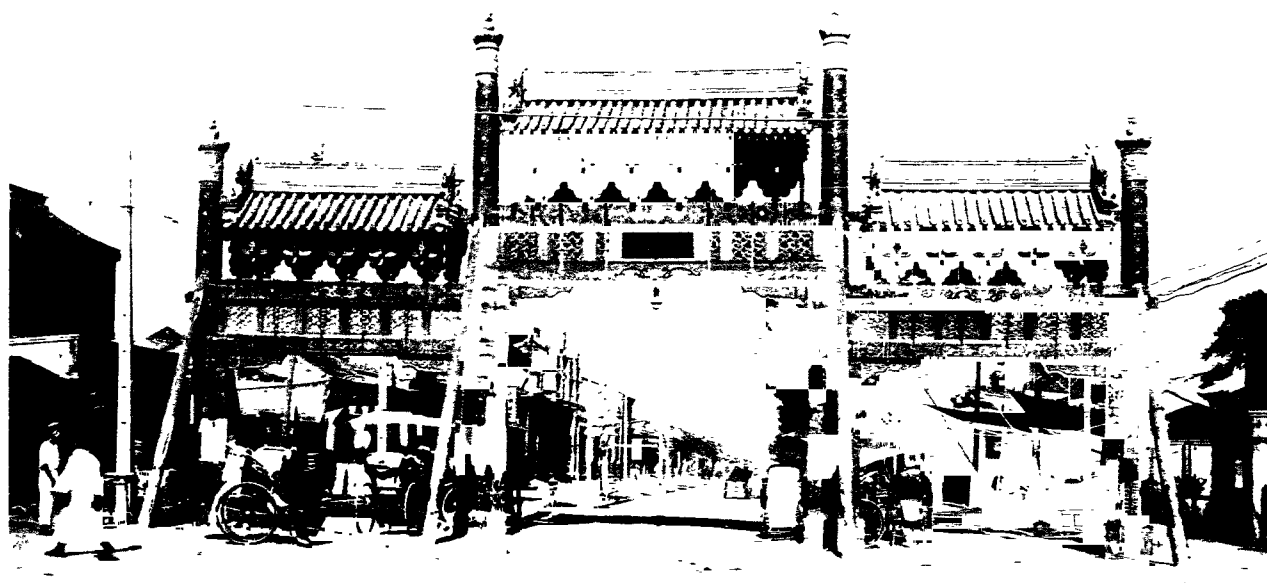
Phot. Mactavish



B

B. *Mou-t'a* (« Pagode de bois »), Tcheng-ting-fou.

Phot. O. S.



A



B

A. Un des *Tong-sseu-p'ai-leou*, Pékin.
B. *P'ai-leou* de marbre au *Pi-yun-sseu*.
Phot. O. S.



A

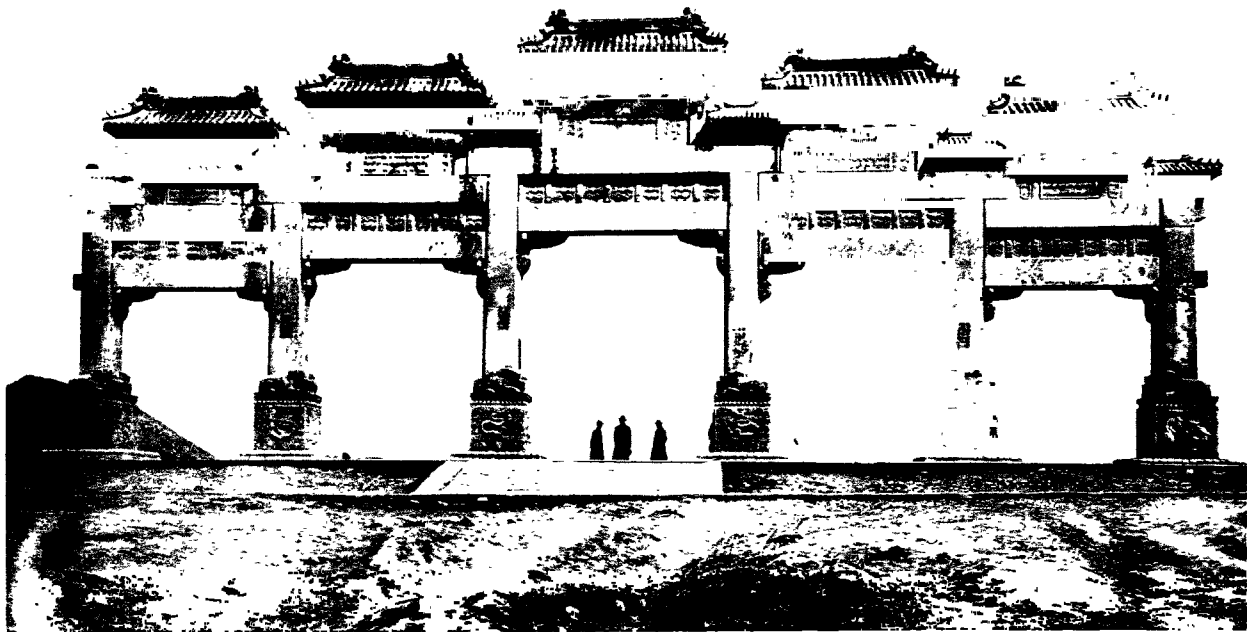


B

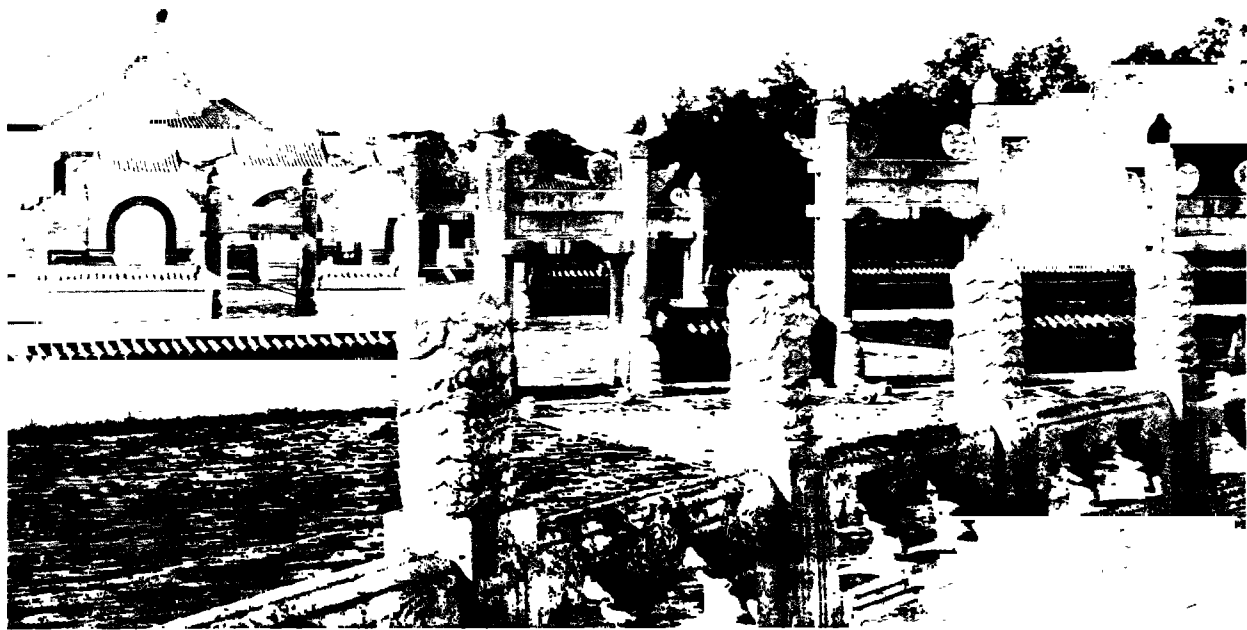
A. *P'ai-leou* de bois du *P'ing-tseu-men ta kie*, Pékin.

B. *P'ai-leou* de bois devant la mosquée de Si-ngan-fou.

Phot. O. S.



A



B

A. *Pai-leou* de marbre sur l'avenue conduisant aux tombeaux des Ming.

B. Porches de marbre donnant accès à l'Autel du Ciel.

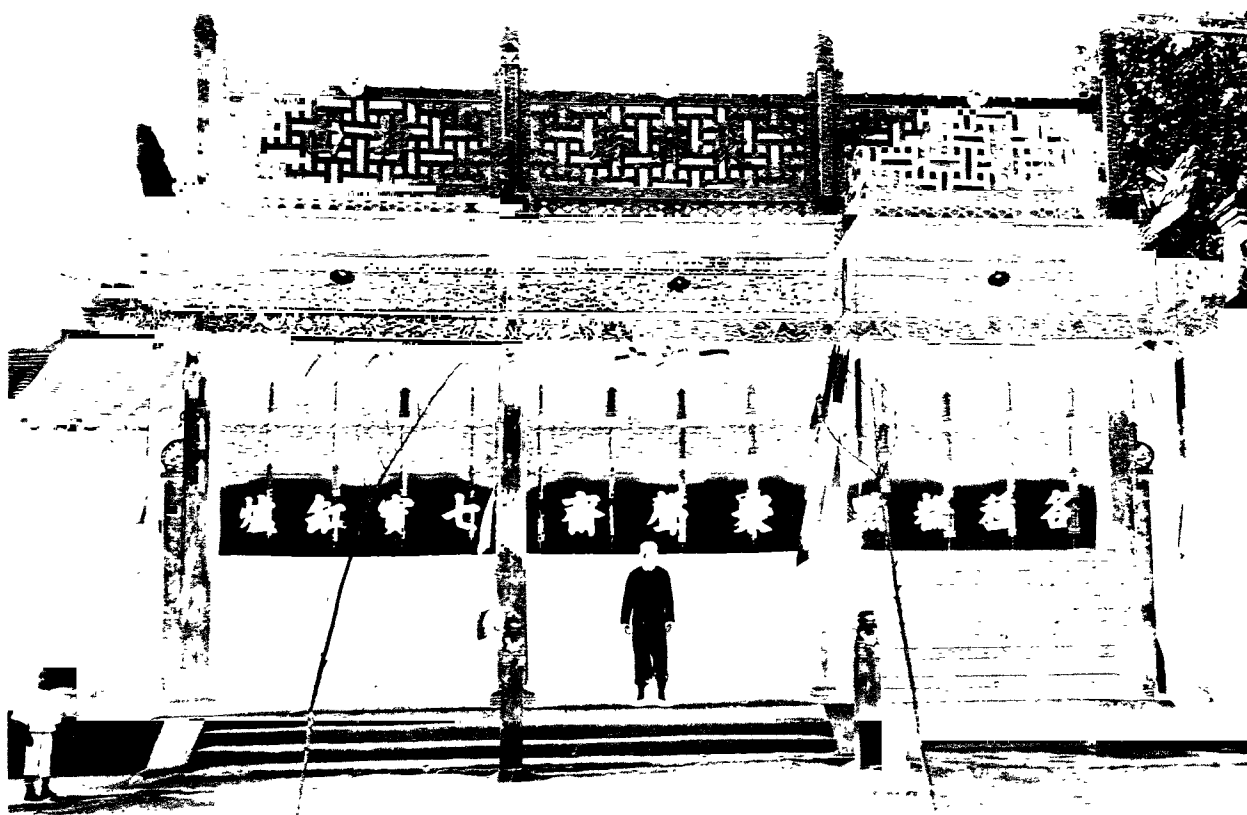
Phot. O. S.



A *P'ai-leou* de pierre, grande rue de Wei-hien, Chan-tong.
 B. *Houa-piao* de marbre devant le T'ien-ngan-men, Cité Interdite, Pékin.
Phot. O. S.



A



B

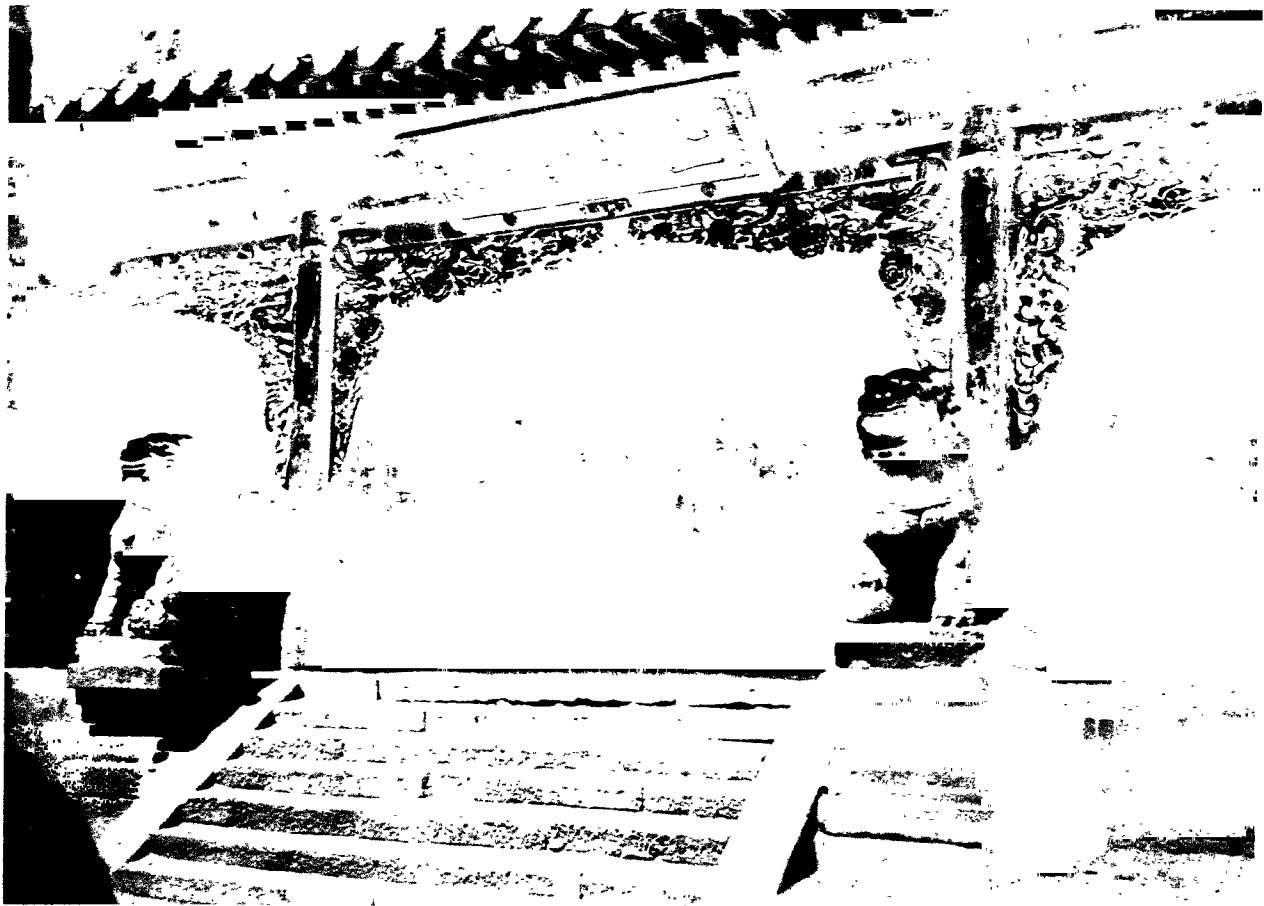
A. Une rue bordée de boutiques pittoresques, Cité du Nord, Pékin.

B. Devanture de magasin à panneaux ajourés et dorés, Pékin.

Phot. O. S.



A



B

A. Intérieur du *T'ai-ho-men*, porte principale de la Cité Interdite.
B. Porte extérieur du *Chang-houa-yen-sseu*, Ta-t'ong fou.
Phot. O. S.



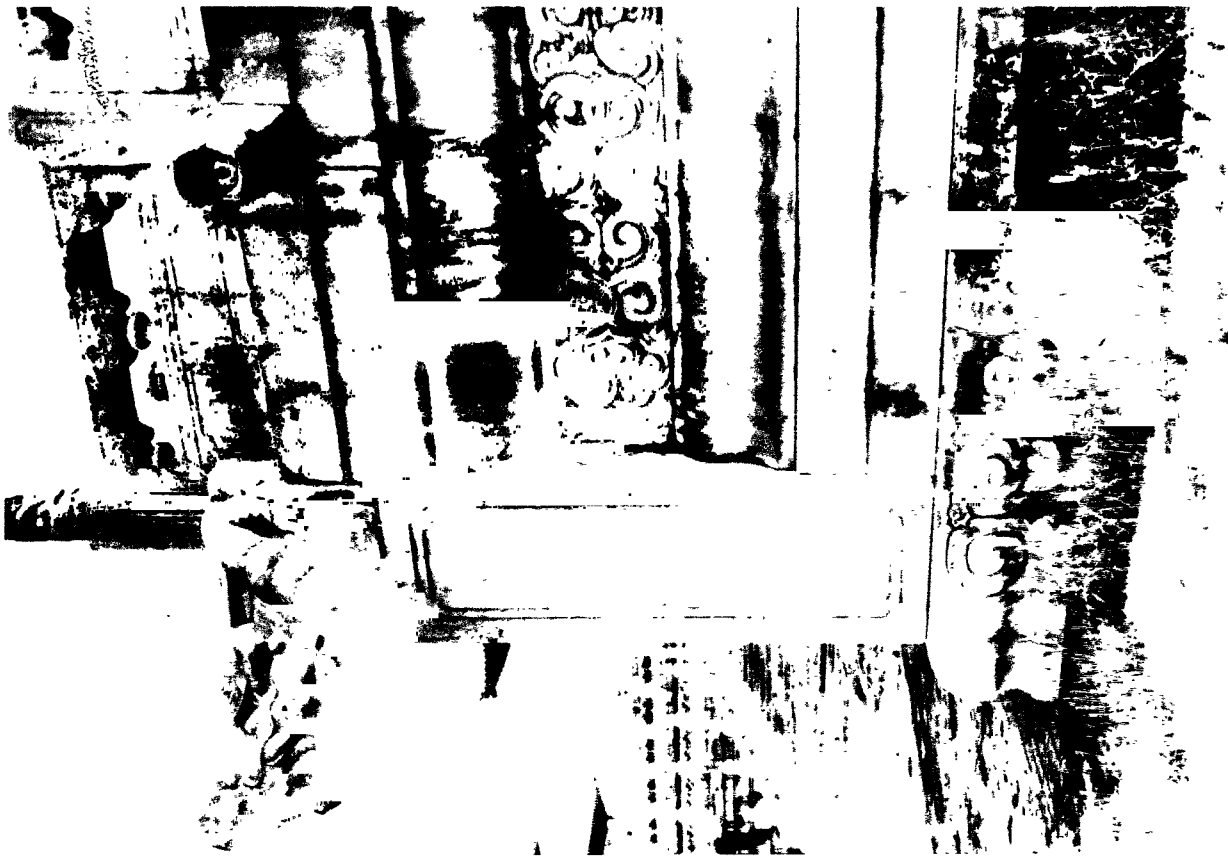
A



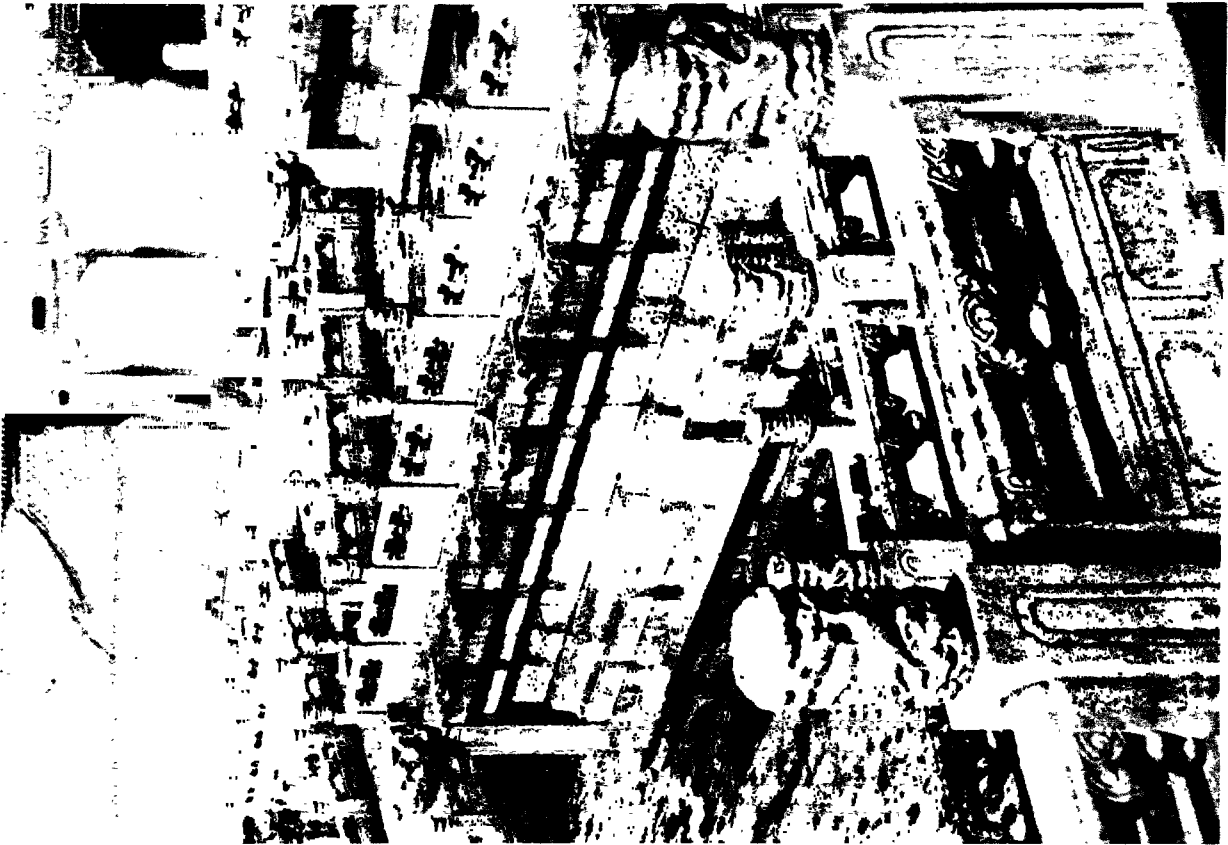
B

A. Galerie de la façade d'une grande porte, Li-wang-fou, Pékin.
B. Intérieur du même bâtiment.

Phot. O. S.



B



A

A. Détail des balustrades entourant la Chaussée du Dragon, Cité Interdite, Pékin.

B. Angle de la terrasse principale, Cité Interdite : gargouilles en tête de dragon.

Phot. O. S.



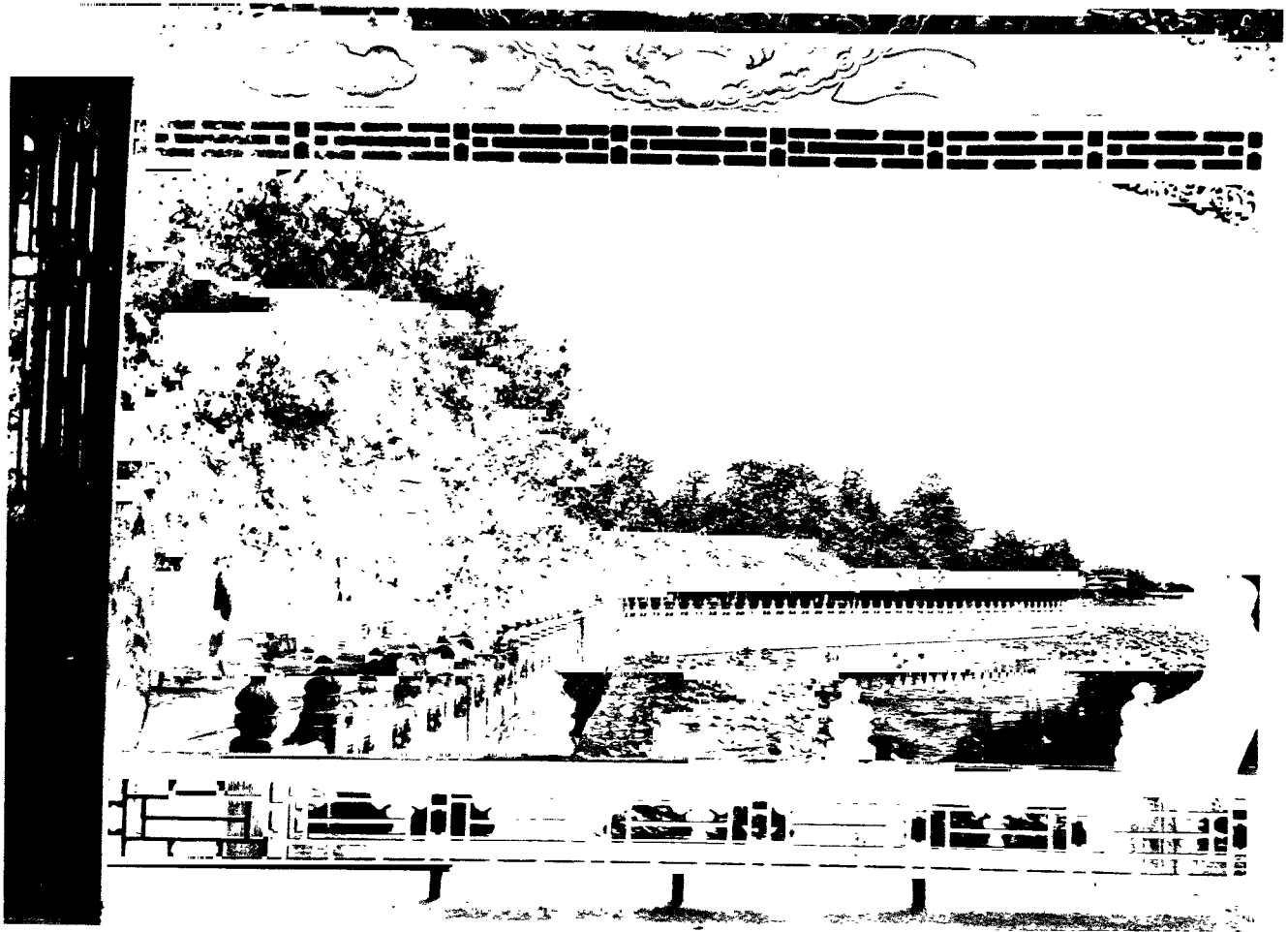
A



B

- A. Balustrade de l'avenue conduisant au *Kouan-ti-miao* près de Lo-yang.
B. Balustrades d'un pont près du *Wou-ying-tien*, Cité Interdite, Pékin.

Phot. O. S.



A



B

A. Balustrades en bois et en marbre au Palais d'Eté.
B. Longue galerie dans le parc de Ts'i-ye-fou, Pékin.

Phot. O. S.

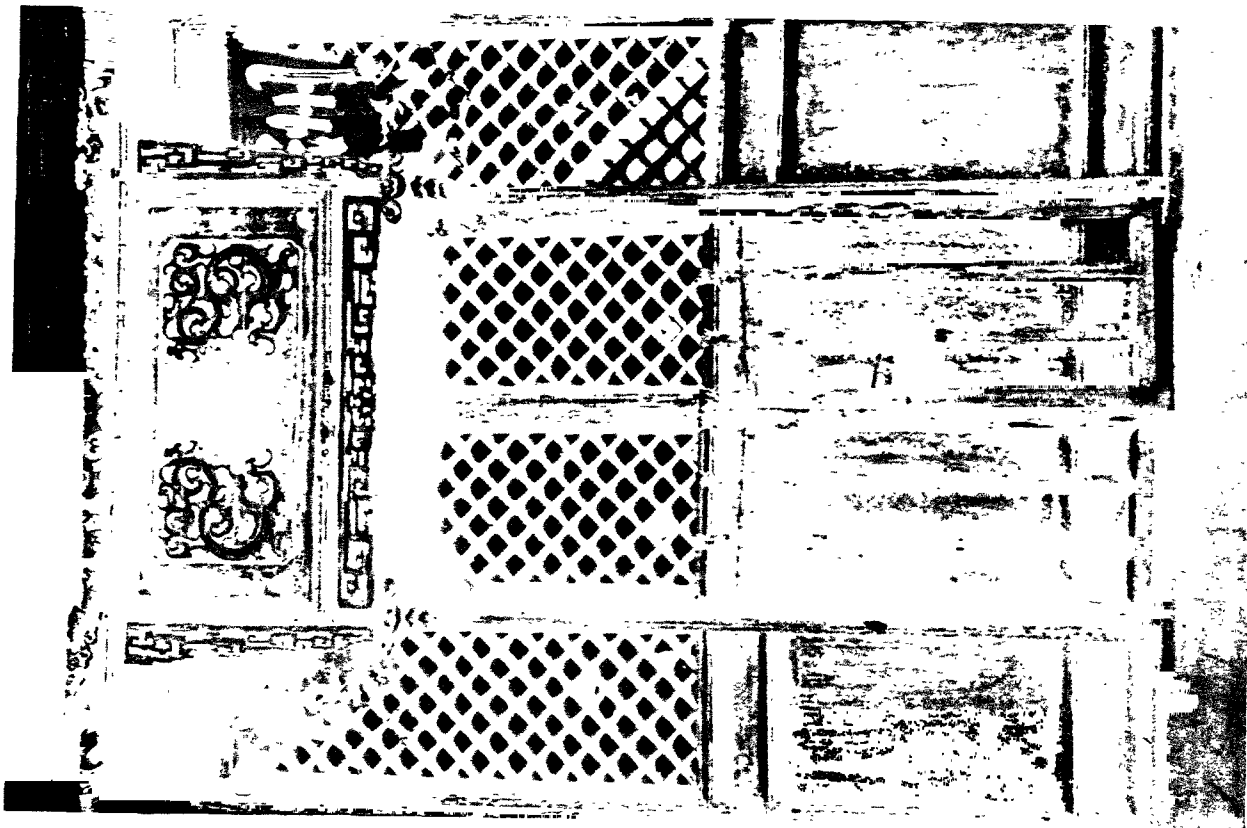


A

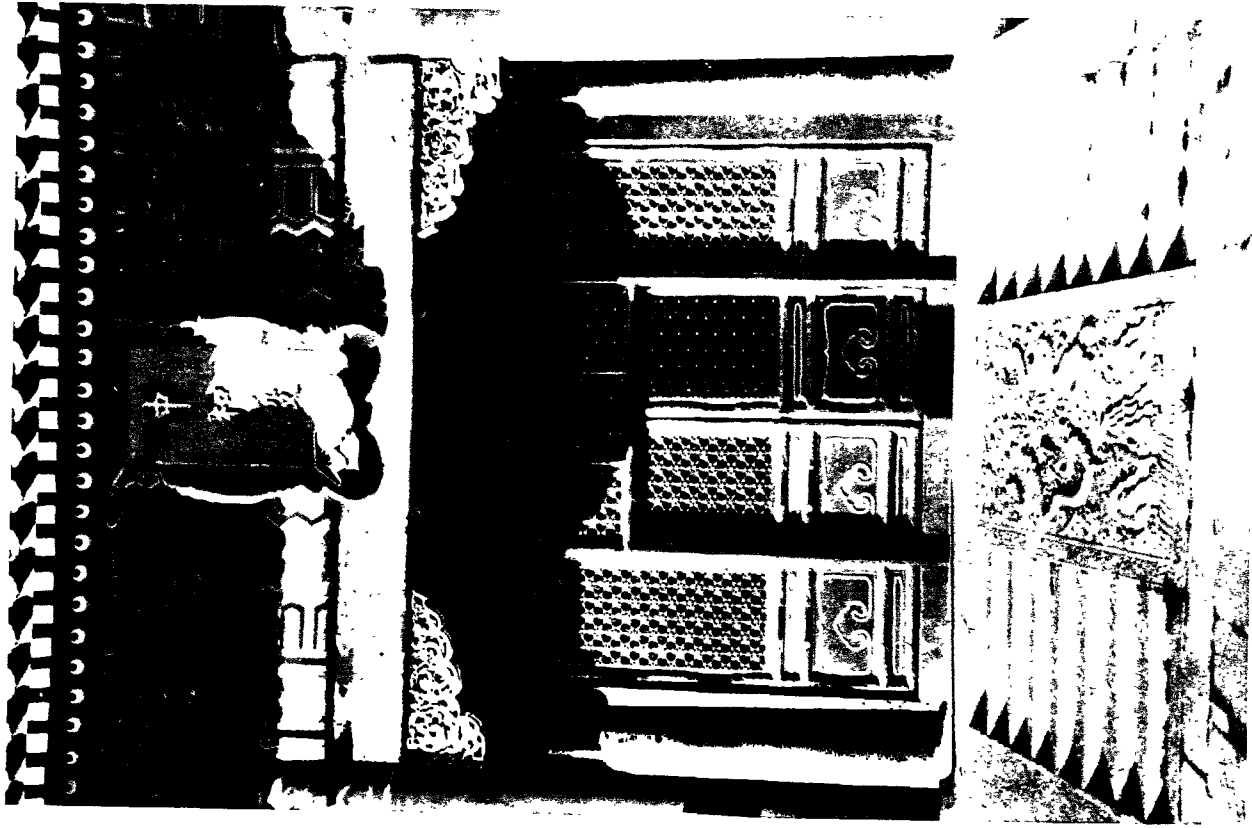


B

A. *Yin-ngan-tien*, pavillon dans le parc de Li-wang-fou, Pékin.
B. *Lai-chong-ko*, pavillon dans le parc de Tch'eng-wang-fou, Pékin.
Phot. O. S.

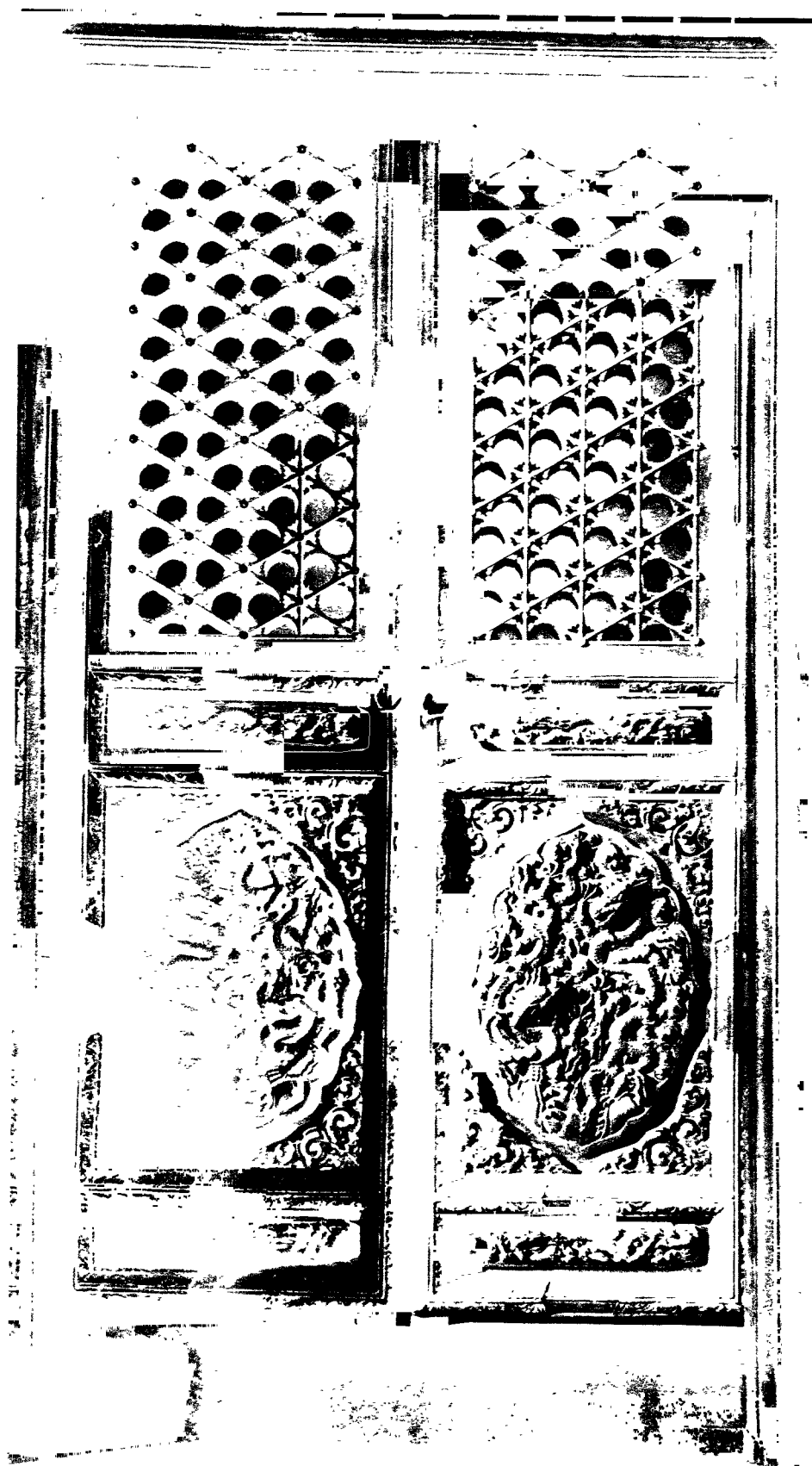


A



B

A. Porte ajourée, Chang-houa-yen-ssou, Ta-tong-fou.
B. Porte principale du Tchong-ho-tien, Cité Interdite.
Phot. O. S.



Porte à panneaux sculptés du *T'ai-ho-tien*, Cité Interdite.
Phot. O. S.



A



B

A. Porte circulaire, jardin du temple de Confucius, Ts'in-ning-tcheou.

B. Mur de jardin à ouvertures fantaisistes, Pei-hai, Pékin

Phot. O. S.



A



B



C

- A. Porte en forme de courge, parc du Teh'eng-wang-fou, Pékin.
 B. Kiosque à fenêtres en cinq-feuilles. Nan-hiang, Kiang-sou.
 C. Kiosque et mur percés d'ouvertures fantaisistes. Pei-hai, Pékin
Phot. O. S.



A



B



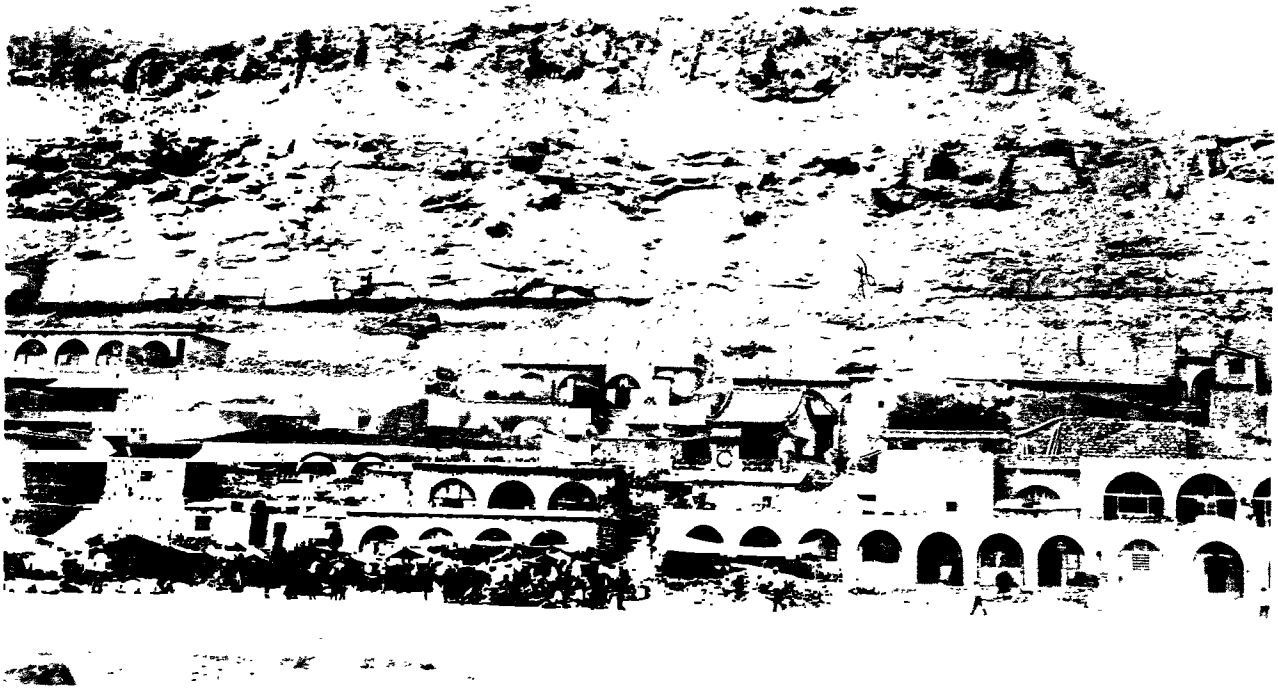
C

A. Remparts de Tokoto, une des principales agglomérations bâties en loess.
Chine septentrionale.

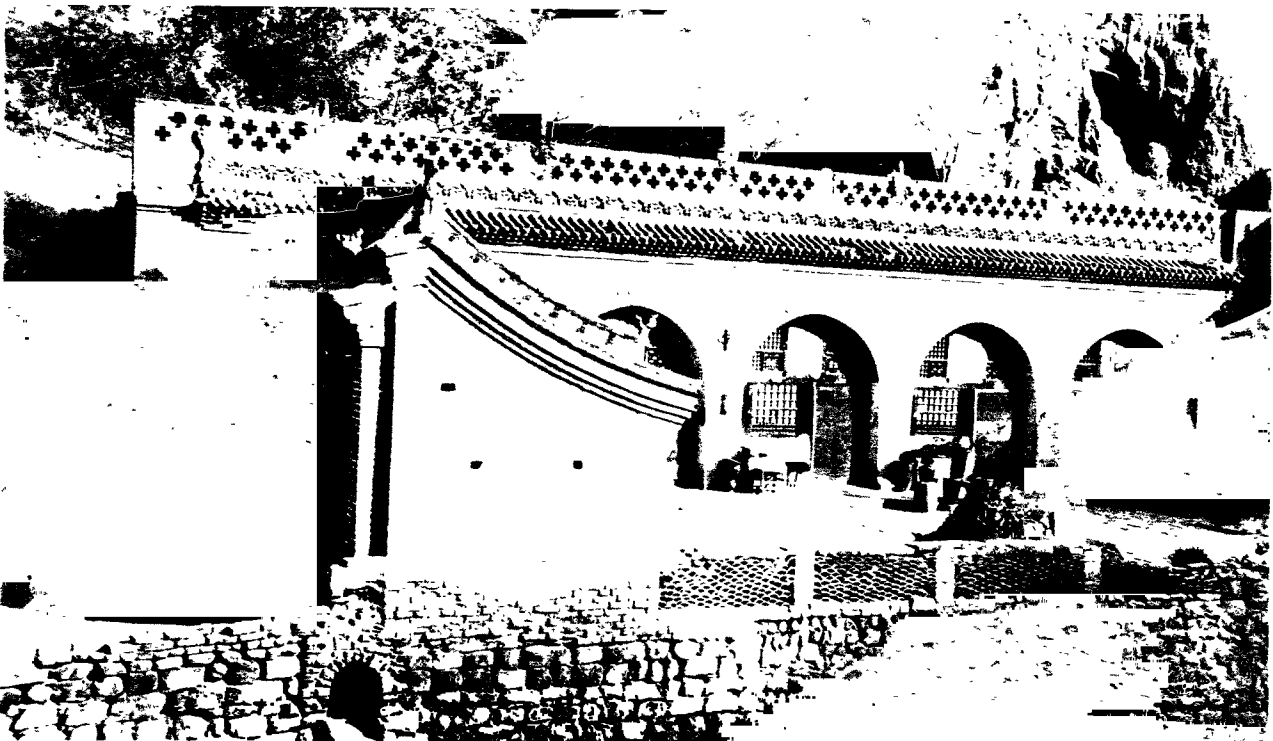
B. Habitations typiques du loess : région de Souei-yuan.

C. Village près de Paoto, Souei-yuan.

Phot. Karlbeck.



A



B

A. Village du Si-li-yu sur le Fleuve Jaune, Chen-si oriental.
B. Édifice en brique typique : village de Nan-k'eou, Chan-si occidental.
Phot. Karlbeck.



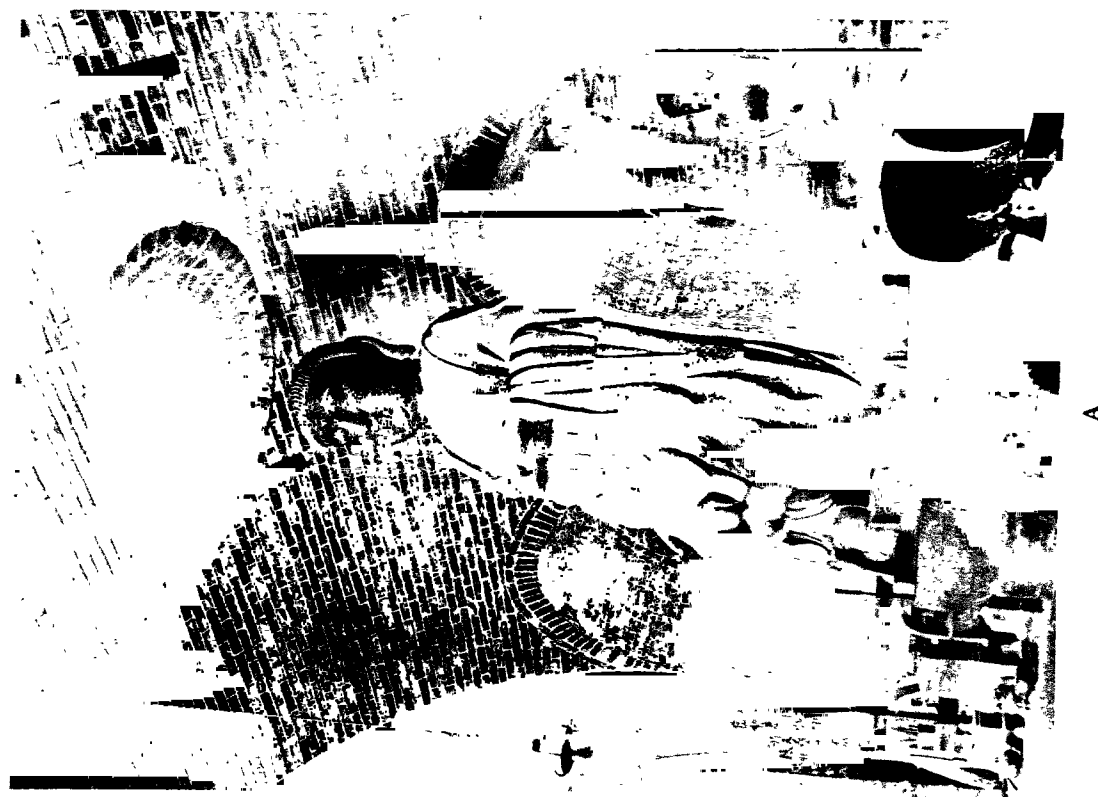
A



B

- A. Edifice principal du *Chouang-t'a-ssu*, Tai-yuan-fou.
B. Un des pavillons accessoires du même temple.

Phot. O. S.



A

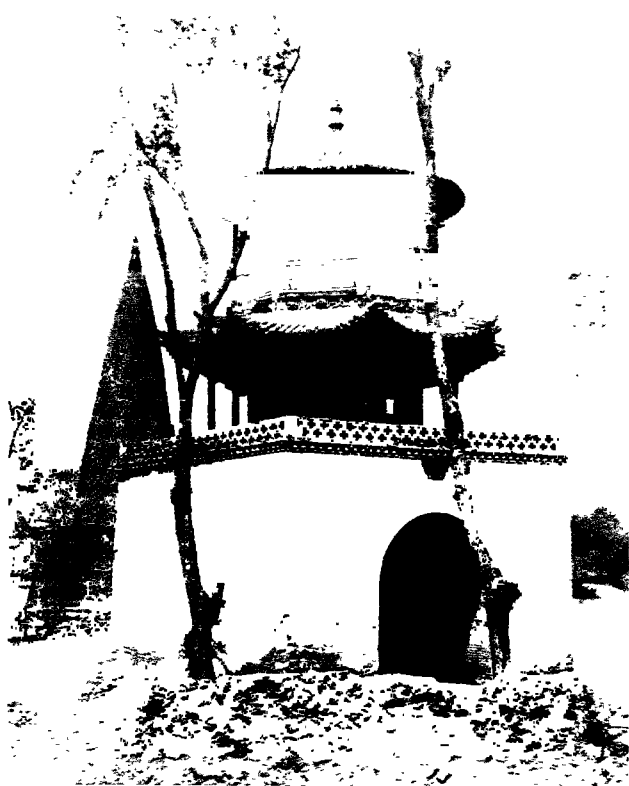


B

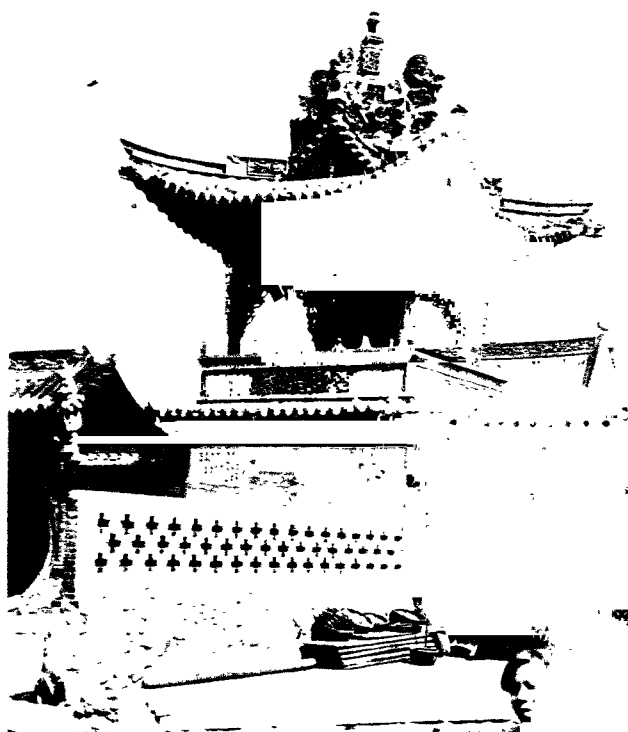
A. Intérieur du pavillon principal du *Chouang-l'u-sseu*.

B. *Wou-leang-tien*, Sou-tcheou.

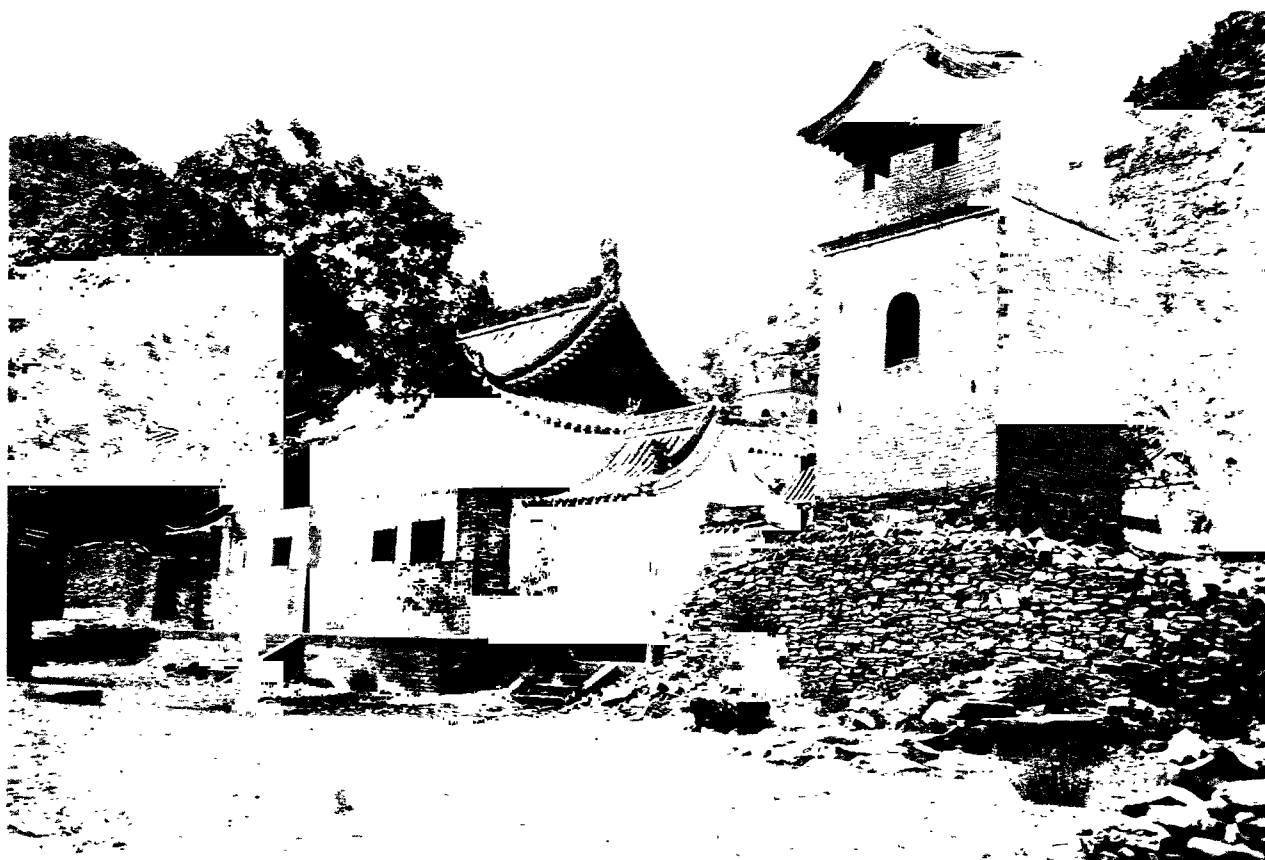
Phot. O. S.



A



B



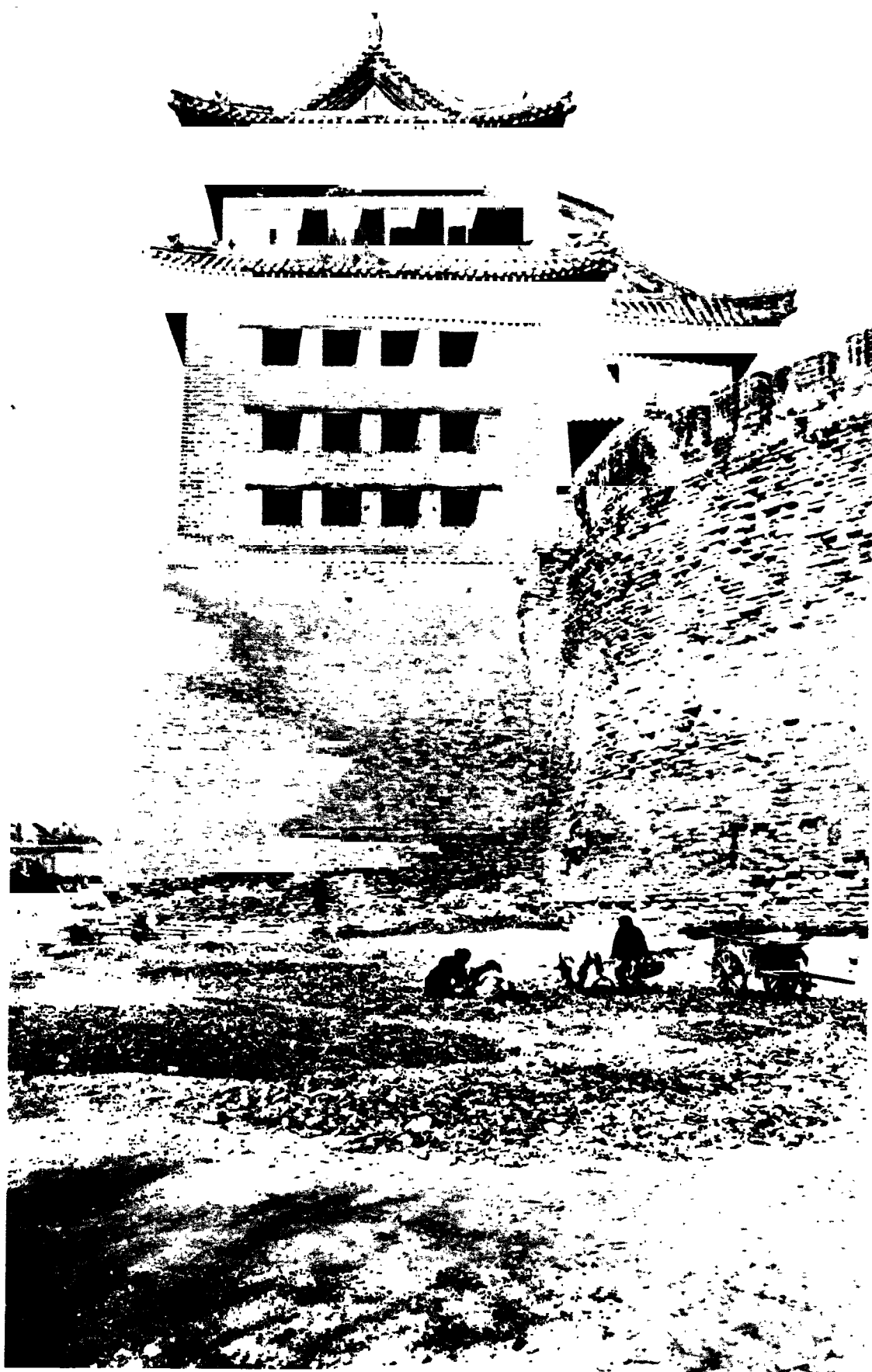
C

A. Tour sur terrasse de Kieou-wou, Chan-si méridional.

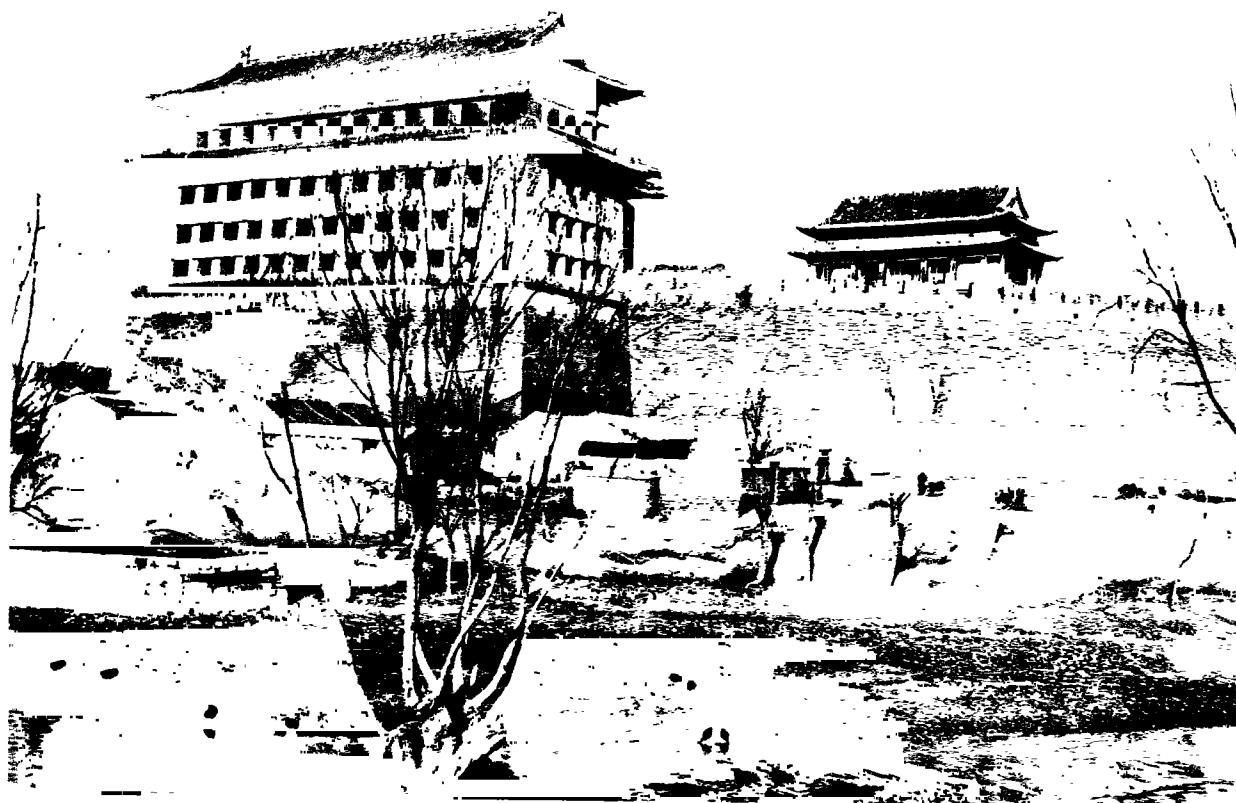
B. Tour de la Cloche à Paoto, Souei-yuan.

C. Entrée et tour défensive du *Che-peï-sseu*, près de Kiao-tch'eng, Chan-si.

Phot. Karlbeck.



Tour extérieure du *P'ing-tseu-men*, Pékin.
Phot. O. S.



A



B

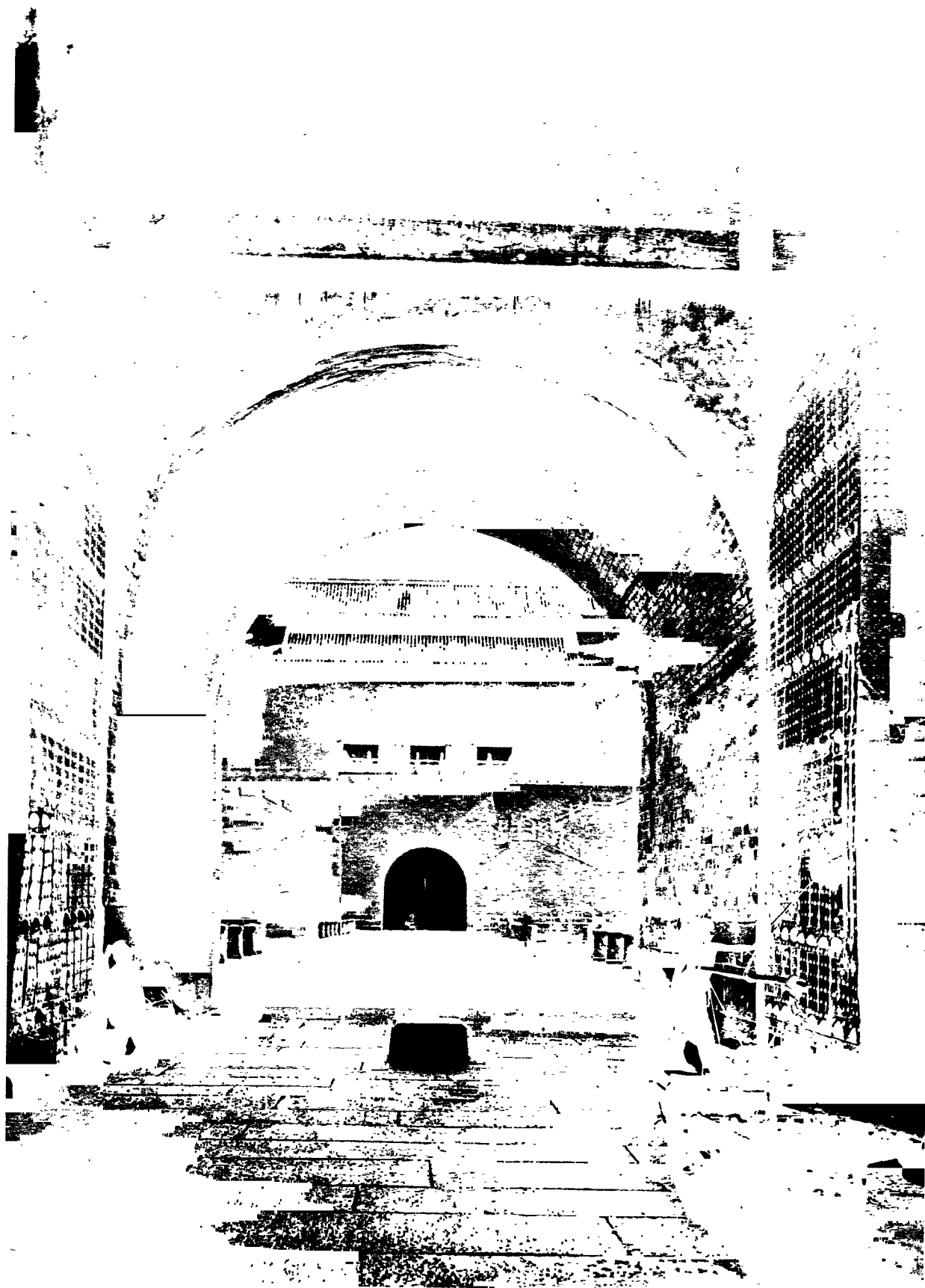
A. *Ping-tseu-men*; vue prise de l'extérieur.

B. *Yong-ting-men*; vue générale.

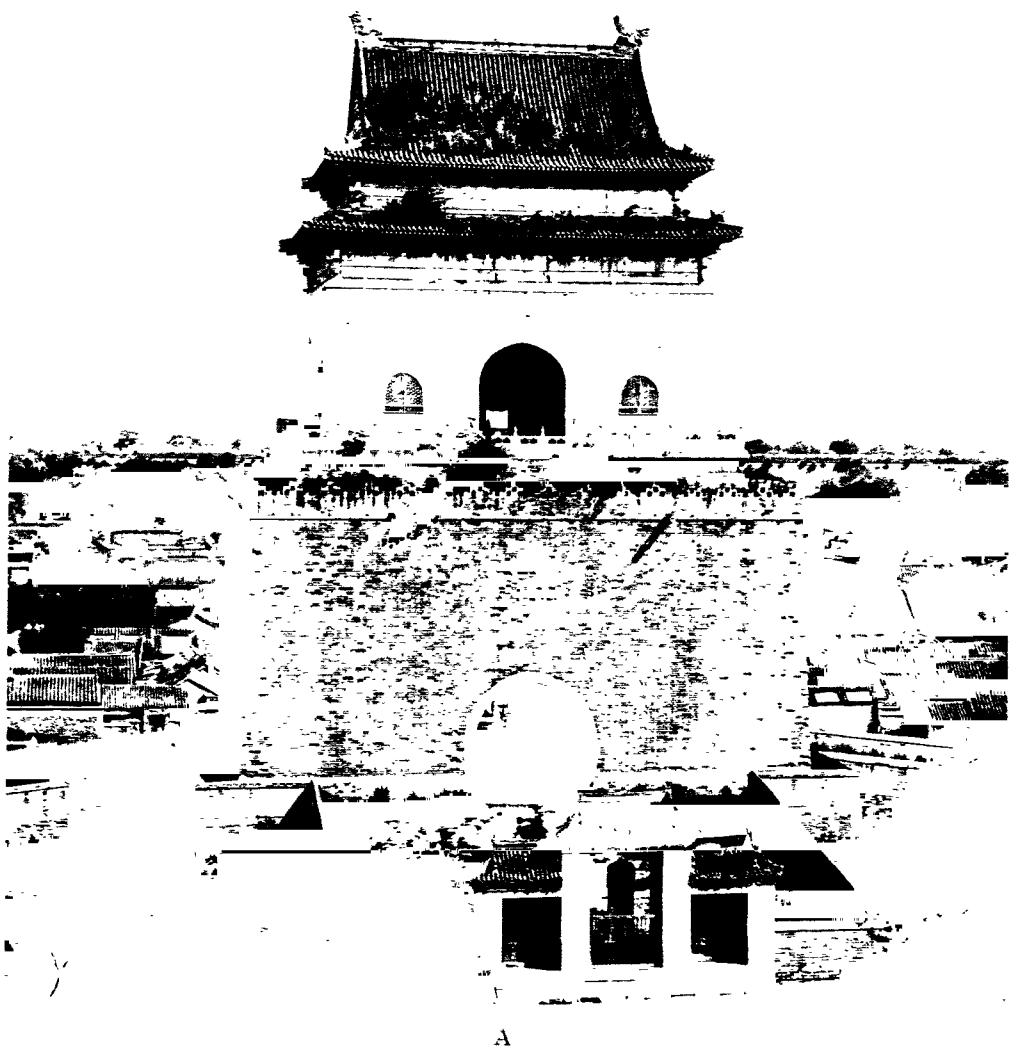
Phot. O. S.



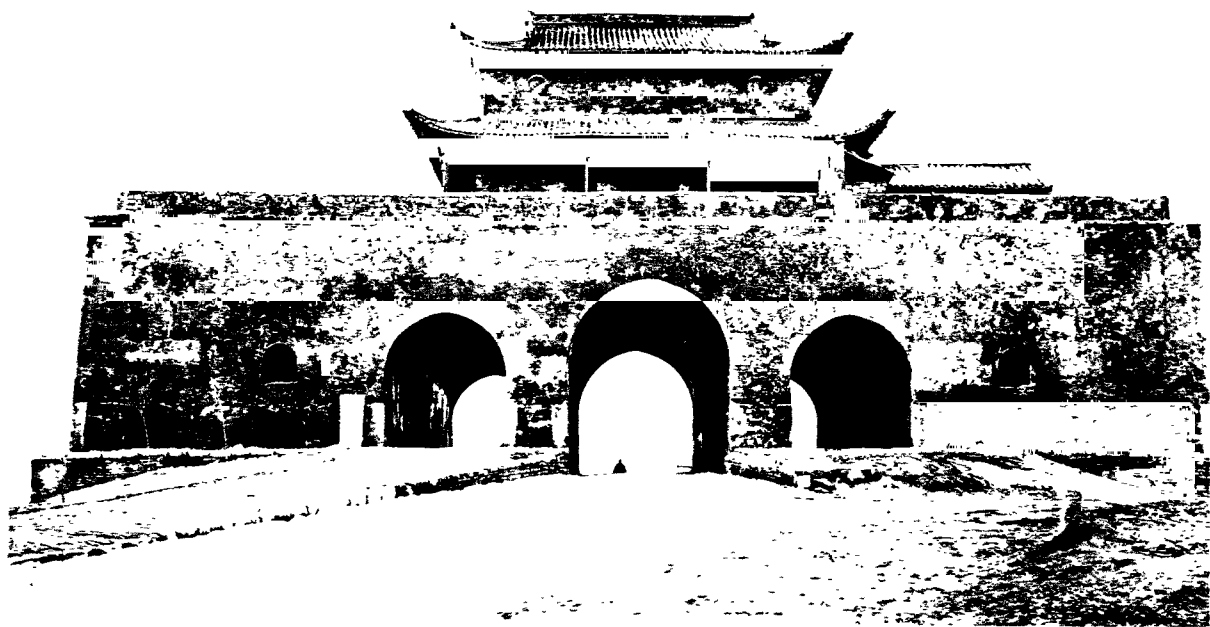
Porte extérieure, *Si-p'ien-men*, Pékin.
Phot. O. S.



Porte intérieure, *K'ien-men*, Pékin. *Phot. O. S.*

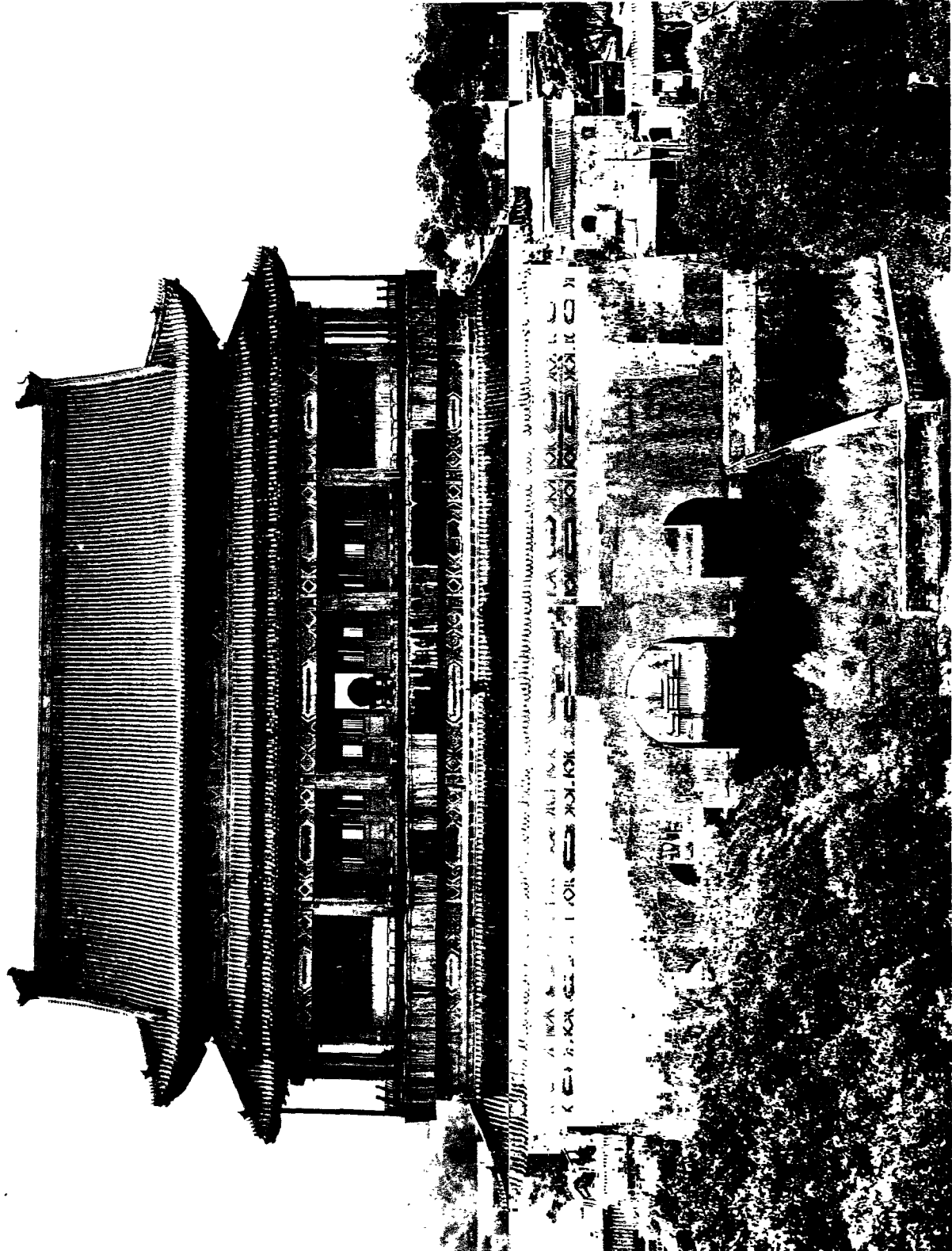


A



B

A. Tour de la Cloche, Pékin. — B. Tour du Tambour. Nankin.
Phot. O. S.



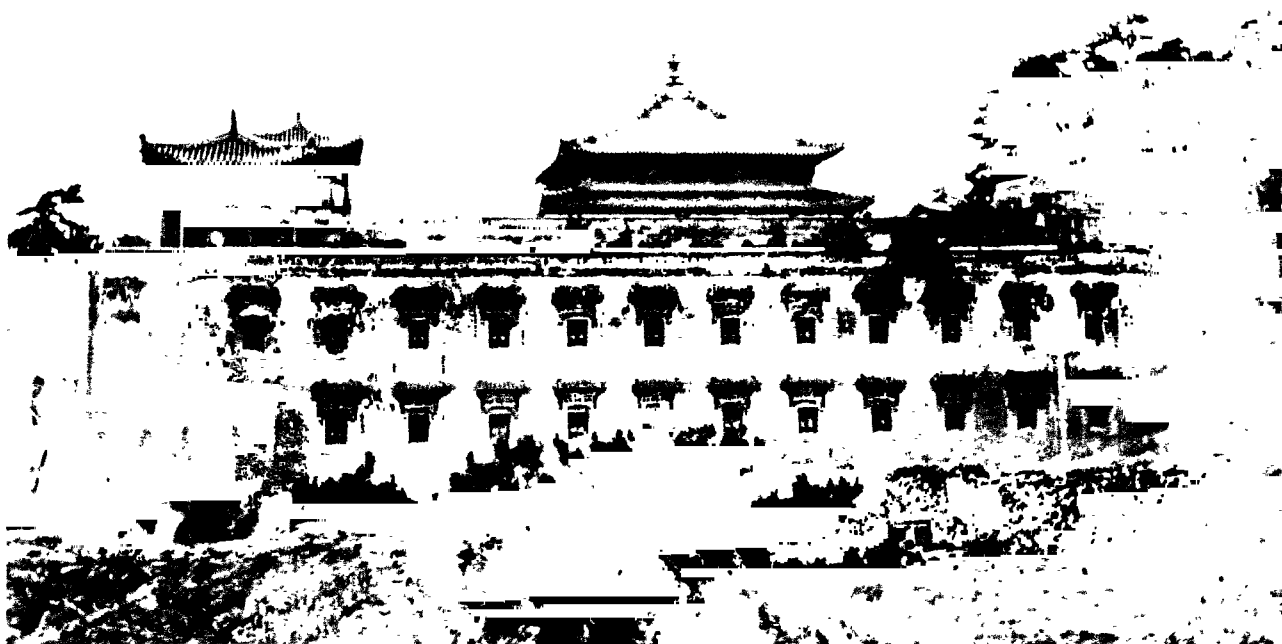
Tour du Tambour, Pékin. *Phot. O. S.*



Porte fluviale à Sou-tcheou, Kiang-sou.
Phot. O. S.



A



B

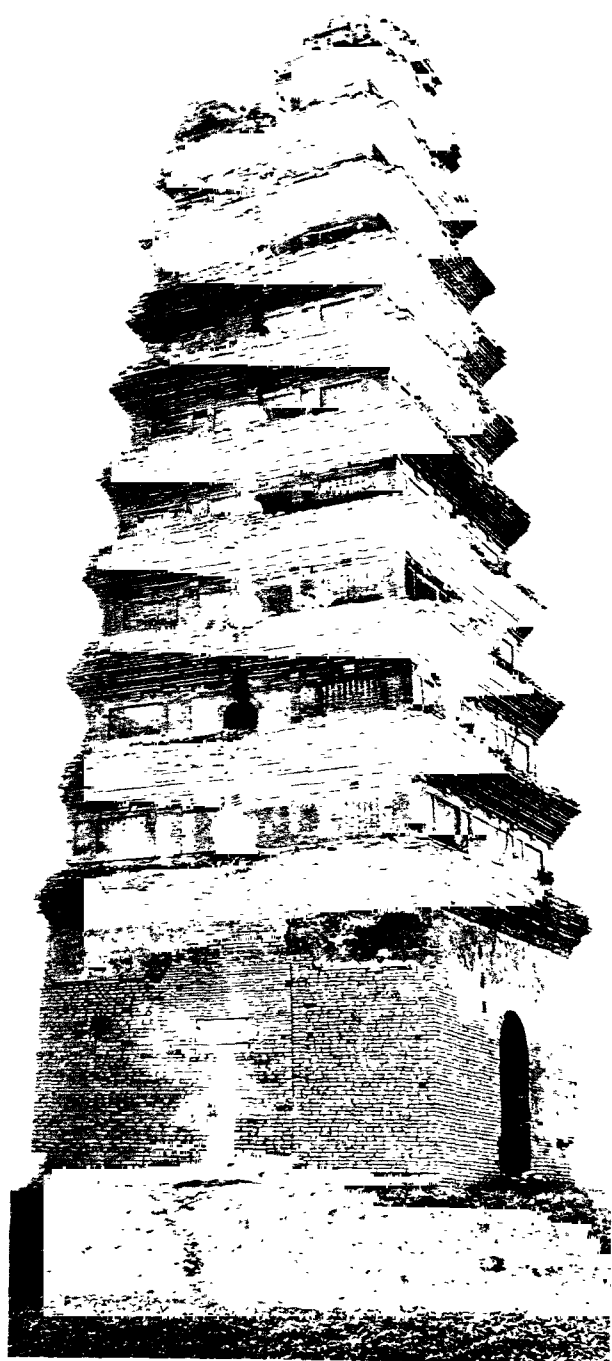
A. Vue générale du monastère lamaïque de Jehol.
B. Le bâtiment principal du monastère lamaïque de Jehol
Phot. Hartung.



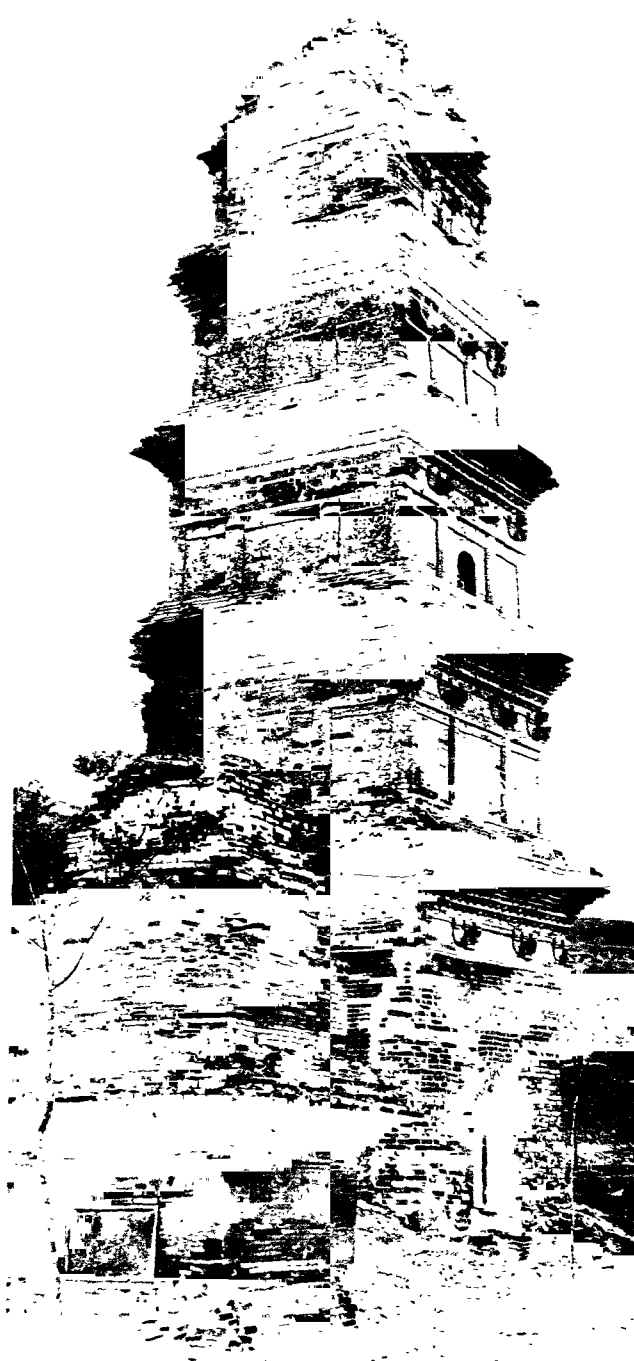
Ta-yen-fa, pagode de brique fondée en 652. Si-ngan-fou, Chen-si.
Phot. O. S.



Partie inférieure du *Siao-yen-fa*, côté sud. Pagode fondée en 684. Si-ngan-fou.
Phot. O. S.

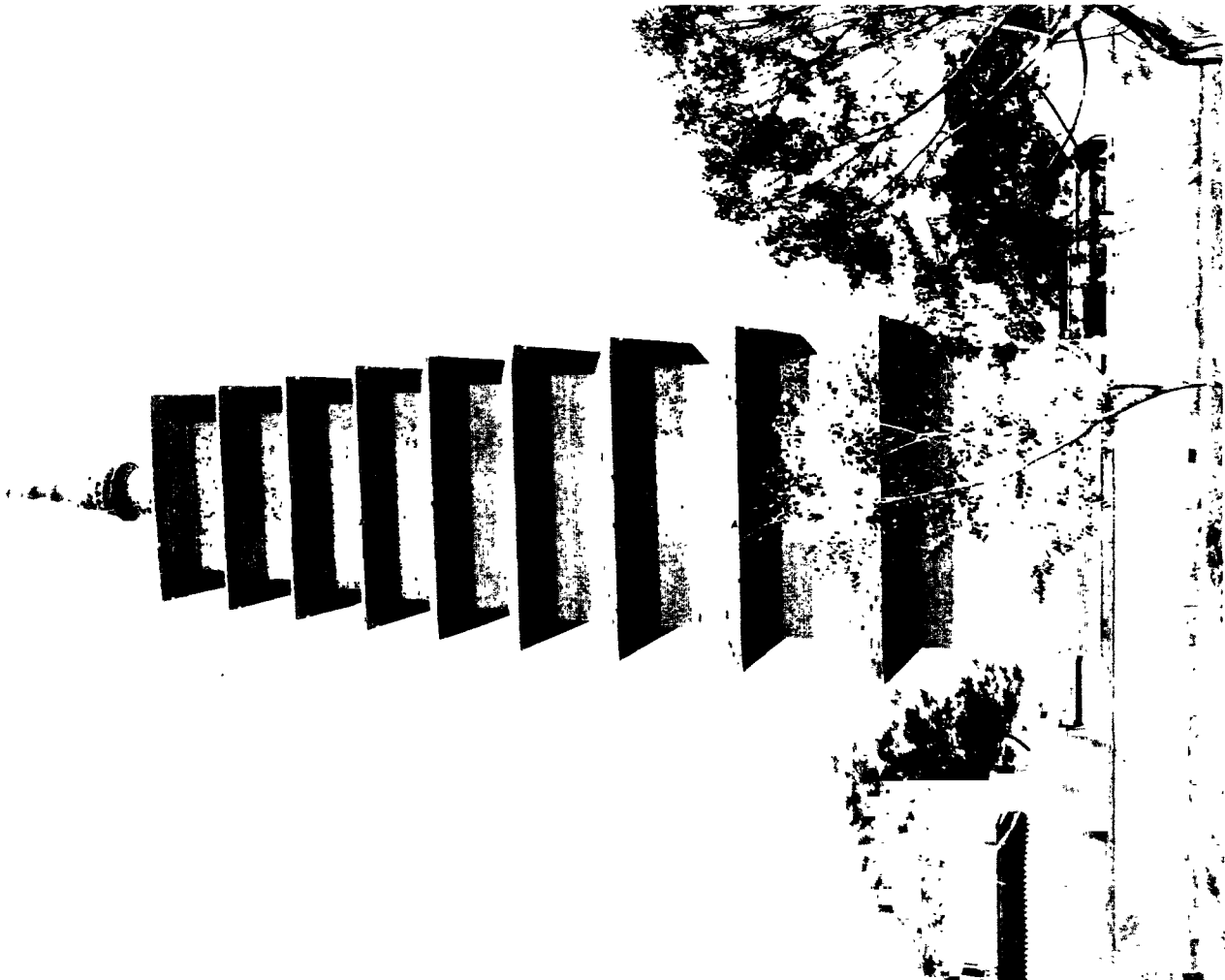


A



B

- A. *Hiang-tsi-sseu*, pagode fondée en 681 ou en 706, près de Si-ngan-fou.
 B. Une des deux pagodes du *Hing-kiao-sseu* qui marque
 l'emplacement de la sépulture de Hiuan-tsang, près de Si-ngan-fou (IX^e siècle).
Phot. T. Sekino.

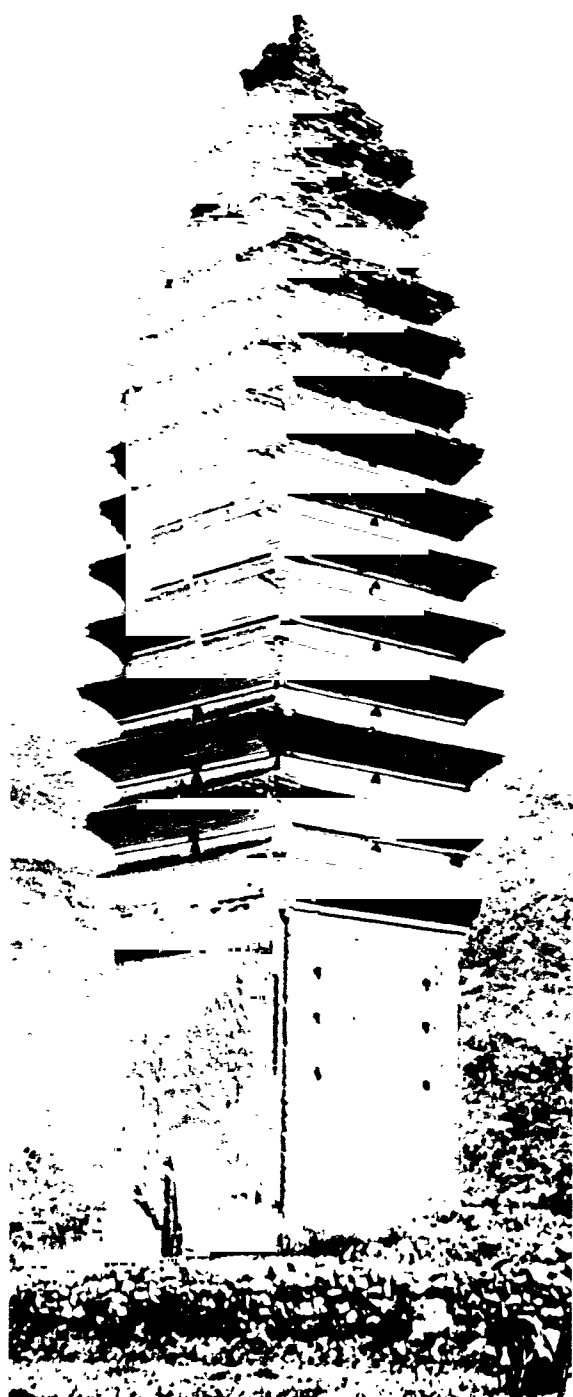


A

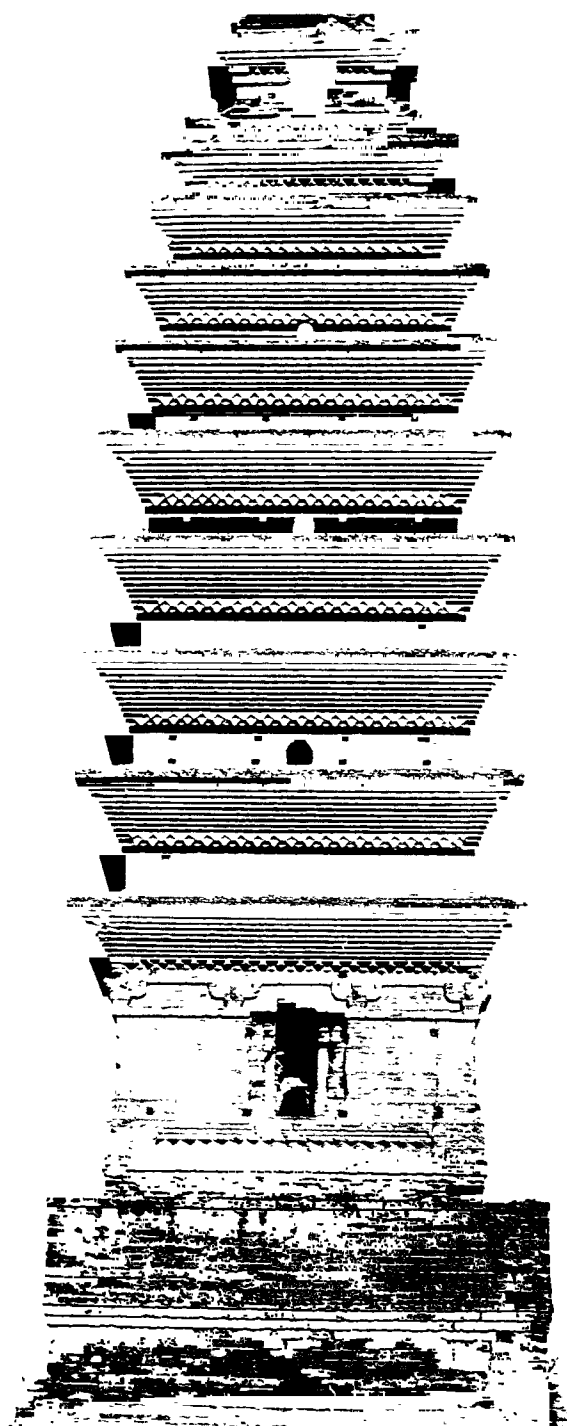


B

A. Pagode de *K'ai-yuan-sseu*, Tchong-ting-fou.
B *Pai-t'a*, pagode qui s'élève au sud de Si-ngan-fou.
Phot. O. S.



A

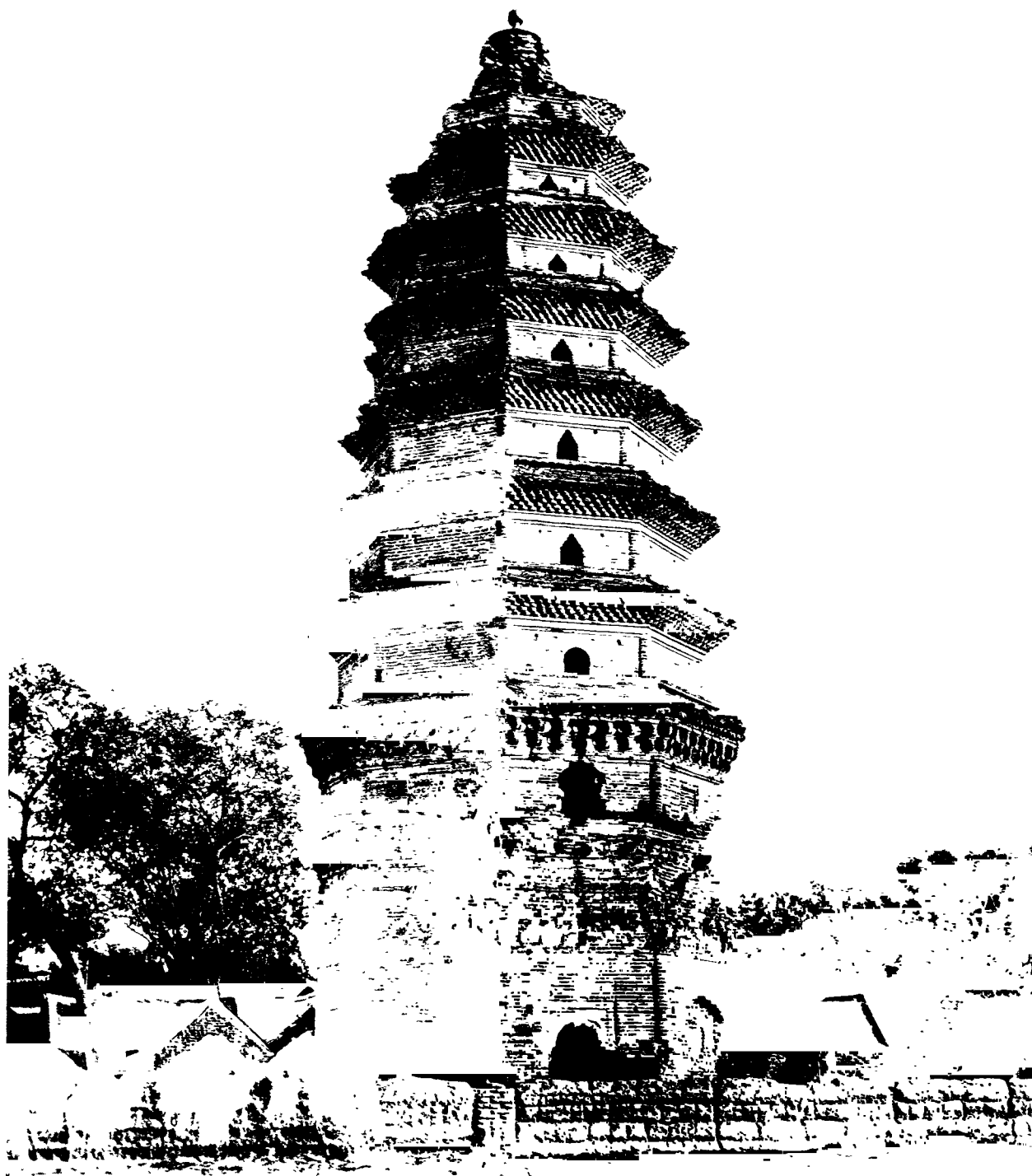


B

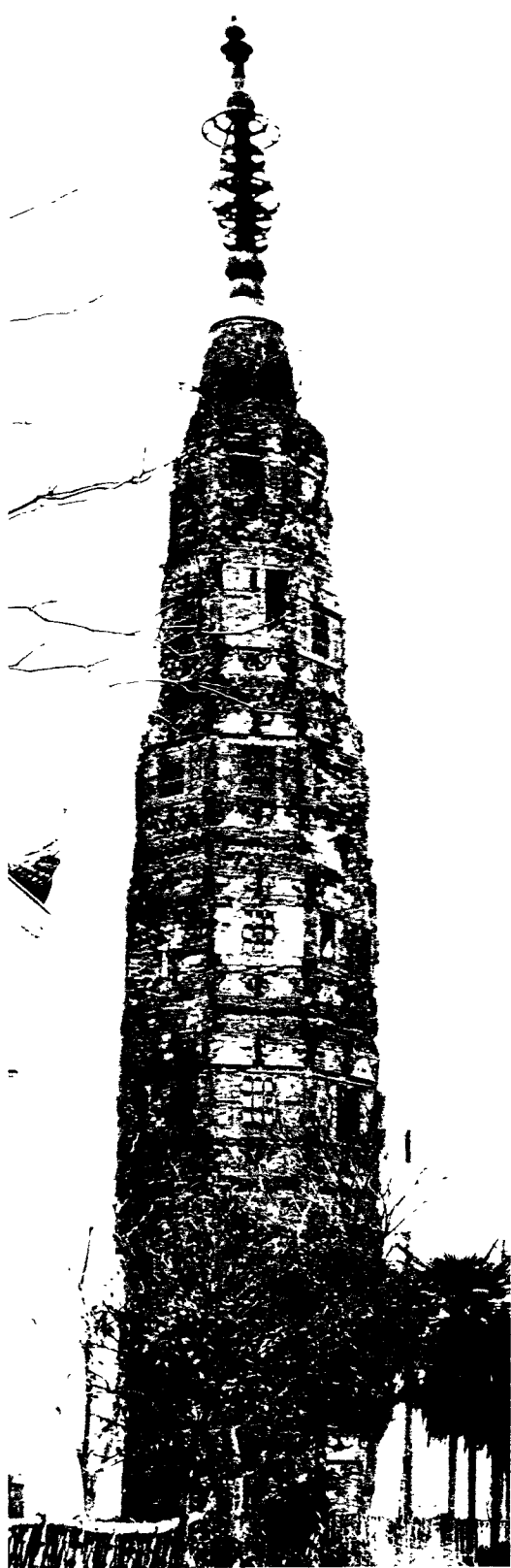
- A. Pagode à quinze étages sur plan carré du *Fang-wang-sseu*,
Song-chan. Ho-nan (époque T'ang).
B. Pagode à treize étages du *Pai-ma-sseu* près de Ho-nan-fou (1175).
Phot. O. S.



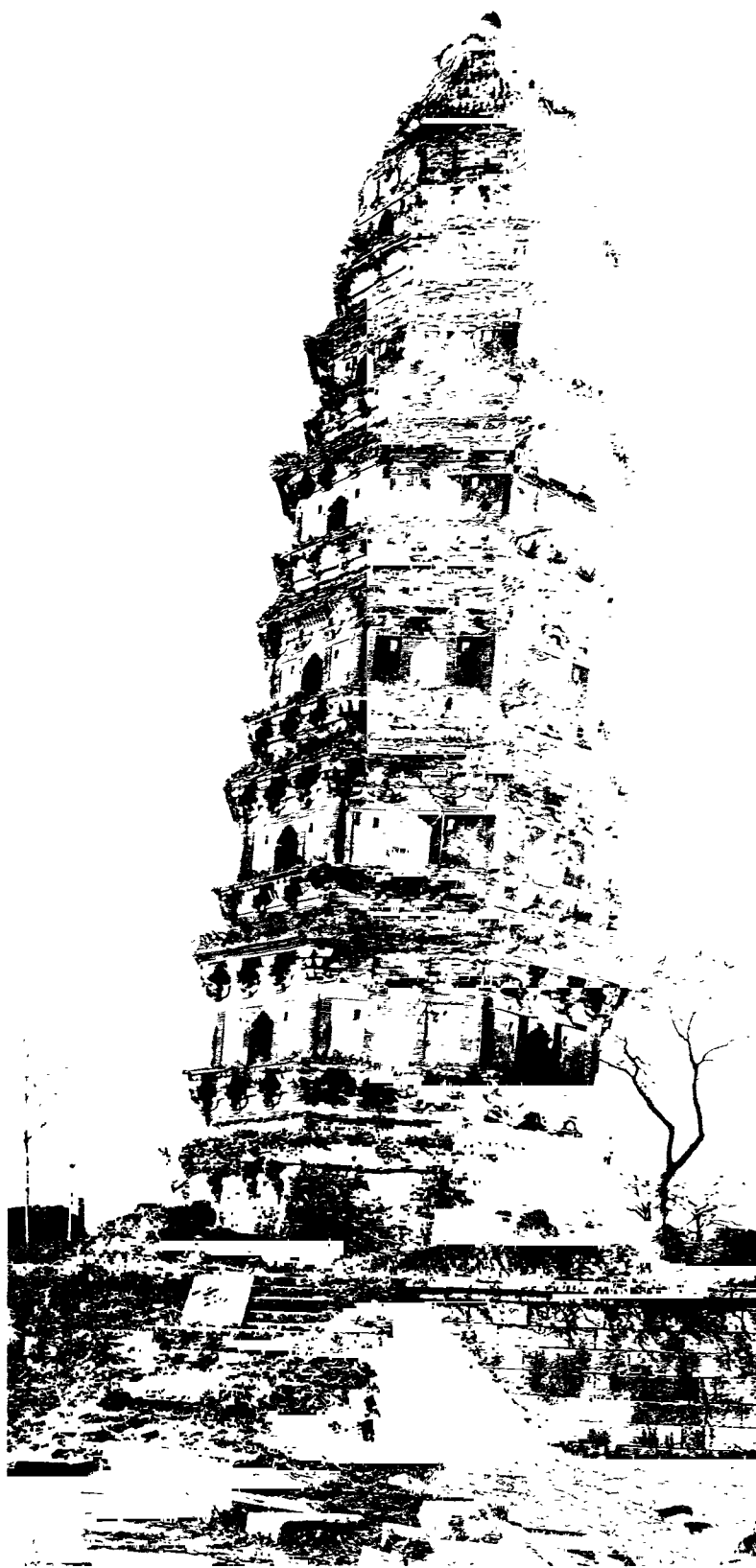
*Kieou-t'a sseu. Lin-tch'eng-hien, Chan-tong (époque T'ang).
Phot. O. S.*



Pagode octogonale du *T'chong-hing-sseu*, Tseou-hien, Chan-tong
(fin de l'époque T'ang.)
Phot. O. S.

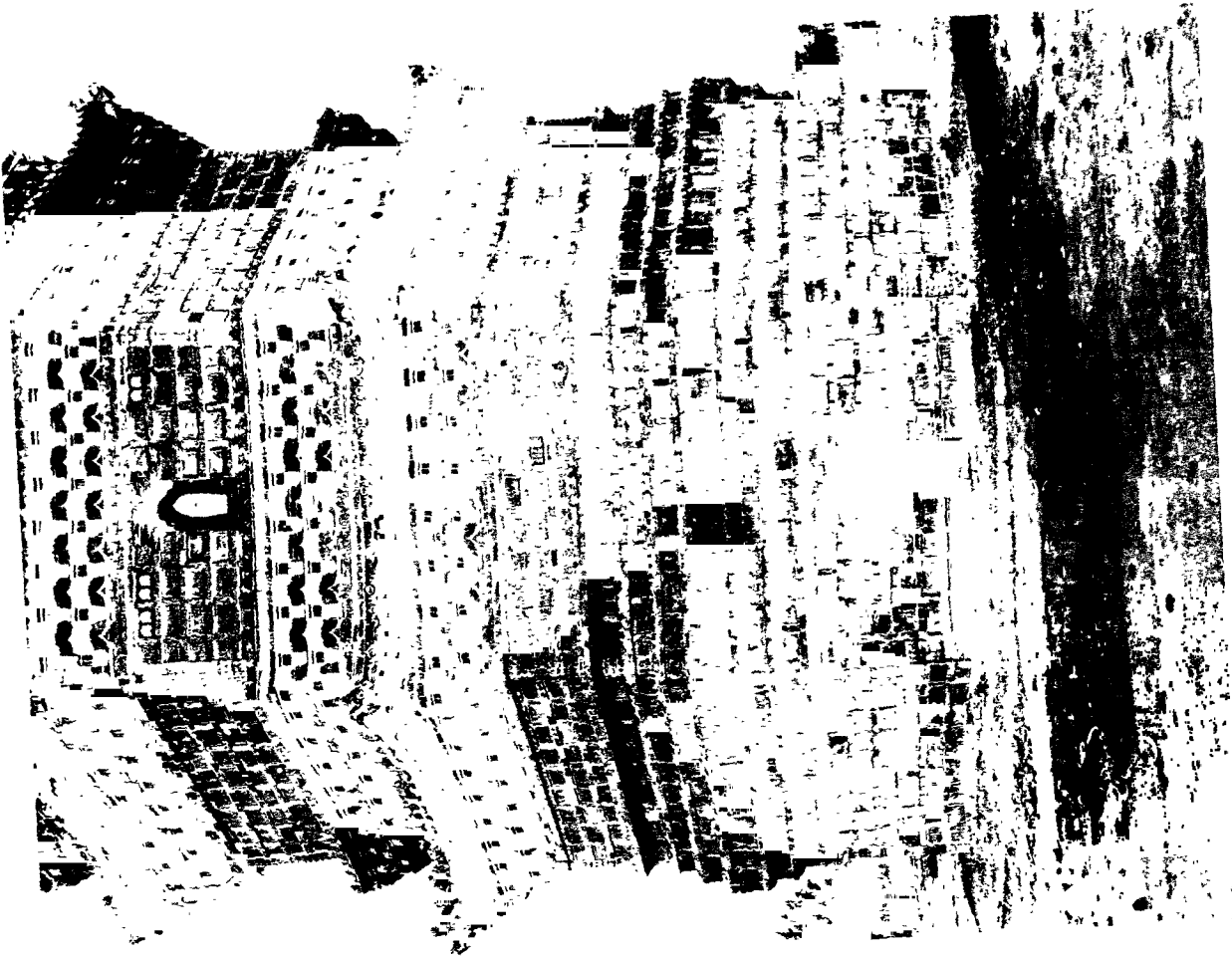


A

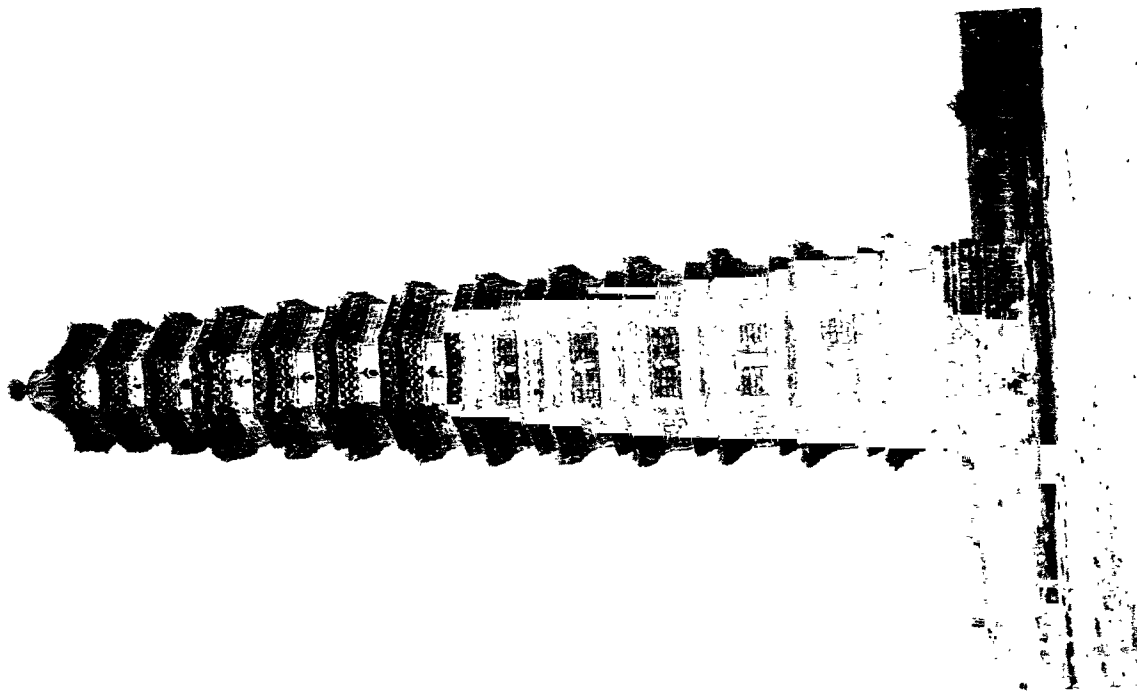


B

A. *Pao-chou-f'a*, Hang-tcheou.
B. Pagode de « Tiger Hill », Sou-tcheou.
Phot. O. S.

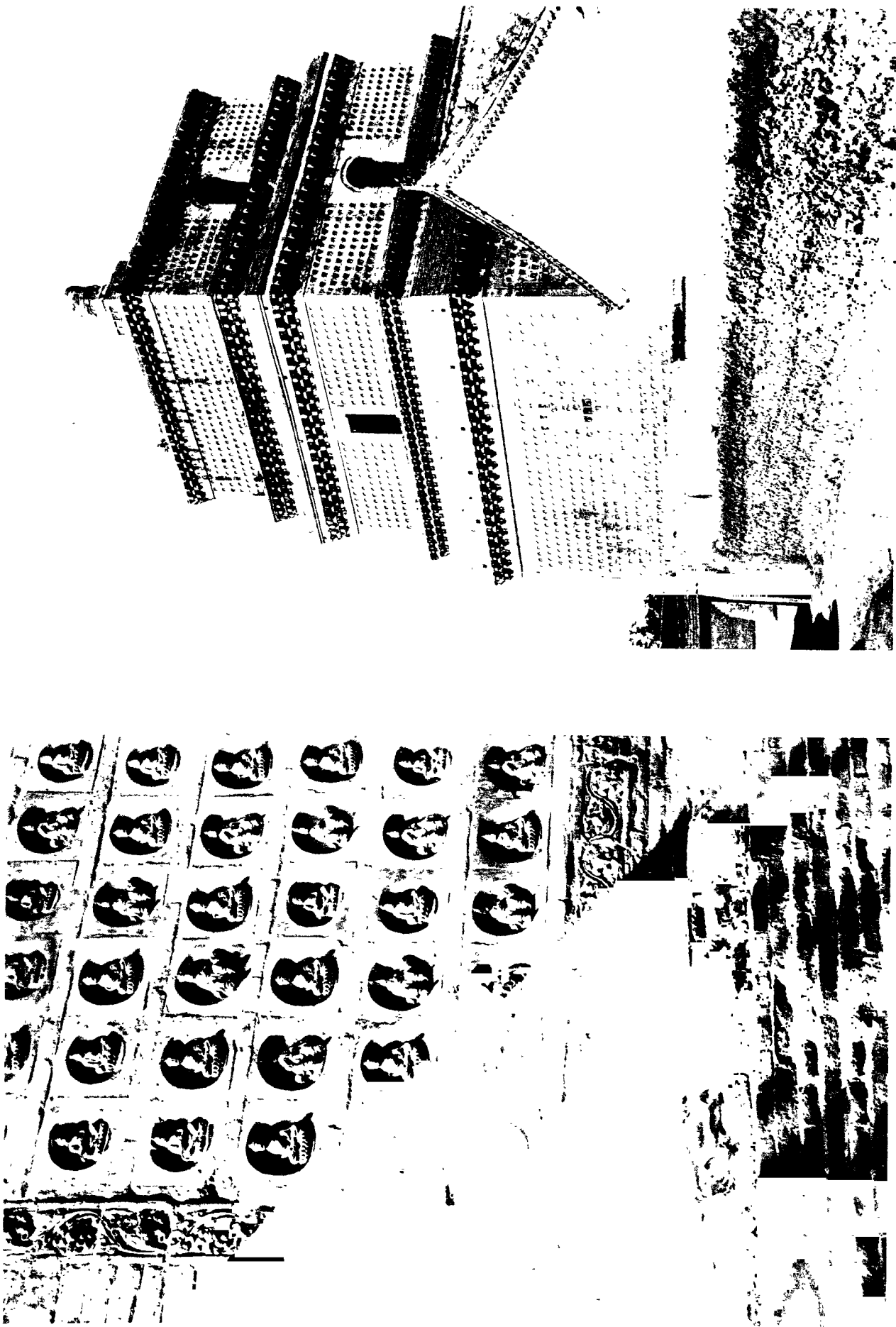


B



A

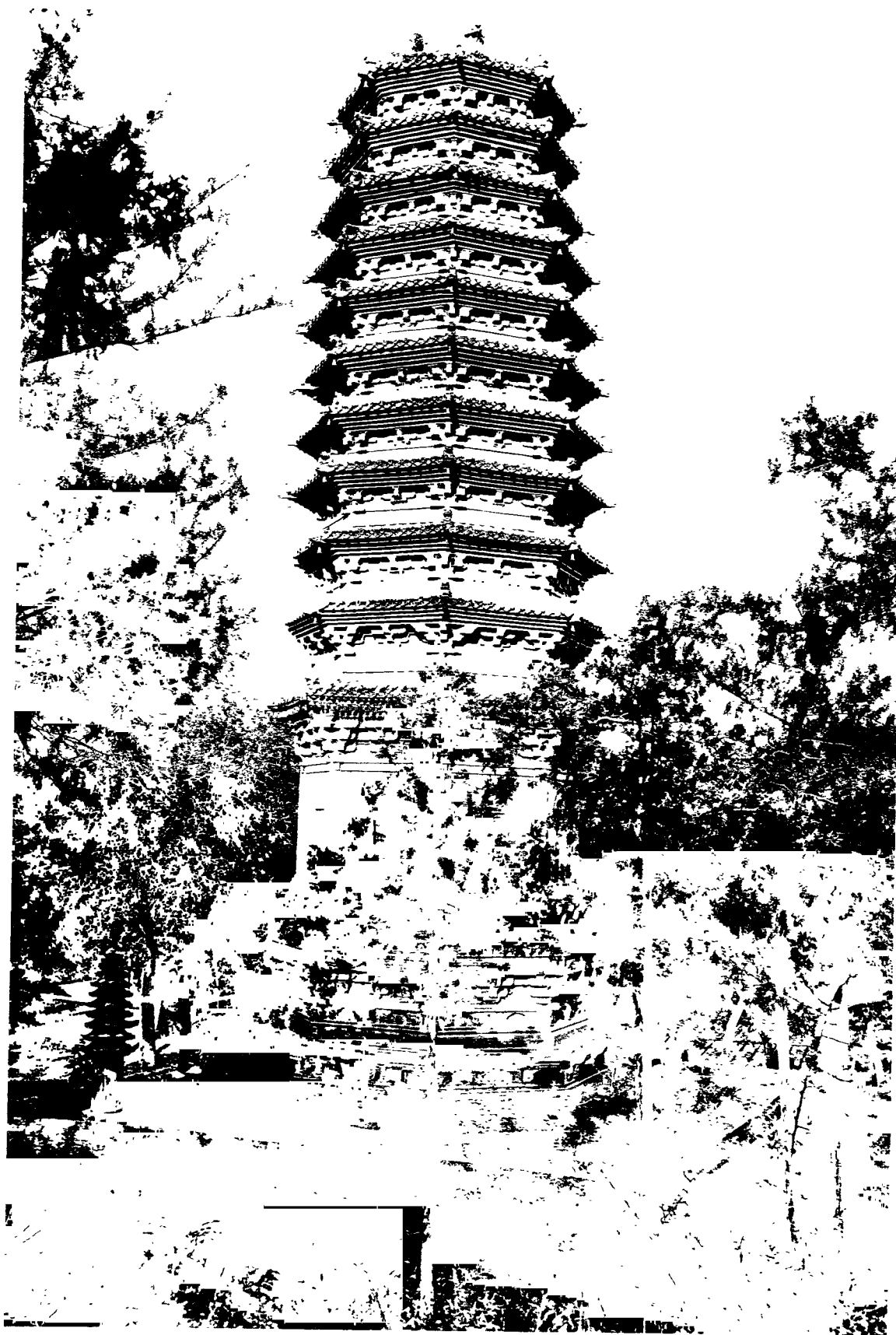
A. *T'ie-f'a*, K'ai-fong. — B. Détail de la partie inférieure de la même pagode.
Phot. O. S.



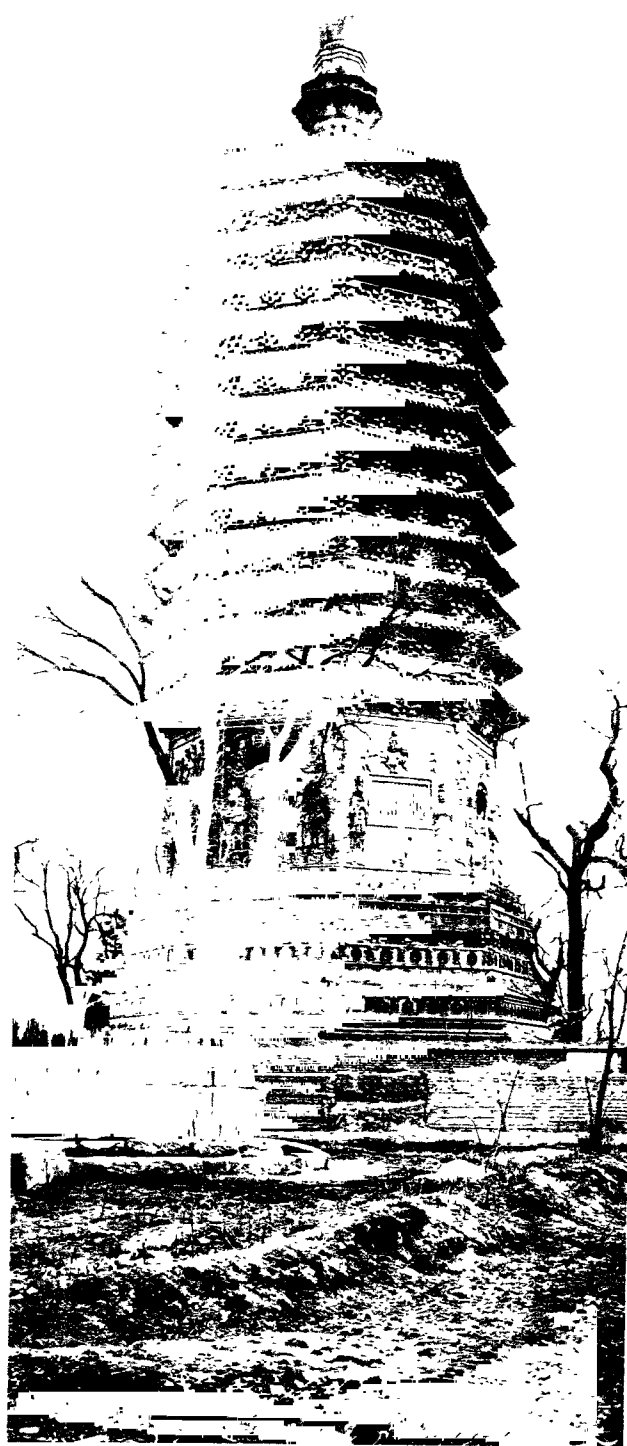
A. *Fan-t'a, Kouo-hiang-ssou, Kai-fong.*
B. *Détail du même édifice.*
Phot. O. S.



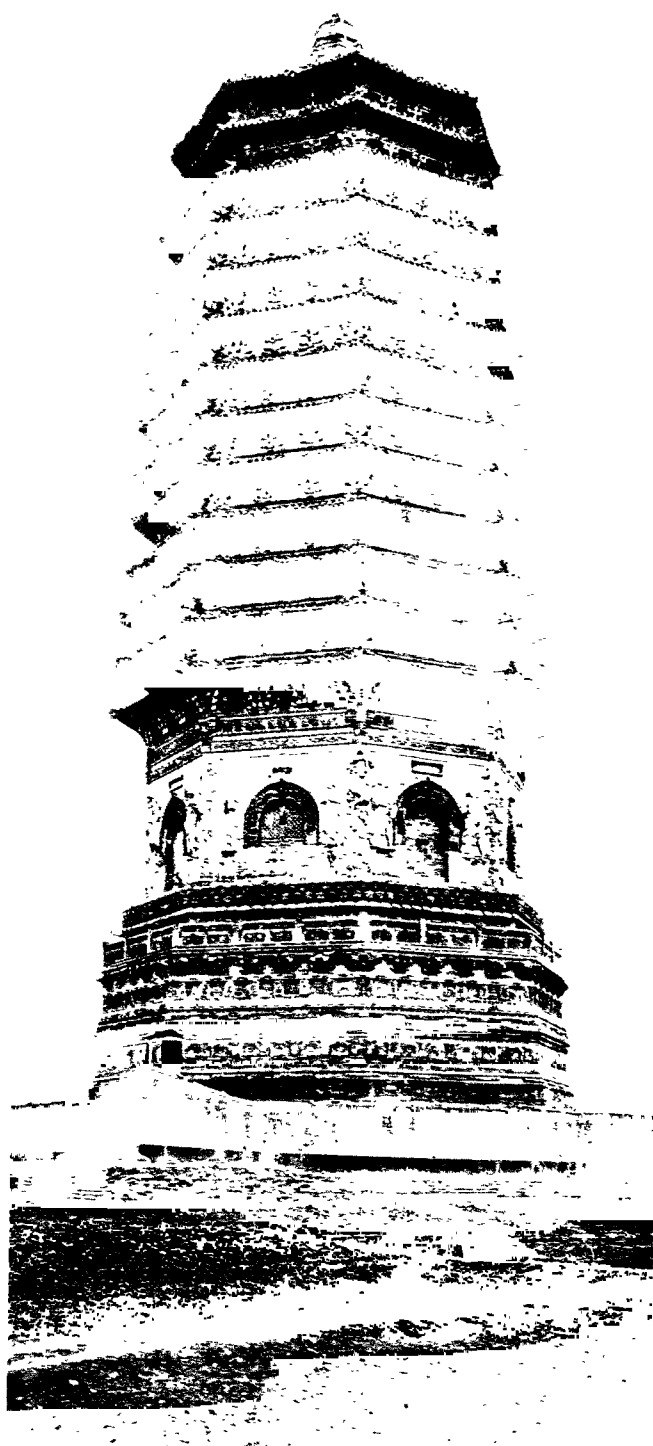
Pei-fa, Fang-chan-hien, Tche-li (époque T'ang).
Phot. O. S.



*Nan-t'a, Fang-chan-hien, Tche-li (époque Leao, 1117).
Phot. O. S.*

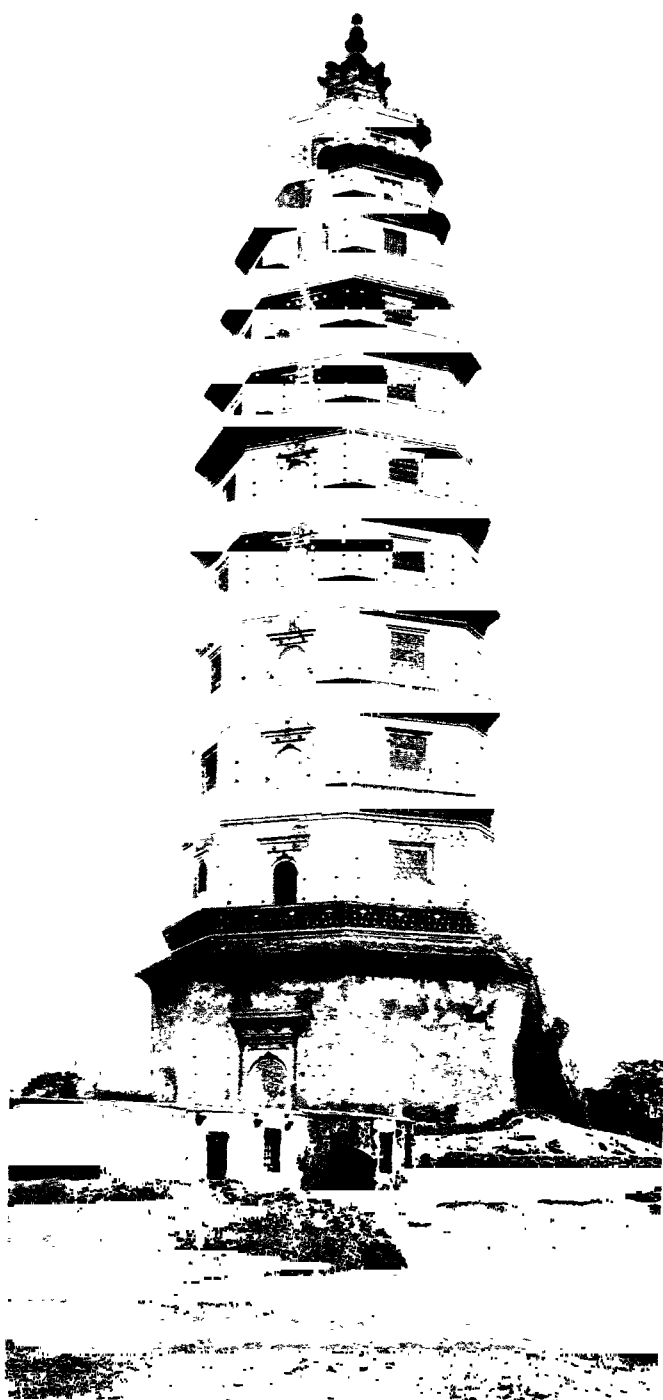


A

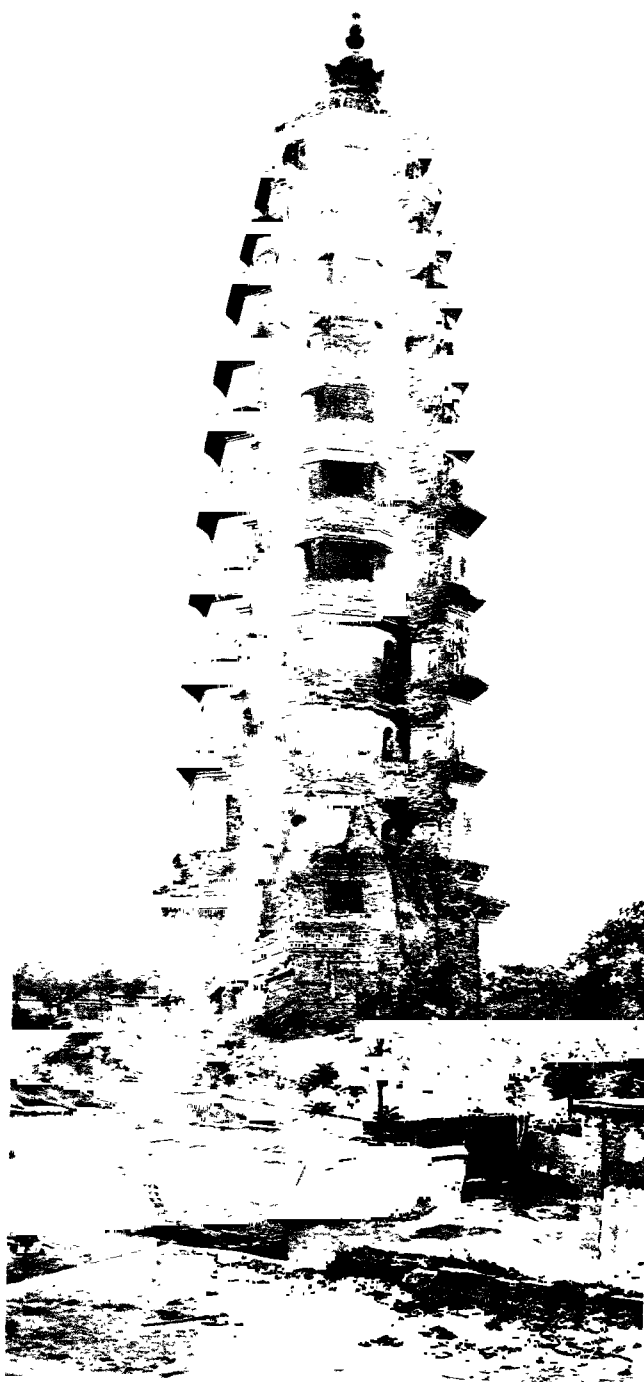


B

- A. Pagode en briques sur plan octogonal du *T'ien-ning-sseu*, Pékin (époque Leao).
B. Pagode de *Tsou-cheou-sseu*, Pa-li-tchouan près de Pékin (époque Yuan).
Phot. O. S.



A

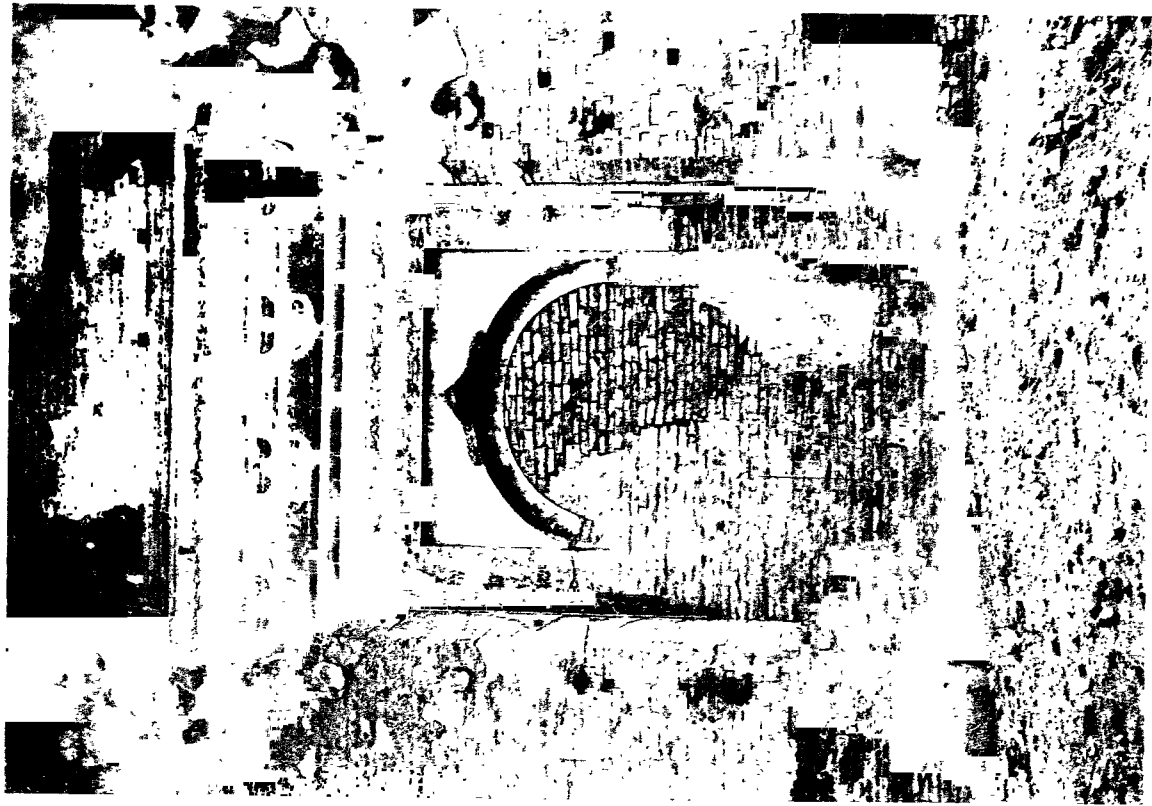


B

A, B. Deux vues de la pagode de Ting-tcheou (Tche-li).
Phot. O. S.

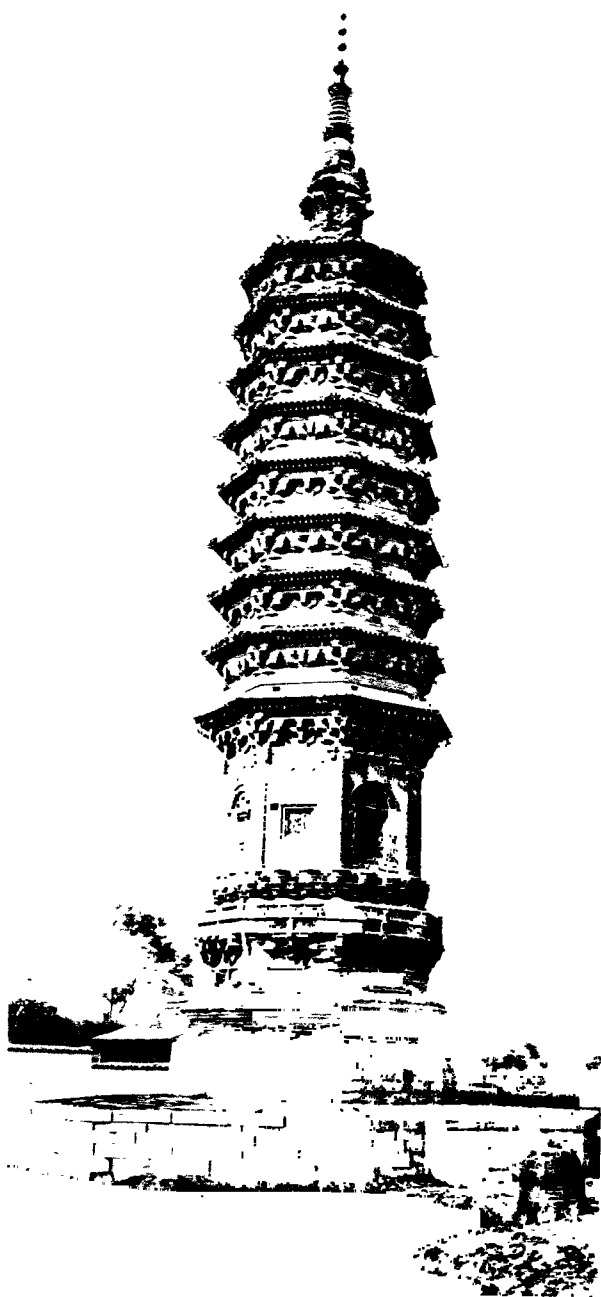


A

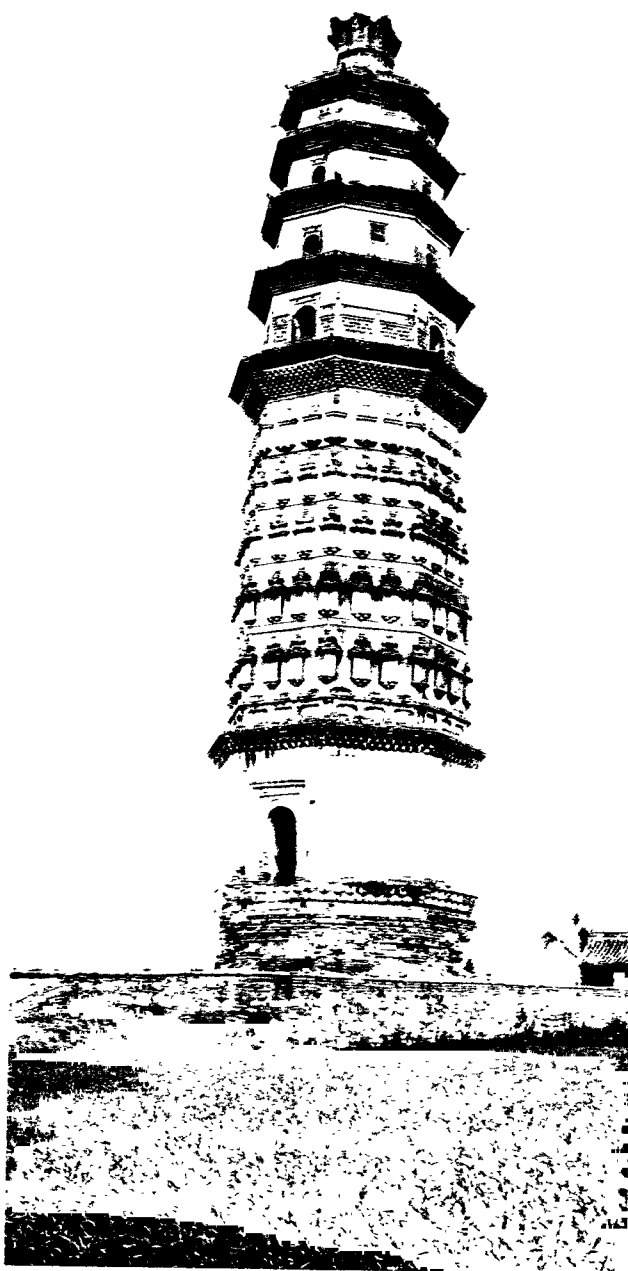


B

A. Partie inférieure de la pagode de Ting-tcheou : on voit le morceau qui s'est effondré d'une seule pièce.
B. Porte de la pagode de Ting-tcheou.
Phot. O. S.



A

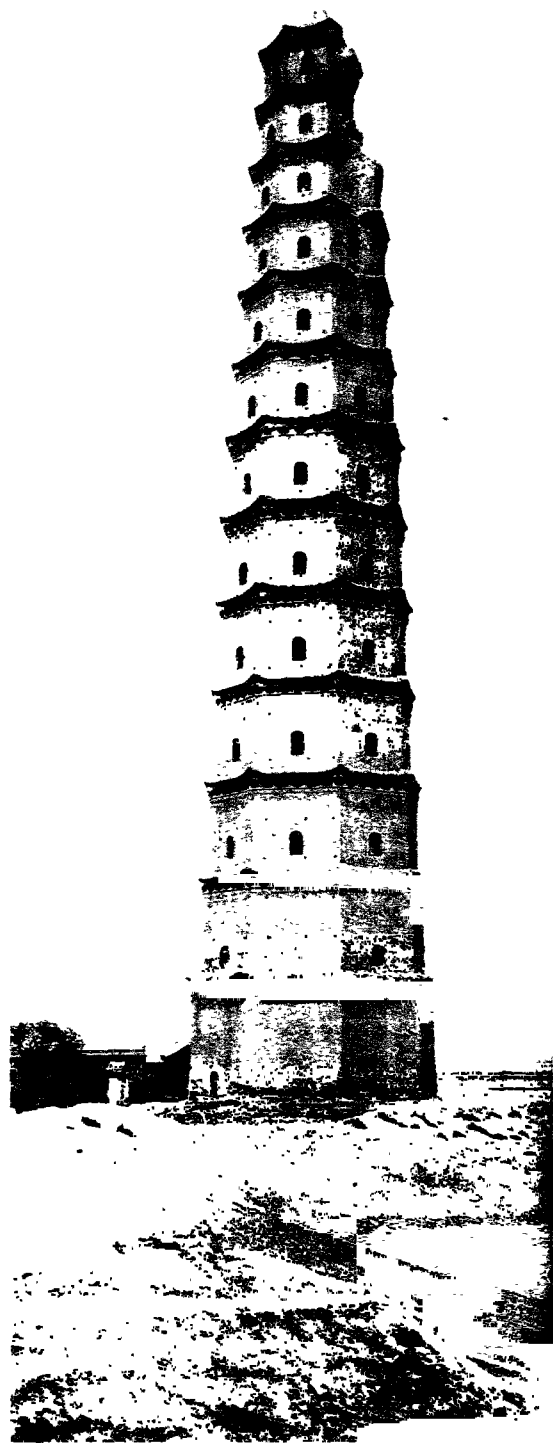


B

A. *Ts'ing-t'a* du *Lin-ki-sseu*, Tcheng-ting-fou.
B. La grande pagode *Sieou-tò-t'a*, K'iu-yang-hien.
Phot. O. S.



A

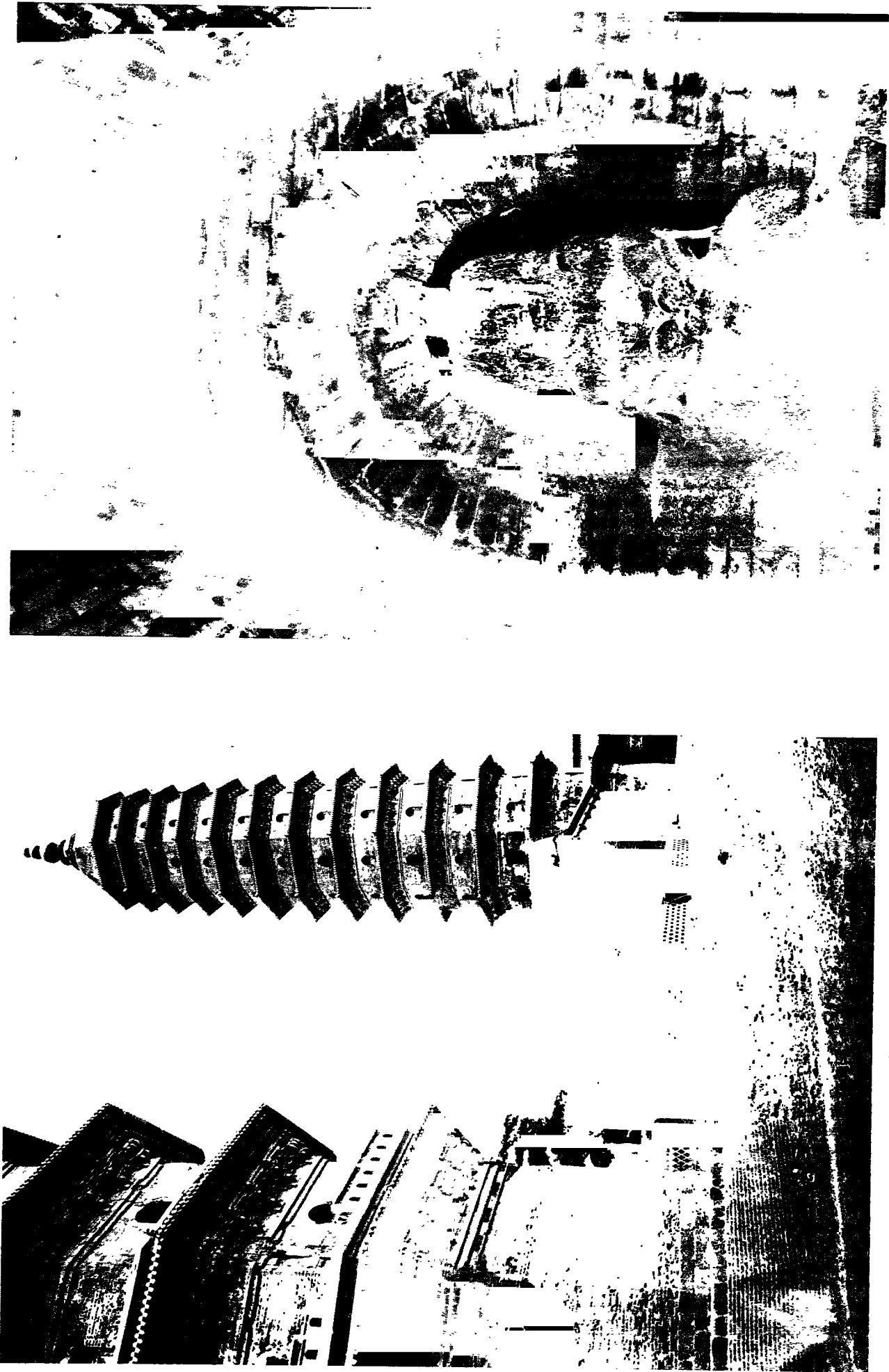


B

A. Les deux pagodes (*chouang-t'a*) du *Yong-tso-sseu*, T'ai-yuan-fou.

B. La grande pagode de Fen-tcheou-fou, Chan-si.

Phot. O. S.



A

B

A. Autre vue des deux pagodes de *Chouang-t'a-sseu*, Tai-yuan-fou.
B. La grande pagode de Fén-tchéou-fou : intérieur du troisième étage.

Phot. O. S.



A



B



C

A. *Pai-l'a* du Miao-ying-sseu, Pékin. — B. *Pai-t'a* du Pei-hai, Pékin.

C. La pagode indienne du « Temple Jaune », Pékin.

Phot. Hartung.

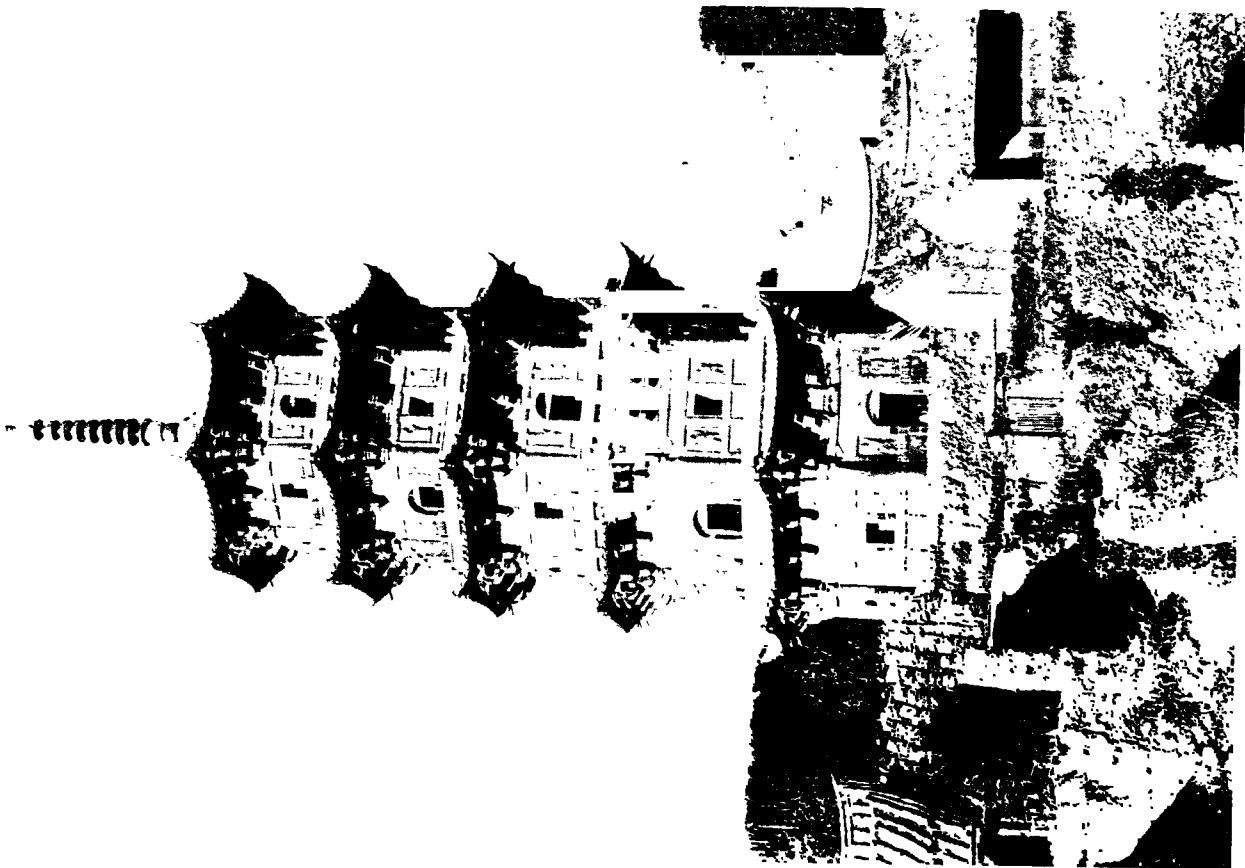


A

A. *Tchen-kouo-fa*, pagode de l'Est, Ts'uan-tcheou, Fou-kien.

B. *Jen-cheou-fa*, pagode de l'Ouest, Ts'uan-tcheou, Fou-kien.

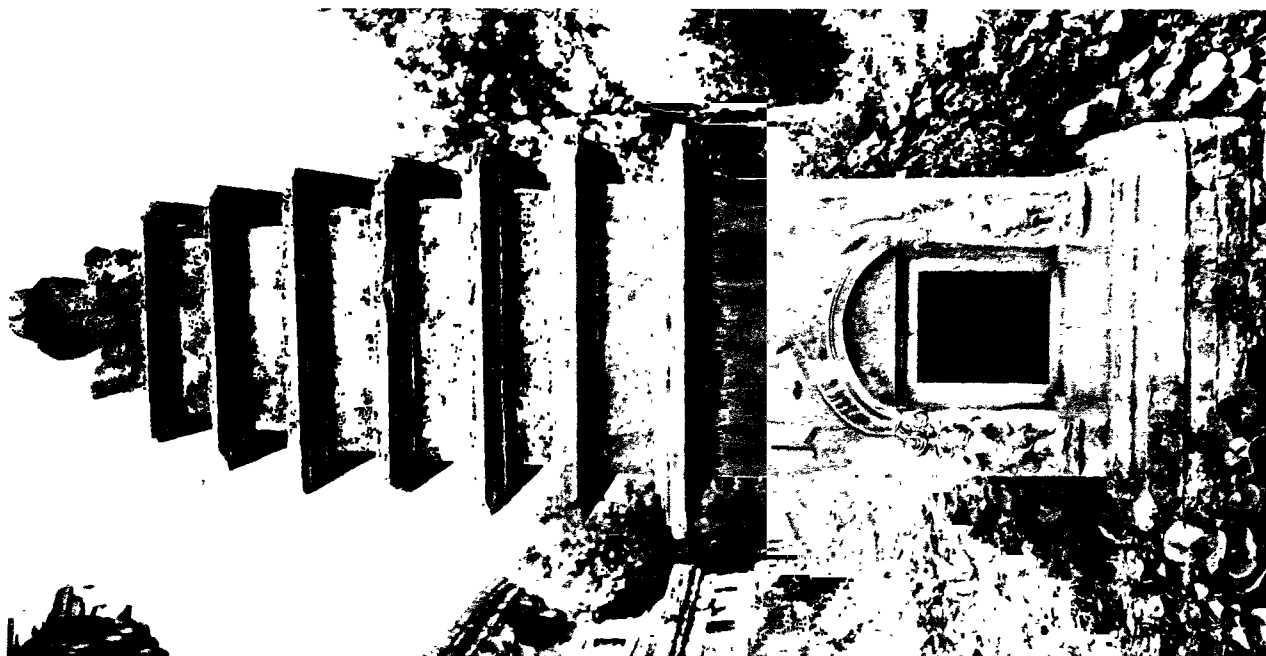
Phot. Dr. Ecke.



B

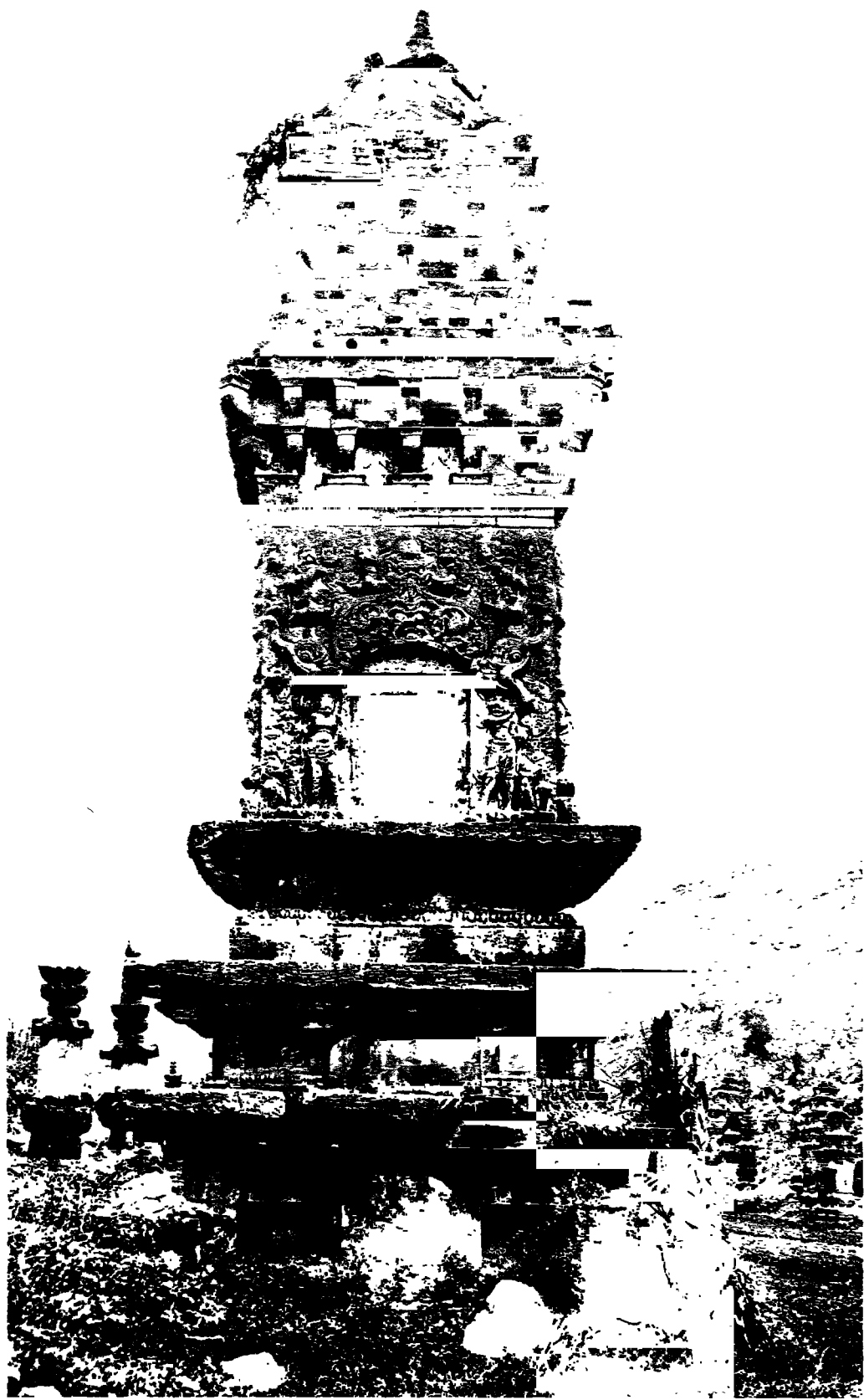


A



B

- A. Petite pagode en pierre à Fang-chan-hien, Tche-li (époque T'ang).
 B. Une des quatre petites pagodes en pierre du Pei-t'a, Fang-chan-hien (722).
Phot. O. S.



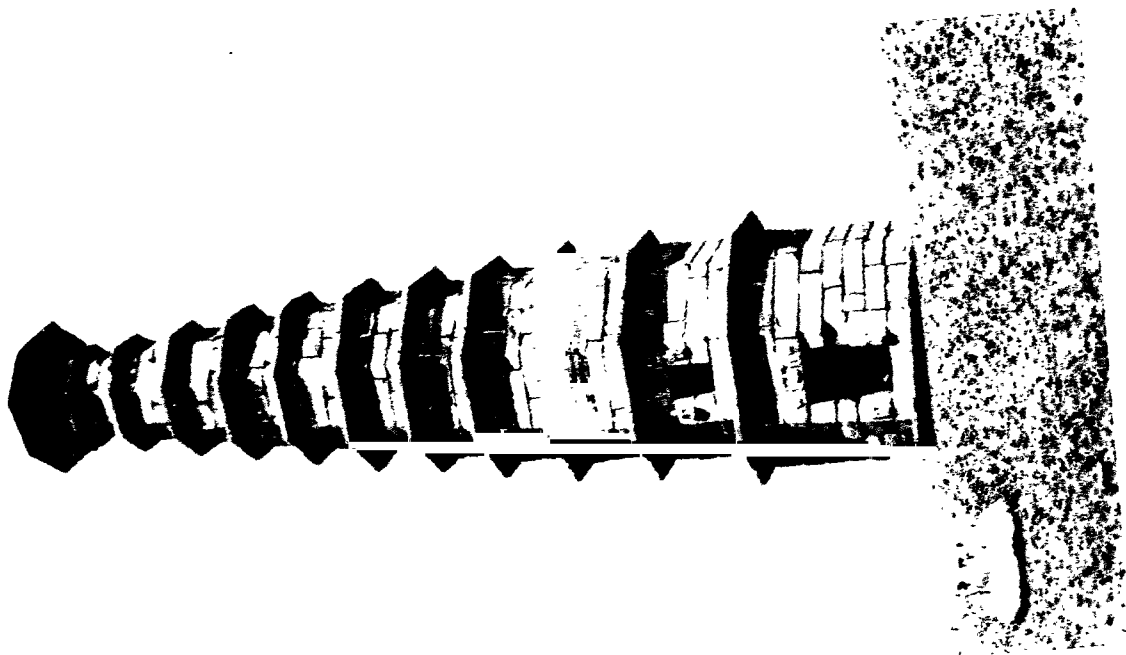
Long-houa-fa, pagode en pierre sculptée du Chen-t'ong-sseu
(fin de l'époque T'ang.)
Phot. O. S.



Pagode en pierre du *T'si-hia-sseu* près de Nankin (époque Wou-yue, x^e siècle).
Phot. O. S.



C



B

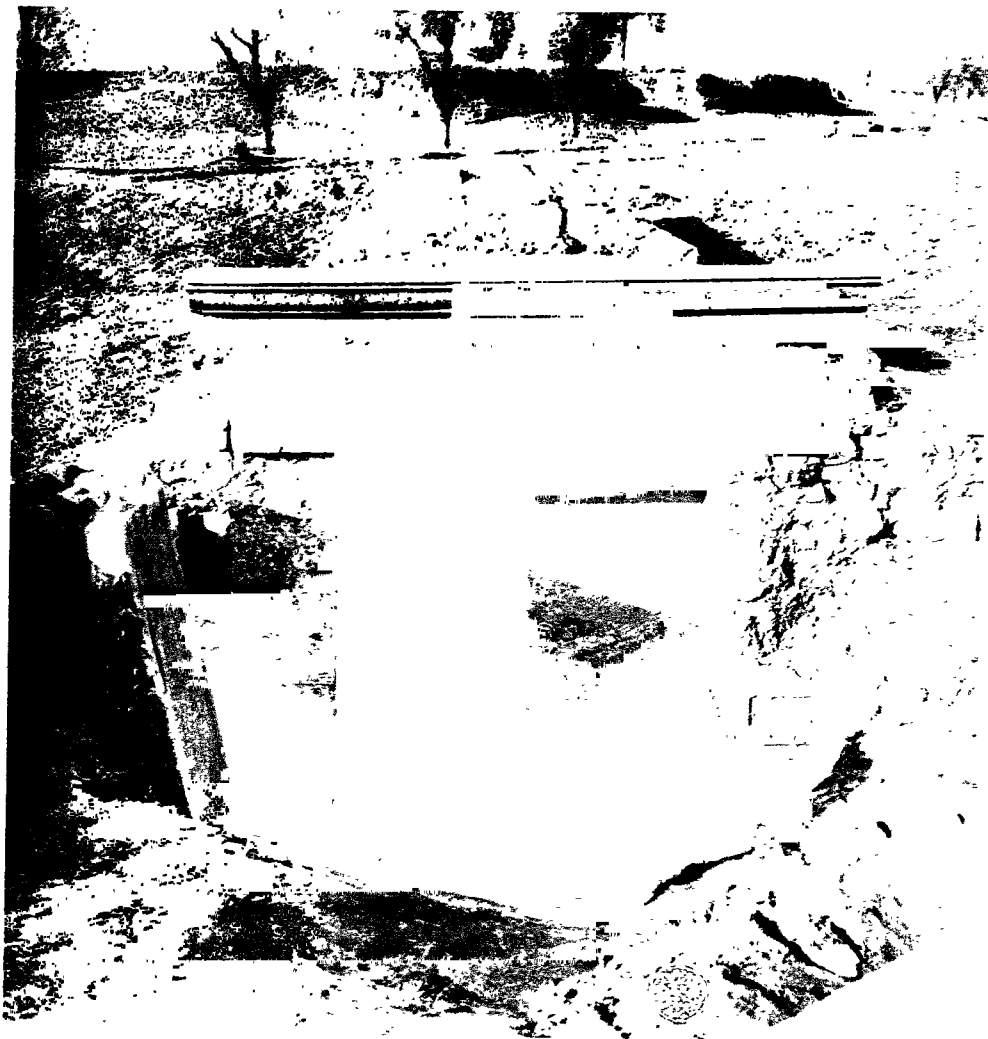


A

A. Pagode en pierre du *Ling-yin-sset*, Hang-tcheou.
B, C. Pagode en pierre près de Tch'ou-ho-t'ouen, K'in-yang-hien.
Phot. O. S.



*Sseu-men-f'a, Chen-tong-sseu. Chan-tong.
Phot. O. S.*

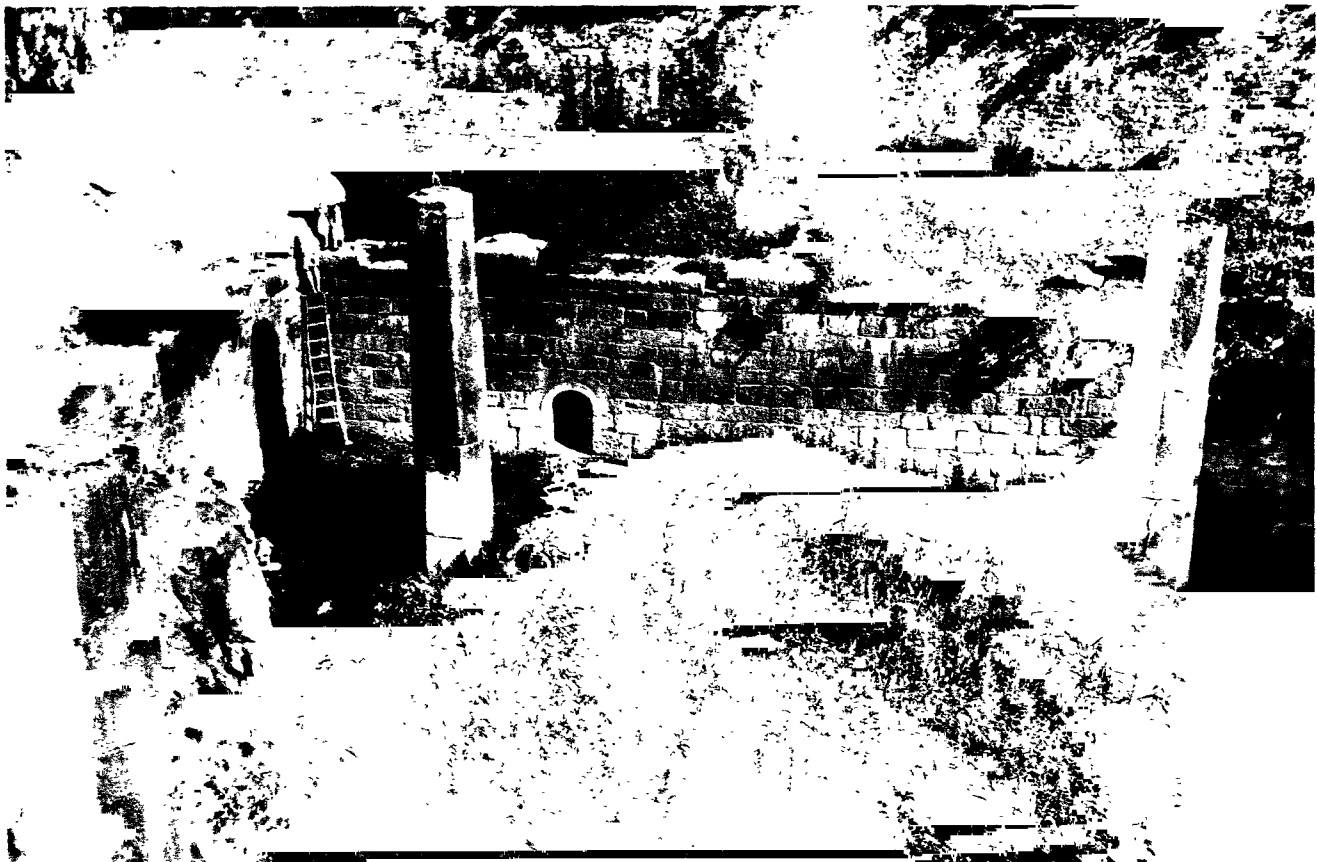


A



B

A, B. Extérieur et intérieur d'une tombe de la dynastie Ming.
Musée de Toronto.



A



B

A. Le « Bain de l'empereur Hong Wou » à Tch'ou-tcheou, Ngan-houei.
B. Petit édifice en pierre, T'ien-long-chan, Chan-si.
Phot. O. S.

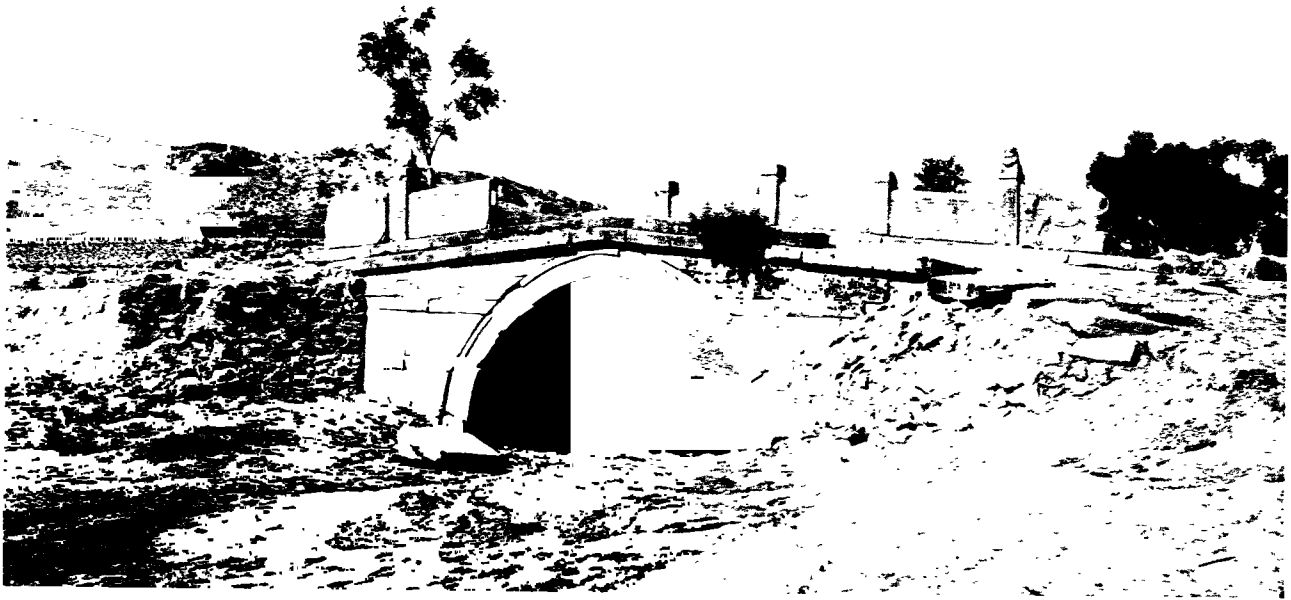


A



B

A. *Lou-ko-k'iao* (« pont de Marco polo »). — B. *Pa-li-k'iao*.
Phot. O. S.



A

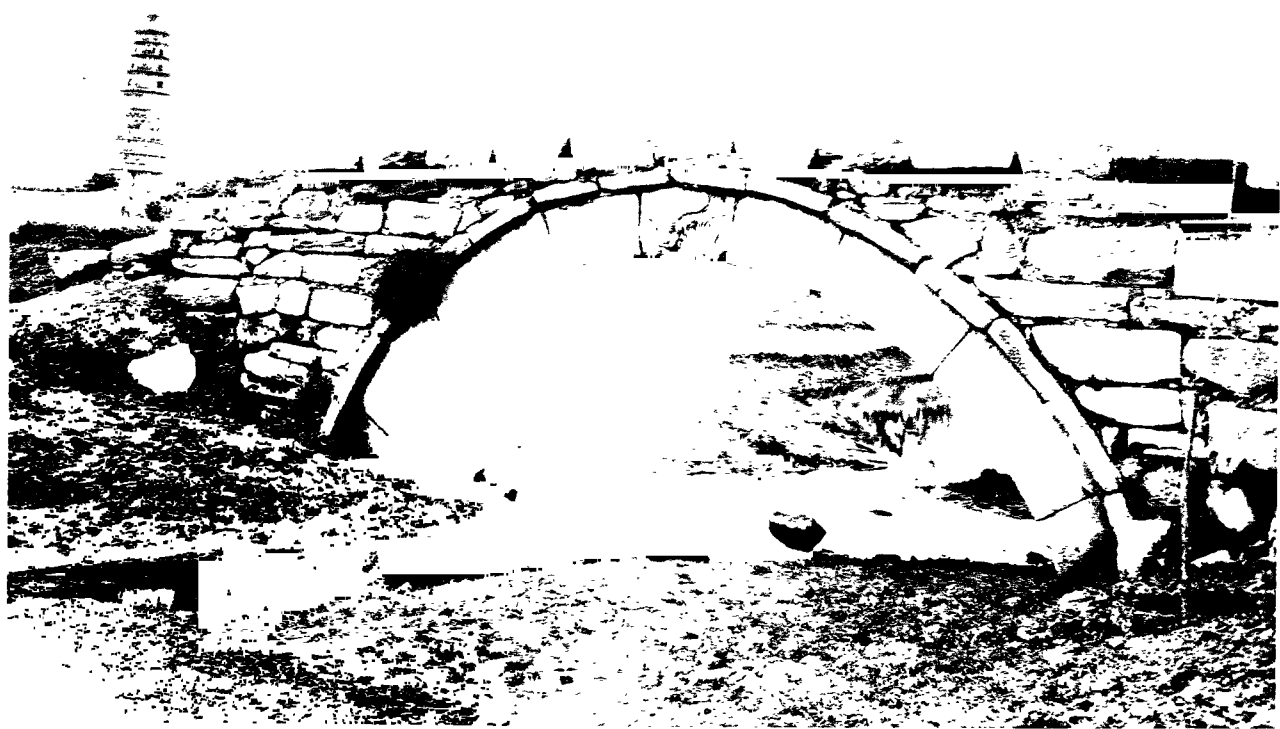


B

A. *Mang-niou k'iao* (pont du Bœuf) au nord de Pékin.

B. *Ta-k'iao*, au nord de Pékin.

Phot. O. S.

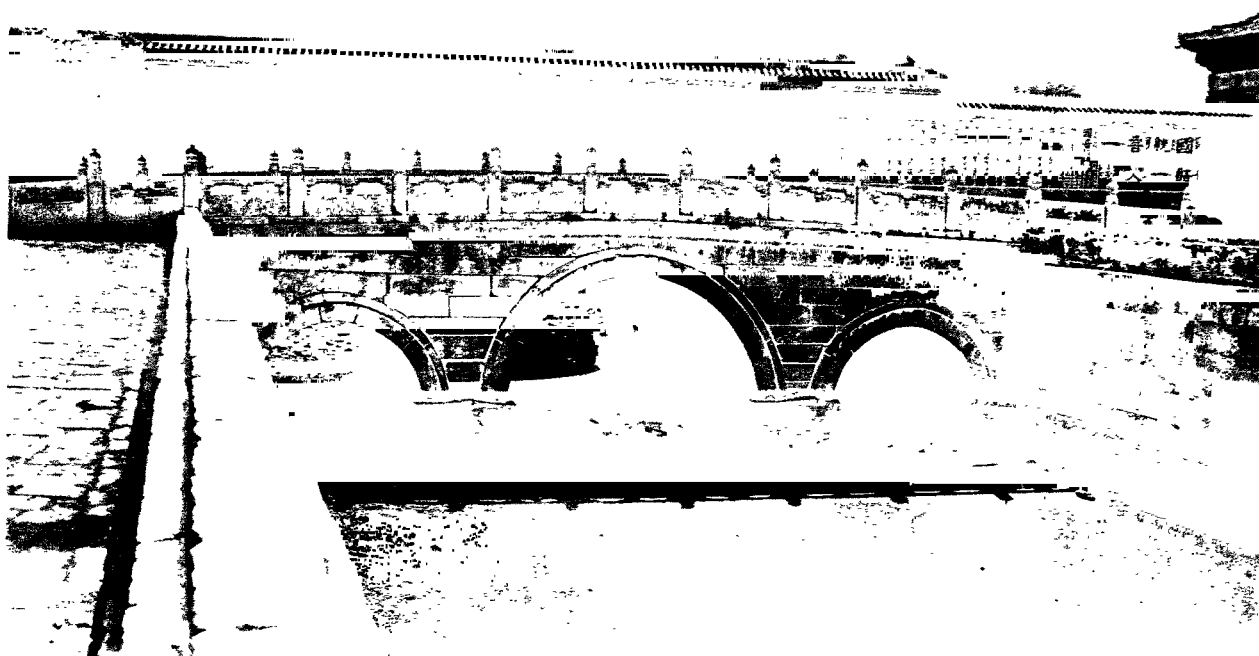


A



B

A. Pont de pierre, K'iu-yang-hien.
B. Pont de briques à parements de pierre, près de Tong-p'ien-men.
Phot. O. S.

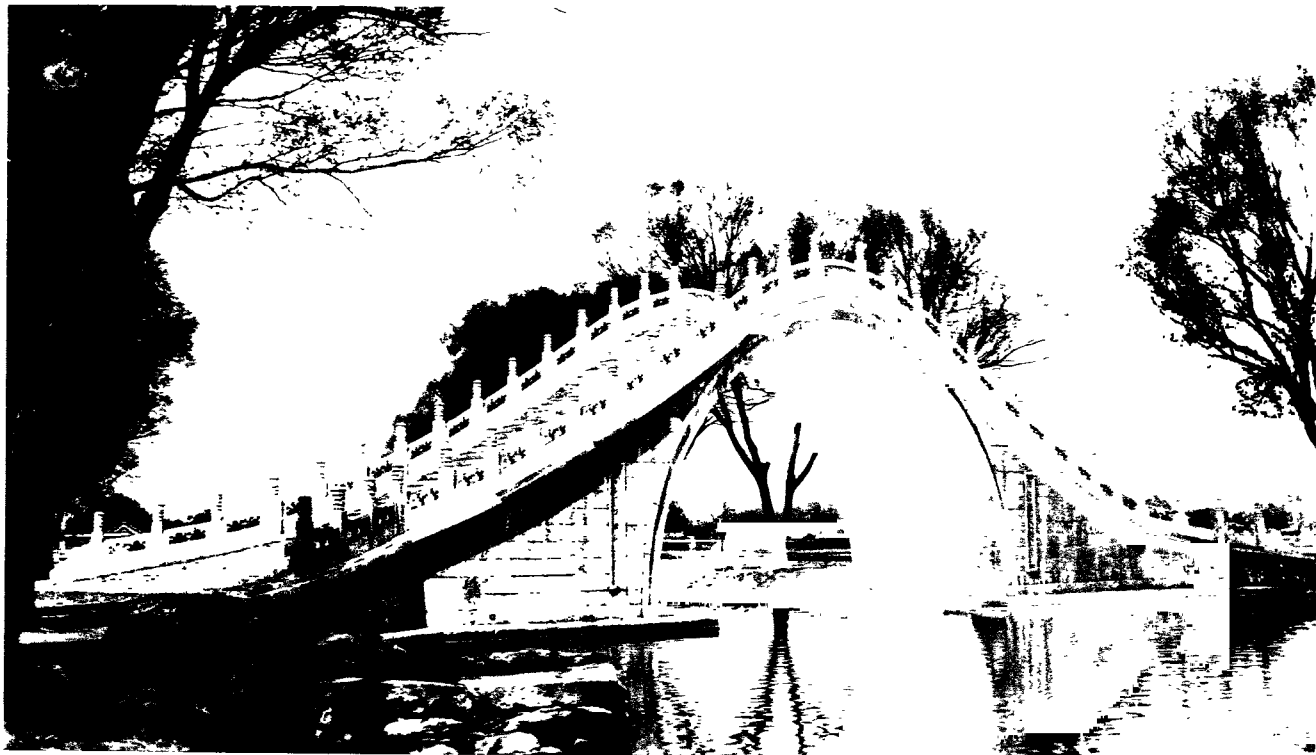


A

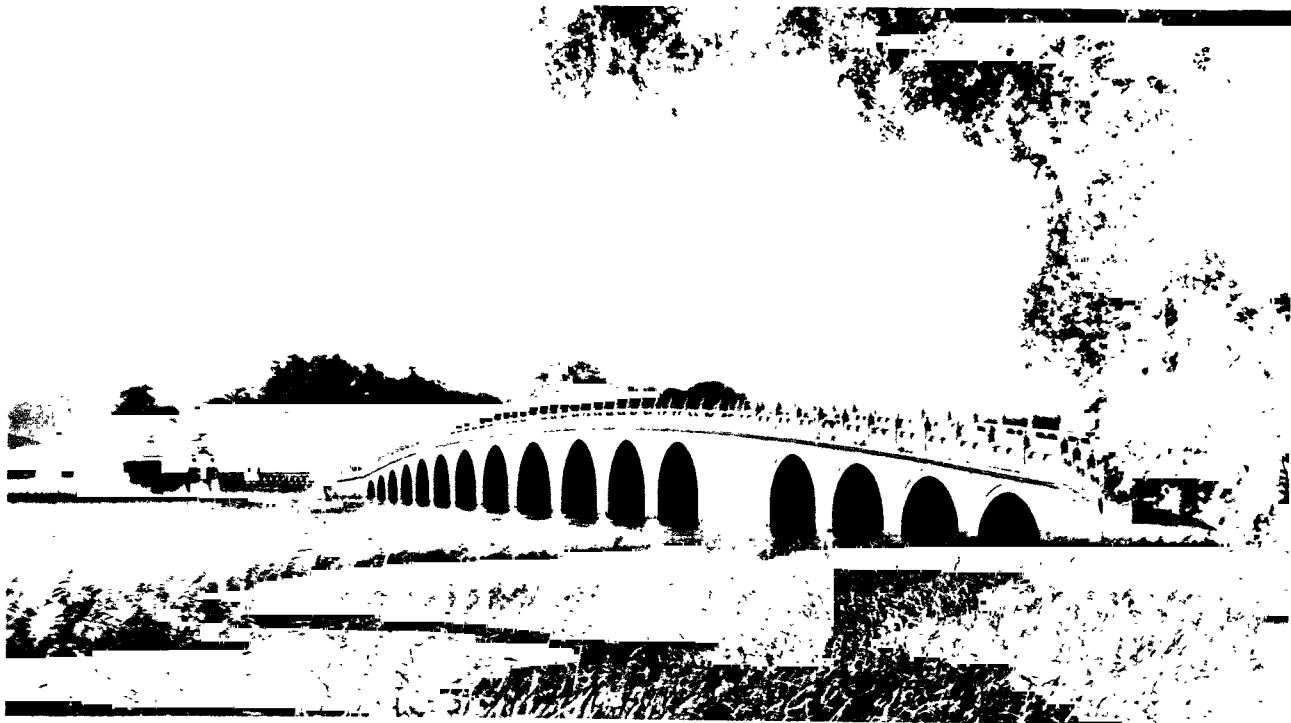


B

A. Pont de marbre sur les fossés de la Ville Interdite.
B. Pont de marbre sur plan sinueux. Tchong-hai, Pékin.
Phot. O. S.



A



B

A. Pont «en dos de chameau». Nouveau Palais d'Été, Pékin.

B. Pont de dix-sept arches franchissant le K'ouen-ming-hou.
Nouveau Palais d'Été, Pékin.

Phot. O. S.



A



B

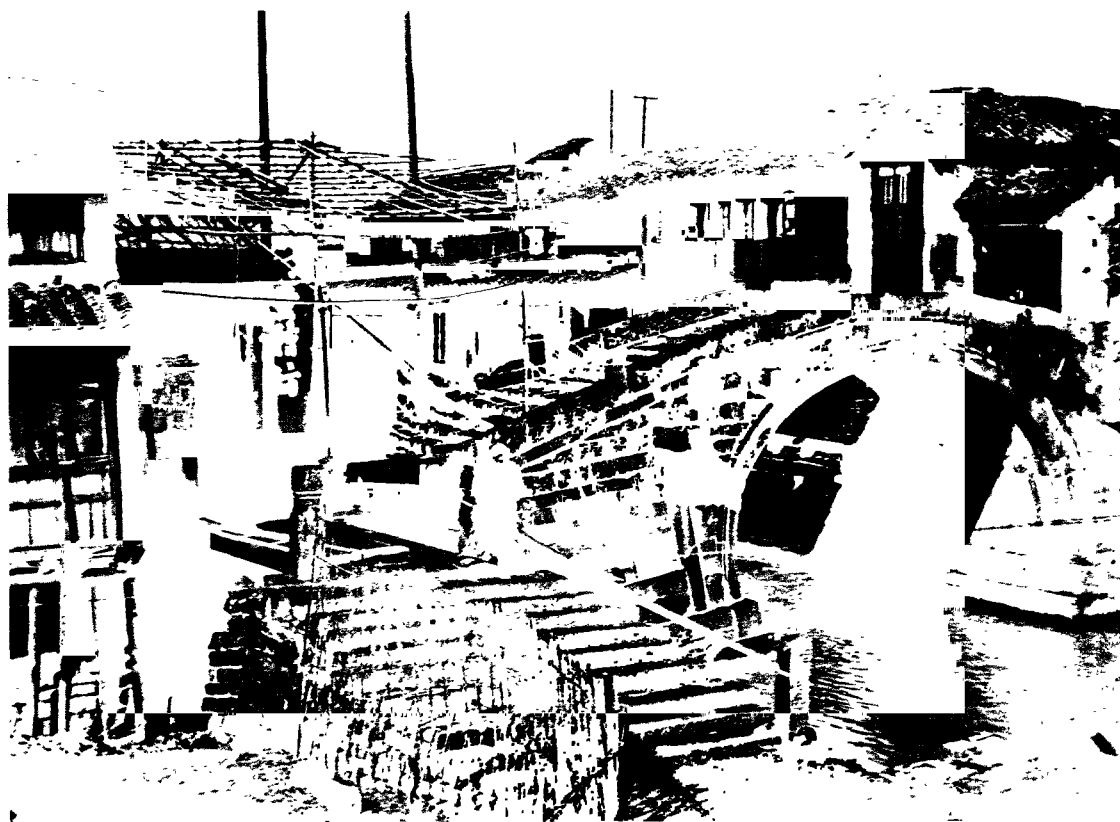
A. Pont de pierre de cinq arches à Tch'ou-tcheou, Ngan-houei.

B. Pont de trois arches dans la ville de Tch'ou-tcheou.

Phot. O. S.



A

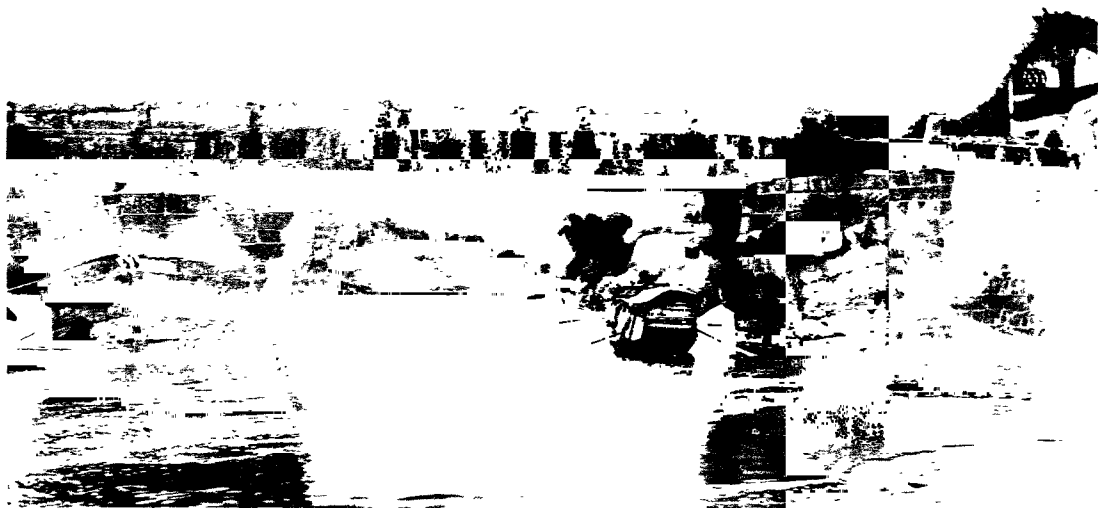


B

A. Pont de trois arches franchissant un canal à Sou-tcheou-fou, Kiang-sou.
B. Petit pont dans les rues de Sou-tcheou-fou.



A

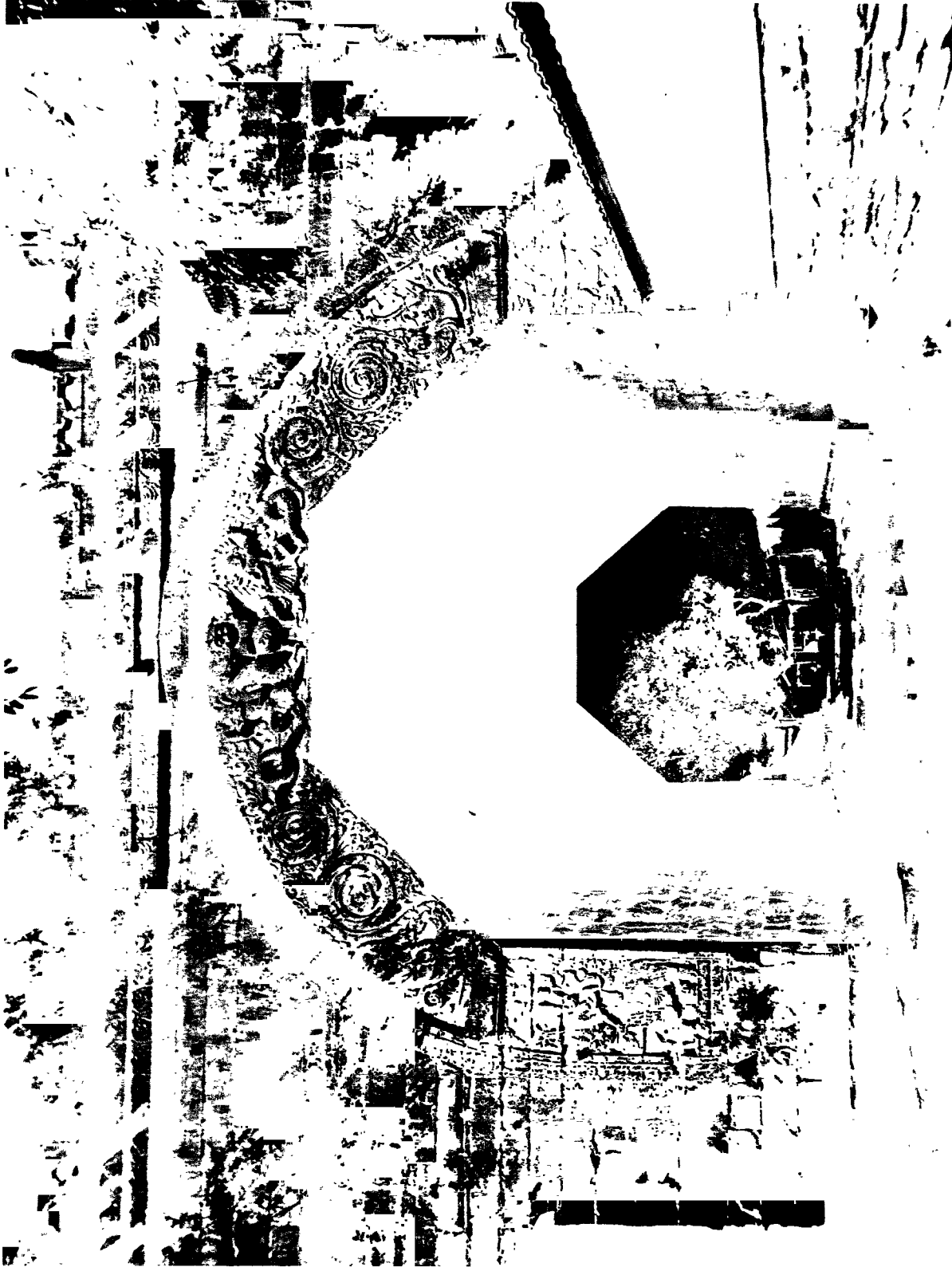


B



C

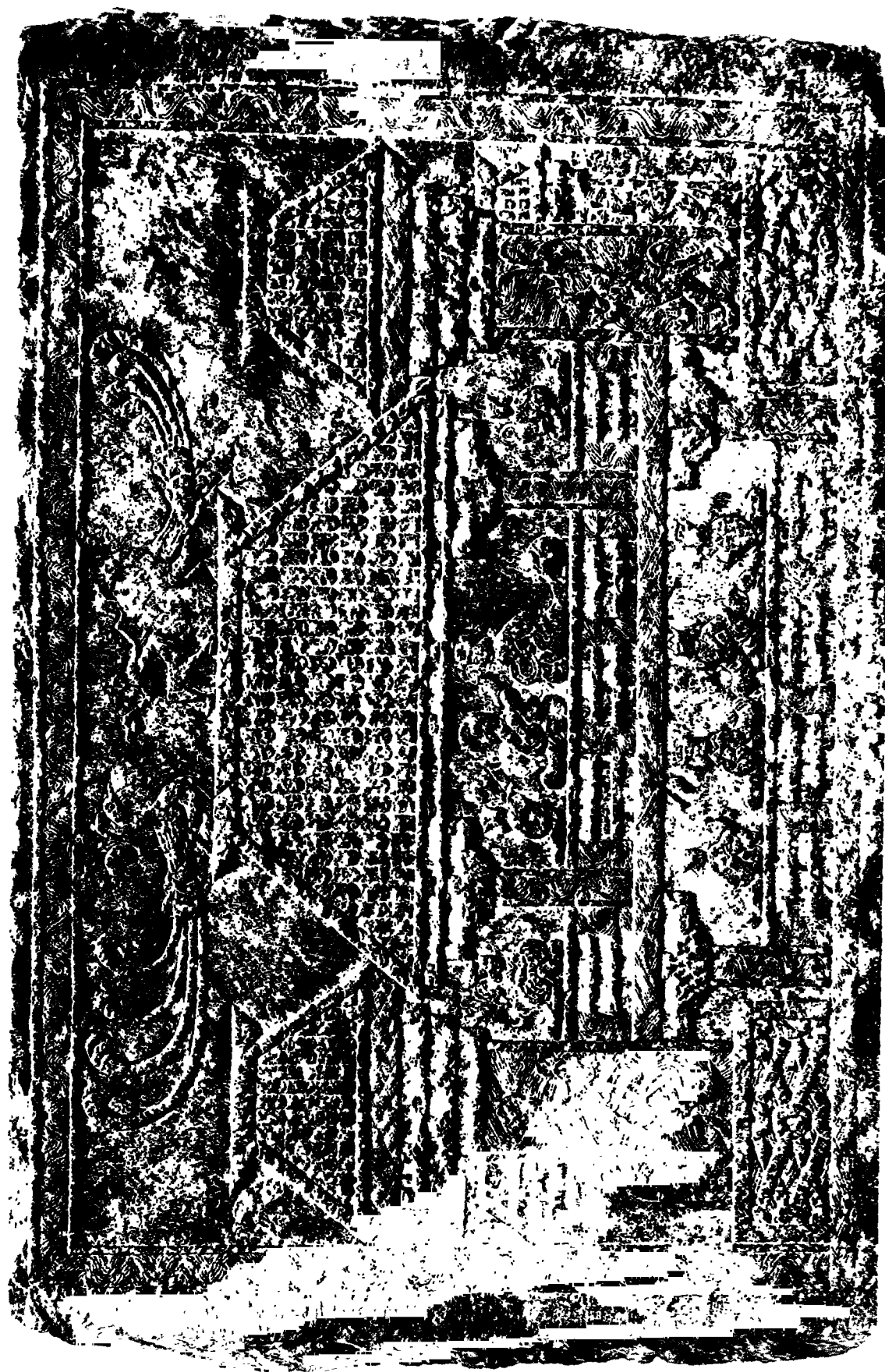
A, B, C. Le long pont de pierre franchissant la rivière Kieou-long
à Tchang-tcheou, Fou-kien. *Phot. Dr. Ecke.*



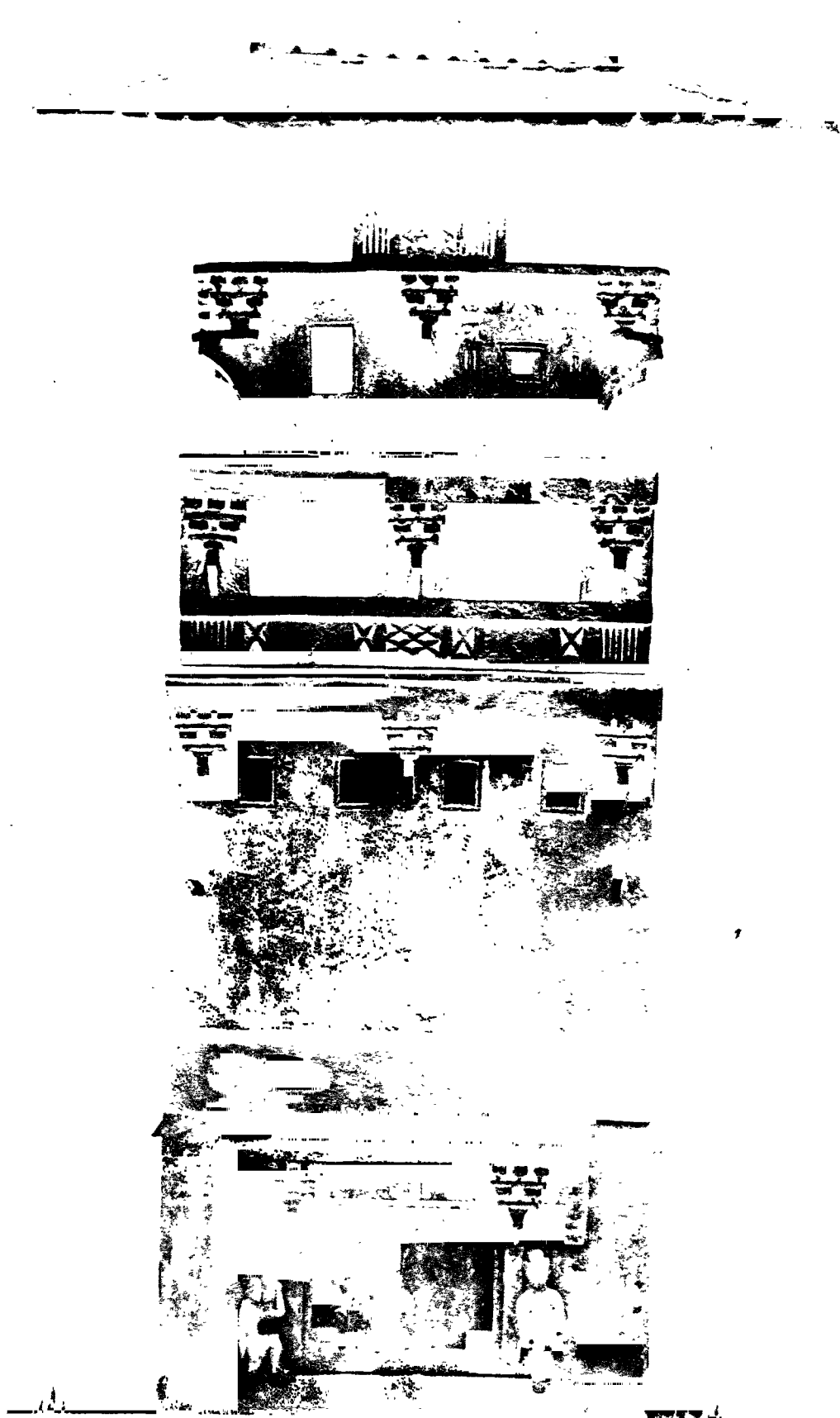
La grande porte de Kiu-yong-kouan, Nan-k'ou.
Phot. O. S.



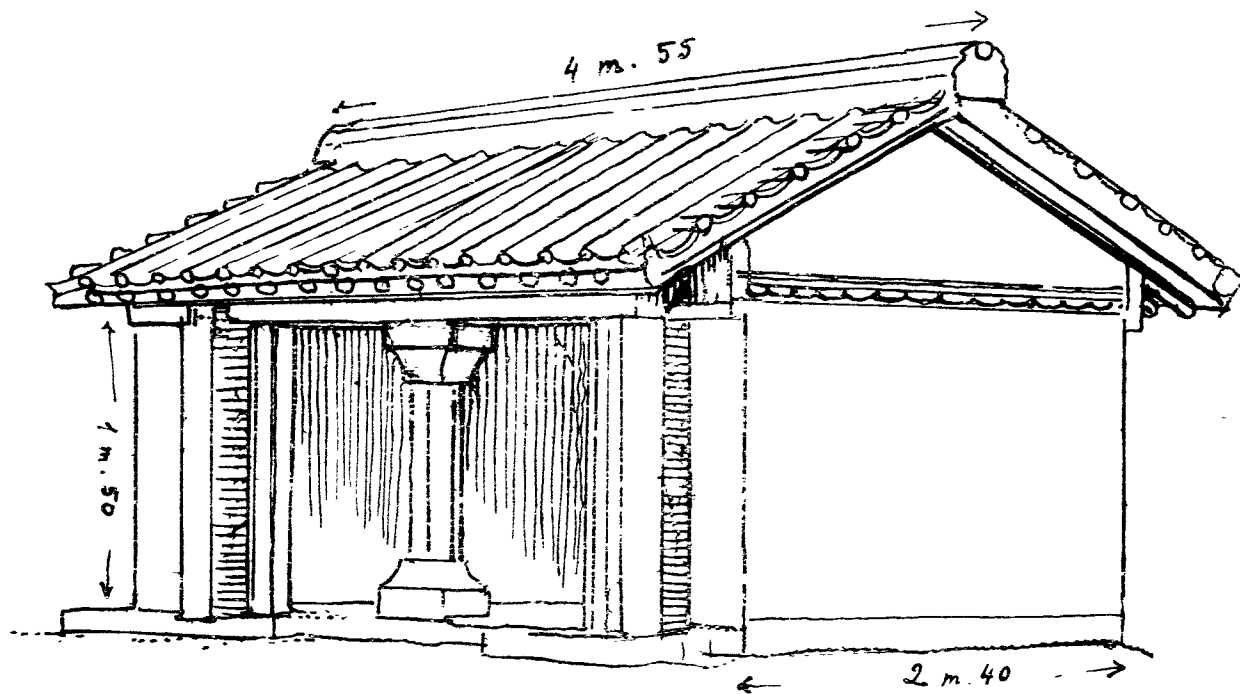
Estampage d'un bas-relief figurant un édifice à deux étages de la dynastie Han.
Wou-leang-ts'eu, Chan-tong.



Dalle en pierre provenant d'une sépulture Han : un édifice figuré en bas-relief.
Metropolitan Museum, New-York.



Modèle d'une tour à cinq étages. Terre cuite colorée (époque Han).
Royal Ontario Museum, Toronto.



A

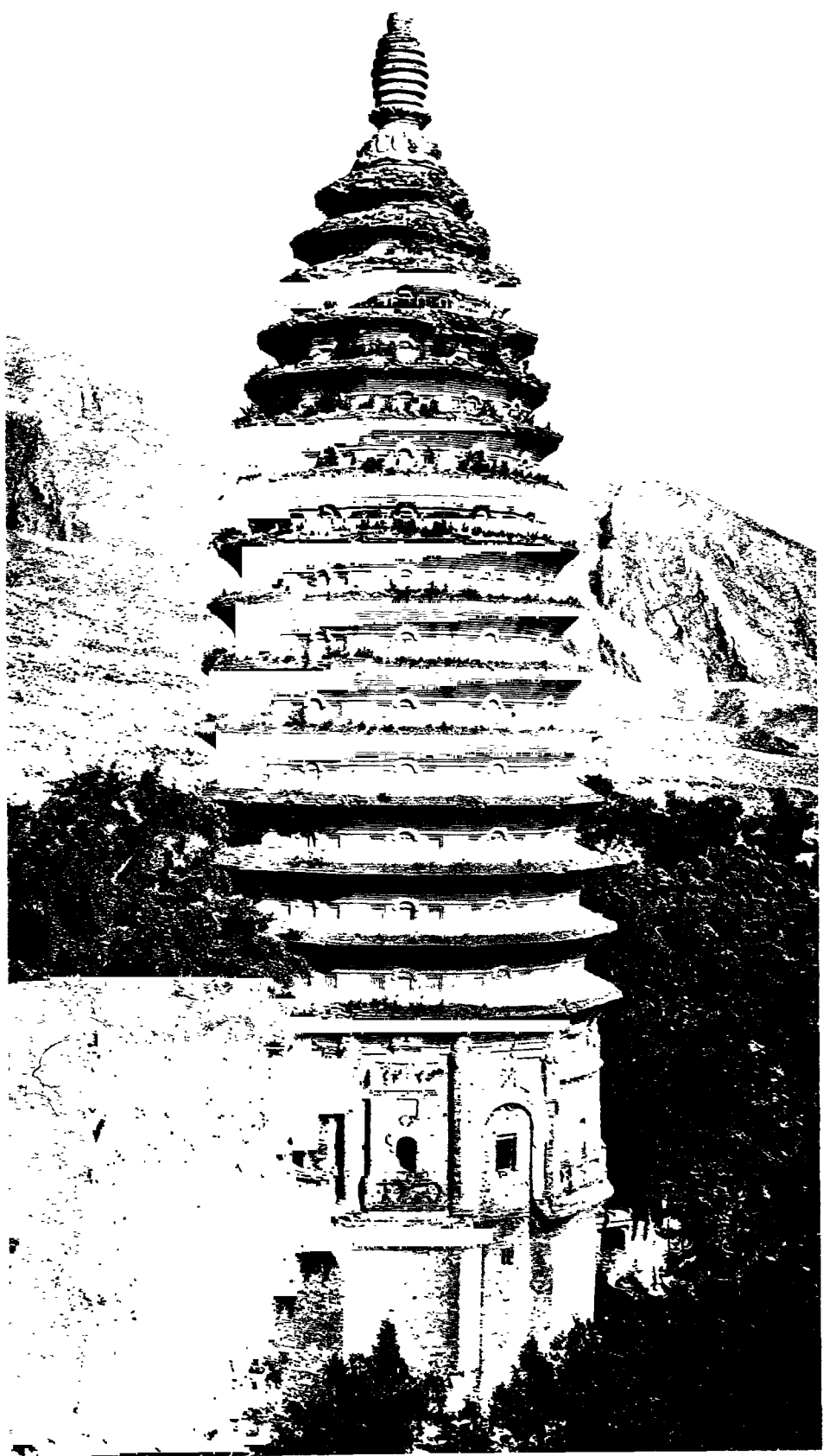


C



B

- A. Le petit édifice ancien de Hiao-t'ang-chan, Chan-tong. *D'après les relevés de M. T. Sekino.*
- B. Une pierre carrée et deux chapiteaux ornés de figures en bas-relief. Wou-leang-t'seu, Chan-tong. *Phot. O. S.*
- C. Corbeaux et chaperon du pylône du tombeau de Kao Yi, Sseu-tch'ouan.
D'après une phot. Ségalen-Lartigue-Voisins.



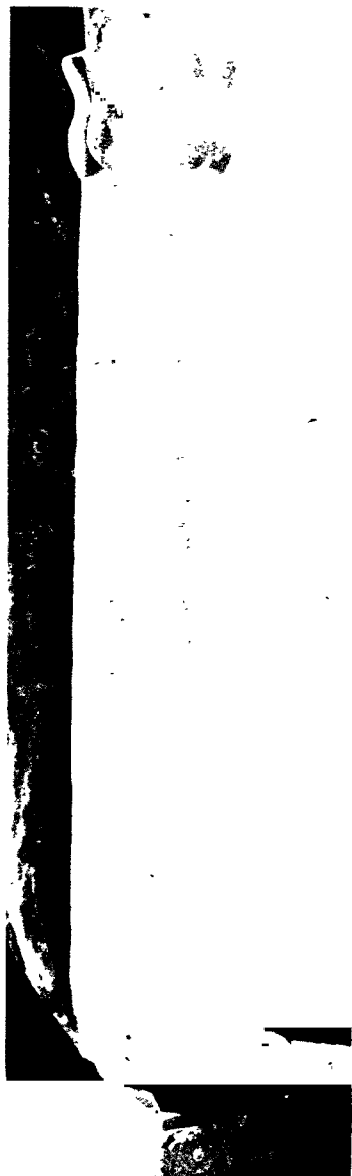
Pagode du *Song-yue-sseu*, Song-chan, Ho-nan (époque des Wei du Nord).
Phot. O. S.



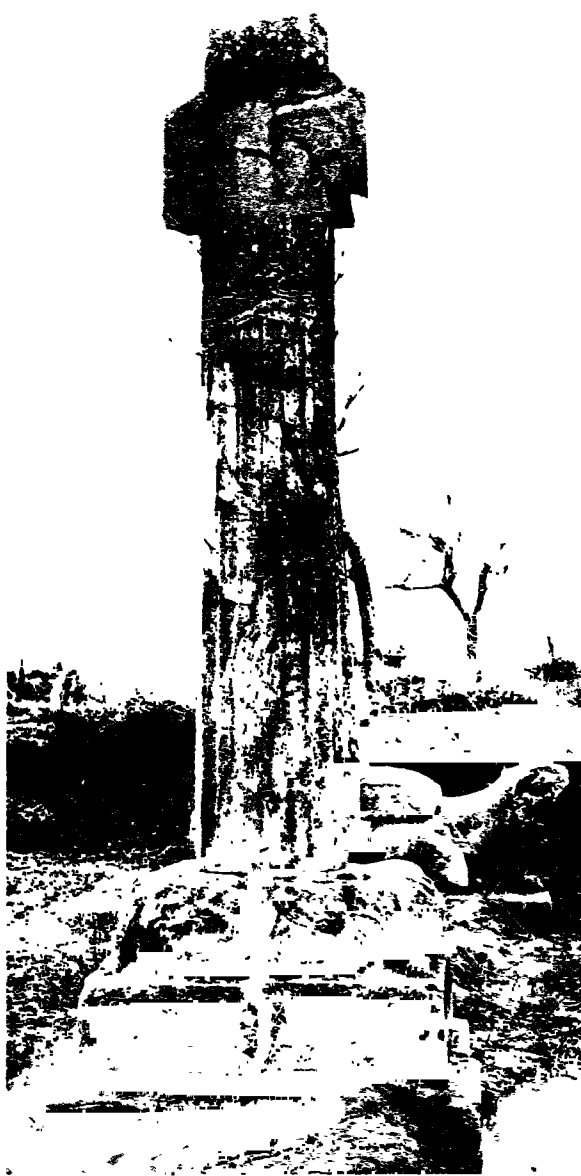
Partie inférieure de la pagode de *Song-yue-sseu*.
Phot. O. S.



A



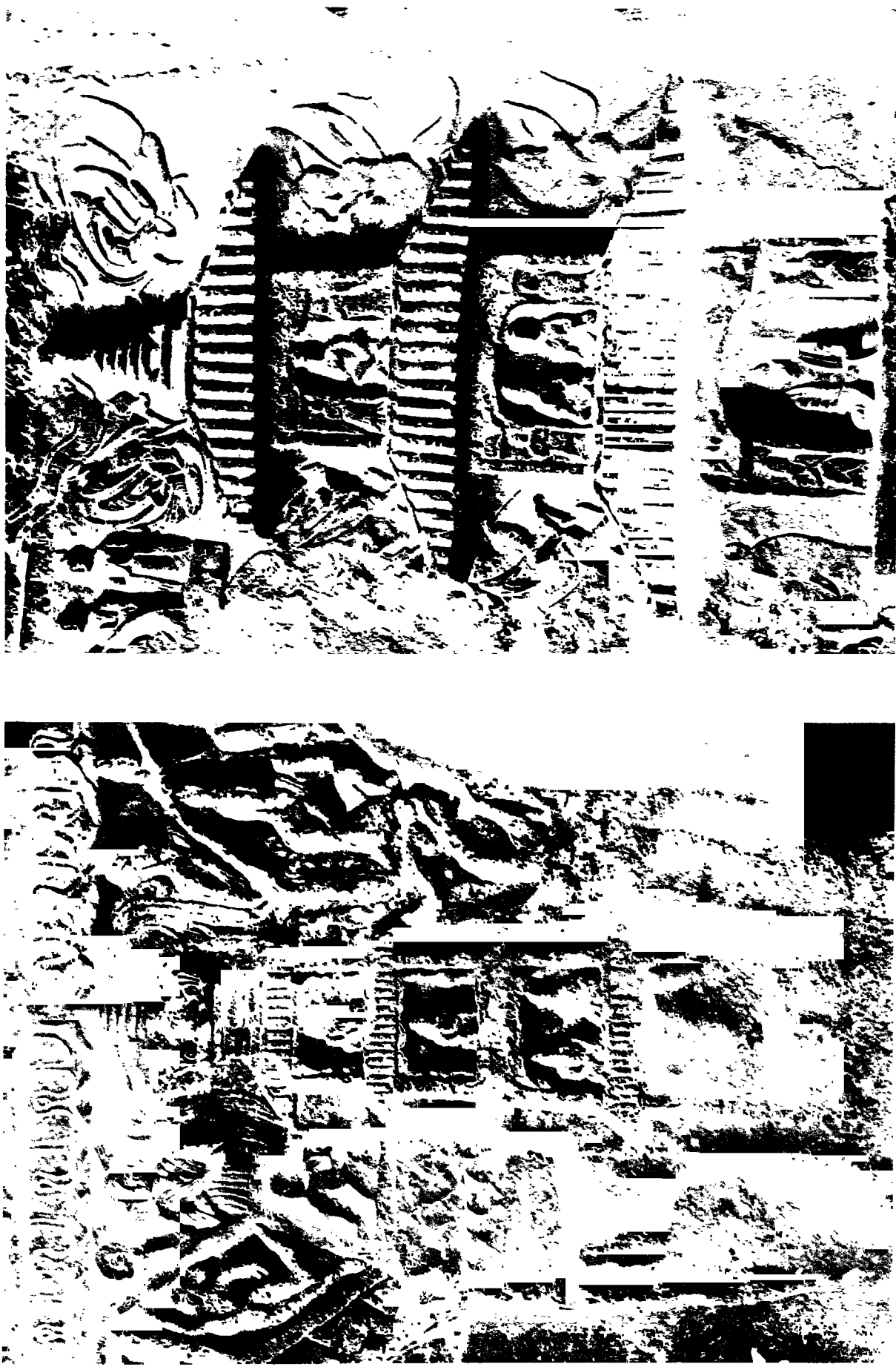
B



C

A. Porte cintrée de la grotte I, T'ien-long-chan, Chan-si.
B. Colonne hexagonale, grotte VIII, T'ien-long-chan.
C. Colonne cannelée, sépulture du duc Siao Sieou, près de Nankin (518).

Phot. O. S.



A. Relief figurant une pagode en bois (?) à cinq étages. Grotte II, Yun-kang, Chan-si (vi^e siècle).
B. Relief figurant une pagode en bois (?) à trois étages. Kou-yong-tong. Long-men, Ho-nan (vi^e siècle).
Phot. O. S.



Pagode du Hokkijō, près de Nara, Japon (vi^e siècle).



A

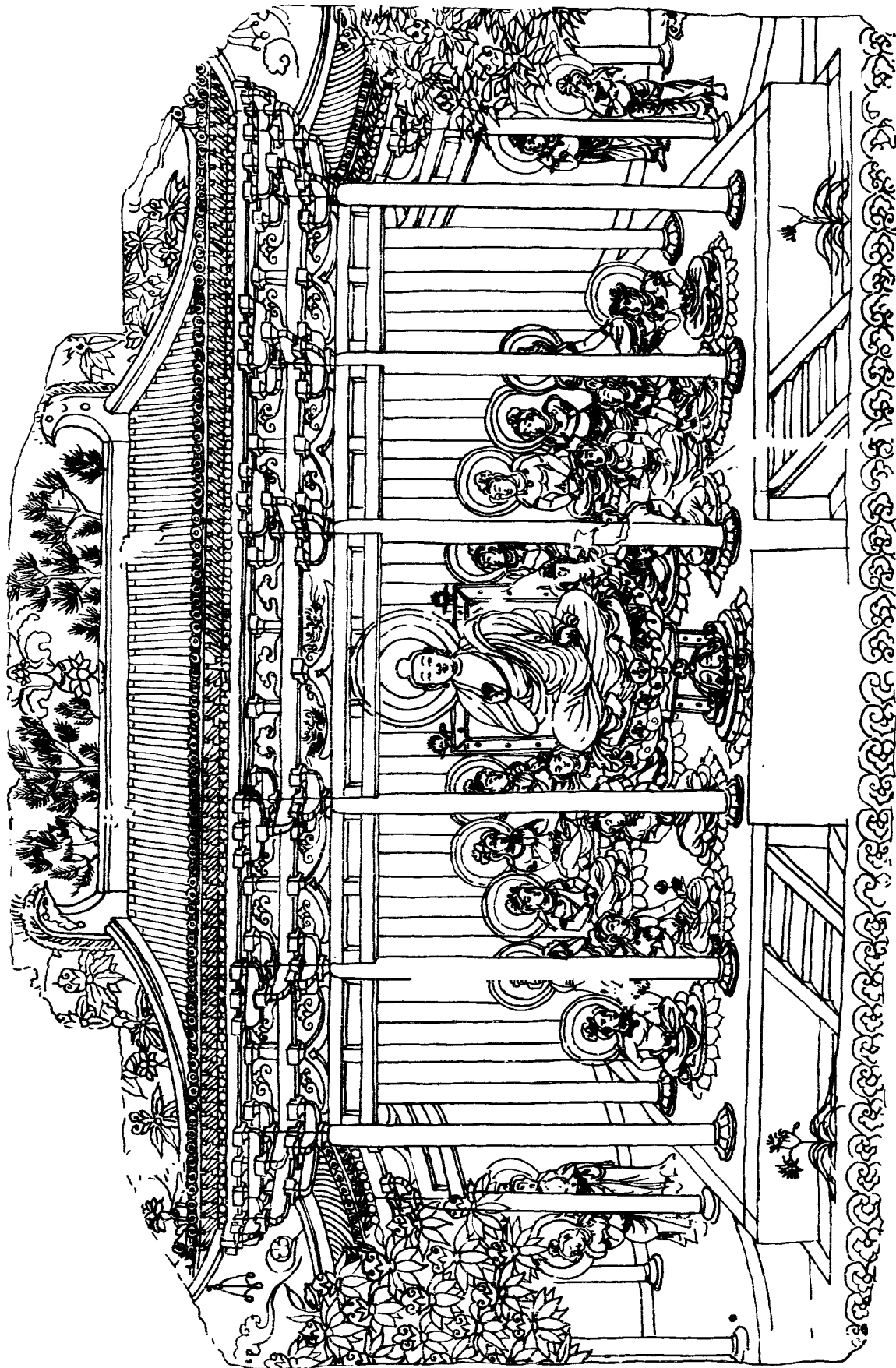


B

A. Le *Kondō*, Tōshōdaiji, Nara, Japon (vii^e siècle).

B. Le *Kōdō*, Tōshōdaiji, Nara (vii^e siècle)

Phot. O. S.



Pierre gravée figurant un pavillon de temple à l'époque T'ang et formant le tympan
de la porte occidentale du *Ta-yen-fa*, Si-ngan-fou, Chen-si.
Dessin de M. Retkew Nihkawa.



A

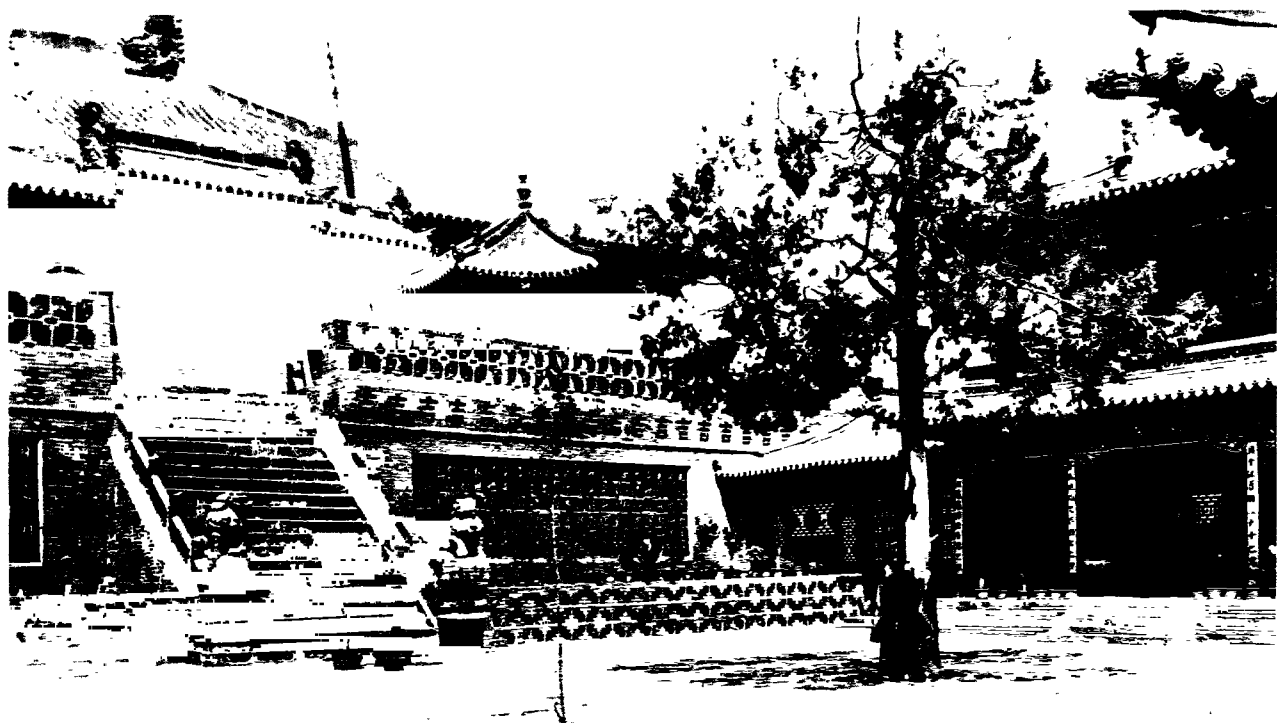


B

A. Pavillon principal du *Hia-houa-ven sseu*, Ta-t'ong-fou.

B. Le derrière du même pavillon.

Phot. O. S.

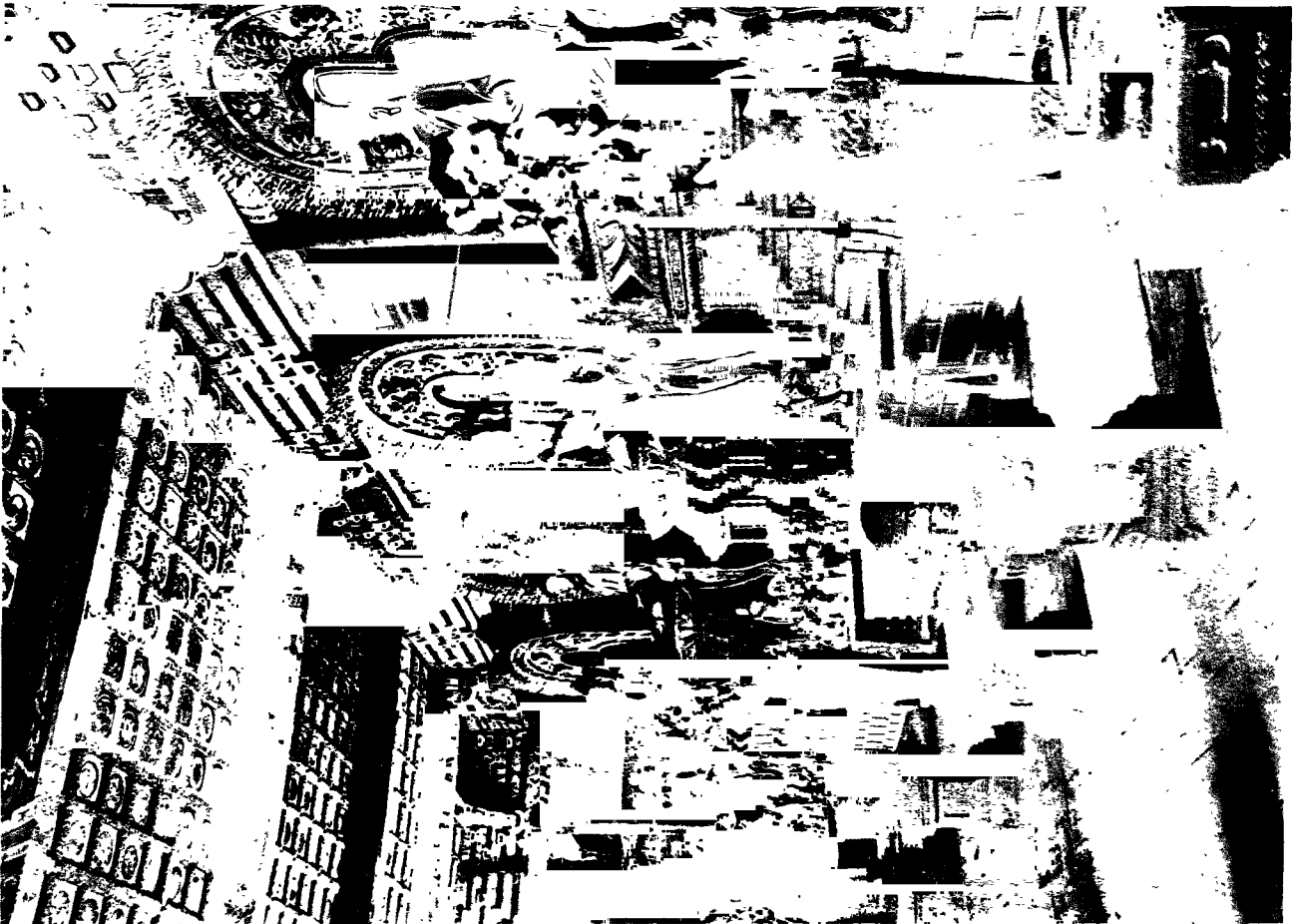


A



B

A. Terrasse du *Chang-houa-yen-sseu*. T'a-t'ong-fou.
B. Façade du même temple.
Phot. O. S.

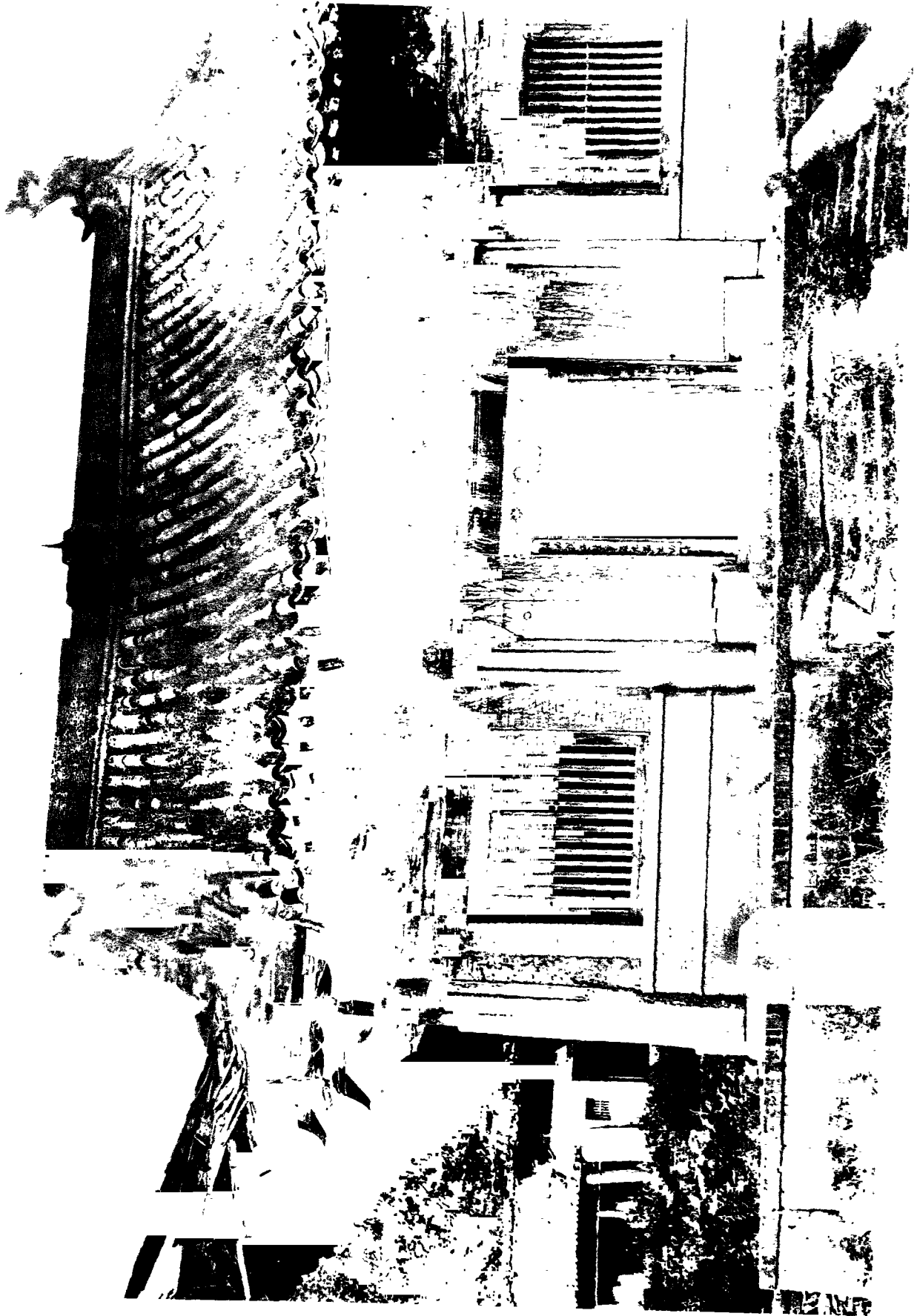


A

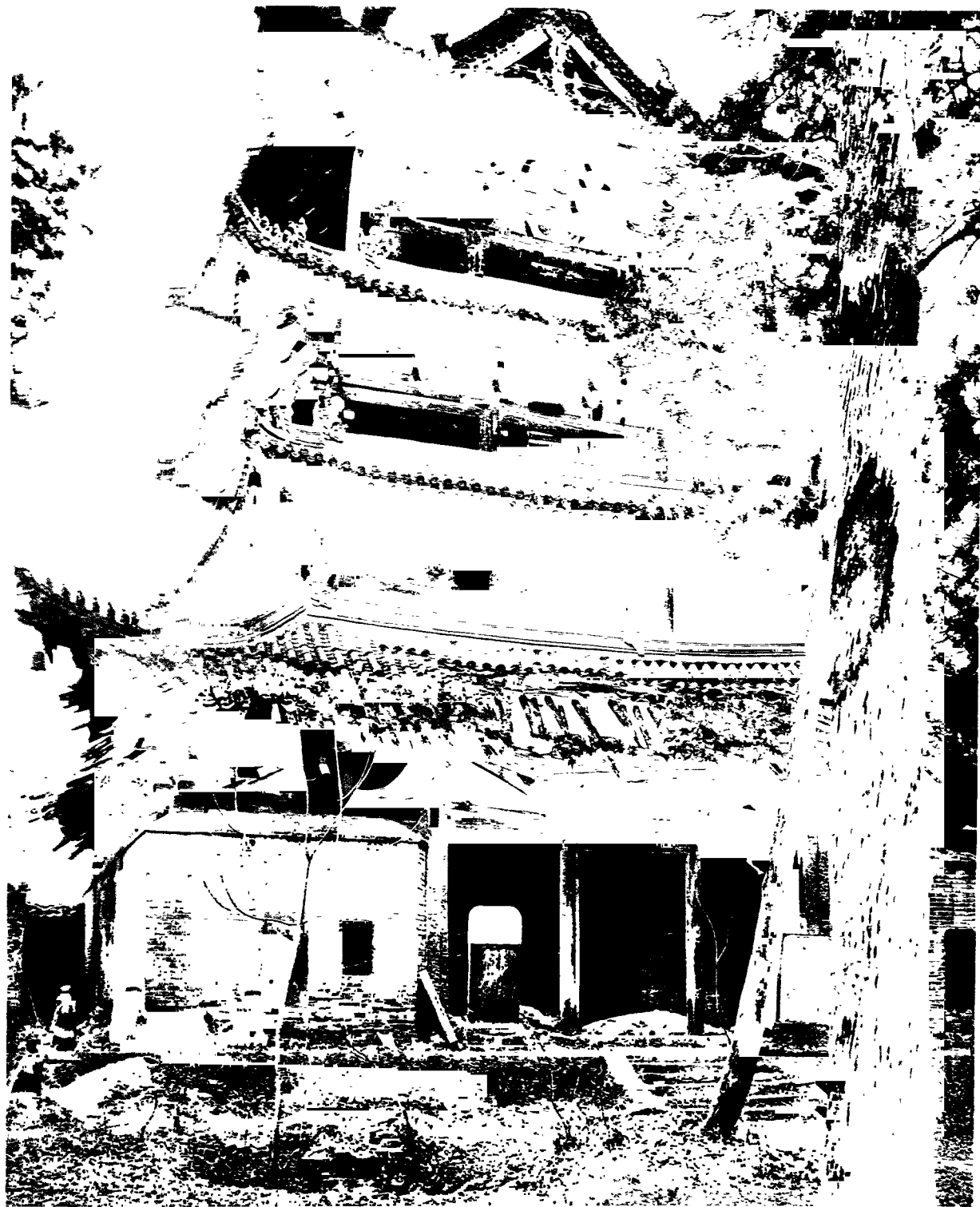


B

A, B. Intérieur du pavillon principal du Hia-youa-yen-ssou.
Phot. O. S.



*Tch'ou-tseu-ngan (salle de méditation) au Chao-lin-sseu,
temple chan (dhyāna), Song-chan, Ho-nan (1125).
Phot. O. S.*

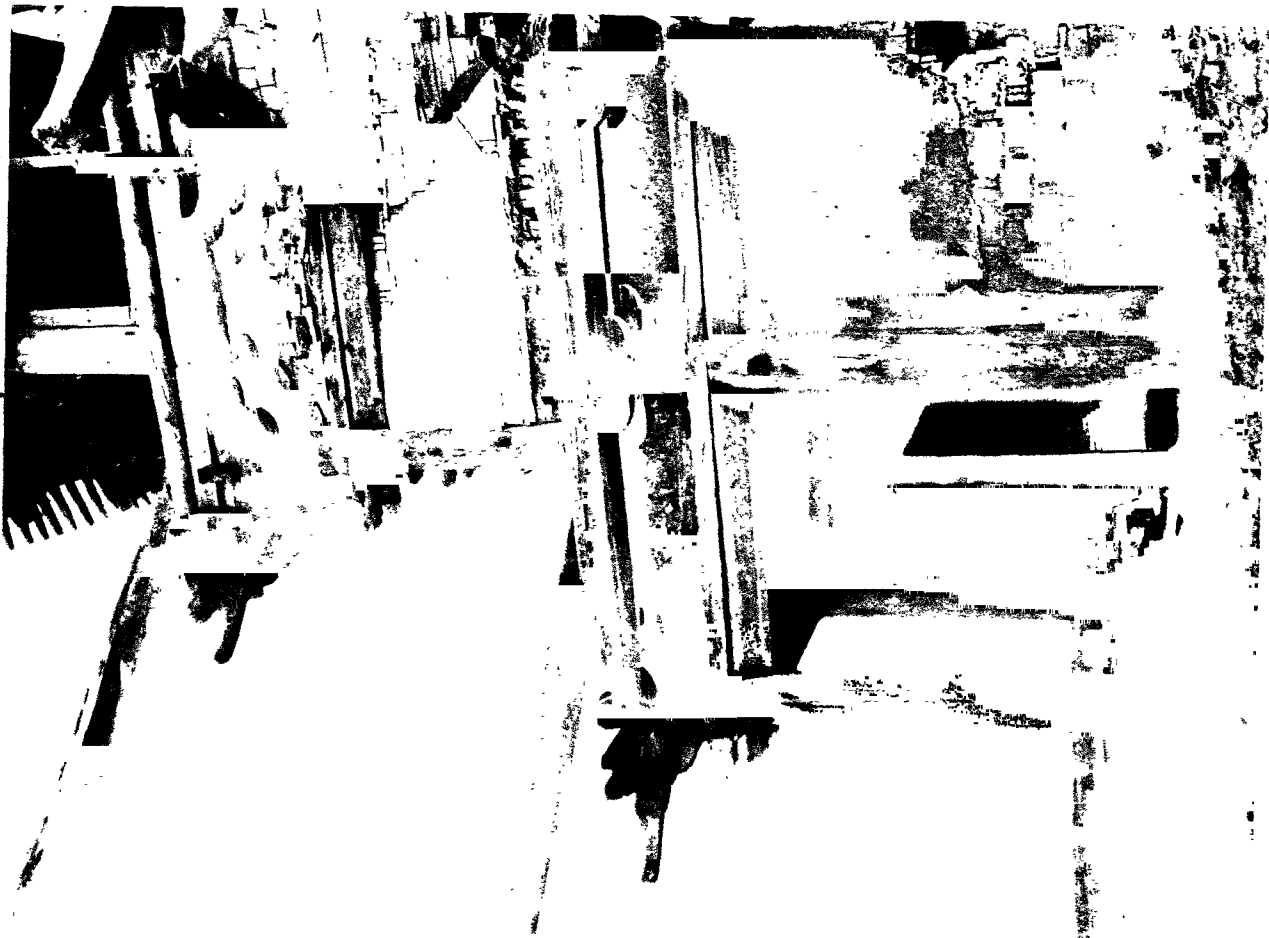


Tour de la Cloche du *Chao-lin-sseu*, Song-chan, Ho-nan (1302).
Phot. O. S.



Partie inférieure du porche principal du *Tōdaiji*. Nara
(édifice japonais de l'époque Kamakura dans le style dit Tenjiku).

Phot. O. S.



A

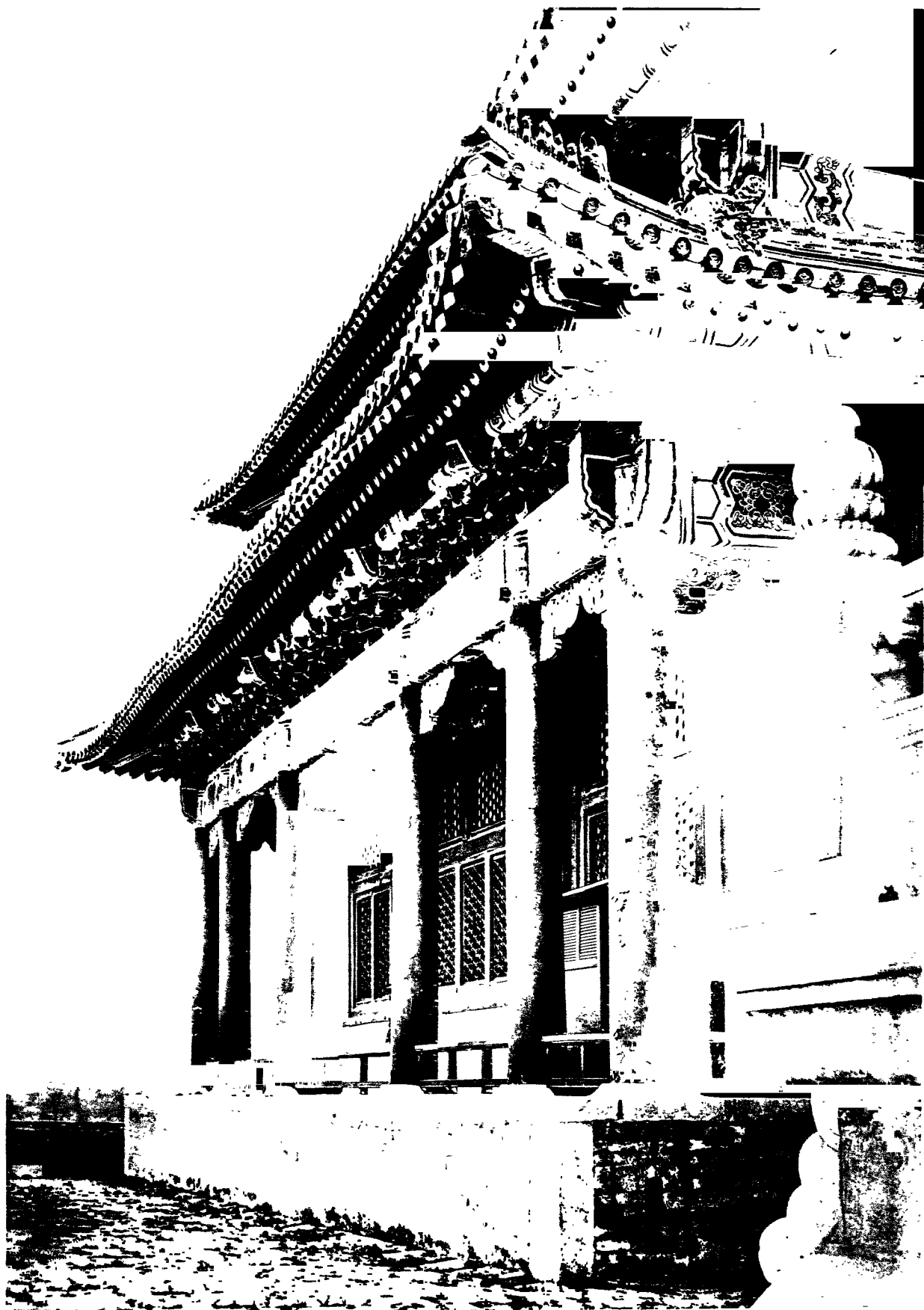
A. Angle de la tour de la porte de l'Est, Ta-t'ong-fou.
B. Intérieur d'un pavillon du *Ta-Fo-sseu*, Tch'eng-ting-fou.
Phot. O. S.



B



Façade sud du Pavillon surmontant la Tour du Tambour.
Si-ngan-fou (début de l'époque Ming).
Phot. O. S.



Détail du bastion oriental du *Wou-men*, Cité Interdite, Pékin (basse époque Ts'ing).
Phot. O. S.



CATALOGUED

CA 10000000

CA 10000000

Central Archaeological Library,
NEW DELHI.

Call No. 709.31/Sir

Author— 1134

Title— *Histoire des Arts
Anciens de La Chine*

Borrower No.	Date of Issue	Date of Return
4	11/4	18.6.63

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI.

Please help us to keep the book
clean and moving.